

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Monseigneur le Comte
de PROVENCE.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-
ulture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.



JULLET 1772.

TOME XXXVIII.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M^{te} le
Comte de PROVENCE, rue des Mathurins,
Hôtel de Clugny.



AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI,





JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JUILLET 1772.

*An Inquiry, in tho the nature, raise, and progres
of the fevers most common in London, as they
have succeeded each other in the different seasons
for the last twenty years, with some Observations
on the best method of treating them; By WILLIAM
GRANT, M. D. c'est-à-dire, Recherches sur la
nature, le commencement & le progrès des fièvres
qui règnent le plus communément à Londres,
comme elles se sont succédées dans les différentes
saisons depuis vingt ans, avec quelques Obser-
vations sur la meilleure manière de les traiter;
par M. GUILLAUME GRANT, docteur en mé-
decine. A Londres, chez Cadell, 1771, in-8°.*

PREMIER EXTRAIT.

QUOIQUE tous les auteurs qui ont
écrit sur la pathologie, regardent les
altérations des qualités sensibles de l'air,

comme une des causes les plus ordinaires des maladies, il faut convenir cependant que la plupart de ceux qui ont traité de la pratique, paroissent y avoir fait très-peu d'attention : ils ont à la vérité décrit les maladies qui proviennent de cette cause, mais sans paroître avoir égard à leur rapport avec les saisons, ni à la manière régulière dont elles se succèdent chaque année, soit seules, soit en se compliquant avec d'autres maladies ; ce qui est néanmoins de la plus grande importance, puisque cela fait connoître au médecin la nature au moins d'une des maladies qui se trouvent compliquées. M. Grant, ayant tenu pendant seize ans un journal très-exact des maladies courantes à Londres, de leur commencement, leur progrès, leur plus haut période où l'on peut les considérer comme stationnaires, & de leur déclin, s'est convaincu par son expérience que, si les saisons & les vents étoient aussi constans & aussi réguliers que la longueur des jours & des nuits, les épidémies se succéderaient aussi régulièrement que les jours de chaque mois ; mais, le pays qu'il habite étant plus exposé qu'aucun autre aux plus grandes vicissitudes dans la même saison, puisqu'il n'est point de tems de l'année où l'on n'éprouve des sécheresses ou de l'humidité, & que les vents y soufflent de tous les quartiers, il n'est pas étonnant que

SUR LA NATURE DES FIÈVRES, &c. §

les épidémies n'y suivent pas une marche parfaitement régulière : d'ailleurs, les effets opposés du froid & du chaud ne sont pas toujours en proportion du degré de chaud & de froid qui agissent en un tems donné, le froid qui succède à la chaleur condensant beaucoup plus que si le chaud n'eût pas précédé : aussi remarque-t-on une très-grande différence entre les fièvres du mois de Septembre & celles du mois de Mars, quoique la longueur des jours, la température de l'air & son humidité soient peu différentes.

Il est des pays où les saisons sont si régulières, qu'on y peut prédire avec la plus grande certitude le retour des épidémies ; au lieu que, dans les climats où le tems est moins constant, on est obligé d'être toujours sur ses gardes pour découvrir l'instant où une épidémie est sur son déclin, & va faire place à une nouvelle ; mais, si l'on ne peut pas y prédire la durée de chaque constitution, on connoît du moins très-exactement, selon M. Grant, l'ordre de leur succession. On sçait, ajoute-t-il, que chaque été produit une disposition aux fièvres qu'on appelle *putrides*, & que la nature se débarrasse de l'humeur morbifique par la voie des entrailles, de la peau & des reins ; que cette disposition ou constitution se termine par la *fièvre dysentérique* de Sy-

denham, dont la crise se fait en partie par la peau & les reins, mais sur-tout par les intestins. On sçait également que, vers l'équinoxe d'automne, la nature paroît disposée à déterminer la matiere morbifique vers les intestins, pour s'en débarrasser tout d'un coup par un *cholera-morbus*, ou par des évacuations fréquentes, mais peu copieuses, ce qui constitue les *dévoiemens d'automne*, ou par des évacuations qui se font de deux ou de trois jours l'un, comme dans la *nouvelle fièvre* de Sydenham. Ces déterminations de la nature forment ce qu'on appelle la *constitution bilieuse*, à cause de l'augmentation de la sécrétion de la bile & de la couleur des évacuations, quoique cette augmentation de la sécrétion de la bile soit l'effet & non la cause de la maladie. Cette constitution se termine par la *fièvre éréthypélateuse*, qui differe, à beaucoup d'égards, de l'éréthypèle du printems : à celle-ci succede ce que M. Grant appelle *glutinosa spontanea*, qui se montre sous deux formes différentes, la *fausse péripneumonie* de Sydenham, & l'*atrabile*, ou la *maladie hypochondriaque avec matiere*. Cette constitution continue jusqu'aux gélées : alors commence la constitution inflammatoire, qui dure plus ou moins, selon le tems & les vents qui règnent pendant tout l'hyver, & une partie du printems. Mais, dans cette

SUR LA NATURE DES FIÈVRES, &c. 7
derniere saison, elle se complique avec la *fièvre catarrhale*, les *fièvres du printemps*, les *dévoiemens*, les *éréfypèles*, & la *fièvre humorale* ou *synoque non putride* des anciens. Cette disposition dure jusques vers le solstice d'été, où elle fait place à la *synoque putride*.

M. Grant conclut de ce que les saisons produisent invariablement certaines altérations dans nos corps, qui les disposent aux différentes maladies épidémiques; il en conclut, dis-je, qu'un médecin ne peut se flatter d'exercer sa profession avec quelque succès, qu'autant qu'au premier coup-d'œil, il est en état de les reconnoître dans leurs différens périodes, soit qu'elles soient simples, soit qu'elles soient compliquées les unes avec les autres, ou avec d'autres maladies, soit aiguës, soit chroniques; & que, quiconque ose traiter une fièvre sans connoître la constitution régnante, est un charlatan qu'on devroit chasser de la société, comme une peste publique. Il prétend encore que cette influence des saisons démontre combien est absurde la prétention de ceux qui cherchent des remèdes universels, ou des spécifiques qu'on peut donner indistinctement, dans toutes les saisons, pour les maladies qui portent le même nom, ou qui sont en apparence les mêmes, & fait voir le danger qu'il y a à adopter un sys-

tême quelconque, ou à faire dériver toutes les maladies qui portent le même nom de la même cause ; en un mot, de suivre ce qu'on appelle la *routine* dans le traitement des mêmes maladies dans les différentes saisons de l'année ; ce qu'il démontre sans réplique par le traitement de la petite-vérole.

Il finit son introduction, dont je viens de présenter le précis, en exhortant les jeunes médecins à se familiariser parfaitement avec les différentes constitutions épidémiques, à bien observer les effets du chaud & du froid, ceux du froid sec & du froid humide, de la chaleur accompagnée de sécheresse ou d'humidité, & ceux des différens vents ; à remarquer avec soin les effets de chaque constitution épidémique sur les personnes de différens tempéramens : il veut en outre qu'il ait égard à la situation du lieu de résidence du malade, à la manière de vivre, aux indispositions auxquelles sa famille, ou les gens de sa profession sont le plus exposés, les effets que les changemens de saisons ont coutume de produire sur lui. En observant ces règles, ajoûte-t-il, un homme attentif, avec un peu de bon sens, sera en état de distinguer les différentes épidémies qui se succèdent, de reconnoître si elles sont simples ou compliquées, & aura, par conséquent, de grands avantages

SUR LA NATURE DES FIÈVRES, &c. 9
sur ceux qui n'ont pour se guider que le symptôme actuel, ou le rapport du malade ou d'une garde imbécille.

A ces instructions que M. Grant a cru devoir donner aux jeunes médecins, il en joint une autre qui ne paroîtra pas d'une moindre importance ; « c'est qu'on ne peut
» guères se flatter de guérir une maladie par
» les secours de la médecine, si on ne con-
» noît pas bien les procédés que la nature
» a coutume de suivre pour la terminer. »

Ce qui démontre combien il est important de bien connoître la marche de la nature, &, par conséquent, les inconvéniens qui doivent résulter nécessairement de la précipitation avec laquelle on administre les premiers remèdes, dont les effets, se confondant avec ceux de la maladie, non-seulement dérangent la nature, mais encore empêchent que le médecin ne les distingue les uns des autres.

Enfin, il observe qu'outre les maladies épidémiques qui ont leur cause dans l'influence des saisons; il y en a deux autres especes; l'une, produite par une contagion particulière à un certain pays; l'autre, par quelque combinaison accidentelle qui peut se faire dans tous les pays. Ces deux sortes de maladies ne peuvent se propager hors des lieux où elles ont pris naissance; que par voie de contagion; mais elles sont tou-

jours plus ou moins altérées par la constitution propre à la saison ; car on observe qu'une certaine saison accélère , qu'une autre retarde ou même arrête absolument leurs progrès : d'où il résulte que les maladies sont rarement simples, & qu'il est de la plus grande importance de faire attention à leur complication. Pour procéder avec quelque ordre , il commence d'abord par traiter de la fièvre d'accès , 1^o parce que c'est, de toutes les maladies, la mieux connue ; 2^o parce que , lorsqu'elle est simple , elle n'est accompagnée d'aucun danger ; 3^o parce qu'alors on peut l'arrêter par un spécifique ; 4^o enfin , parce qu'elle est commune à toutes les saisons de l'année , & que , par conséquent , elle se complique tour-à-tour avec la constitution épidémique dominante. Il traite ensuite de chacune de ces constitutions dans l'ordre suivant : la constitution inflammatoire , la catarrhale , la synoque non putride , la constitution putride , la synoque putride , la constitution bilieuse , la constitution atrabilaire , la fausse péripneumonie. Je vais tâcher de faire connaître sa marche & ses principes.

La fièvre d'accès n'est pas la même maladie dans toutes les saisons de l'année : elle se termine différemment , si on l'abandonne à elle-même ; & , par conséquent , elle exige de la part de l'art un traitement dif-

férent. La fièvre d'automne est une maladie aiguë, qui dégénere communément en une maladie chronique ; celle du printems est une maladie *demi-aiguë*, qui dégénere en maladie aiguë, ou se termine en une santé parfaite : car le froid rend intermittentes les fièvres d'accès que M. Grant appelle *informes* ; & le chaud, au contraire, rend continue les fièvres intermittentes, ou les amene à une crise parfaite. Les remèdes échauffans ou rafraîchissans produisent à-peu-près les mêmes effets ; de sorte que, quoique les fièvres du printems & celles de l'automne soient regardées comme la même maladie, cependant elles demandent un traitement fort différent. On observe dans tous les pays où la fièvre est une maladie endémique, qu'il y a certains vents qui affectent les personnes qui ont quelque disposition à la fièvre. Si la fin de Juillet ou le commencement d'Août ont été pluvieux, & que les vents du nord aient succédé, elles sentent une grande propension au sommeil, il y en a même quelques-unes qui sont assoupies pendant quelques jours ; mais si les vents de nord continuent pendant quelque tems, sur-tout s'ils sont accompagnés de pluie ou de neige, il leur survient une fièvre, laquelle, si on l'abandonne à la nature, prend la forme de l'espece d'intermittente qui est la plus analogue

à leur constitution ; de sorte que les mêmes causes extérieures qui produisent une fièvre tierce dans certains sujets, en produiront une quarte dans d'autres : il y a des années cependant dans lesquelles la fièvre-quarte prévaut, malgré la différence des tempéramens. Parmi les étrangers, quelques personnes qui n'avoient pas eu de fièvre auparavant ; les enfans, les pauvres gens mal nourris, ceux qui habitent des maisons humides, où ils font peu de feu ; les personnes légèrement vêtues, ou exposées à l'humidité de la nuit ; celles qui boivent de mauvaise eau & des liqueurs vapides ; celles qui vivent d'herbes, de mauvais fruits, & même de poissons molasses, sont saisis de langueur, de perte d'appétit, qui augmente très-promptement : la fièvre se déclare ; cette fièvre, à la vérité, devient au bout de quelques jours rémittente, mais il arrive souvent qu'elle dure très-long-tems avant d'arriver à une véritable intermission, à moins qu'il ne survienne des froids un peu vifs. Les bons vivans, les personnes qui font de bons feux, qui ont de bonnes nourritures, des habits bien chauds, échappent ordinairement, à moins qu'elles n'aient été affoiblies par quelque grande évacuation. Cette fièvre, que tous les praticiens veulent qu'on distingue avec soin de toutes les autres, n'a cependant pas été décrite d'une manière à la caractériser parfaitement ;

c'est ce qui a engagé M. Grant à en donner une nouvelle description, dont je vais tracer seulement les principaux traits.

1^o On ne l'observe à Londres que dans certaines saisons, & lorsque les vents de nord & de nord-est règnent. 2^o Le frisson, dans la première invasion, est plus vif & plus long que dans aucune autre fièvre. 3^o Il est suivi d'une fièvre ardente & de tous les symptômes qui paroissent augmenter jusqu'au moment de la rémission : alors le malade éprouve un peu de froid, ou une disposition à la sueur ; le ventre est un peu plus lâche, ou quelque une des excréations aqueuses paroît augmenter ; le pouls est irrégulier, mais toujours plus fréquent qu'il ne devrait être ; les urines varient aussi beaucoup : il en est de même des douleurs de tête, du dos, des reins, du ventre ; en un mot, la grande irrégularité de cette fièvre & des symptômes qui l'accompagnent, est un des caractères de *la fièvre d'accès informée*, comme l'appelle M. Grant, ou d'une fièvre qui doit devenir intermittente. 4^o Au bout de quelques jours, on apperçoit sensiblement de la rémission ; & alors cette fièvre a quelque ressemblance avec ce qu'on appelle fièvre lente nerveuse, fièvre bilieuse, ou fièvre milliaire ; mais il est aisé de les distinguer : je ne suivrai pas l'auteur que j'analyse dans les détails où il entre tou-

chant ce diagnostic. 5° Presque toutes les fièvres d'automne commencent par cette fièvre rémittente, qui continue à être in-
forme jusqu'à ce qu'elle ait détruit la cause qui la produit, ou que le tems soit devenu sensiblement plus froid : par conséquent, plus elle commence de bonne heure, plus long-tems elle est à prendre une forme régulière; &, au contraire, c'est-là sur-tout ce qui la distingue des fièvres du printems : car les fièvres intermittentes du printems, qui sont telles dès leur commencement, dégénèrent fréquemment en fièvres continues, à mesure que le tems devient plus chaud; &, s'il survient tout-à-coup une chaleur humide, (comme cela arrive souvent dans les Pays-bas,) la fièvre devient généralement continue, comme si on eût employé mal-à-propos des remèdes échauffans; &, quoique, dans quelques cas, on puisse la rappeler à son type régulier par des évacuations procurées à propos, cependant, dans plusieurs sujets, elle dégénère en fièvre bilieuse, ou en inflammation particulière. 6° Lorsque cette fièvre a continué pendant quelques jours, les rémissions deviennent plus longues & plus irrégulières; les accès, quoique plus courts, sont plus violens; les sueurs, ou les autres excréations aqueuses, sont plus abondantes, & le malade se plaint ensuite de la perte de ses forces : alors les

urines deviennent très-troubles, à mesure qu'elles se refroidissent : c'est une crise, &, selon toutes les apparences, la fin de la fièvre (à la fréquence du pouls près) pour quelques heures pendant lesquelles le malade éprouve un sommeil qui le rafraîchit beaucoup, il sent un peu d'appétit lorsqu'il est réveillé ; il change de linge, & se croit délivré de sa maladie. Mais, bientôt après, il se plaint de lassitude ; il éprouve des bâillemens ; il sent des douleurs dans les reins, la tête, les membres ; il éprouve un sentiment de froid par-tout le corps, auquel succede un frissonnement qui commence communément aux dents & aux joues, & est accompagné de la pâleur, ou quelquefois de la lividité des ongles, des lèvres, du nez : la respiration est courte, fréquente, tremblante ; il survient en même tems de l'oppression ou de l'anxiété, des nausées, quelquefois du vomissement : le pouls devient dur, petit & fréquent ; la bouche & la gorge sèches ; l'urine pâle & limpide, ou enflammée & crue.

A ce spasme général succede une atonie : le malade paroît plus calme ; sa respiration est plus pleine, mais accompagnée de sifflements ; le pouls commence à battre plus distinctement, quoique toujours plus fréquent & plus dur : on commence à sentir de la chaleur autour de la poitrine ; de-là elle s'étend

par-tout le corps, & augmente au point de devenir brûlante elle : est accompagnée d'un pouls fort ; la face devient rouge ; les yeux étincelans, & souvent il survient un peu de délire : les autres symptômes continuent. Si le malade rend quelqu'urine, elle est haute en couleur & crue ; il demande continuellement à boire, mais boit peu à-la-fois ; cela continue jusqu'à ce qu'il survienne un peu de moiteur dans la paume de ses mains, à la tête, au col, à la poitrine, & enfin par-tout le corps. A mesure que cette moiteur paroît, le pouls devient plus mol, quoiqu'il se soutienne toujours plein ; le visage conserve sa rougeur ; mais la chaleur de la peau diminue, ainsi que la soif. L'urine sort alors abondamment ; elle paroît trouble comme de la petite bière, mais elle ne tarde pas à s'éclaircir, & à laisser tomber au fond du pot-de-chambre un sédiment abondant, qui incruste même tous ses parois, & la surface se couvre d'une pellicule. Lorsqu'on examine le sédiment, on y trouve toujours quelque chose qui ressemble à de la brique pilée. Enfin, le malade sent de la propension au sommeil ; & , au bout de quelque tems, il s'éveille, ne sentant plus que de la foiblesse, de la fatigue & un peu de soif ; le pouls est mol, sans plénitude, & un peu fréquent. On pourroit imaginer, d'après les sueurs abondantes qu'éprouve le
malade

malade, qu'il devoit avoir le ventre resserré; bien loin de-là, il arrive souvent qu'il est relâché; les évacuations sont abondantes & toujours molles, si la crise est complète: c'est même là la marque d'une crise complète, & ce qui la distingue de la crise partielle ou incomplète; car, comme la fièvre est un spasme & une constriction universelle, la crise parfaite consiste dans un relâchement universel & l'ouverture de tous les couloirs; au lieu que la crise partielle n'est que le relâchement d'une partie de ces mêmes couloirs, les autres restant toujours fermés.

Après ce tableau, M. Grant expose les différentes formes que les fièvres prennent en automne; & il observe à ce sujet que, si, au lieu de suivre la marche qu'il vient de tracer, les malades sont pris de frisson, suivis de l'accès en chaud sans sueurs, mais avec un flux d'urine, une salivation ou une diarrhée, il est rare que l'intermission soit complète; mais, si, à la suite du frisson & de l'accès en chaud, il ne survient aucune évacuation, il y a tout lieu de craindre que la maladie ne prenne le caractère d'une fièvre continue si on n'y met ordre. C'est cependant toujours une fièvre bilieuse ou une fièvre d'accès.

Ces fièvres d'automne, lorsqu'elles durent long-tems, disposent le malade à en

éprouver des retours dans tout le reste de leur vie ; elles lui donnent une complexion pâle , jaune , une fibre lâche , de l'abbatement , de la foiblesse , des sueurs colliquatives , & toutes les maladies chroniques que ces symptômes indiquent ou produisent ; néanmoins , si on les arrête trop tôt , ou si on en déränge la marche par l'usage inconsideré des spécifiques , on peut les changer en fièvres continues , sur-tout si elles sont quotidiennes , & qu'elles surviennent dans le printems. Ces fièvres , quoiqu'elles ressemblent d'abord à la fièvre informe qui précédoit l'intermittente , cependant , si elles ne reprennent pas promptement leur type , elles se fixent sur quelqu'organe , & sont souvent dangereuses. Comme les fièvres d'automne participent de la fièvre bilieuse , elles occasionnent , quand on les arrête trop tôt , des obstructions dans les principaux viscères : d'où résultent des asthmes , des hydropisies , & plusieurs maladies chroniques qu'on ne peut guérir , à moins qu'on ne rappelle la fièvre.

M. Grant reconnoît que deux choses sont nécessaires pour produire cette espece de fièvre : une constitution épidémique dans l'air , & une disposition particuliere du corps , qui l'expose à être affecté par cette constitution. La disposition qui rend susceptible d'une pareille affection , consiste dans la foiblesse

& le relâchement naturel ou acquis des facultés digestives; ce qui donne lieu aux crudités dans les premières & les secondes voies, aux engorgemens des principaux viscères: on devient bouffi, engourdi; & si, dans ces circonstances, on est exposé à la constitution épidémique, qu'on néglige d'avoir recours aux vomitifs, à la rhubarbe, aux martiaux ou aux amers, on est presque assuré de contracter la maladie. La constitution de l'air, la plus propre à produire cette espèce de fièvre, est une saison ni trop chaude, ni trop froide, un air calme & chargé d'humidité. Elle est en effet endémique dans les lieux où l'air est surchargé des exhalaisons d'un terrain fertile & d'eaux stagnantes.

Je ne suivrai point M. Grant dans l'étiologie qu'il donne des différens symptômes qui accompagnent les fièvres d'accès, & de leur retour périodique. Son pronostic se réduit à observer, 1^o que ces sortes de fièvres sont rarement dangereuses; «J'ai toujours observé, dit-il, que les fièvres qui sont accompagnées d'un pouls fort, d'une urine haute en couleur, d'une peau humide, de la liberté du ventre, parviennent en peu de jours à une bonne coction & à une crise parfaite, si on les conduit comme il convient; & j'oserai dire, ajoute-il, qu'il y a plus de danger à trop faire qu'à faire

trop peu dans une fièvre informe; » 2^o que plutôt une fièvre se forme, plus sa nature est bénigne & au contraire.

Je voudrois pouvoir rapporter toutes les observations de pratique qui se trouvent dans la méthode curative de notre auteur, mais il faudroit transcrire ce morceau presque tout entier, ce que les bornes d'un extrait ne me permettent pas de faire; je me contenterai donc d'en détacher quelques-unes des plus importantes. Après avoir observé que, lors de leur première invasion, ces sortes de fièvres sont toujours compliquées, & qu'on ne peut les traiter régulièrement qu'après que la complication est détruite, il commence par exposer la méthode curative de la fièvre d'automne bien formée; & il remarque qu'on a vu cette fièvre céder à des remèdes si opposés, qu'il est essentiel de rechercher d'abord la cause de cette variété, & , par conséquent, quels sont les cas où les évacuations sont nécessaires, ceux où l'on doit préférer les remèdes rafraîchissans ou échauffans, les acides ou les alkalis, le quinquina, les astringens. Il observe à ce sujet, qu'arrêter le cours d'une fièvre ou la guérir, sont deux choses très-différentes; car, en arrêtant mal-à-propos une fièvre, non-seulement on retarde la cure, mais souvent on donne naissance à d'autres maladies plus dangereuses & plus difficiles à

guérir que la fièvre. D'un autre côté, il seroit dangereux de laisser subsister la fièvre trop long-tems, puisqu'elle peut devenir mortelle. Pour déterminer quelles sont les occasions où il seroit dangereux d'arrêter la fièvre, celles où il est à propos de le faire, celles où l'on doit le faire, & celles où on peut le faire sûrement, il distingue deux cas; celui où la fièvre intermittente succède à la fièvre rémittente, & celui où elle est intermittente dès le commencement. Dans le premier cas, une fièvre continue qui dégénere en intermittente, est à moitié guérie; & les mêmes remèdes qui l'ont mise à ce point, suffisent ordinairement pour compléter la cure. En général, il faut se garder d'arrêter une fièvre lorsque les accidens vont en diminuant, qu'elle est modérée, & qu'on voit qu'elle contribue à détruire la cause de certains symptômes : au contraire, si elle a de la malignité, ou si le malade a quelque partie foible sur laquelle la fièvre agit d'une maniere allarmante, on ne sçauroit l'arrêter trop tôt. Ces règles s'appliquent également aux fièvres qui sont intermittentes dès leur premiere invasion.

Dans le commencement de l'épidémie des fièvres d'automne, ces fièvres sont le plus souvent doubles, c'est-à-dire double-tierces & double-quartes; car M. Grant prétend n'avoir jamais observé de fièvres

quotidiennes dans cette saison comme dans le printems. Il importe sur-tout de ne pas confondre ces deux genres de fièvre qui exigent un traitement très-différent ; il entre, à ce sujet, dans des détails précieux, mais qu'il est impossible d'exposer dans un extrait. En général, il conclut de ce que le frisson est plus long & plus vif dans les fièvres-quartes, & la chaleur dans les fièvres-tierces, que celles-ci, toutes choses d'ailleurs égales, approchent plus de la nature inflammatoire, &, par conséquent, exigent un traitement plus anti-phlogistique que celui qui convient aux quartes ; & que les fièvres-quartes étant plus nerveuses, demandent plutôt des remèdes & un régime chaud, restaurant & nerveux.

Je suis forcé de passer sous silence ce que M. Grant dit du traitement qu'exigent quelquefois certains symptômes urgens, pour en venir à sa méthode curative des fièvres d'automne en général. Il en propose deux ; l'une pour les fièvres du genre des tierces, l'autre pour celles qui sont du genre des quartes ; enfin, il considère les fièvres qui, ayant commencé par être intermittentes, menacent de devenir continues.

Lorsqu'il commence à appercevoir quelque légère intermission, il se croit assuré que la fièvre prend une bonne tournure ; il ne change point de méthode ; seulement, si

l'accès est violent, & que le sujet soit pléthorique, il lui fait tirer un peu de sang : d'ailleurs, il se contente de lui prescrire un peu de petit-lait, d'eau de gruau, ou une infusion de fleurs de sureau qu'il fait aciduler avec un peu de crème de tartre, & adoucir avec du miel, si le malade s'en accommode. Lorsque la sueur du second accès commence à diminuer, il donne à son malade un verre d'une tisane laxative d'heure en heure, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à lui procurer une selle ; par ce moyen, il espère prolonger l'intermission suivante, & produire une véritable apyrexie. Il note avec soin le commencement de l'attaque & la durée de chacun des périodes de ce premier accès, afin de les comparer avec les suivans. Il prescrit le purgatif, à quelque heure que finisse l'accès, parce que, comme il l'observe très-bien, les malades n'ont ni jour ni nuit, prenant le sommeil quand ils le peuvent. Après l'opération de ce remède, le malade s'endort ; & , à son réveil, il se trouve beaucoup mieux, mais le second accès ne tarde pas à revenir, & il est, pour l'ordinaire, beaucoup plus fort & plus long que le premier : il en observe fort exactement tous les périodes, afin de juger, par le quatrième accès, si cette fièvre diminue. Si ce second accès est plus fort, on a lieu d'attendre une plus longue intermission le troi-

sième jour ; alors M. Grant prescrit une mixture saline avec l'infusion de camomille, dont il fait commencer l'usage une heure après le commencement de la sueur , ce qu'il répète toutes les deux, trois ou quatre heures, si le malade ne dort pas. Mais, si le sommeil tarde trop à venir, il ajoute à une de ces prises quinze gouttes de teinture d'opium, ce qu'il dit lui avoir toujours réussi. Dans l'intervalle, il permet au malade quelques prises de bouillon, de petit-lait, ou de vin & d'eau, ou même un verre de vin, s'il est trop fatigué. Le troisième jour, il s'attend à trouver son malade plus tranquille ; néanmoins il lui fait prendre un vomitif, s'il apperçoit quelques signes de turgescence dans les premières voies ; alors il attend le troisième accès, qui répond à la fièvre du premier jour. Car j'aurois dû faire observer qu'il regarde les fièvres double-tierce & double-quarte, comme deux fièvres distinctes de même espèce, compliquées ensemble. Si cet accès ne vient point, il est sûr que la première fièvre est dissipée, & qu'il ne reste plus qu'une tierce simple ; cependant il continue la mixture saline & l'infusion de camomille. Si le quatrième accès est semblable au second, il a encore plus d'espérance ; &, si le froid est plus modéré que ce second jour, il ajoute à la mixture un peu de sel ammoniac, & essaye

de guérir la fièvre sans quinquina; ce qu'il préfère toujours. Le cinquième jour est celui qui mérite le plus d'attention, parce que c'est celui qui fait connoître bien exactement la nature de la maladie; car, s'il ne survient point d'accès, c'est une preuve qu'il ne s'est point trompé dans son espérance, & que la fièvre est une tierce simple sans danger. Mais, s'il survient un accès violent, il reconnoît qu'il s'est trompé, & que la fièvre est double-quarte, puisque c'étoit la fièvre du premier accès, qui étoit revenue le quatrième jour, & la seconde qui avoit produit le cinquième, l'une & l'autre considérablement augmentées; alors, sans attendre plus long-tems, il donne le quinquina dès que la sueur est bien établie.

Mais, pour révenir à la fièvre-tierce, s'il n'y a point d'accès le cinquième jour, il attend celui du sixième, & le compare avec celui du quatrième; c'est le troisième de la fièvre-tierce qui reste à traiter, & s'il n'est pas plus fort que l'accès du quatrième jour, il espère, avec le secours du régime, en couvrant bien son malade & continuant les remèdes ci-dessus, & un vomitif ou un purgatif selon les circonstances, de parvenir à une cure radicale, sur-tout si la transpiration se soutient les jours d'intermission: & pour la favoriser, il prescrit ces jours-là à ses malades une infusion de *scordium* ou de véronique avant de se lever, & une cho-

pine d'infusion de fleurs de sureau, à laquelle il ajoûte un peu d'esprit-de-nître dulcifié, une heure avant le retour de l'accès. Il se comporte ainsi le septieme & le huitieme jours, jusqu'à ce que l'accès commence, c'est le quatrieme; & il s'attend à trouver la maladie dans son déclin. Mais, si, contre son attente, l'accès étoit plus fort, il en recherche la cause; & si la langue est chargée, que le malade éprouve des rapports, ou s'il a la bouche amere, il lui prescrit un *émético-cathartique*, & continue comme ci-dessus. S'il y a des signes d'acidité dans les premieres voies, ce qu'il dit avoir souvent observé à la fin de l'été, il diminue la quantité d'acides du régime, & augmente celle des amers, & il ajoûte des absorbans à la mixture; mais, s'il observe une grande quantité de salive glutineuse dans la bouche, il essaye une forte dose de sel ammoniac avant l'accès; il continue la mixture saline, & attend le cinquieme accès: s'il paroît moins fort, il espere encore guérir la maladie par cette méthode; mais, si les symptômes ne diminuent point, qu'au contraire il paroissent plus violens, il donne le quinquina dès que la chaleur de la fièvre commence à tomber, & que la sueur est universelle. Il en fait prendre une once avant le commencement de l'accès suivant, observant toujours les mêmes précautions pour le régime, le vêtement, l'exercice, & con-

tinuant à donner les mêmes infusions. S'il survient un nouvel accès, quoique plus foible, il donne une seconde once de quinquina le jour suivant. Mais, si la fièvre est arrêtée, (car il observe très-bien que le quinquina arrête la fièvre plutôt qu'il ne la guérit) une demi-once suffit pour en empêcher le retour; il en fait prendre trois gros le jour suivant, deux gros par jour pendant quatre jours, & un gros par jour pendant plusieurs jours, & quelquefois pendant tout le tems que la constitution dure, sans quoi les malades sont exposés à des rechutes. Il assure que cette méthode lui a toujours réussi dans les doubles-tierces; seulement, s'il est obligé de donner le quinquina avant qu'une des fièvres soit dissipée, il commence après le grand accès, pour avoir un plus long intervalle. Il dit avoir observé que six gros suffisoient pour arrêter le petit accès, & une once de plus arrête constamment l'accès suivant, à Londres où il exerce; au lieu qu'en Hollande, il en faut une plus grande quantité.

J'ai dit ci-dessus que, lorsque la fièvre étoit décidée du genre des quartes, il avoit recours immédiatement au quinquina, parce qu'il n'a trouvé que ce remède qui les guérit; & que d'ailleurs la fièvre-quarte n'est pas, comme la tierce, une fièvre dépuratoire: au contraire, si elle dure trop long-tems, elle détruit les meilleures constitutions, &

produit un grand nombre de maladies chroniques; il y a plus, si le malade est vieux ou infirme, la saison froide & humide, il peut mourir dans l'accès. Si la saison n'est pas fort avancée, une once & demie suffit pour arrêter la fièvre, & on peut compléter la cure en en donnant demi-once par jour pendant cinq jours; ensuite deux gros par jour pendant sept jours, ayant soin d'empêcher qu'il ne purge, & y ajoûtant, s'il est nécessaire, un peu d'opium; s'il constipoit trop, on pourroit lâcher le ventre avec un peu de rhubarbe.

Les mêmes méthodes réussissent également dans les fièvres qui sont intermittentes dès le commencement; il faut d'abord examiner si la saignée est nécessaire, puis évacuer les premières voies le plutôt possible, ensuite procéder comme ci-dessus. Telles sont les méthodes curatives que M. Grant propose dans le genre de maladies le plus commun, & sur lequel il paroît qu'on ne trouve dans aucun autre ouvrage des vues aussi saines & exposées d'une manière plus claire. Je me propose de faire connoître ce qu'il dit des autres genres de maladies épidémiques dans un second extrait que je réserve pour le journal prochain. Je crois faire plaisir au lecteur, en lui apprenant qu'on imprime actuellement une traduction de cet ouvrage, à Paris, chez *Vincent*.





P R É C I S

D'un Mémoire sur le Décollement accidentel de l'Iris, & sur la contiguité naturelle de cette membrane de l'œil à la choroïde ; par J. J. L. HOIN, maître en chirurgie à Dijon.

J'ai vu pour la première fois, en 1768, le *décollement de l'iris*, accident dont jamais je n'avois entendu parler. Comme il occasionne la difformité de l'œil, j'ai douté long-tems qu'il eût échappé à l'attention des observateurs ; mais l'inutilité de mes recherches faites avec beaucoup de soin, m'a persuadé que le silence des auteurs, au sujet de cette nouvelle espèce de déplacement de l'iris, étoit général. En annonçant cette affection de l'œil, je propose un moyen d'y remédier : s'il paroît insuffisant, j'exhorte les praticiens à en chercher un meilleur. Le décollement accidentel de l'iris concourt avec plusieurs observations & expériences pour prouver, contre l'opinion de presque tous les anatomistes, que l'iris n'est pas une continuation de la choroïde, & que ces deux membranes sont naturellement contiguës. Après avoir développé cette vérité anatomique, entrevue par un petit nombre d'auteurs, je montre les avan-

tages que la chirurgie en peut tirer à l'égard de quelques opérations sur les yeux. Ces objets sont présentés & discutés dans un Mémoire en trois parties, dont je n'expose ici que les points les plus curieux & les plus importants (a).

Au commencement du mois de Juillet 1768, le sieur Boimard, dragon au régiment de Cuffine, reçut, en faisant des armes, un coup de fleuret à l'œil droit : il y survint une rougeur considérable, accompagnée de douleur & de difficulté d'apercevoir les objets. Lorsque l'inflammation eut cessé, & que la vue fut rétablie, on distingua une difformité dans cet œil. Je n'ai été qu'un moment à portée de l'examiner ;

(a) M. Janin, oculiste de la ville de Lyon, à qui j'ai communiqué ce Précis, (après l'avoir lu, le 11 Décembre 1768, à la séance publique de l'académie de Dijon,) en a donné un extrait dans ses *Mémoires & Observations sur l'œil & ses maladies* : il y a joint deux faits intéressans. J'ai intention de les comparer avec ceux qui m'étoient déjà connus ; mais je serois charmé d'avoir un plus grand nombre d'exemples de décollement de l'iris, afin d'en enrichir mon Mémoire, de le rendre plus utile, & de le mettre bientôt en état d'être exposé aux regards des sçavans. Je les prie de seconder mes vues, en me fournissant de nouveaux exemples de cette affection de l'œil, ou en m'indiquant des ouvrages, antérieurs à 1768, où seroient insérées des observations relatives aux deux que je rapporte,

SUR LE DÉCOLLEM. DE L'IRIS, &c. 37
le 25 du même mois, elle me parut si singulière, elle étoit si nouvelle pour moi, que je la considérai très-attentivement.

Je vis d'abord que la prunelle avoit changé de forme : au lieu d'être ronde, elle représentoit un ovale incliné de droite à gauche, & terminé supérieurement par une ligne moins courbe que sa parallèle. Un simple relâchement d'une portion de l'iris, son rétrécissement inégal, son adhérence avec la cornée, & ses plaies, produisent quelquefois une semblable difformité. Celle que j'avois sous les yeux dépendoit de toute autre cause ; car j'apperçus, entre le bord supérieur & latéral droit de la grande circonférence de l'iris, & les points de la cornée qui lui correspondent, un espace où l'iris manquoit : il étoit aussi noir & plus large que la pupille du même oeil ; ce qui me prouva que l'iris étoit détachée vers le haut, & qu'elle tomboit sur la prunelle, dont elle fermoit une partie. Cette portion d'iris étoit entière ; elle avoit le même ton de couleur que celle qui étoit restée en place & que toute l'iris de l'autre oeil. Enfin, je ne reconnus aucune plaie, aucun déchirement dans le bord détaché ; mais j'y distinguai un vrai *décollement de l'iris*, occasionné sans doute par le coup de fleuret.

J'avoue l'embarras où je me trouvai sur le moyen de réduire une portion d'iris dé-

placée, sans que la cornée fût ouverte : je n'en employai ni n'en prescrivis aucun au sieur Boimard, qui étoit venu à Dijon pour me consulter ; & je le renvoyai à son quartier, sans lui donner d'espérance que la difformité de son œil pût être réparée.

Cependant la réflexion me présenta le lendemain une ressource que la théorie peut approuver, mais qui a besoin du sceau de l'expérience pour que son utilité soit reconnue.

Il est de fait & d'observation constante que la prunelle est étroite à une lumière vive ; qu'au contraire, cette ouverture est d'autant plus large, que l'œil est exposé à une lumière plus foible. A proportion que la pupille se rétrécit, les fibres de l'iris s'étendent, ou, ce qui revient au même, les rayons de ce cercle coloré acquièrent plus de longueur en s'approchant du bord central où est leur point mobile. Quand la prunelle se dilate, les mêmes rayons se racornissent & se rapprochent du grand bord de la circonférence, qui est toujours leur point fixe. Ainsi, lorsque la prunelle est étroite, l'iris est large, tendue, & son mouvement vers le centre fait effort contre le point fixe de la circonférence, d'où il tend à l'éloigner : au contraire, si la prunelle est large, l'iris est étroite, plissée & ramenée en partie vers sa circonférence, où elle reste, pour ainsi dire, appuyée,

appuyée, jusqu'à ce qu'une lumière plus forte excite de nouveau son développement & son mouvement vers le centre de la prunelle. De plus, tous les mouvemens des yeux sont sympathiques. Si l'on tourne un œil vers un objet, l'autre œil est contraint de s'y porter : si l'on dirige un œil sain vers une lumière vive, tandis que l'autre œil est enflammé & clos ; celui-ci, sans être exposé aux mêmes impressions que le premier, participe à ses mouvemens, en exécute de semblables, même avec tant de douleur, que l'on se sent forcé de le fermer encore plus, & de fermer aussi celui qui n'est pas malade.

D'après ces vérités reçues, j'ai pensé que si le sieur Boimard vouloit s'assujettir à porter un bandage sur les deux yeux, à les tenir bien clos & bien couverts pendant quelque tems, sans aucune discontinuation, le rétrécissement où l'iris se trouvoit alors, par rapport à la grande & constante dilatation de la prunelle en cette longue obscurité, faciliteroit le rapprochement de la portion décollée de cette membrane, & peut-être sa réunion. Il est vraisemblable que ce moyen curatif réussiroit mieux dans un décollement de l'iris qui seroit récent ; néanmoins, quoique celui du sieur Boimard fût ancien, je lui ai écrit d'essayer si ce bandage apporteroit quelque changement à

l'état de son œil, & je l'ai invité à m'informer des effets de ce moyen. Il a négligé ou de l'employer, ou de m'en instruire.

Je ne dissimulerai pas que les observations de M. *Fontana*, sur le rétrécissement de la pupille pendant le sommeil, contrebalancent un peu les avantages que j'ai cru appercevoir d'abord dans le moyen que je propose. Il reste beaucoup à faire aux maîtres de l'art sur une affection dont la découverte est encore à son berceau : je leur offre un nouveau sujet de méditation, & je fais des vœux pour qu'ils découvrent des secours efficaces contre le *décollement de l'iris*, sur lequel je n'ai trouvé aucune notice dans les auteurs.

Le phénomène que j'ai vu sur l'œil droit du sieur Boimard, seroit même le seul de cette espece qui me fût connu, si M. *Chaufsier*, le chirurgien à qui j'ai lu cette observation, ne m'en eût pas communiqué une autre qu'il a faite à Paris sur le même vice de l'iris (a). J'use d'autant plus volontiers de la liberté qu'il m'a laissée de la placer ici, qu'elle est accompagnée de circonstances intéressantes.

Le sieur Javot, cocher des carosses publics à Paris, âgé d'environ quarante ans, d'une constitution lâche & humide, avoit habité,

(a) En 1772, M. *Janin* en a publié deux autres, & M. *Odhelius* une. J'en parlerai dans la suite.

pendant sa jeunesse, des pays marécageux. Il attribuoit à ce séjour une hernie qui étoit déjà fort ancienne, lorsqu'il y survint un étranglement, au mois de Mai 1766. Le 9, il fut conduit à l'hôpital de la Charité: on lui fit l'opération nécessaire en pareil accident.

Quelques jours après, sa femme s'aperçut, pour la première fois, qu'il avoit une tache noire à l'œil droit: le malade l'ignoroit; il n'en tint aucun compte quand il le sut, parce qu'il voyoit aussi bien de cet œil que de l'autre, qu'il n'y ressentait point de douleur, & qu'il n'y avoit point reçu de coup. Il sortit de la Charité, guéri de sa hernie, & sans inquiétude sur la tache de son œil.

Au mois d'Août suivant, le sieur Javot se fit transporter au même hôpital, pour y être traité d'une enflure aux jambes. Ce fut alors que M. *Chaussier* vit la tache que ce malade avoit à l'œil droit, lui fit des questions sur l'origine de cette tache, n'en apprit que ce que je viens de rapporter, & examina très-attentivement une difformité dont il n'avoit jamais entendu parler.

Il distingua vers l'iris, du côté du petit angle de l'œil inférieurement, une tache fémi-lunaire, formée par le décollement d'une partie de la grande circonférence de l'iris: la tache étoit de la même couleur que la pupille, & celle-ci étoit oblongue. Sur

la portion décollée, il apperçut des replis en rayons, qui étoient croisés en mosaïque par d'autres replis longitudinaux & moins apparens que les replis transversaux. Le rebord de la pupille, qui correspondoit au segment décollé, paroissoit dentelé & en festons. Les rides ou replis en tout sens, que *M. Chaussier* avoit remarqués à la surface de l'iris, & les dentelures du bord de la prunelle, s'effacèrent en partie, quand il examina le même œil, exposé à une vive lumière; mais alors la prunelle parut plus oblongue; la tache latérale s'élargit beaucoup, représenta un croissant; la portion d'iris, comprise entre ces deux limites, perdit de sa largeur; & celle qui n'étoit pas décollée, devint plus large. *M. Chaussier* conduisoit-il de nouveau le malade en un lieu moins éclairé? la pupille & le côté décollé de l'iris s'élargissoient comme ce chirurgien les avoit vus d'abord; le treillis de rides redevenoit plus apparent sur cette membrane, tandis que son côté sain, & la tache qui lui étoit opposée, se rétrécissoient.

Le sieur Javot n'éprouvoit aucune douleur pendant ces divers mouvemens de l'iris : sa vue n'étoit pas trouble : il appercevoit les objets, comme si cet œil n'eût pas été altéré, & il conservoit sa première tranquillité sur cet accident. *M. Chaussier* n'étoit pas chargé de l'en traiter; il ne s'étudia

point à chercher les moyens de corriger cette difformité ; il se contenta d'en rédiger la description. Elle est curieuse & utile, sur-tout par la remarque de l'auteur sur l'élargissement de l'espace qui étoit entre les parties décollées, lorsque la prunelle se rétrécissoit à une vive lumière, & même par le décollement d'une iris sans cause évidente. Celui de l'iris du sieur Boimard est l'effet d'un coup reçu à l'œil : le sieur Javot ne peut spécifier aucune cause externe qui ait produit sur lui un effet semblable. Je me refuse à toute conjecture là-dessus : le seul fait m'attache : je m'en sers pour soutenir ma propre observation, la confirmer, & augmenter nos connoissances, encore bien bornées, sur le *décollement de l'iris*.

Les deux lames de cette membrane y participent-elles ? ou n'est-il qu'à sa lame antérieure ? J'ai exposé dans mon Mémoire les raisons qui me persuadent qu'en ces deux personnes les deux lames de l'iris étoient décollées (a). Je supprime ici ces raisons,

!(a) En 1769, M. *Janin* a observé le même décollement sur l'œil gauche de mademoiselle *Maurin*, & sur un œil cataracté d'un enfant, (V. pag. 420 & 422 de ses *Mémoires & Observations sur l'œil*.) M. *Odhélius* a vu aussi la même difformité sur l'œil d'un paysan. (Voy. la *Gazette salulaire*, 1772, n° VIII.) Les deux lames de l'iris étoient évidemment décollées en ces trois malades.

quoiqu'elles contribuent à prouver, contre l'opinion commune, que l'iris n'est pas continue à la choroïde; mais j'ai assez d'autres preuves de cette vérité, pour que celles qui me sont fournies par le décollement de l'iris puissent être regardées comme surabondantes.

Rufus d'Ephèse est le plus ancien anatomiste connu qui ait dit que l'iris est une continuation de la choroïde. Il florissoit au commencement du deuxieme siècle. Depuis ce tems jusqu'à nos jours, on a cru & répété, d'après cet auteur, que la choroïde se prolonge, se replie pour former l'iris, & que ces deux parties de l'œil sont une seule & même membrane dont chaque portion a reçu un nom différent. Cette erreur s'est perpétuée de siècle en siècle; & depuis que je l'ai entrevue, j'ai long-tems hésité si je la combattois.

J'ai dû au hazard mes premiers doutes sur l'opinion généralement adoptée. J'avois conservé pendant plusieurs jours des yeux d'hommes, afin d'y mieux voir, en les disséquant, des parties que je craignois de ne pas distinguer si aisément dans des yeux plus frais. En travaillant sur ceux-là, j'observai quelquefois qu'au plus léger tiraillement de l'iris, je la séparois totalement de la choroïde, & que chacune de ces deux membranes paroïssoit entière après leur désunion.

Cependant, quoique je n'eusse encore soulevé qu'un coin du voile qui cachoit cette vérité anatomique, je l'exposai, en 1751, à l'académie de Dijon, dans un ouvrage sur la structure de quelques parties de l'œil. J'y déclarai que l'*iris n'étoit pas continue à la choroïde*; mais j'en renvoyai les preuves à un autre mémoire. J'avois presque perdu de vue cet objet, lorsque l'observation que j'ai faite sur un des yeux du sieur Boimard, m'a rappelé ma promesse à l'académie.

J'ai tenté plusieurs expériences propres à constater la contiguité de l'iris à la choroïde. J'ai choisi d'abord des yeux d'hommes. Avant de les examiner, je les ai laissés se flétrir pendant quelques jours; après quoi, j'ai enlevé la plus grande partie de la cornée; j'ai saisi l'iris avec de petites pinces; &, par un léger effort, je l'ai toujours séparée très-facilement de la choroïde, sans rompre ni l'une ni l'autre.

J'ai fait macérer dans l'eau d'autres yeux humains: j'en ai détaché l'iris avec la même facilité; & la choroïde est restée entière après leur séparation.

L'expérience a été plus aisée, plus prompte, & a eu le même résultat, lorsque j'ai fait bouillir l'œil dans l'eau, jusqu'à ce qu'une portion de la cornée fût séparée de la sclérotique. Il m'a été facile de distinguer que

l'iris & la choroïde ne se déchiroient en aucun point, tandis que je les décollois.

J'ai employé plusieurs fois aux mêmes usages des yeux de bœufs, de moutons & d'autres animaux, avec le même succès. Il n'y a personne qui ne puisse l'obtenir aisément par de semblables expériences. M. *Chaussier* vient de s'en assurer en les répétant; & son témoignage est d'autant moins suspect, qu'il les a faites dans la persuasion qu'elles ne réussiroient pas (a).

(a) Peu de jours après avoir lu à l'académie de Dijon ce *Précis*, je l'envoyai à mon fils aîné, qui étudioit en médecine à Besançon. Voici l'extrait de deux de ses lettres relatives à cet opuscule. (Du 29 Septembre 1768.) « M. *Rougnon*, l'un de nos professeurs, approuve fort » votre idée sur la contiguité de l'iris à la choroïde: il m'a dit même qu'il l'avoit remarquée » différentes fois, en disséquant des yeux; mais » qu'il avoit toujours cru que c'étoit par quelque » déchirement que la séparation de l'iris d'avec la » choroïde s'étoit faite. Il se rappelle très-bien la » facilité avec laquelle il séparoit ces deux membranes. » (Du 8 Mars 1769.) « M. *Morel*, à qui » j'ai communiqué le *Précis* de votre Mémoire » sur la contiguité de l'iris à la choroïde, vient de » démontrer publiquement cette vérité anatomique » que à l'université, dans sa leçon sur les yeux. » Il a eu beaucoup de facilité à séparer ces deux » membranes distinctes, sans y faire aucun déchirement, tant sur des yeux d'hommes, que sur » des yeux de bœufs, qui étoient encore frais. »

Je conclus de la facilité qu'on trouve toujours à décoller l'iris de la choroïde, sans couper ni déchirer aucune de ces membranes, qu'il n'y a point de continuité de l'une à l'autre, & qu'elles sont réellement distinctes, simplement contiguës, & comme engrenées par leurs bords voisins.

Il y a lieu de croire que le bord de la circonférence de l'iris, qui est joint au bord antérieur de la choroïde, y est attaché par un tissu cellulaire muqueux, très-délié & ténace, auquel une pourriture commençante & l'ébullition enlèvent plus ou moins promptement sa ténacité.

Mais comment ces observations auroient-elles échappé à la sagacité de tant d'habiles anatomistes qui ont travaillé à découvrir la structure de l'œil, & qui paroissent nous avoir transmis les connoissances les plus exactes & les plus étendues sur la composition & l'union des parties les plus délicates de cet organe ? ou bien, si quelques-uns d'entr'eux ont saisi la vérité que j'ai aperçue, pourquoi n'auroit-elle pas été adoptée par leurs contemporains ou par leurs successeurs ? Que de recherches ne m'a-t-il pas fallu faire pour répondre à la première de ces questions !

J'ai parcouru un grand nombre d'auteurs sur la description, soit complète, soit partielle, de l'œil, j'ai trouvé que presque tous,

même les plus fameux, tels les *Ruyfch*, les *Valsalva*, les *Morgagni*, les *Winslow*, les *Lecat*, &c. disent, avec *Rufus* d'Ephèse, en variant leurs expressions, que l'iris est un prolongement de la choroïde : je n'en ai compté que sept qui aient entrevu que ces deux membranes ne sont pas continues (a); encore ont-ils laissé en même tems des doutes sur ce point d'anatomie. Un de ses plus grands restaurateurs en France, *Riolan* le fils, a fait, il y a plus d'un siècle, une partie des expériences qui m'ont éclairé sur la contiguité de la choroïde à l'iris; & dans le même passage de son *Anthropographie*, où il annonce qu'elles lui ont appris que ces membranes sont distinctes, il dit que la prunelle est une ouverture de la choroïde, dont il regarde l'iris comme une continuation. Ainsi l'ancien préjugé couvre de son nuage la vérité, au moment qu'elle le perçoit. Je n'en rapporte que cet exemple choisi entre plusieurs qui font partie de la discussion anatomique à ce sujet, que j'ai lue à l'académie, dans une séance particuliere, & dont je viens de donner le résultat. Celui du mémoire complet doit être à-peu-près le même dans son précis; la conservation, le rétablissement de la vue

(a) Depuis 1768, j'ai trouvé encore d'autres auteurs qui ont apperçu la même vérité, sans s'y arrêter autant qu'ils l'auroient pu.

SUR LE DÉCOLLEM, DE L'IRIS, &c. 43
y sont trop intéressés, pour que je le passe
sous silence.

Dans plusieurs maladies de l'œil, qu'il est nécessaire de traiter par des opérations chirurgicales, on a craint de porter le fer sur l'iris : il est encore des oculistes habiles qui regardent comme une témérité, l'heureuse hardiesse que *Daviel* a eue de faire des incisions à cette membrane dans quelques-unes de ses maladies, ou pour terminer l'extraction de la cataracte ; opération qu'il auroit laissée quelquefois imparfaite, s'il n'eût pas pris le parti de diviser l'iris en quelques points de sa petite circonférence. La raison qu'ils apportent de ce faux jugement, est que, l'iris étant continue à la choroïde, l'inflammation qui surviendrait aux bords de la plaie, de l'une se prolongeroit à l'autre, par rapport à la continuité de leurs fibres, & pourroit occasionner la perte de la vue. Puisque l'exemple & les succès de *Daviel* n'ont pas suffi pour déterminer ces oculistes à l'imiter en ces opérations utiles, & qu'un préjugé leur présente comme dangereuses, il y a lieu de croire qu'ils ne redouteront plus ce malheur, quand ils se seront assurés que l'iris & la choroïde sont deux membranes distinctes & contiguës. Ils reconnoîtront par-là que, si l'iris s'enflamme après une incision à cette membrane, l'inflammation de la choroïde

n'en est pas une suite nécessaire; &, comme ils sçavent déjà que celle de l'iris seule ne seroit pas toujours suffisante pour produire la cécité, ils n'hésiteront plus à diviser, dans le besoin, cette membrane, toutefois avec les précautions que la prudence leur suggérera, & sans étendre leurs incisions jusqu'au cercle ciliaire. J'ose affirmer qu'enhardi par les avis de *Daviel*, & même par mes premiers doutes sur la contiguité de l'iris, j'ai porté plusieurs fois l'instrument tranchant sur cette membrane, sans qu'il en ait résulté aucune inflammation à la choroïde, ni aucun autre accident qui ait fait perdre la vue. Ainsi la théorie, fondée sur l'observation anatomique & sur l'expérience chirurgicale, enrichit l'art de guérir d'un précepte salutaire que le raisonnement seul, appuyé sur une erreur de fait, refusoit d'adopter, & qu'un de nos préjugés rejettoit absolument. Que n'est-il le dernier qui restoit à détruire!

OBSERVATION

*De M. BOURDIER, premier médecin des
hospitaux du roi aux isles de France,
sur les Maladies du Foie.*

Depuis plusieurs années que j'exerce la médecine dans les grandes Indes, j'ai

observé que le sang, dépouillé par les grandes transpirations du fluide nécessaire à la circulation, devenoit épais & visqueux; qu'en passant dans le foie, il y dépositoit une bile âcre & épaisse, qui s'y séparoit difficilement; que de-là venoient les engorgemens, les inflammations dans différentes parties de ce viscere, ce qui rendoit les abcès du foie si communs dans ces pays-ci. Si cette bile ne se dégorge pas assez tôt, elle y produit un abcès; si, au contraire, elle vient à se dégorger, elle occasionne une dyssenterie. Cette dyssenterie mal traitée & arrêtée trop tôt, ne manque pas de produire un abcès au foie; cet abcès, se formant, occasionne une adhérence aux parties prochaines qui environnent ce viscere. A l'endroit de l'adhérence, on trouve un peu d'infiltration, quelque chose de gras & de pâteux, qui forme une tumeur qui quelquefois paroît & disparoît. Il ne faut pas trop espérer de sentir la fluctuation de la matiere par le tact: les côtes & la profondeur de l'abcès empêchent qu'on ne puisse bien s'en assurer. Soit qu'on la sente ou non, l'assemblage des symptômes, la douleur dans un point fixe qui a toujours subsisté, & que le malade ne manque pas d'indiquer, annoncent au praticien le foyer de l'abcès, qui est le lieu qu'il faut choisir pour faire l'opération. Il suffit de pon-

ger le bistouri plus ou moins, à raison de la profondeur de l'abcès. Cette opération fournit une chopine, une pinte de matière, quelquefois davantage : le malade en réchappe toujours, lorsque le pus ne s'est pas épanché dans la capacité du bas-ventre. Il est incompréhensible avec quelle promptitude le foie se régénère : en suivant la méthode du célèbre M. Morand, qui a pratiqué plusieurs fois cette opération, on ne manque pas d'obtenir une parfaite guérison.

J'ai entretenu les malades avec des apozèmes vulnéraires, des bouillons, & de petites soupes au riz. J'ai la précaution de donner aux malades, quoique l'abcès soit guéri, des fondants & apéritifs pendant un & deux mois, afin d'enlever toutes les obstructions qu'il pourroit y avoir dans ce viscere.

Cette maladie mérite plus d'attention que l'on n'en a fait jusqu'à présent. J'ai vu traiter ces sortes de maladies : les malades traînoient en langueur, & périssoient sans qu'on osât tenter l'opération, qui est des plus simples. Je l'ai fait faire par les premiers chirurgiens qui étoient sous ma main : je peux assurer l'avoir fait faire presque à la partie convexe & supérieure du grand lobe, au petit lobe, entre les côtes, & à presque toutes les parties saillantes du foie, qui peu-

vent contracter adhérence. Il est bien essentiel de faire cette opération de bonne heure, parce que le foie, abcédé, le pus corrode la substance, souvent la détruit au point qu'il ne reste que la membrane qui forme un sac qui crève, tantôt dans la capacité de la poitrine, dans celle du bas-ventre où dans les intestins, où il s'est formé des adhérences, ce que l'on auroit pu prévenir en faisant l'opération de bonne heure.

Le flux hépatique, dont il paroît que l'on a ignoré jusqu'à présent la véritable cause, n'est autre chose qu'un abcès au foie qui a percé dans les intestins, soit par le canal cholédoque, soit par l'adhérence qu'il a contractée avec l'estomac, le duodénum ou le colon. L'érosion se fait, le pus s'épanche dans la longueur du canal intestinal; ce qui occasionne un flux dont la matière est couleur de lie de vin, & qui ne guérit qu'autant que l'abcès est cicatrisé. J'ai vu plusieurs abcès au foie se terminer heureusement par les selles. Le foie abcédé forme aussi des adhérences au diaphragme, de-là aux poumons, par où j'ai vu vider, en forme de vomiques, des abcès considérables, les malades se conserver plusieurs années après.

J'ai fait ouvrir un cadavre à qui on n'avoit pas osé faire l'opération. L'abcès s'étoit fait jour dans la poitrine, & en peu

étouffa le malade. Cette personne gardoit cet abcès depuis plus d'un an, sans en être beaucoup incommodée : je trouvai neuf pintes de pus, & la substance du foie entièrement détruite : les membranes de ce viscere formoient un sac semblable à un parchemin.

J'ai connu un homme qui avoit rendu un abcès par l'adhérence qui s'étoit formée au duodénum : il en guérit parfaitement. Deux ans après, il monta un cheval fougueux qui le jeta par terre ; il mourut, huit heures après, d'une violente colique. A l'ouverture du cadavre, je trouvai l'adhérence de l'intestin par où il avoit rendu l'abcès, entièrement déchirée.

Une fille âgée de trois ans fut attaquée d'une dyssenterie : on lui donna de l'ipécacuanha qui la fit vomir plusieurs fois. Sa mere craintive lui fit prendre des acides, qui calmerent le vomissement, & fixerent la bile. L'enfant n'avoit plus qu'un ténésme : vingt-un jour après, elle fut transportée à la campagne, où il lui survint une bouffissure au visage, & un coma. Le chirurgien lui appliqua les mouches cantarides, qui dissipèrent le coma, en dérivant l'humeur sur l'hypocondre droit, où il parut une tumeur assez considérable. Un cataplasme émollient la fit entièrement disparaître ; mais bientôt on s'aperçut d'un épanchement dans la
capacité

capacité du bas-ventre , les pieds devinrent œdémateux , & la fièvre disparut. Je fus appelé dans ces circonstances : je reconnus l'existence de l'abcès; mais l'opération n'étoit pas praticable. L'enfant mourut deux jours après. A l'ouverture du cadavre , je trouvai le foie plus gros que d'ordinaire : l'abcès occupoit la partie inférieure du grand lobe ; il y avoit adhérence aux fausses-côtes , par où l'on auroit pu faire l'opération. Je pourrois citer d'autres cas , qui prouvent qu'une dyssenterie arrêtée trop tôt , ne manque pas d'occasionner ces sortes d'abcès.

Le succès de cette opération n'est pas encore assez connu pour enhardir l'opérateur à la tenter plus souvent , & assez tôt. Il est important de le faire connoître , puisqu'il en résulte un si grand bien pour l'humanité.

Pour prévenir ces sortes d'abcès , je me suis servi , avec succès , de cinq grains de panacée mercurielle & huit grains de mars apéritif ; le malade en prend un bol chaque jour , pendant un & deux mois ; il est purgé tous les huit jours avec des bols fondans ; je lui fais faire de légères frictions d'onguent mercurel sur l'hypocondre , & appliquer un emplâtre fondant sur l'endroit de la douleur.



R E P L I Q U E

A la Réponse de M. TAILLÈRE, médecin à Bourbonne, insérée dans le Journal de Médecine, Tome XXXV, page 420 ; par M. MONGIN DE MONTROL, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, médecin adjoint de l'Hôpital royal & militaire de Bourbonne.

M. Taillere, dans sa Réponse à mes Remarques (a) sur ses Observations concernant deux maladies spasmodiques (b), cherche à établir que la maladie de Colombe Flocard, qui fait le sujet d'une de ces observations, n'étoit que des vapeurs dont cette fille, selon lui, auroit pu guérir par l'usage des bains, des humectans, &c. Mais, comme l'observateur a senti qu'il falloit du moins, pour faire valoir cette prétention, ne pas reconnoître dans la maladie un foie obstrué & squirrheux, il avance que, par un *stratagème*, j'ai substitué dans mes Remarques cette maladie à celle des vapeurs qu'il a reconnue. Après ce que j'ai dit à ce sujet, je pourrois n'opposer que mon assertion à celle de M. Taillere. Cependant, dans le cas où les deux visites qu'il a faites à la ma-

(a) Journal de Médéc. Tome XXXII, pag. 246.

(b) *Ibidem*, Tome XXXI, pag. 41.

lade ne lui auroient pas suffi pour connoître la nature de la maladie, je l'envoie encore à M. Franchimont, chirurgien de l'hôpital militaire, qui a vu cette fille pendant quelque tems; il sçaura, s'il le veut, de ce chirurgien, que la maladie de cette fille n'étoit autre chose qu'une maladie du foie, & non de vapeurs, dénomination vague, que la négligence dans l'examen des maladies, ou l'esprit systématique a fait étendre à plusieurs d'elles.

M. Taillere, après nous avoir assuré qu'il n'a point entendu dire que *cette fille éprouvoit depuis trois mois une toux sèche, de fréquentes suffocations, des assoupissemens*, symptômes énoncés dans mes Remarques, & qu'il cite, ajoute : « Si ces accidens détaillés existeroient avant l'époque de la frayeur, » il faut convenir qu'ils étoient bien peu » considérables, puisque cette fille n'a point » été alitée, n'a point quitté ses occupations » ordinaires, & n'a consulté personne jusqu'à cette époque. » M. Taillere ignore peut-être encore que M. Simon, ancien chirurgien de l'hôpital, avoit, bien avant cette époque, donné ses soins à la malade, chez laquelle il avoit reconnu, comme il le dira à M. Taillere, ces symptômes auxquels il semble ne pas croire. Croira-t-il plus que, justement alarmée de ses souffrances, elle avoit consulté d'autres personnes de l'art?

52 REPLIQUE A LA RÉPONSE

Mais ce sont mes Remarques mêmes ; comme il le dit dans sa Réponse, « qui doit vent lui fournir de quoi prouver, 1^o que » la maladie n'étoit point un squirrhe au » foie ; 2^o que ce squirrhe n'a été imaginé » qu'après coup. Si je parviens, poursuit » M. Taillere, à prouver ces deux points, » mon confrere sera fâché de m'avoir traité » si durement dans ses Remarques. » Voici comment s'y prend M. Taillere pour fournir ses preuves. « Dans tout le récit de » M. de Montrol, où nous devons trouver, » selon lui, les signes pathognomoniques » d'un squirrhe au foie, je ne vois point que » la malade ait eu la plus légère nuance » d'ictère ; ni qu'avant l'époque de la frayeur, » elle ait ressenti de douleur à l'épigastre, » ni au côté droit ; qu'elle ait été minée par » une fièvre lente ; que ses digestions aient » été irrégulieres. »

On voit dans mes Remarques : *La fille Flocard étoit sujette depuis douze ans à des palpitations fréquentes, qu'on me dit être augmentées à l'occasion d'une frayeur qu'elle venoit d'avoir. Elle éprouvoit depuis trois mois une toux sèche, de fréquentes suffocations, des assoupissemens. Elle vomissoit constamment, soit solide, soit liquide, & ressentoit à l'endroit de l'estomac une grande douleur. Son pouls étoit fébrile : l'épigastre étoit tendu & élevé, la tumeur s'étendoit du*

côté du foie , & se perdoit sous les côtes. A l'exception de l'ictère que M. Taillere demande , croyant apparemment qu'il doit toujours accompagner les maladies du foie ; à l'exception des digestions irrégulières qu'il demande aussi , mais dont les vomissemens faisoient une ample & triste compensation , on trouve dans mon récit les symptômes que M. Taillere exige.

Voici comment il s'y prend pour ne pas trouver d'abord tous ces symptômes. Il cite seulement ces mots de mes Remarques : *La fille Flocard éprouvoit depuis trois mois une toux sèche , de fréquentes suffocations , des assoupissemens ;* & dit aussi-tôt : « Je n'ai » point entendu parler de ces maux lorsque » j'ai été consulté. » J'ai répondu à cela. Puis ailleurs il cite les autres symptômes que j'ai détaillés sans interruption. Il ne les nie pas ; mais il leur donne une date de quatre jours , pour pouvoir amener un sarcasme contre moi. » Pourra-t-il faire croire que des » vomissemens & une douleur à l'estomac , » qui datent de quatre jours , soient les signes » pathognomoniques d'un squirrhe au foie ? » Non sûrement , je ne pourrai faire croire une pareille inéptie. On voit aisément en quoi consiste l'adresse de M. Taillere , qui est de disjoindre ces derniers symptômes des autres pour leur assurer mieux une date de quatre jours. Il dit ensuite : « Examinons

54 REPLIQUE A LA RÉPONSE

» son traitement ; il va nous éclaircir sur son
 » diagnostic. Il s'en tient à quelques laxatifs
 » qui ont été sans effet, & à l'émétique
 » donné à titre de soulagement, » *parce que*
dit-il, l'état de la malade ne présentait
pas une perspective plus avantageuse. « Je
 » ne vois dans ce traitement qu'une chose
 » singulière par sa nouveauté, continue-t-il
 » malignement, » c'est le projet de soula-
 ger avec l'émétique un malade mourant
 d'un squirrhe au foie.

J'avois dit dans mes Remarques : *Bientôt*
l'oppression revenoit, & tous les autres acci-
dens ; les envies de vomir fatiguoient en
vain la malade. Deux grains de tartre stibié,
que je fis donner par verrées, aidèrent à
ces efforts, & la malade rendit une jatte de
matière brune & noirâtre ; ce qui la soulagea
beaucoup, & lui fit croire que c'étoit-là l'épo-
que de son rétablissement. J'insistai sur les
laxatifs, les adoucissans employés intérieure-
ment & extérieurement. Une prise de quel-
ques gouttes anodines rappellerent le calme
que la malade avoit déjà ressenti de ce remède ;
& lui fit gagner quelque chose, en suspendant
les douleurs : du reste, son état varioit peu.
 Je dis plus bas : *Le nouveau médecin n'insista*
point sur un pareil remède, (le bain ;) il
n'en parla pas, & ne revit plus la malade.
 Je continuai les remèdes ordinaires, ou
 plutôt le régime, &c.

Mon critique conclut, pour exciter la surprise, que j'ai continué aussi l'émétique :
 » Je ne vois dans ce traitement qu'une chose
 » singulière par sa nouveauté, c'est le projet
 » de soulager avec l'émétique un malade
 » mourant d'un squirrhe au foie. Mon but
 » n'est pas, insinue un moment après M.
 » Taillère, de déprimer ses talens. » Si tel
 n'est pas son but, je le donne à deviner.

Je me borne à relever ces infidélités principales avec lesquelles il a espéré soutenir son observation. Auroit-il pu croire qu'il jouiroit long-tems des effets de l'illusion ? Cependant il invoque le jugement du lecteur, qu'il ose renvoyer à mes Remarques, trop persuadé qu'il ne prendra pas la peine d'y recourir.

M. Taillère dit encore : « Je ne devois
 » pas sacrifier une observation intéressante,
 » à des ménagemens auxquels la conduite
 » qu'il avoit tenue avec moi ne m'obligeoit
 » point. » C'est en vain qu'il cherche à justifier l'exposé qu'il a fait de la maladie de la fille Flocard & de son traitement. La conduite que je tins, fut celle d'un homme qui sçut s'honorer dans un autre : d'ailleurs, en prenant, chez la malade, fermement la défense d'un confrere, je crus aussi prendre celle d'un avis qui m'étoit devenu commun, dès que j'avois adhéré à ce qu'on mît cette

filles dans le bain tiède, mais non pas froid, comme il le vouloit d'abord.

Dans mes Remarques, je dis seulement : *La lipothymie où tomba la malade ne permit plus d'insister sur un pareil moyen, (le bain;) & en effet on n'en parla plus. Je continuai les remèdes ordinaires, ne cherchant qu'à prolonger les jours & à diminuer les souffrances de cette pauvre fille : son état ne présentait pas une perspective plus avantageuse. J'avois dit plus haut : Du reste, son état varioit peu, & je ne pouvois compter sur aucun changement solide. Hærebat jecori lethalis arundo.*

De quoi se plaint donc M. Taillere ? Suis-je cause si les parens de cette fille l'ont chargé de l'événement qui suivit, plusieurs jours après l'usage, de ce bain tiède, dont l'essai ne me paroissoit que frivole & sans conséquence ? Le *post hoc, ergo propter hoc*, est la logique de bien des gens ; ce devoit être celle des parens de notre malade. M. Taillere eut tort de promettre guérison : on y compta trop. Au vif espoir déçu succède un sentiment peu avantageux pour celui qui promet inconfidérément. Pour moi, je n'avois laissé entrevoir aucune espérance.

M. Taillere, dans son Observation qui a donné lieu à mes Remarques, n'a pas eu

la modération que j'ai gardée envers lui. Écoutons-le. *Je cessai mes visites : (c'étoit le 14 Juin.) Mon confrere reprit sa premiere methode : les douleurs devinrent plus aiguës, plus générales ; le vomissement plus fréquent, plus pénible ; le bas-ventre plus élevé & plus dur : les extrémités inférieures enflerent ; les sécrétions furent suspendues : il n'y eut plus de sommeil. Alors on employa pendant plusieurs jours les gouttes anodines, la thériaque, l'eau de mélisse, à titre de calmans : la maladie empira. Le 30 du même mois, tout le corps se couvrit de taches brunes, semblables à des échymoses ; & enfin la malade mourut, après une longue agonie & des douleurs inexprimables.*

M. Taillere vient de tracer le tableau d'une malade que son médecin fait avancer à grands pas, & avec des douleurs inexprimables, à sa dernière heure. Il s'y trouve cela de vrai, c'est qu'elle mourut ; mais la description qu'il fait de ses maux, les remèdes qu'il dit avoir été employés, sont tous des traits d'après l'imagination du peintre. « On réussit mal à peindre les choses » autrement qu'on ne les a vues, nous a dit » M. Taillere ; » on réussit aussi mal à vouloir peindre les choses que l'on n'a pas vues : c'est lui-même encore qui, par son exemple, nous apprend cette autre vérité. Je cessai mes visites avoit-il dit ; & cela est vrai :

58 REPLIQUE A LA RÉPONSE

mais d'abord après il entre dans les plus plus grands détails sur les prétendus maux de la malade, dont il donne la progression jusqu'à son dernier moment. « Le 30 Juin, » tout son corps se couvrit de taches brunes, semblables à des échymoses. » Oh ! pour le coup, c'est trop donner à l'imagination ; & l'observateur auroit dû réserver au moins une visite, pour voir de ses yeux toutes ces choses que personne n'a vues.

Je passe sous silence d'autres contradictions de moindre conséquence, comme de faire vivre d'abord cette fille trois semaines après le 14 Juin, & ensuite de ne lui laisser que douze à treize jours, &c.

C'est avec des observations d'un autre caractère que M. Taillere peut venir au secours du nouveau système des vapeurs, dont il s'est montré zélé. Laissera-t-il s'écrouler un système de la bonté duquel il dit être convaincu ? L'annonce qu'il nous a faite, d'avoir plus d'une expérience à son appui, lui fait un devoir de briser encore quelques lances en sa faveur. Mais qu'il ne nous donne point des observations comme celle de la fille Flocard, ni comme celle de Jeanne Gautrot (a). Pour tirer cette der-

(a) Je n'avois fait que relever la futilité de cette observation sur le seul exposé de M. Taillere, qui consistoit à avoir tiré cette femme d'un fort accès de vapeurs, par l'intromission dans la

niere d'un accès de vapeurs, on la plongea, au mois de Février, dans le bain froid ; on lui mit sur le ventre des serviettes trempées dans l'eau la plus froide ; on n'oublia pas le *merveilleux glaçon* : tout cela, pendant l'écoulement des lochies de cette femme, huit jours après ses couches, & non pas *trois semaines*, comme je le croyois, ainsi que tout lecteur, sur la parole de l'observateur. Cette femme ne se félicite point, à beaucoup près, de ce traitement, qui supprima ses lochies, retarda ses règles sept à huit mois, & pendant plus de tems lui fit traîner une santé languissante. Il est aisé de sentir qu'il pouvoit résulter des inconvéniens beaucoup plus grands encore d'une conduite si peu réfléchie.

Cependant l'auteur du nouveau système sur les vapeurs, qui cherche par-tout des moyens pour le procès qu'il fait à la médecine, parce qu'elle emploie dans ces maladies les différens remèdes que les meil-

bouche du *merveilleux glaçon* : je n'étois pour-lors pas mieux informé ; mais, quoique mes remarques ne tendissent pas à la démentir, comme il le dit, le reproche étoit aussi grave, & méritoit bien qu'il y répondit, plutôt que de renvoyer les lecteurs à mes *petites remarques*, & déclarer mon style injurieux & méprisant. J'espère que ceux qui ne se seront pas donné la peine de vérifier mon style, ne s'en seront pas non plus rapportés tout-à-fait au jugement qu'en porte M. Taillere.

leurs praticiens mettent en usage, tels que les eaux thermales de Bourbonne & autres, est si content d'avoir trouvé un partisan de ses opinions à Bourbonne même, dont les eaux ne sont pas des moins célèbres, que, dans un nouveau Recueil de pièces publiées pour l'instruction du procès sur les vapeurs, il s'appuie des observations de M. Taillere, « J'en appellerai volontiers, » dit M. Pomme, page 150 de ce Recueil, » au témoignage de M. Taillere, qui, con- » vaincu comme moi de cette vérité, traite » ces maladies, sous vos yeux, avec l'eau » froide, la glace & le bain tiède, & les » guérit parfaitement » M. Pomme feint ici d'ignorer, comme il l'a déjà fait, que les observations de M. Taillere aient été réfutées dans mes Remarques, pour faire entrer ce témoignage dans le Recueil des pièces qui doivent servir à l'instruction du procès concernant les vapeurs; recueil que le public, si j'en ose pressentir le jugement, regardera comme un mémoire de procureur.

M. Pomme, il faut en convenir, est peu difficile sur le choix des moyens qui doivent servir à l'instruction d'un procès. En voici un que je laisse à évaluer. Je le tire du même M. Taillere qu'il a réclamé si opiniâtrément. Je transcris ce que celui-ci, dans sa Réponse à mes Remarques, dit con-

cernant M. Pomme, à qui j'évite volontiers la peine de recourir au Journal de Médecine, qu'il n'aime pas. « Il a cru, (parlant de moi,) en affectant à chaque ligne de » m'afficher pour partisan de M. Pomme, » que je serois enveloppé sans examen dans » la proscription, & que, me faisant partager » le sort que ce médecin s'est justement attiré, il s'échapperoit à la faveur de ma » condamnation. » Plus bas, M. Taillère ajoute, en finissant sa Réponse: « En effet, » pour avoir observé quelques succès de la » méthode renouvelée par M. Pomme, » dois-je être accusé d'adopter ses excès & » ses erreurs? »

Malgré le ton tranchant (a) avec lequel notre jeune médecin vient de prononcer ce nouveau jugement contre M. Pomme, il faut lui en sçavoir quelque gré, d'autant plus que lui-même, dans ses Observations, avoit voulu établir, de la manière la plus générale & la plus positive, la méthode aqueuse & froide dans les maladies vaporeuses; & que cette même méthode, qu'il regarde maintenant comme *renouvelée*, avoit été donnée par lui, comme

(a) Ce juge, dans une Lettre insérée au Journal de Médecine, & qui suit la Réponse déjà citée, n'hésite pas d'apprécier du même ton les talens de M. Juvet, ancien médecin de l'hôpital militaire, & veut bien en faire l'éloge.

62 REPLIQUE A LA REPONSE, &c.

pouvant présenter une vérité nouvelle sous un jour plus heureux : il souhaitoit que ces observations pussent ajouter quelque poids à une méthode de la bonté de laquelle il étoit convaincu par plus d'une expérience. Il ne reste plus à cet observateur qu'un aveu à faire, c'est qu'il a mal-à-propos appliqué cette méthode au cas où se trouvoit Jeanne Gautrot, qui fait le sujet d'une de ses observations ; & qu'il n'a pas connu la maladie de Colombe Flocard, qui fait le sujet de l'autre.

SECONDE LETTRE

De M. AMOREUX le fils, médecin de Montpellier, de la société royale des sciences, & bibliothécaire de l'Hôtel-Dieu S. Eloi ; à M. DE LA BROUSSE, médecin à Aramon ; & correspondant de la même société, sur la découverte du Pouls de grossesse, qui fait distinguer les mâles & les femelles avant l'accouchement.

MONSIEUR,

Votre réponse polie & trop flatteuse n'a pas entièrement dissipé mes doutes sur votre manière de distinguer, par le pouls, si c'est d'un enfant mâle ou d'un enfant femelle que la femme se trouve enceinte. Le desir que j'aurois de souscrire à vos princi-

LETTRE SUR LA DÉCOUVERTE, &c. 63

pes, si j'étois bien convaincu de leur certitude, & l'honnêteté avec laquelle vous accueillez les objections qui vous sont faites, m'engagent à vous en proposer quelques-unes, afin que vous vous occupiez à les résoudre, si vous le jugez à propos, avant que de donner au public l'ouvrage intéressant que vous méditez. Plus vous fournirez de preuves, plus vous entraînerez de prosélites. Vous connoissez ma sincérité : j'aime le vrai, & ne puis me décider sur un fait, que quand il m'est bien connu. Ce n'est pas que je doute absolument de ceux que vous rapportez avec franchise : mais je voudrois en appercevoir la raison ou les causes ; & si vous parvenez jamais à me les démontrer d'une manière satisfaisante, vous ferez, je vous assure, mon Apollon.

D'abord je ne présume pas assez des connoissances médicales des Chinois, pour ne pas croire que leur ancien livre du pouls, tel qu'on nous le présente (a), ne

(a) Je ne m'en tiens pas seulement au livre traduit par le P. Hervieu, & inséré dans l'Histoire de la Chine du P. Du Halde. Son titre de missionnaire vous le rend presque suspect ; cependant le crédit dont lui & ses compagnons, qui étoient des érudits, jouissoient à la Chine, & les marques de protection dont les honoroit le feu empereur, les mettoient à même de faire d'exactes recherches sur l'histoire de cet empire, & de se procurer des copies ou des exemplaires de livres qui ne

64 LETTRE SUR LA DÉCOUVERTE

contienne une foule d'erreurs. J'y ai trouvé des raisonnemens singuliers & disparates ; & rien n'est si ridicule que l'organisation qu'ils supposent dans quelques parties du corps humain. L'astrologie est leur boussole , & c'est tout dire : il faut donc croire que la plûpart de leurs préceptes sont hasardés , à moins qu'on ne dise , pour leur justification, que les lettrés rejettent ce fatras, & se guident par leurs lumieres. Comme nous ne pouvons juger de leur sçavoir particulier, laissons-les s'en glorifier. Je ne doute nullement que les signes tirés du pouls ne soient du plus grand secours pour caractériser certaines maladies, en prédire les changemens & les crises ; il faudroit n'être pas de l'art pour oser soutenir le contraire : mais de croire que cette multiplicité de pouls , ces divisions minutieuses, ces modifications , combinaisons qu'on a introduites depuis peu en médecine , soient d'une absolue nécessité pour connoître & guérir les maladies , c'est à quoi je ne puis me résoudre. L'exemple de tant d'excellens praticiens qui ont vieilli dans l'exercice de leur

fussent pas infidèles : tel est celui du pouls , qu'il a traduit. Ce que rapporte Cleyer de la médecine chinoise, ne sçauroit en donner une meilleure idée ; les éloges d'Alquié , ceux de Kircher & du P. Boym, ne sçauroient non plus nous faire illu-
sion.

art,

art, qui ont écrit sans s'attacher si scrupuleusement à la doctrine du pouls; l'exemple de ceux qui jouissent à présent d'une réputation non équivoque, mais justement méritée, m'annoncent qu'on peut réussir en pratique, sans tant s'occuper de la diversité des pouls.

Je ne vous citerai, à ce sujet, que les deux grands hommes que vous m'allegez précisément en preuve de la suffisance des pouls; Hippocrate & notre Fizes, auxquels la sûreté du pronostic a acquis tant de gloire. Ce dernier tâtoit certainement le pouls comme le fait tout médecin, & il s'en tenoit aux pouls capitaux. Je n'ai pas eu le même bonheur que vous, qui dites l'avoir suivi long-tems en pratique, pour sçavoir s'il étoit fort soigneux à reconnoître les différentes sortes de pouls : s'il avoit des prétentions à cet égard, du moins est-il sûr qu'il n'y mettoit aucun appareil; lorsque je faisois mes études, ce médecin n'étoit déjà plus dans l'usage d'avoir des suivans, & de former des élèves ailleurs qu'à la chaire de notre université : c'est-là où je l'ai assidument entendu, & où j'ai appris, ainsi qu'un grand nombre de ses auditeurs, qu'il n'étoit pas, à beaucoup près, le partisan de cette doctrine du pouls, qui a fait tant de bruit en France. Il y a donc lieu de croire que le

ſçavoir de ce respectable professeur, ſa longue & heureuſe expérience lui fourniſſoient d'autres indices que ceux qu'il auroit pu tirer de la différence des pouls.

Quant aux mêmes vues que vous ſuppoſez dans le vénérable Hippocrate, je crains que vous ne tombiez dans le cas de ceux qui ont entrevu dans les écrits des anciens les veſtiges de toutes nos connoiſſances modernes; car il eſt à remarquer que, de tous les ſignes qu'Hippocrate obſervoit attentivement dans un malade, le pouls étoit précifément celui auquel il ſ'attachoit le moins. Ses écrits attellent le plus grand oubli à cet égard; quand il parle du pouls, c'eſt toujours d'une manière vague; il le fait même rarement, & quelquefois il lui donne une autre acception que celle du battement de l'artere. Votre citation eût été plus juſte, ſi vous l'euffiez rapportée à Galien, qui a écrit expreſſément ſur cette matiere. Voilà l'auteur que j'aurois voulu qu'on eût commenté, éclairci, avant qu'on ſe fût mis à la poursuite des nouveaux pouls.

Vous paroiffez auſſi avoir quelque confiance pour la méthode des médecins vétérinaires, *qui n'interrogent pas leurs malades, & qui connoiſſent leurs maux par leur attitude.* Ils ſont apparemment forcés à garder un tel ſilence, & l'allure des animaux malades ne les éclaire pas autant que vous pourrez

le croire ; mais cela n'a rien de commun avec le pouls, qu'ils ne tâtent guères. La physiologie des malades contribue beaucoup à faire connoître leur état : les bons médecins la considèrent ; mais il n'y a qu'un Démocrite qui pût y reconnoître la grosse (a), ou les extravagances de Porta qui y fissent distinguer le mâle & la femelle.

Je suis pas à pas votre Lettre ; & me voilà parvenu au diagnostic du pouls dans les grossesses, dont vous vous servez pour distinguer le sexe de l'enfant avant l'accouchement. Je m'étois bien douté que vous interpréteriez en votre faveur la méthode des Chinois ; mais vous l'admettez lorsqu'il s'agit de pronostiquer le sexe de l'enfant qui doit naître, & vous la rejetez pour les autres prédictions : n'y a-t-il pas un peu d'injustice dans ce procédé ? Je suis charmé au moins que vous ayez pu vous accommoder d'un point de leur doctrine. Il étoit tout naturel de croire que, quand ils ont pris le pouls plein, vite, haut, vigoureux, du côté gauche, par exemple, pour le signe de la présence d'un enfant mâle dans le sein

(a) On raconte de Démocrite, que, lorsqu'il étoit en présence d'Hippocrate, que les Abdéritains avoient fait venir pour guérir ce philosophe de sa prétendue folie, il assura, sur la vue d'une fille, qu'elle avoit été déflorée la nuit précédente. On ne connoît pas la nature de sa preuve.

68 LETTRE SUR LA DÉCOUVERTE

de sa mere, c'est qu'en effet c'étoit un mâle, qui, selon votre maniere de juger, se portoit au côté droit, & rendoit le pouls de ce même côté plus foible, plus lent, plus profond, plus irrégulier. Ainsi, lorsque les Chinois tâtent le pouls, dans ce cas, au côté gauche, & vous au côté droit; qu'ils se déterminent par la force & la vitesse, & vous par la lenteur & l'intermittence, &c. vous donnez au même but, & vous avez également raison : j'amaïs débat plus heureux. Cependant les Chinois s'en tiennent constamment à la force & à la liberté du pouls, pour annoncer le mâle ou la femelle. Il est vrai qu'ils ne disent pas dans quelle position l'enfant doit être dans la matrice : je ne sçais trop si leur sentiment approche de celui d'Hippocrate, auquel il devoit être même antérieur, car tout respire chez ce peuple la plus haute antiquité. Ils distinguent aussi deux jumeaux par l'égalité de la force & de la plénitude du pouls aux deux bras, qui, selon vous, devoit être, au contraire, profond & peu réglé, si chaque côté de la matrice étoit occupé par un enfant qui gênât & comprimât les vaisseaux du bas-ventre.

Convenez qu'il manque aux deux méthodes des caractères spécifiques pour le pouls des mâles & le pouls des femelles, car la force & la foiblesse sont relatives, &

des rapports accidentels. Il faut d'ailleurs que, dans tous les cas, la femme n'ait pas d'autre incommodité, ce qui ne se rencontre pas toujours ; car alors les complications des pouls pourroient derouter les médecins peu exercés ; & , s'il falloit sur-tout questionner la malade, la prédiction perdrait tout son prix. Quand bien même l'opinion des Chinois seroit entièrement conforme à la vôtre, je ne trouve pas que vous soyez d'accord avec les apôtres de l'art sphygmique.

Suivant les connoissances des modernes, le côté affecté dans un malade présente un pouls plus fort, plus embarrassé que l'autre qui souffre moins ; & cependant, selon vos observations, le côté auquel incline l'enfant, & qui est naturellement la partie souffrante, est annoncé par un pouls plus faible. Quant à la raison que vous donnez de cette exception à la règle générale, en ce que le fœtus par sa gravité comprime & gêne la circulation, j'avoue que je ne puis la saisir : la matrice distendue devant comprimer également les vaisseaux du bas-ventre ; car, dire qu'elle appuie inégalement sur l'aorte ou la veine-cave, c'est une subtilité qu'on ne peut admettre quand on réfléchit à la situation respective de ces deux troncs, & au volume considérable de la matrice d'une femme grosse, qui occupe tout

le bas-ventre ; il faut en excepter les cas d'obliquité de matrice , dans lesquels il n'est même pas constant que ce soit le sexe de l'enfant qui la fait pencher à droite ou à gauche. Il ne seroit pas moins difficile de déterminer si c'est un fœtus mâle ou femelle qui la fait tourner en avant. D'ailleurs la distribution du système veineux & artériel éloigne toute idée d'obstacle qui puisse se propager sans interruption jusques vers l'extrémité de l'artere radiale. Les arteres crurales , direz-vous , éprouvent principalement cette compression , & l'arrêt du sang se manifeste par les varices qui tuméfient les veines des jambes ; ce n'est pas une raison pour que le sang doive avoir un mouvement inégal dans les deux arteres radiales. Si vous admettiez des pouls locaux , comme on fait les saignées , l'explication seroit plus plausible.

Mercurial n'est pas plus favorable à votre sentiment ; car , en commentant l'aphorisme quarante-huit de la section cinquieme d'Hippocrate , il dit que l'utilité de cet aphorisme est de faire connoître lequel d'un mâle ou d'une femelle est dans l'uterus , par cela même que , quand on ressent plus de mouvement & de chaleur au côté droit , (ce qui exprime aussi la force du pouls ,) c'est un mâle que la femme porte , & ainsi de même pour le côté gauche ; ce qui se rapproche plus du pronostic des Chi-

nois que du vôtre. Je vous abandonne cette discussion , & je laisse les Chinois & leur sçavoir en médecine , sur lequel nous raisonnons peut-être trop décisivement. Revenons dans notre patrie qui nous est mieux connue , & qui est assez vaste à parcourir. On ne sçauroit raisonnablement nier les faits que vous rapportez ; je les crois même très-exacts : c'est leur explication qui m'embarrasse le plus ; c'est un problème dont les Chinois ne donnent pas la solution , & vous-même ne m'avez pas pleinement satisfait à ce sujet. Vous renvoyez à vos Observations précédentes, (Journal d'Août, p. 128,) sur la raison qui fait incliner les mâles plutôt du côté droit , & les femelles de l'autre. Avez-vous oublié qu'à cet article vous dites que *vous laissez aux physiciens à résoudre la question ?* Et c'est bien fait ; mais je crains qu'ils ne le fassent de tout ce siècle , & qu'ils ne l'associent au mystère de la génération.

Vos observations , Monsieur , sont fondées sur la prédiction d'Hippocrate ; peut-être aussi qu'elle est l'occasion de votre découverte , à moins que vous n'ayez cherché tout exprès à confirmer son aphorisme par des observations particulières , & que vous vous soyiez enfin fixé au signe du pouls , comme au plus assuré. J'ai autant de déférence qu'on puisse en avoir pour les déci-

sions du divin Hippocrate ; mais je crois qu'il est permis, sans encourir anathème dans ce siècle éclairé, de ne point s'y asservir sans quelque examen ; & , en ce cas , on peut prouver sans effort que l'aphorisme en question est un des plus casuels , des moins fondés , & peut-être aussi le plus chimérique.

Ne vous alarmez point , mon cher confrère , en prenant au pied de la lettre l'aphorisme dont il s'agit ; vous ne vous êtes point éloigné du sentiment de tout ce que l'antiquité a eu de grands hommes en médecine , & de ce que la plûpart des modernes ont pensé & écrit sur le même sujet , en commentant le prince des médecins. Mais , quel est celui qui , n'ayant même que les connoissances les plus ordinaires en anatomie , voudroit souscrire à ce partage idéal de la matrice , dont la droite est constamment disposée à recevoir l'embryon mâle , & la gauche l'embryon femelle ? Je n' imagine pas qu'on voulût s'étayer de quelques cas extraordinaires où l'on a trouvé des matrices doubles , mal conformées , & divisées par une cloison mitoyenne.

Les animaux , qui ont la matrice naturellement bifide , & dont les cornes peuvent suffire à une portée de six , huit fœtus , ou plus encore , selon l'espèce , engendrent les mâles & les femelles indifféremment des

deux côtés : leurs matrices sont le plus souvent inégalement fécondées , c'est-à-dire qu'une des cornes renfermera trois ou quatre fœtus , tandis que l'autre n'en aura qu'un ou point. C'est l'argument qu'opposoit le sçavant Aristote , si accoutumé aux dissections des animaux , à l'affertion d'Hippocrate : objection juste , & confirmée par les travaux de M. Daubenton (a) , & par l'expérience journalière. Les accoucheurs se sont d'ailleurs tant de fois assurés que le placenta s'attachoit également dans tous les points de la cavité de la matrice , qu'on ne voit pas la raison de préférence. Les anciens en apportoitent l'explication suivante ; elle étoit bonne pour le tems : c'est que le côté droit , soit dans l'homme , soit dans la femme , est plus fort que le côté gauche. *Obscurum per obscurius.* Le testicule droit fournit , selon eux , une semence plus travaillée , plus active , & très-propre à former des mâles vigoureux. La semence du testicule gauche est plus séreuse , moins abondante ; elle convient mieux à l'état plus foible des femelles. Enfin la chaleur plus grande du testicule droit est causée par le

(a) M. Daubenton a trouvé dans une matrice de souris deux fœtus dans chaque corne , & un dans le corps de la matrice ; & , en d'autres occasions , il a vu des mâles & des femelles dans la même corne.

voisinage du foie & de plusieurs vaisseaux qui ne sont pas du côté gauche : la même raison a lieu pour la matrice. Et qui ne voit que c'est ici une pétition de principe ? J'en ai appelé tout-à-l'heure à l'expérience des accoucheurs ; je réclame encore le témoignage des chirurgiens herniaires, & de ceux qui ont amputé quelque testicule : qu'ils nous disent si leurs malades ont été impuissans à donner des mâles ou des femelles après leur guérison, & je passe condamnation. Il ne seroit pas moins difficile de prouver que les triorchides ont été plus vigoureux, & plus propres à engendrer des mâles ; qu'on consulte les Mémoires instructifs de M. Arnaud.

La manière dont les anciens concevoient l'organisation des parties de la génération, ne pouvoit leur donner de grandes lumières sur leurs fonctions. Hippocrate croyoit, par exemple, que la semence venoit de toutes les parties du corps ; sentiment renouvelé de nos jours avec tout l'avantage possible : il la faisoit particulièrement descendre de la tête, par les veines des tempes, ou celles qui sont derrière les oreilles, jusques dans la moëlle & l'épine du dos, & de-là dans les reins. C'est par une suite nécessaire de cette théorie qu'il disoit que les Scythes devenoient inhabiles à engendrer, par l'habitude où ils étoient de se faire

traiter d'une maladie qui leur étoit particulière (a), en se faisant ouvrir les veines de derriere les oreilles, ou les faisant cautériser.

Hippocrate croyoit aussi, & toute l'antiquité après lui, que la matrice se remuoit & changeoit de place ; on ne connoissoit point assez le système nerveux pour lui attribuer alors la plûpart des maladies qui en dépendent, & dont plusieurs ont passé même, dans des siècles plus éclairés, pour des sortilèges & des enchantemens. Ses idées sur la formation & l'accroissement du fœtus dans le sein de la mere, ne sont guères mieux fondées, non plus que ce qu'il dit dans un traité particulier sur les enfans qui naissent à sept mois, & qui peuvent vivre, tandis que ceux qui viennent au monde à huit meurent bientôt. Cependant cette opinion a eu force de loi, tant en médecine, que dans le barreau, où elle a fait la décision des juges. Hippocrate expliquoit cela comme il l'entendoit ; &, entr'autres raisons, il se fondoit beaucoup sur le nombre septénaire, qui, d'après la doctrine de Pythagore qu'il suivoit, étoit le plus parfait de tous ; & c'étoit-là la règle de notre divin vieillard, par rapport à la durée de la vie & au terme de la mort, à la marche des maladies & à l'apparition des crises.

(a) Espece de sciatique qu'ils contractoient en allant fréquemment à cheval sans étrier.

D'après cet exposé, il n'est personne qui ne convienne, sans prétendre diminuer en rien le respect qu'on doit avoir pour le pere de la médecine clinique, qu'il n'a pas toujours rencontré juste en parlant des maladies des femmes en général, & de la grossesse en particulier : d'où je conclus qu'on doit s'étayer moins de l'autorité d'Hippocrate sur ce point, & qu'il faut chercher ailleurs les raisons d'un fait extraordinaire qui est déjà suffisamment avéré par vos observations curieuses. Enfin, Monsieur, quelles qu'en soient les raisons, si, par le tact ou l'exploration du poulx, on parvient toutefois à s'assurer de l'état de la grossesse, & à distinguer l'enfant mâle du femelle, les préceptes de Quillet en acquerront plus de charme, & l'art des Gymnosophistes n'aura plus rien de merveilleux (a).

J'ai l'honneur d'être, &c.

(a) Sectes de philosophes qui faisoient les devins en médecine : ils se vantoient de pouvoir faire, par la vertu de leurs remèdes, que l'on eût beaucoup d'enfans, & que l'on eût des garçons & des filles à volonté.



OBSERVATION

Sur une Maladie de Vessie ; par M. BOU-RIENNE , chirurgien-major des armées du roi , de l'hôpital militaire royal de Saint-Omer , &c. en Corse.

L'anatomie & la physiologie nous apprennent que la sécrétion de l'urine se fait dans les organes que l'on nomme *les reins* ; & de-là cette humeur est conduite , par les uretères , dans la vessie , où elle séjourne quelque tems. Personne n'ignore la multitude de maladies qui attaque ces différens organes ; il suffit de feuilleter les auteurs qui en ont traité , pour en voir le grand nombre & la variété. Independamment de toutes ces maladies , on rencontre souvent des jeux de la nature , qui rendent ces organes défectueux , & dérangent leur mécanisme ; ce qui conduit plus ou moins promptement à des maladies longues & douloureuses , lesquelles se terminent souvent par la mort : les exemples n'en sont pas rares. En parcourant les différens auteurs , on trouve dans leurs ouvrages des observations faites sur les cadavres , qui nous assurent qu'on a trouvé quelquefois trois reins & trois uretères : j'ai vu , à l'ouverture d'un cadavre , un rein avec deux uretères ; d'autres fois on a

vu en place de cet organe une glande qui n'avoit pas en grosseur le tiers du rein, d'où il partoît un seul uretère, ayant deux fois le volume de l'état ordinaire. On a vu un seul rein couché ou situé transversalement sur les vertèbres lombaires, qui donnoit naissance à deux uretères. L'observation que je présente est sur une vessie double, c'est-à-dire partagée en deux par une cloison membraneuse. M. de la Faye en conserve une dans son cabinet à-peu-près pareille; plusieurs auteurs font mention de vessies partagées par différentes membranes. On peut voir un sçavant Mémoire dans ceux de l'académie royale de chirurgie, sur les hernies de la vessie, où il est fait mention que Coïter, Bauhin, Riolan & Blasius, ont trouvé des vessies partagées par une cloison membraneuse. L'observation du dernier auteur cité, est semblable à celle dont je vais faire mention.

Un soldat du régiment de Languedoc entra à l'hôpital militaire de Bastia, le 21 Octobre 1766: il fut placé dans la salle des fiévreux; il étoit sans fièvre, & se plaignoit de douleurs vives aux reins, principalement au droit; il recevoit un foible soulagement des remèdes qu'on lui administroit. A ces douleurs, se joignoit une grande difficulté d'uriner; les urines étoient un peu sanguinolentes, & causoient des ardeurs & des

irritations douloureuses dans le canal de l'urèthre. Le médecin ayant soupçonné une pierre dans la vessie, il me fit avertir pour sonder le malade. J'eus beaucoup de peine à faire entrer la sonde dans la vessie; je sentis que l'obstacle n'étoit qu'au sphincter : avec des attentions & des précautions, je parvins à faire entrer la sonde. Je voulus en promener l'extrémité de droite à gauche, pour remplir mon objet; je sentis beaucoup de difficulté & peu d'étendue; je présumai que la vessie étoit racornie & diminuée de capacité, comme cela arrive souvent à ceux qui ne peuvent pas garder le tems ordinaire leurs urines; je ne sentis aucun corps dur, & je jugeai qu'il n'y avoit point de pierre : j'abandonnai le malade à la conduite du médecin. Les urines ne furent pas toujours sanguinolentes; elles étoient de tems à autres bourbeuses, glaireuses & sans graviers. Aux douleurs de reins, difficulté d'uriner, survint un cours-de-ventre qui cédoit par intervalles à l'effet des remèdes appropriés. Le malade ne pouvant plus prendre d'alimens, il tomba dans le marasme, & se plaignoit qu'il souffroit beaucoup du bas-ventre. Il est mort le 13 Avril 1767. Il a presque toujours été sans fièvre pendant sa maladie. A l'ouverture du cadavre, j'ai trouvé ce qui suit.

Ayant ouvert l'abdomen, j'ai trouvé

beaucoup d'eau très-fale & chargée de petits flocons de graisse ; elle étoit contenue principalement dans le petit bassin , & du côté du rein droit, qui étoit cependant dans l'état ordinaire : il n'en étoit pas de même du gauche , la substance extérieure duquel étoit enflammée & d'un rouge foncé. L'intérieur de chaque rein n'avoit rien de particulier ; l'épiploon étoit dépouillé de toute sa graisse ; les glandes mésentériques étoient squirrheuses & de la grosseur d'un œuf de pigeon ; l'estomac , la rate , le foie & le pancréas m'ont paru dans l'état naturel. J'ai passé à l'examen de la vessie : l'ayant soufflée autant qu'il m'a été possible , elle m'a paru très-petite ; j'ai pénétré dans l'intérieur de cet organe , en faisant une incision à sa partie moyenne antérieure ; j'ai apperçu qu'elle forinoit deux cavités séparées par une cloison membraneuse, ayant la même épaisseur que les tuniques de la vessie. Celle du côté gauche étoit un peu plus petite que celle du côté droit : ayant prolongé l'incision , en évitant de détruire la cloison , l'urine contenue dans la cavité gauche étoit bourbeuse & d'une odeur fétide , & chargée de graviers : la grande cavité , c'est-à-dire la droite , étoit remplie d'urine & chargée de beaucoup de graviers : son épaisissement , joint aux parties graveleuses , devoit empêcher l'urine de passer facilement par l'urètre.

La

La cloison membraneuse qui séparoit les deux cavités, étoit percée d'un trou rond, à sa partie moyenne ; on pouvoit y passer l'extrémité du doigt. Il est aisé de sentir que l'urine ne pouvoit passer facilement dans la cavité, que dans certains mouvemens du corps ; je n'ai point trouvé de pierre dans l'une ni l'autre cavité.

Cette observation, dépouillée de réflexions pathologiques, ne sert qu'à augmenter le nombre de celles qui sont déjà connues ; mais ne peut-on pas en tirer des inductions qui peuvent être utiles dans la pratique ? En effet, si, dans une pareille vessie, séparée par une cloison qui la partage à-peu-près également, il arrivoit qu'il y eût dans une des cavités une pierre qui occasionnât des accidens qui déterminent à sonder le malade, la pierre étant dans la cavité qui répond au canal de l'urètre, certain d'avoir reconnu le corps étranger, on se détermineroit à faire l'opération ; ne peut-il pas arriver que le malade, en se remuant ou se tournant de différens côtés, la pierre passe d'une cavité dans l'autre par l'ouverture de communication ; alors on seroit surpris, après avoir opéré, de ne plus trouver de pierre, ce qui n'est pas sans exemple. M. Bordenave en cite un dans les Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie. On préparoit un soldat invalide (mort) pour l'opération,

de la taille, on fit une ouverture à la vessie, au-dessus des os pubis, pour introduire une pierre; l'opération faite, on ne put point trouver le corps étranger: surpris de sa disparition, on disséqua les parties, & on trouva que la vessie étoit partagée en deux, & qu'on avoit pénétré dans une des cavités où la pierre n'étoit pas. Dans le cas où on feroit l'opération de la taille sur le vivant, ne pourroit-on pas faire l'opération du côté droit, si celle du côté gauche n'avoit pas réussi, sur-tout étant guidé par la certitude physique d'avoir senti la pierre?



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

M A I 1772.

Jours du mois.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	A 6 h. du mat.	A 2 h. de midi du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pout. lig.	A midi. pout. lig.	Le soir. pout. lig.
1	8 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{3}{4}$	27 9 $\frac{1}{4}$	27 11	28 $\frac{3}{4}$
2	4	12	5 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2	28 3
3	3	10 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$
4	5 $\frac{1}{4}$	14 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{3}{4}$	28 3 $\frac{3}{4}$	28 3 $\frac{1}{2}$
5	6 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2
6	8	16	10	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1	28 $\frac{1}{2}$
7	9	15	9	28 $\frac{1}{4}$	28	28
8	8	14 $\frac{1}{4}$	7 $\frac{3}{4}$	28	28	28 $\frac{1}{2}$
9	4	10 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1	28 1
10	3 $\frac{1}{4}$	9	5 $\frac{3}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1
11	5 $\frac{1}{4}$	10 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$	28	28
12	3 $\frac{1}{4}$	13 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	28	28	28
13	6 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	10	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11	27 10 $\frac{1}{2}$
14	6 $\frac{1}{4}$	14	8	27 11 $\frac{1}{4}$	28	28 $\frac{1}{4}$
15	7	9 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$
16	6	13 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	28 3	28 2 $\frac{1}{4}$	28 3
17	7 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2	28 1
18	10 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{4}$	11 $\frac{1}{2}$	28 2	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$
19	9 $\frac{1}{4}$	15	11 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1	28
20	11 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{4}$	10 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$
21	9 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11	27 9
22	11	13	10 $\frac{1}{2}$	28	28 1	28 1 $\frac{1}{4}$
23	9 $\frac{1}{2}$	16	12 $\frac{1}{4}$	28	27 11 $\frac{1}{2}$	27 10
24	12	15	11	27 9 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{3}{4}$
25	11 $\frac{1}{4}$	15 $\frac{1}{4}$	11	27 9	27 8	27 8
26	11 $\frac{1}{2}$	15	9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{4}$	27 10	27 11
27	9 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{4}$	9 $\frac{1}{2}$	27 11	27 11 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
28	8 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$
29	10 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{4}$	11 $\frac{1}{2}$	28	28	27 11
30	11	20 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	27 10	27 10 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{2}$
31	14	18	14 $\frac{1}{4}$	27 10	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{3}{4}$

84 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUE

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	N. couv.	N. couvert.	Couvert.
2	N-N-E. vent, beau.	N-N-E. nuag.	Beau.
3	N. beau.	N. nuages.	Beau.
4	N-E. b. vent.	N-E. beau.	Beau.
5	N-N-E. beau.	N-E. n. vent.	Nuages.
6	N-N-E. beau, vent.	N-E. n. vent.	Beau.
7	N-N-E. b. n.	N-N-E. n. b.	Beau.
8	N-N-E. v. c.	N-N-E. nuag.	Beau.
9	N. v. nuages.	N. nuages.	Beau.
10	N. nuages.	N. nuages.	Couvert.
11	N. nuages.	N. couvert.	Beau.
12	N. b. nuages.	N. nua. couv.	Beau.
13	N. b. nuages.	N-E. couv.	Couvert.
14	N-N-E. nuag.	N-N-E. nuag.	Nuages.
15	N. couv.	N-N-E. couv.	Nuages.
16	N. nuages.	N. nuages.	Nuages.
17	N-N-E. b. n.	O. nuages.	Nuages.
18	N-N-O. c. pl.	N-N-O. couv.	Nuages.
19	N-E. nuages.	N-E. pluie.	Pluie.
20	O. couvert.	O. nuages.	Nuages.
21	S-S-O. nuag.	S-S-O. pluie, cont.	Pluie.
22	O. n. pet. pl.	O. c. nuag.	Beau.
23	E. nuages.	E. nuages.	Nuag. pluie.
24	S-O. n. vent.	S-O. pl. nuag.	Nuages.
25	S-S-O. pl. n.	S-S-O. pl. n.	Pluie, vent.
26	O. pluie.	O. nuag. pl.	Couvert.
27	O. pluie.	O. pl. nuag.	Couvert.
28	N. couvert.	N. couvert.	Beau.
29	E-N-E. nuag.	E. nua. beau.	Beau.
30	E. nuages.	E. nuag. pl.	Pluie.
31	O. couvert.	O. pluie.	Couvert.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre, pendant ce mois, a été de 20 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de 3 degrés au-dessus du même terme. La différence entre ces deux points est de 17 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, marquée par le barometre, a été de 28 pouces 3 $\frac{1}{4}$ lignes; son plus grand abaissement, de 27 pouces 8 lignes. La différence entre ces deux termes est de 7 $\frac{1}{4}$ lignes.

Le vent a soufflé 10 fois du N.
 8 fois du N-N-E.
 5 fois du N-E.
 1 fois de l'E-N-E.
 3 fois de l'E.
 2 fois du S-S-O.
 1 fois du S-O.
 6 fois de l'O.
 1 fois du N-N-O.

Il a fait 15 jours, beau.
 27 jours, des nuages.
 14 jours, couvert.
 11 jours, de la pluie.
 8 jours, du vent.

*MALADIES qui ont régné à Paris,
 pendant le mois de Mai 1772.*

Les maladies qu'on a observées pendant ce mois-ci, ont paru conserver assez généralement le caractère catarrhal, qui paroît dominer depuis quelque tems; on a commencé à observer, en outre, quelques signes de putridité qui s'est mêlée sur-tout dans les maux de gorge & les affections

de poitrine. Dans ce cas, les accidens de la poitrine paroïssent se calmer assez promptement; le ventre se tendoit, & il survenoit des déjections plus ou moins putrides; ce qui faisoit traîner la maladie en longueur. On a observé dans plusieurs de ces malades, que l'expectoration se soutenoit malgré les déjections, & qu'elle participoit au caractère de putridité, les matieres expectorées étant noirâtres & fétides.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois d'Avril 1772; par
M. BOUCHER, médecin.*

Il y a eu ce mois des alternatives dans la température de l'air. La liqueur du thermometre, qui avoit été observée, les premiers jours du mois, près du terme de la congélation, s'est portée, à plusieurs reprises, depuis le 6 jusqu'au 16, au-dessus de celui de la température; & ensuite elle s'est rapprochée, pendant quelques jours, du terme de la congélation: le 20, elle a été observée un peu au-dessous de ce terme.

Il y a eu de la variation dans la hauteur du barometre & dans la constitution de l'air, par rapport à la sécheresse & à l'humidité. Il a tombé de la neige le 19 & le 20.

Le vent a été constamment *nord*, depuis le 17 jusqu'au 20.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 11 degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de ce terme même. La différence entre ces deux termes est de 11 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 2 lignes, & son

plus grand abaissement a été de 27 pouces $5 \frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de $8 \frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 9 fois du Nord.
 13 fois du Nord vers l'Est.
 2 fois de l'Est.
 4 fois du Sud vers l'Est.
 4 fois du Sud.
 6 fois du Sud vers l'Ouest.
 2 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 22 jours de tems couvert ou nuageux.
 16 jours de pluie.
 2 jours de neige.
 1 jour du tonnerre.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse à la fin du mois.

*MALADIES qui ont régné à Lille, dans le
 mois d'Avril 1772.*

La petite vérole & la fièvre-tierce ont été la maladie la plus commune de ce mois; & la fièvre putride n'a pas désisté dans le petit peuple; des familles nombreuses en étoient infectées en totalité, & beaucoup de malades périssoient faute de secours.

Dans la dernière moitié du mois, les maladies aiguës ont été sur-tout du genre inflammatoire. Elles consistoient en pleurésies, en fluxions de poitrine, en angines & en fièvres continues, portant à la tête & à la poitrine, & qui, dans quelques-uns, étoient accompagnées de douleurs rhumatismales-gouteuses. Dans la plupart des personnes travaillées de l'une ou de l'autre espèce de ces maladies, il s'est rencontré des signes de putridité & de saburre dans les premières voies, qu'il a été important d'évacuer, après avoir

pourvu convenablement aux symptômes pressans de l'inflammation.

La petite-vérole s'est propagée dans presque toute la ville ; mais elle n'a pas été meurtrière.

La fin du mois a été funeste à nombre de cacochymiques & pulmoniques, & aux vieillards scorbutiques, ou affectés d'asthme. Il y a eu aussi des morts subites & imprévues.

LIVRES NOUVEAUX.

Avis aux grands & aux riches sur la maniere dont ils doivent se conduire dans leurs maladies ; par M. **, docteur en médecine. A Londres, & se trouve à Paris, chez *Piérres*, 1772, brochure in-8°.

Differtation sur la fièvre miliaire, ouvrage qui a obtenu l'accessit du prix de l'académie des sciences, beaux arts & belles-lettres d'Amiens, le 25 Août 1770 ; par M. *Plançon*, médecin à Tournay. A Tournay, chez *Sorré* ; & , à Paris, chez *Didot le jeune*, 1772, in-12.

■ Nous nous occuperons plus particulièrement de cet ouvrage dans quelques-uns des journaux suivans.

Lettre de M. *J. C. Robert*, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, premier médecin ; & conseiller intime de S. A. S. M^{or} le duc régnant de Deux-Ponts, à M. *Guilbert de Préal*, docteur-régent, &c. A Amsterdam, sans nom d'imprimeur, 1772, brochure in-12 de 15 pages.

■ Cette Lettre est destinée à constater l'efficacité d'un remède anti-vénérien, dont le sieur de *Préal* se prétend l'inventeur, & dont il paroît qu'il fait un secret. A voir les efforts que font les gens de toute espece pour trouver de nouveaux remèdes

propres à combattre les maladies vénériennes , on imagineroit que ce-genre de maladies résiste le plus communément aux remèdes connus ; mais, lorsqu'on vient à réfléchir que c'est moins un remède plus efficace qu'on cherche, qu'un remède dont on puisse faire un secret, on n'a pas de peine à concevoir que ce n'est pas tant l'intérêt du public, que son intérêt particulier qu'on a en vue dans toutes ces recherches ; & cette réflexion est peu propre à concilier la confiance des malades à tous ces prétendus possesseurs de secrets , secrets qui ne sont plus souvent que des préparations très-connues , qu'on déguise par quelque addition inutile.

Recherches sur les habillemens des femmes & des enfans , ou Examen de la maniere dont il faut vêtir l'un & l'autre sexe ; par M. *Alphonse le Roy*, médecin de la faculté de Paris. A Paris , chez *le Boucher*, 1772 , in-12.

Digressions académiques, ou Essais sur quelques sujets de physique, de chymie & d'histoire naturelle ; par M. *Guyton de Morveau*, avocat général au parlement de Dijon , honoraire de l'académie des sciences , arts & belles-lettres de la même ville, correspondant de l'académie royale des sciences de Paris. A Dijon , chez *Frantin* ; & à Paris , chez *Didot le jeune*, 1772 , in-12.

L'Art de faire & d'employer les vernis , ou l'Art du Vernisseur , auquel on a joint ceux du peintre & du doreur : ouvrage utile aux artistes & aux amateurs qui veulent entreprendre de peindre, dorer & vernir, par eux-mêmes, toutes sortes de sujets , &c. divisé en deux parties. Dans la premiere , on y traite de la façon de faire les meilleurs vernis , soit à l'esprit-de-vin , soit à l'huile , suivie d'une Dissertation sur les moyens de les perfectionner. Dans la seconde , on enseigne la maniere de les employer , polir & lustrer

sur des sujets nuds , des peintures & des dorures ; ce qui amene le détail des procédés des peintres d'impression & des doreurs , &c. par le sieur *Watin* , peintre, doreur, vernisseur, & marchand de couleurs & de vernis. A Paris, chez *Quillau* & l'auteur, 1772, in-8°, prix 3 liv. 12 s. broché.

L E T T R E

De M. D'ARCET, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, au sujet du remède végétal anti-vénérien du sieur AGIRONI.

On trouve dans la Gazette d'Utrecht, n° XXI, du vendredi 13 Mars 1772, une annonce du remède anti-vénérien du sieur Agironi, dans laquelle l'auteur de ce remède fait mention d'un *certificat que j'ai donné, où j'atteste que je n'ai point trouvé de mercure dans son syrop* : Voici le fait.

Un de mes confreres me sollicita, au mois de Décembre dernier, de voir si, dans le syrop végétal anti-vénérien d'Agironi, il n'y avoit pas du mercure ; il me dit qu'il avoit besoin de le savoir ; pour tranquilliser un de ses amis malade à Rouen, qui, n'ayant pas été guéri par les autres méthodes, étoit rebuté du mercure, & vouloit user de celui-ci, pourvu qu'il n'en contint pas : je m'engageai même, à la pressante sollicitation de mon confrere, d'envoyer chercher moi-même deux onces de ce syrop ; j'examinai ce syrop, & je n'y trouvai pas en effet de mercure : en conséquence je donnai à mon confrere le certificat qu'il me demanda, pour l'envoyer à son ami. Mais voici l'usage qu'on fit de mon certificat ;

LETTRE SUR UN REM. ANTI-VÉNÉR. 91

on le joignit à deux autres ; on les fit controller tous les trois à Paris , le 18 Décembre , c'est-à-dire deux jours après leur signature ; ils ont été approuvés le 26 du même mois , & imprimés tout de suite (a) ; tout ceci est confirmé & bien développé dans la lettre d'un certain chevalier *trois étoiles*, qui est insérée à la suite de la seconde édition du livre du sieur Agironi , & à la tête des certificats , & dans laquelle il se donne lui-même pour l'auteur de cette infidélité. Il est clair que c'est une intrigue pleine de dol & de supercherie. Je proteste hautement contre mon certificat , 1° parce qu'ayant été donné uniquement pour tranquilliser la tête d'un malade , & à la réquisition de son médecin , il étoit fait pour mourir dans le secret ; 2° qu'il a été imprimé sans mon aveu , contre ma volonté , & à mon insçu ; 3° que , par le fait , ce certificat ne signifie rien , parce que rien ne peut constater que le syrop que j'ai envoyé chercher chez Agironi , & dans lequel je n'ai pas trouvé de mercure , soit en effet son véritable remède anti-vénérien ; j'en suis d'autant moins sûr , que c'étoit un piège qui étoit tendu , & qu'il est plus que vraisemblable qu'Agironi étoit à la tête de cette intrigue ; 4° , & ceci est capital , que cette légère analyse n'a été faite que sur deux onces de syrop ; c'en pouvoit être assez pour tranquilliser la tête d'un malade ; mais non pour faire une analyse authentique , ostensible , démontrée , & telle que je sçais bien qu'on doit la faire quand on a pour objet de lui attacher le sceau de la publicité ; en un mot , de mettre un remède à l'abri de la critique , & lui mériter la juste confiance du public ,

(a) On m'a dit depuis que cette impression n'est que du mois de Février.

92 LETTRE SUR UN REM. ANTI-VÉNÉR.

Voilà ce qui s'est passé dans la plus exacte vérité ; en conséquence , je proteste & signe ma protestation.

*Signé D'ARCET, D. R. de la faculté de
médecine de Paris.*

A Paris, le 20 Avril 1772.

E X T R A I T.

*De la séance publique de l'Académie des
Sciences, Arts & Belles-Lettres de
Dijon, tenue le 15 Décembre 1771.*

M. Maret, secrétaire perpétuel, a ouvert la séance par l'annonce du sujet des prix , proposés pour les années 1773, 1774 & 1775.

Il est au dedans de nous, à-t-il dit ; un principe que tous les médecins, d'après Hippocrate, décorent du nom de nature, & que Stahl & ses sectateurs regardent comme une faculté de notre ame.

Ce principe qui travaille sans cesse à la conservation de notre corps, & qui détruit à notre insçu un grand nombre de dispositions morbifiques, est, dans toutes les maladies, ou passif, ou actif. Si son action est souvent avantageuse, souvent aussi elle est nuisible. Il en résulte que le médecin doit ou respecter, ou seconder, ou modérer les efforts de la nature.

La nécessité de prendre un de ces partis, a fait naître parmi les médecins deux opinions qui tour-à-tour ont prédominé, & dont les partisans, d'abord connus sous les noms de dogmatistes & de méthodistes, peuvent être désignés aujourd'hui sous ceux d'expectans & d'agissans, eu égard aux con-

séquences qu'ils déduisent de leurs principes, & à la conduite qu'ils tiennent dans le traitement des maladies.

Les premiers comptent beaucoup sur l'efficacité des efforts de la nature, se bornent le plus souvent à être spectateurs de l'espèce de combat que cet agent livre à la maladie; &, en général, agissent très-peu.

Les autres, qui sont persuadés que la nature ne se suffit jamais à elle-même, & qu'elle a toujours besoin d'être aidée, excitée ou réformée dans ses mouvemens, sont presque sans cesse en action.

Il est certain qu'il est des momens où l'inaction seroit condamnable, & qu'il en est également où l'action seroit dangereuse; dès-lors les opinions des expectans & des agissans ne sont point indifférentes. Le moment où doit se dissiper l'illusion qu'ils se font nécessairement les uns & les autres, semble préparé par les lumières que la philosophie a répandues de nos jours sur les sciences & les arts.

L'académie, pour hâter la révolution qu'on est dans le cas de prévoir, & qui doit ramener les médecins à une méthode uniforme, propose pour le sujet du prix, qu'elle distribuera en 1773, de déterminer : *Quelles sont les maladies dans lesquelles la médecine agissante est préférable à l'expectante, & celle-ci à l'agissante ? A quels signes le médecin reconnoît qu'il doit agir ou rester dans l'inaction, en attendant le moment favorable pour placer les remèdes ?*

Cette compagnie invite les praticiens à dérober quelques momens à leurs pénibles travaux, pour former du résultat de leurs observations, un corps de doctrine capable de donner la solution de ce problème important.

Elle ne se dissimule point que la couronne propo-

mise à celui qui remplira ses vues, n'est pas d'une valeur proportionnée au service que l'auteur couronné rendra à la société ; mais elle est persuadée que la douce satisfaction d'être utile , & d'inscrire son nom parmi ceux des bienfaiteurs de l'humanité , suffit pour exciter les médecins à entrer dans la lice qu'elle leur ouvre.

C O N C O U R S.

Le sieur Deschamps , dernier pourvu de la place de chirurgien gagnant-maîtrise en l'hôpital de la Charité , étant au moment de finir les six années d'exercice qui lui ont acquis le droit d'être admis gratuitement au catalogue des maîtres en l'art & science de chirurgie ;

Le doyen de la faculté de médecine , le lieutenant du premier chirurgien du roi , les quatre prévôts en exercice du collège de chirurgie , se transporterent le mardi , 2 de ce mois , sur l'invitation du prieur , en la maison de la Charité , où , en conformité de l'article 7 de la déclaration du roi , du 20 Juin 1761 , ils interrogèrent & firent ensuite opérer sur le cadavre , neuf élèves en chirurgie , parmi lesquels cinq étoient élèves de la maison. Jamais aspirans n'ont donné plus de satisfaction à leurs juges.

L'examen a commencé avant neuf heures du matin , & a été continué jusqu'à une heure après midi , il a été repris à trois heures de relevée jusqu'à neuf du soir.

Les examinateurs , après s'être retirés pour délibérer , sont rentrés dans la salle d'assemblée où le sieur Le Thieullier , doyen de la faculté de médecine , prononça publiquement qu'ils avoient trouvé tant d'acquit & de talens dans les cinq

élèves de la maison , & dans le sieur Sedillot ; élève de l'Hôpital général , qu'ils regrettoient de n'avoir pas une place égale à leur décerner à chacun ; que le sieur Roustagnenc , l'un des élèves de la maison , leur ayant répondu avec le plus de précision , d'ordre & de netteté , étoit celui à qui ils venoient de donner leurs voix pour être reçu à gagner la maîtrise en chirurgie ; que les sieurs Delaizé & Baudelocque , aussi élèves de la maison , avoient tellement approché du sieur Roustagnenc , qu'ils avoient d'abord balancé auquel des trois ils devoient décerner la place.

Cet éloge satisfaisant pour les trois élèves qui en sont l'objet , distingue également la justice & l'intégrité qui animoient les juges du mérite ; il est aussi un moyen bien propre à exciter les jeunes-gens qui embrassent un art aussi intéressant que celui de la chirurgie à s'empressez d'aller prendre les excellentes leçons qui se donnent aux élèves dans l'hôpital de la Charité.

Les sieurs Morand , Houstet , Dufouart , & plusieurs autres célèbres maîtres en chirurgie ont assisté à ce concours ; qui s'est tenu dans le plus grand ordre , ils avoient déjà prévu le jugement des examinateurs , & le reste des auditeurs qui étoient nombreux , ont montré leur satisfaction par un applaudissement des mains le plus général.



T A B L E.

<i>RECHERCHES sur les fièvres qui règnent le plus communément à Londres.</i>	Page 3
<i>Précis d'un Mémoire sur le décollement de l'iris. Par M. Hoin, chirurgien à Dijon.</i>	29
<i>Observation de M. Bourdier, méd. sur les maladies du foie.</i>	44
<i>Replique à la Réponse de M. Taillere. Par M. Mongin de Montrol, méd.</i>	50
<i>Seconde Lettre de M. Amoreux le fils, méd. sur le poulx de grossesse, annoncé par M. de la Brouffe.</i>	62
<i>Observation sur une maladie de vessie. Par M. Bourienne, chirurgien.</i>	77
<i>Observations météorologiques faites à Paris, au mois de Mai 1772.</i>	83
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Mai 1772.</i>	85
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois d'Avril 1772. Par M. Boucher, médecin.</i>	86
<i>Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois d'Avril 1772. Par le même.</i>	87
<i>Livres nouveaux.</i>	88
<i>Lettre de M. d'Arcet, méd. au sujet du remède anti-vénérien du sieur Agironi.</i>	90
<i>Extrait de la séance publique, à l'académie de Dijon.</i>	92
<i>Concours.</i>	94

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Juillet 1772. A Paris, ce 25 Juin 1772.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Monseigneur le Comte
de PROVENCE.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agricul-
ture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

AOUT 1772.

TOME XXXVIII.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M^{gr} le
Comte de PROVENCE, rue des Mathurins,
Hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

AOUT 1772.

An Inquiry, into the nature, raise, and progress of the fevers most common in London, as they have succeeded each other in the different seasons for the last twenty years, with some Observations on the best method of treating them; By WILLIAM GRANT, D. M. c'est-à-dire, Recherches sur la nature, l'origine & le progrès des fièvres qui règnent le plus communément à Londres, comme elles se sont succédées dans les différentes saisons depuis vingt ans, avec quelques Observations sur la meilleure manière de les traiter; par M. GUILLAUME GRANT, docteur en médecine. A Londres, chez Cadell, 1771, in-8°.

SECOND EXTRAIT.

J'AI déjà dit dans mon premier extrait que M. Grant divisoit toutes les fièvres en deux classes : il donne aux premières

le nom de *fièvres communes*, parce qu'elles arrivent régulièrement chaque année, & semblent être la production naturelle du climat & de la maniere de vivre des habitans. Il appelle les secondes *fièvres extraordinaires* ou *pestilentielles*, parce qu'elles ne sont pas une production constante de nos climats; qu'elles viennent d'ailleurs, ou font l'effet de quelque combinaison extraordinaire, étant produites dans les prisons ou les hôpitaux, par des eaux corrompues, des provisions gâtées, ou quelque autre cause qui coopere avec le climat & la façon de vivre des habitans.

Ces fièvres sont généralement contagieuses, ce que ne sont pas les fièvres communes, à moins que leur nature n'ait été changée, & qu'elles n'aient été rendues malignes par un mauvais traitement. M. Grant réduit ces fièvres communes à sept especes, classes ou constitutions qui, étant le produit des saisons, doivent affecter un grand nombre de personnes à la fois, & sont par conséquent, épidémiques. Ces sept especes de fièvres sont la *fièvre inflammatoire*, l'*humorale*, la *catarrhale*, la *putride*, la *bilieuse*, l'*atrabilaire* & l'*intermittente*. J'ai déjà exposé dans mon premier Extrait la doctrine de M. Grant sur cette dernière espece de fièvre; je vais esquisser dans celui-ci celle qu'il adopte sur les six autres.

I. La fièvre inflammatoire, celle qui est produite par un sang couenneux, & qu'il appelle *Καυσος*, ou *fièvre ardente*, lorsqu'on l'abandonne à elle-même, se termine toujours par la formation du pus dans les vaisseaux; pus qui s'évacue par les émonctoires communs s'il est en petite quantité, ce qui forme la plus parfaite hypostase dans l'urine. Mais, si la quantité en est très-considérable, & que la marche de la fièvre ait été vive, il se forme des phlegmons, c'est-à-dire des dépôts où la nature réunit ce pus pour l'évacuer par un ulcère qui s'ouvre à la surface soit interne soit externe du corps, & qui concourt avec l'hypostase de l'urine.

Comme ces ulcères se forment souvent dans ou près des organes vitaux dont ils peuvent détruire les fonctions, il est prudent de prévenir la formation de ces phlegmons, & d'évacuer de bonne heure la matière par l'ouverture de la veine, selon le précepte de Sydenham, sans attendre la coction ni l'expulsion, ce que M. Grant assure lui avoir réussi plusieurs fois.

Cette fièvre attaque ordinairement les personnes vigoureuses & saines, jeunes ou vieilles, dans toutes les saisons de l'année, sur-tout dans les pays élevés & secs, où l'on vit principalement de pain & de végétaux; mais, à Londres, elle est beaucoup plus com-

mune depuis la Noël jusqu'au mois de Juin inclusivement, c'est-à-dire après que les froids de l'hiver ont subsisté assez long-tems pour resserrer les solides & condenser les fluides ; par conséquent, les véritables inflammations & les plus violentes s'observent dans les mois de Février & de Mars, sur-tout si le barometre est haut, & que le vent souffle de quelque point entre le nord-ouest & l'est. Toutes les fièvres, de quelque espèce que ce soit, qui surviennent entre la Noël & le mois de Juin, sont plus ou moins compliquées d'inflammation, suivant l'idiosyncrasie du sujet & autres circonstances, & exigent un traitement anti-phlogistique proportionné. On observe en conséquence que la fièvre catarrhale & l'umorale qui surviennent pendant ces cinq mois, sont en partie inflammatoires, & cèdent jusqu'à un certain point au régime anti-phlogistique, guérissent même quelquefois sans autre secours, & sont toujours aigriées par un traitement opposé.

II. La fièvre humorale ou la *synoque non putride* des anciens, que Sydenham appelle la plus commune des fièvres, la grande fièvre de la nature ou la fièvre dépuratoire, peut attaquer certaines constitutions dans toutes les saisons de l'année ; mais on ne l'observe bien communément que lorsque les jours sont devenus grands, que le prin-

SUR LA NATURE DES FIÈVRES, &c. 103
témis & la végétation font fort avancés. Outre l'inflammation qui est commune à cette fièvre & à la précédente, il y a une défluxion d'un phlegme épais que la nature dépose dans cette saison sur l'estomac & sur les intestins, & qui demande à être évacué : de sorte que, lorsque l'inflammation a été calmée par les saignées & la diète rafraîchissante, la matiere contenue dans l'estomac & les intestins doit être évacuée aussi souvent que les symptômes ou les signes de turgescence en dénotent l'existence.

Cela suffit souvent pour détruire la maladie, mais il arrive quelquefois qu'il reste dans les vaisseaux une partie de la matiere morbifique qui exige une plus longue coction, & ne peut s'évacuer proprement que par les couloirs de la peau. En effet il n'est point de fièvre commune, dans laquelle les sueurs modérées soient plus avantageuses dans tout leurs cours que dans celle-ci ; mais, si l'on travaille à exciter la sueur avant que le sang ait cessé d'être couenneux, on augmente l'inflammation ; si on le fait avant que la matiere qui est en turgescence dans les intestins ait été évacuée, une grande partie de cette matiere est atténuée & exaltée, & ensuite absorbée & mêlée avec le sang où elle donne naissance à une fièvre irrégulière de la nature de la milliaire toujours dangereuse ; laquelle, si le malade vit assez pour

cela, se termine souvent en une dyssenterie de mauvaise espece.

Cette fièvre a dès son commencement des rémissions, qui, si on la traite convenablement, deviennent de jour en jour de plus longues en plus longues jusqu'à ce qu'elles se changent en véritables intermissions, ou que la maladie se dissipe entièrement; elle ressemble par-là aux fièvres d'accès du printemps: tous les flux du printemps participent de sa nature. Lorsque la fluxion de ce phlegme épais tombe sur les intestins sans produire de dévoiement ni de fièvre considérable, elle occasionne des indigestions & des obstructions, des constipations, des tranchées ou la jaunisse, suivant l'idiosyncrasie de chaque individu: toutes ces maladies qui sont si fréquentes dans cette saison, ayant une cause semblable à celle de la fièvre, se guérissent à-peu-près par les mêmes moyens.

III. Une autre grande maladie du printemps est le catarrhe, ou la fluxion d'une lymphe tenue & âcre sur la membrane de schneider ou les poumons, accompagnée d'éternuemens, d'enchiffrement, de mal de gorge & de toux. On doit aussi considérer deux choses à l'égard de cette fièvre, le degré de l'inflammation, la quantité & l'acrimonie de la matiere de la fluxion. Cette fièvre s'observe rarement avant Noël;

SUR LA NATURE DES FIÈVRES, &c. 105
le plus communément en Février, & donne naissance à la véritable consommation ou à la phthisie pulmonaire. Elle est très-difficile à guérir, & dure souvent jusqu'à la fin de Juin. Dans son cours, elle se complique quelquefois avec la fièvre humorale; les vomitifs & les purgatifs, si nécessaires dans cette dernière espèce de fièvre, procurent beaucoup de soulagement; mais, lorsqu'elle est seule, la crise naturelle se fait par les crachats. Elle n'exige point de vomitifs ni de purgatifs répétés, à moins qu'il n'y ait des signes de turgescence dans les premières voies. La fluxion qui se fait dans cette maladie de la matière morbifique sur la membrane de schnéider, n'est pas un vrai phlegmon qui fournisse du pus, mais plutôt une espèce de tumeur phlegmoneuse qui rend une lymphe tenue & âcre; ce qui est la cause peut-être qu'on la trouve maligne & contagieuse dans les enfans.

Dans la vraie péripleumonie, l'expectoration abondante qui suit la coction, diminue la fièvre de jour en jour; les crachats sont épais, blancs, & ont toutes les qualités d'un pus louable; ils sont homogènes ou avec quelques filets de sang semblables à ce qui sort d'un abcès; mais, dans le catarrhe, après des saignées suffisantes, une diète rafraîchissante, il se fait, par les poumons & la gorge, une évacuation abondante d'une

pituite claire & âcre, qui écorche & irrite tout ce qu'elle touche, la fièvre continue néanmoins; de sorte qu'il paroît que l'acrimonie de cette matiere est la plus grande part dans la production de la fièvre. Aussi observe-t-on que plusieurs de ceux qui y font le plus exposés, étoient sujets aux boutons & aux dartres avant l'affection des poumons, & que le retour de ces éruptions est un signe de leur rétablissement; enfin, on en voit qui se sont procurés un catarrhe en cherchant à les guérir. M. Grant observe à ce sujet que la rentrée d'un éréfipèle du printems dans un jeune homme, seroit probablement suivie d'un catarrhe, au lieu que la dyssenterie est la suite la plus ordinaire de la rentrée d'un éréfypèle dans l'été.

Pour bien traiter cette maladie dans la violence de l'inflammation, outre les évacuations générales, il faut tenir le malade à la diète la plus tenue, se contentant de le nourrir avec le suc des fruits mûrs, l'eau d'orge, l'eau panée, l'eau de pommes, & autres choses semblables; mais, lorsque le pouls est devenu souple, on doit y substituer des alimens doux & nourrissans, tels que les concombres, les laitues, toutes especes de graines ou de farineux, les racines douces, les fruits secs, le petit-lait & le lait de beurre.

Quelques praticiens peu attentifs, confondant le vrai catarrhe avec la fausse péripneumonie du mois de Novembre , & ayant observé les bons effets des vésicatoires dans cette dernière maladie , ont cru pouvoir les employer avec le même avantage dans la dernière. Ils ont été fort étonnés lorsqu'ils ont vu qu'un seul vésicatoire, appliqué mal-à-propos, avoit aigri l'inflammation au point de rendre le catarrhe presque incurable ; mais, si l'on compare ces maladies, on s'aperçoit bientôt qu'elles sont produites par des causes très-différentes. La fausse péripneumonie est la maladie des personnes grasses & bouffies qui ont passé quarante ans ; elle succède à la constitution bilieuse , & est compliquée avec l'humeur atrabilaire ; les poudons sont chargés d'un phlegme épais, visqueux & froid sans beaucoup d'inflammation , au lieu que le catarrhe attaque de préférence les jeunes-gens d'un tempérament pléthorique, au-dessous de trente ans ; il succède à la constitution inflammatoire, & se complique avec elle ; la membrane de schneider étant enflammée ou comme érépisélateuse , rend une lymphe tenue & âcre ; de sorte que tout remède incisif qui fait si bien dans l'une de ces maladies , doit nécessairement nuire dans l'autre.

Au bout d'un certain tems, il se fait une coction dans les vaisseaux , qu'on reconnoît

aux changemens qu'on apperçoit dans l'urine ; le pus qui s'est formé, est évacué par les émonctoires communs & par l'expectoration d'une matiere cuite. Mais, si, au lieu de cela, il se forme dans les poumons un grand abcès où le pus est déposé, ou de petits phlegmons qu'on appelle *tubercules*, alors la maladie change de forme ; il survient une fièvre hectique, accompagnée des symptômes d'une vomique ou d'un ulcere qui rend du pus ; ulcere qu'il est très-difficile de cicatriser ; de-là vient la grande difficulté que l'on éprouve à guérir cette maladie lorsqu'elle est parvenue à ce degré.

Mais, dans la plûpart des cas, lorsque la maladie a été bien conduite, il se fait par degrés une coction & une crise ; & la maladie se termine entièrement au mois de Juillet, ne laissant qu'un peu de foiblesse & de relâchement dans le tissu des poumons, auxquels on ne peut remédier que par les moyens propres à fortifier la fibre lâche & foible, moyens qu'il faut continuer d'employer jusqu'à la fin de la constitution catarrhale, c'est-à-dire pendant les mois d'Août, Septembre, Octobre, Novembre & Décembre, étant essentiellement nécessaire de fortifier la constitution sans produire de pléthore ; car, sans ces précautions, les jeunes gens sur-tout sont très-exposés aux rechutes. Mais, quoique les remèdes fortifiants de-

SUR LA NATURE DES FIÈVRES, &c. 109
viennent absolument nécessaires lorsque la fièvre est guérie, pour prévenir les rechutes, on doit se ressouvenir qu'ils sont très-pernicieux tant que la fièvre subsiste. M. Grant assure que la méthode la plus infallible qu'il ait pu découvrir pour prévenir les rechutes de cette dangereuse maladie, est de séjourner aux îles des indes occidentales jusqu'à ce qu'on ait atteint l'âge de vingt-cinq ans.

IV. Ces trois constitutions, l'inflammatoire, l'humorale, la catarrhale & leurs complications, renferment toutes les maladies communes du printems. Mais, lorsque l'été est assez avancé pour avoir tout son effet sur le corps, les solides sont relâchés, les sels & les huiles sont exaltés, quelques-unes des parties les plus fluides du sang sont dissipées; ce qui reste se trouve plus disposé à cet état que les anciens ont appelé *putride*: la sérosité du sang devient plus jaune, l'urine plus chargée, la bouche plus pâteuse, le pouls plus petit, la sécrétion de la peau plus abondante, les entrailles plus resserrées, la soif augmente, & l'appétit diminue; on devient plus languissant, plus indolent, & on aime à paresser le matin dans son lit.

De-là naissent une suite de maladies entièrement différentes des premières; elles sont d'une nature plus putride n'ayant rien d'inflammatoire, & sont précédées des

symptômes suivans : une disposition à suer au plus léger mouvement, une haleine forte avant de manger, la bouche pâteuse le matin, des urines jaunâtres, chargées ; de légères douleurs passagères, des vents dans les entrailles, suivis de petites selles puantes, âcres. Ce sont les précurseurs de la fièvre que les anciens appelloient *synoque putride* ou *typhus*, & que Sydenham a désigné par le nom de *fièvre varioluse*, parce qu'il avoit observé que la constitution qui la produisoit, excitoit & aggravoit la petite-vérole.

M. Grant prétend que c'est la seule espèce de fièvre qu'on doit désigner par le nom de *putride* ; & il s'élève, avec raison, contre l'abus qu'on a fait de cette dénomination, en l'appliquant à toutes les maladies qui avoient un mauvais caractère. Il convient que la peste, la petite-vérole & l'angine maligne, sont excitées & considérablement aggravées par la constitution putride, & qu'elles sont beaucoup plus contagieuses & plus malignes dans la saison où la fièvre putride règne que dans toutes les autres ; que, par conséquent, elles paroissent participer à la nature de cette constitution. Mais il observe que ces maladies se manifestent souvent durant la constitution inflammatoire ; qu'alors on ne doit pas les considérer comme des maladies entièrement

SUR LA NATURE DES FIÈVRES, &c. 111
putrides, & qu'elles exigent un autre traitement que dans la canicule & lorsque la synoque putride règne.

Lorsque ces symptômes précurseurs ont subsisté pendant quelques jours, la nature se débarrasse quelquefois par une évacuation spontanée de la matiere morbifique par haut & par bas; mais le plus souvent il est nécessaire de procurer ou de soutenir ces évacuations : car, les solides étant relâchés & les nerfs engourdis, ils ne suffisent pas toujours. S'il ne survient pas d'évacuation spontanée, & qu'on néglige de remédier à ces premiers accidens, il survient une douleur fixe, une espee de crampe dans le creux de l'estomac, avec un abattement considérable des esprits, douleur de tête & des reins, une légère horripilation, un pouls fréquent & concentré, des sueurs symptomatiques, abondantes, visqueuses & colliquatives qui n'apportent aucun soulagement; un flux d'urine trouble, également symptomatique & inefficace; c'est la véritable synoque putride qui est plus ou moins dangereuse, selon qu'elle est bien ou mal traitée.

Si l'on compare cette maladie avec la synoque non putride, on s'appcevra aisément qu'elles different dans leur origine, leurs progrès, leurs symptômes; & que, par conséquent, elles exigent une méthode

curative très-différente. La synoque putride a beaucoup moins de rémission, & n'a presque jamais de véritable intermission. Elle n'exige jamais de grandes ni de fréquentes saignées, quand même le sang paroîtroit couenneux, parce que la disposition à l'inflammation est presque détruite dans la saison où cette fièvre survient; la sérosité du sang est plus jaune, & le fond du caillot est en général d'un tissu lâche, lors même qu'il y a une couenne à la surface. Les personnes plétoriques exigent la saignée au commencement de toutes les fièvres, pour préparer la voie aux émétiques & aux purgatifs; mais, toutes choses d'ailleurs égales, elles en ont moins besoin dans cette espèce de fièvre que dans la plûpart des autres.

La synoque non putride commence comme une fièvre inflammatoire, & les signes de turgescence dans l'estomac & dans les intestins ne paroissent pas communément dès le commencement; au lieu que dans la synoque putride, on apperçoit ces signes de turgescence de très-bonne heure. Dans les premiers jours de la synoque non putride, les malades sont assez généralement constipés, & on est obligé de recourir à des émétiques & à des purgatifs un peu vifs pour mettre le phlegme en mouvement, & presque toujours le second vomitifs en entraîne beaucoup plus que le premier;

SUR LA NATURE DES FIÈVRES, &c. 113
mier ; mais, dans la synoque putride, la matière est beaucoup plus mobile, & il n'est pas extraordinaire de la voir accompagnée, dans tout son cours, d'une espèce de flux ; ce qui a déterminé Sydenham à lui donner le nom de *fièvre dyssenterique* : mais elle n'exige pas un autre traitement lorsqu'elle est accompagnée de ce flux, que lorsqu'elle ne l'est pas.

Il y a une semblable différence entre la colique du printems, & celle que Sydenham appelle *colique bilieuse* du mois de Juillet & de la canicule. La colique du printems, participant de la nature de la synoque non putride, est en partie inflammatoire, & en conséquence exige des saignées ; &, après avoir relâché suffisamment, il est nécessaire de purger vivement pour évacuer le phlegme visqueux, & écarter les obstructions ; au lieu que, dans la colique bilieuse, la saignée n'est pas toujours nécessaire ; &, après des préparations requises, des doux purgatifs suffisent pour entraîner l'amas de matière putride.

La fièvre du printems peut exiger vers la fin, des opiates & des vésicatoires ; lorsqu'on la traite bien dans les commencemens, elle dure communément neuf, quatorze ou vingt-un jours : si on la traite mal, elle est toujours longue, & peut correspondre aux descriptions qu'on nous donne

des fièvres miliaires, des fièvres lentes, des fièvres nerveuses, &c. Mais la fièvre d'été, lorsqu'elle est bien traitée dès le commencement, n'exige jamais ni opiates, ni vésicatoires; elle se termine fréquemment en quatre jours, & va rarement au-delà du neuvième: si elle a été mal traitée dès le commencement, elle devient aisément putréfiée, & souvent maligne en peu de jours; ou bien elle prend un caractère irrégulier, est accompagnée d'aphtes, & est très-longue.

V. Au mois d'Août, la constitution putride fait place à la bilieuse, qui débute par le *cholera-morbus*: la fièvre qui accompagne cette constitution qu'on appelle communément *fièvre bilieuse*, est la même que la *nouvelle fièvre* de Sydenham. Cette fièvre ressemble à la synoque putride, en ce qu'elle paroît devoir son origine à une matière âcre, jaune, contenue dans le sang, qui ne peut être évacuée que par les intestins. Il y a cependant plusieurs circonstances dans lesquelles elles diffèrent, & par lesquelles la fièvre bilieuse ressemble plutôt à la synoque non putride. Les rémissions se laissant appercevoir dès le commencement de la fièvre bilieuse, lorsqu'elle est bien traitée, ces rémissions deviennent de plus longues en plus longues, & finissent par de véritables intermissions. Après le on-

SUR LA NATURE DES FIÈVRES, &c. 115
zieme & le quatorzieme jour, la matiere bilieuse étant évacuée par le vomissement & les purgations répétées, ou corrigée par un régime convenable, il se fait une espece de coction ou de crise par une espece de transpiration, la nuit, aux heures où le malade avoit coutume de dormir lorsqu'il étoit en santé ; & on les distingue aisément par le soulagement que le malade en éprouvé les jours suivans : de sorte que, quoique la sueur ne soit d'aucun secours dans les premiers jours, & que, par conséquent, on doive plutôt songer à l'arrêter qu'à l'exciter, cependant, après le septieme ou le quatorzieme jour, suivant les circonstances, lorsqu'on a fait vomir, purgé le malade, & qu'on l'a tenu à l'usage des acides, il faut bien se garder de la supprimer ; il faut que le régime soit plus restaurant, & y joindre les acides minéraux & le vin, ce qu'on ne doit pas tenter avant que la matiere morbifique la plus grossiere n'ait été corrigée & évacuée par les intestins. Cependant il ne faut pas entretenir cette transpiration pendant le jour ; il est même nécessaire de faire lever le malade tous les jours avant midi.

La fièvre putride exige souvent les acides les plus grossiers & les plus coagulans ; mais la fièvre bilieuse s'accommode mieux, depuis le commencement jusqu'à la fin, des acides savonneux ; tels que les sucés des fruits

mûrs, l'oxymel simple & autres semblables; lesquels, selon M. Grant, sont les remèdes les plus universels dans toutes les fièvres communes.

Si j'osois me livrer à mon imagination, dit M. Grant, je dirois que la chaleur de l'été a fondu le phlegme épais du printems, & l'a converti en cette matiere âcre, jaune de la fièvre putride; & que les alimens tirés du règne animal, & le régime chaud pendant la constitution humorale, produisent à-peu-près le même effet; mais que les longues & froides soirées du mois d'Août corrigent la disposition morbifique des humeurs produites par les chaleurs de l'été & de la canicule, les font rétrograder jusqu'à un certain point, à ce qu'elles ont été dans le printems précédent; elles sont seulement plus jaunes, plus âcres, & en quelque sorte, plus animalisées; de sorte qu'on peut prendre une idée de la fièvre bilieuse & de la maniere de la traiter, en supposant une fièvre phlegmatique ou humorale compliquée avec la *synoque putride*.

La constitution épidémique bilieuse comprend donc le *cholera-morbus*, la *dyssenterie bilieuse*, la *fièvre bilieuse* & l'*érésipèle bilieuse*: ces maladies s'observent dans le même tems ou à-peu-près; & on peut les regarder comme composant la constitution de la fin de l'été, sur-tout si on y comprend

la fièvre d'accès. M. Grant dit avoir observé que les éréfipèles étoient plus fréquentes vers le commencement de la constitution du printems , c'est-à-dire durant la disposition catarrhale ; au lieu que , dans l'été , les éréfipèles sont plus communes lorsque la constitution biliaire va faire place à la constitution atrabilaire ; de sorte qu'il ne sçait pas si l'on doit placer cette espece d'éréfipèle parmi les maladies bilieuses ou atrabilaires. Sydenham comparoit les éréfipèles à la fièvre pestilentielle , 1^o parce qu'elles sont quelquefois très-communes ; 2^o parce que les nerfs sont fortement affectés durant l'éruption ; 3^o parce qu'après les saignées nécessaires , elles exigent un traitement diaphorétique pendant quarante-huit heures ; 4^o parce qu'après cela, elles cèdent aux purgatifs & au régime anti-septique. On ne peut cependant les appeller *pestilentielles* ; car , quoiqu'elles cèdent à un traitement assez analogue à celui qui convient dans la fièvre pestilentielle , & qu'elles ressemblent à cette fièvre par quelques-uns de leurs premiers symptômes , M. Grant ne s'est jamais apperçu qu'elles fussent contagieuses. Mais on doit bien se rappeler que les éréfipèles de cette saison different essentiellement de celles du printems , & exigent un traitement différent, étant compliquées de bile ; au lieu

que celles du printems sont compliquées d'inflammation.

VI. A mesure que la fièvre bilieuse disparoît, on commence à appercevoir les symptômes de la constitution atrabilaire. Ces maladies sont souvent sans fièvre régulière; &, en ce cas, le pouls est plutôt plus lent que dans l'état de santé; les esprits sont abattus, le sommeil troublé, le ventre flatulent & obstrué, la langue sale le matin, mais sans aucune chaleur ni soif extraordinaires. La constitution atrabilaire est la véritable cause de la *maladie hypocondriaque avec matiere*, de la *tristesse sans cause* dans les hommes, & d'une espece de *maladie hystérique* dans les femmes. C'est une chose très-difficile, & un ouvrage de longue haleine dans cette constitution, de délayer & d'évacuer la matiere morbifique lorsqu'il n'y a ni toux, ni fièvre, ni hémorroïdes, ni goutte, ni éruption de quelque espece. Elle produit souvent à la vérité différentes especes d'éruptions à la peau; telles que la *goutte-rose*, la *gratelle*, la *galle*, les *dartres*, &c; lesquelles, lorsqu'elles sortent abondamment, procurent quelque soulagement, mais ne guérissent jamais radicalement la maladie; & on ne peut les faire cesser elles-mêmes, que l'humour atrabilaire n'ait été atténuée, délayée & évacuée. Lorsque cette constitution est

accompagnée de fièvre, cette fièvre est le plus souvent longue & rebutante, même lorsqu'on la traite le mieux & avec le plus de patience, & peut devenir mortelle si l'on tente de remédier aux symptômes spasmodiques par les remèdes qu'on appelle *hystériques* & *anti-spasmodiques* : quelquefois elle occasionne une colique assez semblable au *cholera-morbus*, ou plutôt à la colique bilieuse qu'on attribue souvent à des spasmes, à des pierres dans la vésicule du fiel & autres causes semblables, à cause de ses retours fréquens. Cette colique n'est pas difficile à calmer; mais on ne peut se flatter de la guérir radicalement & sans retour, à moins qu'on ne tienne le malade à un usage long & non interrompu de remèdes désobstruens, & à un régime analogue.

Les toux du commencement de l'hiver se compliquent fréquemment avec cette constitution épidémique, & produisent avec elle la *fausse péricnemonie* de l'automne. Cette péricnemonie est plus immédiatement dangereuse que les autres maladies atrabillaires, mais d'une durée beaucoup plus courte que la plupart d'entr'elles, parce que les secousses de la toux, & l'évacuation du phlegme par l'expectoration, facilitent l'expulsion de l'humeur atrabillaire qui englobe le sang & obstrue les viscères. La *fausse péricnemonie*, traitée convenablement dès

le commencement, va rarement au-delà de quarante jours; au lieu qu'il y a d'autres maladies atrabilaires beaucoup plus longues. M. Grant dit avoir vu employer deux ans, avant d'avoir pu en guérir complètement quelques-unes, quoiqu'on tint les malades à un usage constant & suivi de remèdes désobstruens & d'un régime approprié. Il dit aussi avoir observé qu'une fièvre d'accès dans quelques-uns, & une espèce de dartre dans quelques autres, avoient singulièrement accéléré l'action des désobstruens. On fit peu d'attention à ces maladies; on continua les mêmes remèdes qu'on employoit avant leur apparition; on se contenta seulement d'ajouter l'essence d'antimoine d'Huxham, la boisson & les bains d'eau de la mer pour celui qui avoit la dartre, & de faire changer d'air, & de recommander l'exercice à celui à qui la fièvre d'accès étoit survenue.

La constitution atrabilaire continue pendant tout les mois de Novembre, de Décembre & de Janvier, dans les hivers doux; &, se compliquant avec les maladies inflammatoires de cette saison, en rend la cure beaucoup plus difficile & plus longue qu'elle ne l'est lorsque l'hiver est froid & sec: aussi Sydenham a-t-il observé que, dans les hivers doux, les vrais inflammations n'étoient guères fréquentes qu'au mois de Mars. Cet auteur paroît avoir désigné la

fièvre produite par la complication de la constitution atrabilaire avec les maladies inflammatoires, sous le nom de *fièvre d'hiver* : cette fièvre mérite en effet beaucoup d'attention, parce que la manière de la traiter diffère de celle qui convient dans la véritable inflammation. Voici les symptômes qui les distinguent : dans les véritables inflammations, la langue est blanche, les urines sont enflammées, & ne se troublent pas en refroidissant, avant que la coction n'ait commencé ; lorsque le premier frisson est passé, les yeux étincellent, le visage est rouge, & le plus ordinairement, toute la peau l'est aussi ; mais, lorsqu'il s'y joint quelque chose d'atrabilaire, la langue est jaunâtre & très-chargée, les urines sont bourbeuses, & ressemblent à l'urine des jumens dès le commencement de la maladie ; la contenance du malade est embarrassée ; ses esprits sont abattus ; & le plus souvent c'est accompagné de toux & d'enrouement. Lorsque l'inflammation est seule, le soulagement que procure la saignée est soudain & permanent : on n'a pas besoin d'avoir recours aux vomitifs, & on ne doit même pas les administrer ; on ne doit employer que les purgatifs les plus doux, évitant avec soin tous ceux qui irritent jusqu'à un certain degré ; mais, lorsque l'inflammation est compliquée avec l'humeur atrabilaire, la

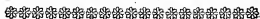
saignée soulage promptement : mais les symptômes de réplétion dans la tête & de turgescence des humeurs dans les premières voies se manifestent bientôt , & exigent des purgatifs , souvent même des vomitifs , avant qu'on puisse les calmer. La grande réplétion & la douleur de tête avec un peu de toux & de difficulté de respirer , indiquent quelque chose de plus que l'inflammation , s'ils ne sont pas beaucoup soulagés par la saignée.

La fièvre atrabilaire inflammatoire de l'espèce la plus bénigne , après les saignées convenables , les vomitifs & les purgatifs , se termine souvent en peu de jours , si ces remèdes ont été administrés de bonne heure ; mais en général elle dure vingt-un jours. Cependant , si les symptômes ne sont pas violens , il vaut beaucoup mieux attendre patiemment , que de tâcher d'arrêter ses progrès par quelque remède. M. Grant dit en avoir vu souvent faire la tentative , la fièvre prendre constamment un mauvais caractère sans être accourcie : au lieu que , lorsqu'on a remédié aux symptômes les plus pressans , & qu'on n'a tenté rien de violent , la fièvre , à la vérité , a été longue , mais la convalescence a été parfaite ; car le vingt-unième jour , quelquefois auparavant , la fièvre est tombée ; & il n'est resté qu'une toux & une expectoration critique d'une matière

SUR LA NATURE DES FIÈVRES, &c. 123
épaisse & bien digérée. Cette fièvre a des
rémissions peu de tems après les premières
évacuations, & quelquefois se termine en
une véritable fièvre intermittente, ce qui
arrive rarement dans les véritables inflam-
mations.

Telle est la doctrine contenue dans l'ou-
vrage dont je viens d'esquisser l'analyse,
d'après la récapitulation que l'auteur en a
faite lui-même : elle est appuyée sur un
grand nombre d'observations où l'auteur a
exposé avec la même candeur ses fautes
& ses succès ; je ne doute pas qu'on ne sça-
che beaucoup de gré à M. Lefèvre, de nous
procurer une traduction de cet ouvrage
intéressant, qui a été généralement bien
accueilli par tous les médecins anglois.





OBSERVATIONS

Sur une Tympanite intestinale dégénérée en gangrène, d'une partie de l'intestin & des parties contenant du bas-ventre qui y répondoient, guéries par le quinquina; par M. DE LA GARDE, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, & pratiquant à Thouars en Poitou.

MONSIEUR,

Quoiqu'on reconnoisse les tympanites pour un genre de maladie qui n'est pas rare, je crois cependant que ce seroit un mal de ne pas publier celles qui ont des terminaisons aussi étonnantes qu'effrayantes, & dont la cure peut être de quelque utilité dans la pratique.

Il y a quelques années que je fus appelé à Saint-Jean-de-Bonneval-les-Thouars, pour y voir la veuve Procost, que je trouvais gisante au lit, & atteinte des symptômes suivans :

Elle étoit fort inquiète; elle ne sçavoit quelle posture garder dans son lit, quoiqu'elle se tint le plus souvent couchée sur le dos; elle avoit le visage rouge & enflammé, les yeux vifs, étincelans & perçans, la bouche & les dents sèches, un sé-

diment jaune, noirâtre couvroit sa langue ; elle étoit tourmentée d'une soif excessive, de rots, nausées ; elle avoit même commencé à vomir ; elle n'avoit presque pas de fièvre ; le pouls étoit petit & ferré, une chaleur dévorante se faisoit sentir sur toute l'habitude du corps ; son ventre un peu élevé, étoit dur & rénitent ; quoiqu'on n'augmentoit pas son mal si on le pressoit assez fortement avec la main, il retentissoit lorsqu'on le frappoit ; les borborigmes faisoient un bruit qu'il eût fallu l'entendre pour le croire ; la malade se plaignoit de douleurs dans tout le ventre, qui sembloient s'étendre du nombril à toute la circonférence ; elle étoit affligée d'une suppression totale des selles & des urines ; la constipation étoit si grande, que le chirurgien, quelque fort qu'il fût, & quelque effort qu'il fit après les vaines tentatives de plusieurs femmes, ne put jamais parvenir à lui donner un lavement ; les cuisses & les jambes étoient œdémateuses : on observoit malgré cela quelques points rénitens qui ne gardoient point l'impression du doigt lorsqu'on les comprimait.

Tel étoit l'état de cette malheureuse qu'on disoit hydropique & atteinte de colique venteuse ; aussi, pour dissiper les vents, lui faisoit-on prendre tout ce qu'on imaginoit pouvoir les chasser, & sur-tout les échauffans. De

plus, comme si on avoit voulu la tourmenter davantage, malgré la violence de l'été le plus chaud que j'aye éprouvé dans notre climat, on-tenoit la porte fermée, un grand feu dans la chambre; & on lui chauffoit des linges qu'on lui appliquoit de tems en tems sur le ventre.

A ces symptômes, il ne me fut pas difficile de reconnoître une tympanite dont on augmentoit la violence par l'administration déplacée des échauffans si multipliés; en conséquence, me proposant une indication toute contraire & toute opposée, je crus devoir faire ouvrir la porte, éteindre le feu, ôter les couvertures superflues, & prescrire une diète rafraîchissante. Je prescrivis donc de tenir la malade au seul bouillon, de lui faire boire de l'eau nîtreuse acidulée avec le fort vinaigre, ou le suc d'orange ou de citron, selon que le moyen de la malade le permettroit, quoique je remarquai que les derniers produisoient beaucoup plus de bien. J'eus le soin que l'eau, ainsi préparée, qu'on donnoit à la malade, lui fût présentée fraîche; & je fis en sorte qu'on la lui présentât, par degrés, aussi froide que le tems put le permettre, desirant éviter par-là de l'exposer à tomber dans une gangrène intérieure, comme on n'en a vu que trop d'exemples, l'application des linges trempés dans l'eau froide, faite sur tout le ventre;

ne fut point oubliée ; on les renouvelloit à chaque fois que ces linges commençoient à sécher : ce traitement fut continué autant que je le jugeai nécessaire.

Ces symptômes se dissipèrent en moins de quatre jours ; les borborigmes disparurent les premiers , ensuite les douleurs : les urines coulerent en abondance ; les vents sortirent par le bas , & enfin elle rendit une quantité prodigieuse de matieres d'une puanteur insupportable. Quoique ces symptômes fussent disparus, & que la malade ne souffrît aucunement, cela ne m'empêcha pas de tenir encore la malade à ce régime pendant six jours consécutifs, après lesquels je me proposai, avant de m'exposer à mettre la malade au régime des convalescens, de la purger, le jugeant absolument nécessaire, & estimant que le tems qu'il y avoit qu'elle ne souffroit plus, que la quantité de matieres qu'elle avoit rendues, & que le sédiment qui continuoit de couvrir la langue suffisamment cependant humectée, m'en présentoiént une indication indispensable. Dans cette intention, j'ordonnai une décoction de demi-once de tamarins, d'une once de casse, d'un gros de sel de seignette, d'une pincée de chacune des semences suivantes ; sçavoir d'anis verd, de coriandre & de *semenc-contr*, sur la fin de laquelle on devoit faire fondre une once de manne, ensuite

jetter toute la décoction bouillante sur deux gros de séné, & enfin la laisser infuser pendant la nuit, pour, le lendemain matin, donner la coulure à la malade. Cette verrée l'évacua six fois médiocrement, & sans douleur; elle passa même le reste du jour autant bien qu'on le pouvoit desirer.

Le lendemain, je m'en allai dans la plus flatteuse espérance, dans le dessein de lui faire commencer le régime des convalescens. Mais que je fus trompé! & quelle fut ma surprise, lorsque cette femme m'annonça qu'ayant bien dormi & fort tranquillement jusques sur les quatre heures du matin, tems auquel elle se sentit des inquiétudes suivies peu après de véritables douleurs & de borborigmes, & que ces symptômes augmentoient à chaque instant. Pour lors je craignis une récédive qui n'arriva que trop effectivement. Etant obligé de m'en aller traiter un curé, ainsi que je l'avois promis d'honneur; je fus forcé de la laisser entre les mains du chirurgien; & je conseillai de reprendre & continuer le même régime que dessus. Mon avis fut-il suivi? je l'ignore. Mais, à mon arrivée, après huit jours d'absence, on m'apprit que cette malheureuse avoit la gangrène au ventre. Cette nouvelle m'étonna; car je ne m'attendois à rien moins qu'à cette affection, mais bien plutôt à la mort; cependant elle piqua
ma

ma curiosité, & me fit desirer de la voir.

M'étant donc rendu chez elle avec le chirurgien, qui m'a toujours laissé depuis dans une grande perplexité, n'ayant pu pénétrer un pareil mystère, l'appareil levé j'apperçus au côté gauche, vis-à-vis la crête de l'os des isles, une plaie gangreneuse d'environ deux pouces & demi de longueur sur un pouce & demi de largeur, de laquelle sortoit quantité de sanie, de matiere fécale & de bulles d'air, le tout d'une puanteur insupportable; j'observai que, si on la sondoit en droite ligne, & transversalement respectivement à la situation du corps, la sonde n'avancoit pas; si, au contraire, on la sondoit en dirigeant la sonde un peu en haut, & comme côtoyant ledit os, on l'auroit je crois enfoncée jusqu'au bout; il en arrivoit autant si on sondoit dans un sens contraire. Tout ceci me fit soupçonner que c'étoit l'intestin colon qui étoit ouvert dans la partie où il va former l'S. romaine avant de produire l'intestin rectum; pour entreprendre cette guérison, je me proposai les anti-putrides sans perdre de vue la tympanite; en conséquence, je les ordonnai intérieurement & extérieurement. Comme le quinquina en a la réputation, & à juste titre, je le prescrivis à forte dose en décoction avec les tamarins, le nître purifié, & le syrop de limon pour l'intérieur; pour l'extérieur, je le joignis

aux digestifs ordinaires que j'eus le soin d'aiguïser avec un peu de styrax ; je recommandai d'avoir le soin de panser la plaie à chaque fois que la malade iroit du ventre , de la laver avec de l'eau vé géto-minérale , à laquelle on ajoûteroit quantité convenable d'eau-de-vie camphrée ; d'ailleurs la malade garda la diète forte. Tous ces remèdes accompagnés du bon régime, nous donnerent la satisfaction de voir cette plaie se déterger de jour en jour ; nous apperçûmes même en ce tems le corps de l'intestin , & nous vîmes avec admiration qu'il pouvoit avoir perdu le tiers de sa circonférence ; que l'air & les matieres passoient partie par la plaie , ce qu'on connut par les matieres & les bulles qui paroïssient , & par les voies ordinaires , puisqu'elle rendit des vents avec bruit & des matieres fécales , ce qui surprit infiniment. Enfin on pensa être parvenu au tems de faire cesser le quinquina ; je l'ordonnai , mais je fus bientôt obligé d'y revenir ; car les vents , les borborigmes , & même quelques points gangreneux reparurent , ce qui nous détermina à continuer les mêmes remèdes jusqu'à ce que l'intestin fut fermé : dès-lors on retrancha le quinquina du digestif qu'on rendit plus simple , & on diminua la quantité du quinquina à l'intérieur. La plaie s'étant incarnée peu-à-peu au point de couvrir l'intestin , on fit cesser le quinquina ;

& on épaissit le bouillon avec quelques tailles de soupe; nous eûmes enfin le plaisir de voir cette plaie se cicatrifer, & la femme guérir entièrement.

On pourra peut-être penser que nous avons pris un pincement d'intestin pour une tympanite; mais il ne fera pas difficile de se convaincre du contraire, si on fait deux réflexions, 1^o que, parmi les signes caractéristiques ou diagnostics du pincement de l'intestin, suivant M. Arnault, & d'après lui M. de Sauvage, il est absolument requis qu'il y ait douleur locale pour constater un pincement d'intestin, ce qui ne s'est pas rencontré, comme on peut le voir dans le tableau fidèle que j'ai fait de cette maladie; 2^o que j'ai employé avec succès dans son état, ou au moins son augmentation, les répercussifs internes & externes qui ne conviennent absolument que tout au commencement ou à la fin des pincemens, & y sont entièrement contraires dans tous les autres tems. Ce n'est pas cependant que je ne pusse accorder que c'étoit un pincement réel, puisque cela ne diminueroit en rien l'importance de l'observation; car je doute qu'on ait jamais vu ni lu, soit dans un pincement d'intestin, soit dans une tympanite, qu'un intestin se soit ouvert, & qu'il soit survenu gangrène des parties contenant du bas-ventre qui y répondent.

Corollaires.

1^{er}. La première partie de cette observation prouve incontestablement combien 1^o l'eau nîtrée & acidulée avec de fort vinaigre, &c. buë fraîche & à degrés de froideur graduée, 2^o l'eau froide appliquée sur le bas-ventre, sont spécifiques dans la tympanite intestinale spasmodique: ce qu'on infere de la prompte dissipation des symptômes ci-dessus. De plus, nous pensons que l'eau acidulée avec l'éther nîtreux ou vitriolique eût été beaucoup plus spécifique, ainsi que j'en ai la preuve dans une tympanite compliquée d'anasarque & d'ascite, à ce que je soupçonne, contre laquelle on avoit employé en vain diverses especes d'appétitifs & diurétiques. La brièveté de cette observation me donne lieu de l'insérer ici.

Un homme du village d'Orbé, peu distant de cette ville, accablé de fatigue & de fueur, a l'imprudence de s'exposer à dormir sous un arbre. A son réveil, il se trouva si enflé, qu'il eut toutes les peines du monde à se relever, & n'en avoit pas moins pour se mouvoir. A la vue, on l'auroit pris pour être atteint d'un emphisème ou d'une anasarque. Le ventre étoit très-enflé, dur & rénitent, en un mot avec la plus grande partie des signes qui annoncent une tympanite compliquée d'ascite; ce que j'augurai

par la largeur du ventre. Le chirurgien qui me vint avertir, me rapporta que le malade étoit atteint d'une espece d'hydropisie qu'il ne connoissoit point : je crus que c'étoit le cas de recourir aux apéritifs & diurétiques ; & ce qui me détermina à ordonner des pilules de savon , de nître , de cloportes , de teinture de mars , & enfin d'éther nîtreux. Le malade en prenoit deux fois chaque jour ; pour boisson, l'eau froide, nîtreuse & acidulée avec l'éther nîtreux , & ensuite l'éther vitriolique & les purgatifs doux, tels que les tamarins, la casse , le nître & le séné employés toutes les fois que je le jugeai nécessaire. Par ces secours simples , j'eus la satisfaction d'emporter en moins de trois semaines cette cruelle maladie qu'on assuroit devoir faire périr le malade.

II^e. Que , quoique la plûpart des auteurs s'accordent pour prescrire dans cette maladie les laxatifs , pour purger, il faut plus de précaution & de prudence qu'on ne pense ; l'effet de la purgation ci-dessus m'en semble une preuve authentique.

III^e. La seconde partie fait voir que toutes les plaies , même gangreneuse des intestins , ne sont pas mortelles.

IV^e. Que le quinquina 'préparé ainsi qu'il a été avancé ci-dessus , est non-seulement spécifique pris à l'intérieur , tandis qu'on l'associe aux remèdes extérieurs pour

la gangrène de cause interne , mais qu'il paroît encore un remède excellent dans la tympanite intestinale putride spasmodique.

O B S E R V A T I O N

Sur une Superpurgation qui a occasionné la gangrène en plusieurs parties du corps, & la chute des parties gangrenées ; par M. DUBRUC DE LA SALLE, docteur en médecine de Montpellier, au Blanc en Berry.

L'épouse du sieur Hart, maître d'humanité en cette ville , âgée de trente-six ans , d'une très-bonne santé , & qui n'a jamais eu d'enfans , fut attaquée , au mois d'Octobre 1770, d'une fièvre-tierce dont les accès étoient si foibles qu'elle n'étoit pas obligée , de se coucher. Elle appella un chirurgien qui , après l'avoir saignée , la purgea deux fois. Elle étoit au sixième accès quand son chirurgien la vint voir ; elle le pria de la saigner , parce , disoit-elle , qu'elle étoit à la veille d'avoir ses règles , & qu'elle se sentoît fort pesante. Il ne jugea pas à propos de le faire , & la décida à se purger le lendemain ; elle lui représenta qu'elle avoit été très-peu purgée les précédentes fois. Je vous ferai une purgation qui fera plus d'effet lui dit-il , en conséquence il lui en envoya une

qu'elle prit ; ce remède la purgea violemment par haut & par bas. Il survint des crampes, des mouvemens convulsifs & des angoisses terribles ; cet état fut considérablement augmenté par le génie de la malade, qui est naturellement colérique ; elle s'emporta violemment contre son chirurgien, quoiqu'absent : cet état de l'ame ajoûta au spasme des nerfs, de maniere que le sang, poussé violemment dans ses vaisseaux, forma des stases & des engorgemens dans les capillaires, au point que cette femme ressentit de vives douleurs aux extrémités ; son visage devint tout vergeté ; & , en quatre ou cinq heures, il se forma des échymoses en différentes parties du corps, particulièrement au menton, au nez, à la partie moyenne interne de l'avant-bras gauche, aux orteils de l'un & l'autre pied. On appella le chirurgien, qui, effrayé de ces accidens, & les regardant comme des tumeurs malignes, eut recours à une potion cordiale dans laquelle il fit entrer la poudre de vipere à haute dose ; ce remède augmenta encore le ton des solides déjà trop agacés, poussa rapidement les fluides, & détermina de plus en plus la stagnation de ceux-ci. La nuit se passa avec des douleurs atroces dans le pied droit, sur-tout aux orteils ; la fièvre s'alluma violemment : les échymoses se multiplièrent. Le chirurgien embarrassé appella ses con-

freres, (j'étois malheureusement absent ;) l'état de la malade, très-simple de sa nature, les embarrassa. Les uns regarderent ces accidens comme l'effet d'une fièvre maligne, c'étoit le sentiment du chirurgien ordinaire; un autre crut que c'étoit un symptôme vérolitique, un autre l'attribua au scorbut & proposa des remèdes analogues à son idée, mais on s'en tint à la potion cordiale aiguisée de la poudre de vipere, qui favorisa de plus en plus la stagnation des fluides & multiplia les douleurs aux pieds. Telle étoit la position de cette infortunée quand j'arrivai le quatrième jour. Elle avoit le pouls très-vif, très-petit; ses douleurs étoient très-vives, elles avoient quitté un pied pour se jeter sur l'autre dont les orteils étoient d'un rouge livide, froid, mais d'une sensibilité exquisse; le nez, le menton, un placard sur l'avant-bras gauche étoient également d'un rouge livide, mais moins sensibles que les doigts du pied.

Il ne me fut pas difficile de reconnoître la maladie au seul aspect; la cause ne me parut pas plus difficile à découvrir. Il est constant que les efforts qu'avoit fait la malade pour vomir, les crampes qui avoient suivi, la colere dans laquelle la malade étoit entrée, tout cela, au moment de l'éruption des règles qui ne manquoient jamais leur période, tout enfin avoit concouru à sur-

charger les vaisseaux, dont le ressort avoit ensuite été bientôt détruit par la stagnation du fluide, favorisée encore par une potion cordiale; & voilà comment, après avoir commis des fautes, on les aggrave en voulant les corriger : mais pour cela, il faudroit avoir des principes; cependant chacun se croit médecin sans étude; & c'est art si difficile ne le paroît qu'à ceux qui en font une étude suivie & très-réfléchie.

Une saignée, des délayans, les antiphlogistiques, des pédiluves auroient été les seuls remèdes dans le commencement des accidens; mais la petitesse du pouls, l'état déjà gangreneux des échymoses, le froid des extrémités me parurent interdire ces remèdes. Il falloit pour lors calmer l'orgasme du sang, arrêter les progrès de la gangrène, calmer les douleurs; j'eus recours aux remèdes connus en ce genre. Je fis boire abondamment la malade qui brûloit de soif; tantôt d'une espèce de limonade minérale faite avec l'esprit-de-vitriol mis dans de l'eau à une agréable acidité; & quelquefois édulcorée avec du sucre, tantôt d'une décoction de fruit d'épine-vinette; je faisois prendre trois à quatre verres par jour d'un apozème où entroit le quinquina, la serpentinaire de virginie, le camphre qu'il fallut par fois supprimer à cause de la chaleur qu'il excitoit; je faisois baigner les parties gangrenées avec

la même décoction rendue plus forte : par ces moyens ; la gangrène se fixa en vingt-quatre heures ; les douleurs du pied diminuèrent ; la malade se rassura sur son état ; j'annonçai cependant à son mari qu'il devoit s'attendre à la chute de toutes les parties gangrenées ; je fis le même aveu à la malade à ma troisième visite , & je tâchai de la consoler. La fièvre , malgré l'usage du quinquina , continua cinq à six semaines , & exigea le plus grand régime , des purgations de tems en tems dans lesquelles on faisoit entrer les tamarins , le quinquina , &c. Dès que la malade s'écartoit du régime , la fièvre prenoit de l'intensité. Enfin , devenue raisonnable par son expérience , les accidens se calmerent ; la partie cartilagineuse du nez , la lèvre inférieure , la peau du menton , la tache de l'avant-bras , l'extrémité de deux doigts du pied droit , les orteils du pied gauche , se sont successivement détachés ; ce qu'on favorisoit par l'application des topiques , sur-tout du baume de Fioraventi , du Commendeur , &c. Enfin les parties se sont cicatrisées peu-à-peu ; le nez , c'est-à-dire toute la partie cartilagineuse a tombé , la malade y met en place un nez artificiel ; la peau du menton s'est régénérée , mais non la lèvre inférieure ; une plaque d'argent peinte contient la salive & pare à la difformité ; la peau a recouvert le pied ,

de manière que la malade marche avec assez de facilité ; les règles sont revenues après trois mois de leur cessation ; & la malade jouit aujourd'hui de la santé ordinaire, aux désagremens près dont on vient de faire l'histoire, qui p^{ou}ut être utile à de jeunes praticiens, & à quelques autres qui lisent ce Journal.

OBSERVATIONS

Sur l'effet des Pilules de Ciguë dans une maladie de la peau, à la suite d'une petite-vérole ; par M. LE CONTE DE PREVAL, docteur en médecine à Avranches.

Elisabeth Jossé, de la paroisse de Saint-Martin-des-Champs-lez-Avranches, âgée de vingt ans & d'une assez bonne constitution, fut attaquée de la petite-vérole au mois d'Août 1768. Elle traita cette maladie comme presque tous les gens de la campagne, sans soins, sans régime & sans précautions ; néanmoins elle parvint à une convalescence qui parut assez bonne jusqu'au mois de Mars 1769, qu'il s'éleva sur son corps de petits boutons qui se dissipoient sans mûrir, se reproduisoient le lendemain, & disparoissoient comme auparavant. Survinrent ensuite des douleurs vagues

dans les seins dont il suivoit par le mamelon une eau claire. Les houtons augmentèrent bientôt, & formèrent une gale entière & si abondante que les mains en furent gercées par placards.

Cette fille s'avisa alors d'envelopper ses mains de cambouis. La gale sécha & tomba par écailles, mais les seins continuèrent à suinter. Ils s'écorcherent même au corps, & à la circonférence des mamelons où il se forma une espèce de croûte qui se levoit lorsque l'humeur prenoit son cours. Cette croûte reparoissoit ensuite, & ainsi alternativement tous les trois ou quatre jours. Enfin l'humeur coula sans interruption, & ordinairement un jour par semaine, par gouttes si consécutives, que, passant en moins d'une heure une serviette en quatre, elle trempoit la peau du ventre, qui s'enleva. Les linges ne paroissoient d'abord qu'imbibés d'eau pure; ils se rouilloient en séchant. La plupart ne se détachent pas même à la lessive, & se déchiroient au moindre effort.

Quoique cet état commençât à inquiéter la malade, elle voulut encore essayer son premier remède; elle appliqua sur ses seins, & sans autre préparation, du cambouis mêlé d'onguent rosat & d'huile de cade: ce remède eut en apparence tout le succès qu'elle en espéroit. L'humeur s'arrêta, & l'économie parut rétablie; mais sa joie ne

fut pas de longue durée. Au bout de quelques jours seulement, les seins se gonflèrent, & devinrent d'une telle sensibilité que le seul toucher du mouchoir étoit insupportable. Les yeux furent alternativement enflammés, avec un larmoyement âcre & continu. Il se forma même une taie sur l'œil gauche.

Enfin, effrayée de son état, cette fille se déterminà à rappeler le cours des humeurs par l'application de feuilles de bouillon-blanc; mais les douleurs ne se dissipèrent pas.

Ce fut le 12 Juin 1770 que je fus appelé. La malade me fit le récit des progrès de sa maladie, tel que je viens de l'exposer.

Les élancemens étoient alors aigus & fréquens, avec un engourdissement continu dans les seins écorchés au vif de la largeur d'environ quatre pouces de diamètre. Les mamelons ne paroissoient plus. Les plaies raboteuses présentoient une surface fillonnée de couleur assez vermeille. Il en sortoit de toutes parts, quand on les découvroit, des gouttelettes de sang semblables à celles causées par la piquure d'une épingle. Au centre de chaque sein, on touchoit distinctement une tumeur dure, sphérique, de la grosseur d'un moyen œuf de poule. Des tiraillemens partant des aisselles empêchoient le mouvement des bras.

Les pilules de ciguë me parurent bien indiquées. J'avois pour garans de leur efficacité en pareil cas, MM. Storck & Tissot, dont les talens sont connus. Je crus devoir y préparer la malade en détournant une partie de l'humeur par l'application d'un vésicatoire sur la nuque, qui a fourni abondamment pendant plus d'un an.

Je prescrivis aussi sur les seins les cataplasmes tièdes de feuilles de ciguë bouillies dans l'eau. L'usage en a été continué pendant tout le traitement, si ce n'est sur la fin qu'on leur a substitué des linges trempés dans la décoction. Les premières applications diminuerent considérablement la tension & les douleurs, en procurant une issue à la matiere.

Je dispoisois cependant par les bouillons & le purgatif, aux pilules dont je fis commencer l'usage, le 28 Juillet 1770, par une de deux grains, matin & soir, les trois premiers jours, augmentant d'une demie par prise les trois jours suivans, & toujours ensuite d'une tous les quatre jours, jusqu'à douze pilules la prise, ou deux scrupules par jour.

Nous étions parvenus à ce nombre le 12 Septembre. Je vis alors l'écoulement de l'humeur diminuer sensiblement. Les deux seins tarirent à quelques jours l'un de l'autre, les premiers jours d'Octobre. J'insistai

néanmoins sur le nombre de douze pilules par jour jusqu'au 10 Novembre, où, voyant les seins sans rénitence douloureuse, les croûtes se détacher, les tumeurs presque dissipées, les mouvemens des bras faits avec aisance, même en rotation, je diminuai la dose lentement & par distances. J'employai dans cette progression près de six mois, en les prolongeant jusqu'à la fin d'Ayril que je les terminai par une matin & soir pendant quinze jours, & finalement par le purgatif.

J'ai eu la satisfaction de voir par ce traitement ma malade obtenir une parfaite guérison. Les croûtes formées sur les seins ont laissé par leur chute la peau lisse & polie sans vestige d'altération. Les tumeurs totalement dissipées, les douleurs entièrement cessées, & les mamelons exactement réformés, pourroient faire douter aujourd'hui que les seins aient jamais souffert la moindre atteinte.

La taie formée sur l'un des yeux a cédé au collyre de fiel de bœuf détrempé d'eau de fontaine, & la malade s'occupe aujourd'hui sans effort ni douleur de son métier de dentellière, ses yeux ayant totalement recouvré leur forme & leur netteté.

Il ne s'est rien passé de remarquable du côté des règles. J'ai terminé la cure par les eaux minérales.

En faisant part au public de cette observation, je ne crois pas devoir lui laisser

ignorer que tous mes soins auprès de la malade eussent été infructueux, si je n'eusse été secondé par feu M. Loyseleur, curé de la paroisse, & par M. & madame la marquise du Quesnoy, sans cesse occupés du soin de soulager les malheureux.

OBSERVATION

*Sur un Épanchement lymphatique ; par
M. CLÉMENT, maître en chirurgie à
Cléry-sur-Loire.*

Le 28 Juin 1770, Marguerite Dubois, couturiere de son métier, native de Meaux-sur-Loire, d'une bonne constitution, n'ayant jamais éprouvé les petites incommodités de son sexe, passant dans une rue. fut serrée contre un mur par le bout de l'essieu d'une voiture qui lui froissa violemment la partie latérale droite de la poitrine vers les premières fausses-côtes, en glissant sur le bas-ventre qui ne fut pas exempt de son atteinte.

Le chirurgien appelé au secours de la malade, prononça qu'il y avoit une côte de fracturée & trois autres d'enfoncées, & appliqua en conséquence son emplâtre contre l'enfoncement des côtes (a), avec l'ap-

(a) Les côtes jouissent d'une grande élasticité ; il est bien rare qu'elles se fracturent.

pareil convenable à la fracture qu'il disoit avoir reconnue. Cette manœuvre, bien propre à augmenter les douleurs dont la malade étoit déjà tourmentée par la violente contusion qu'avoient éprouvée toutes ces parties sur lesquelles la cause comprimante avoit exercé toute son action, produisit tout le mal que l'on pouvoit en attendre; en effet, on fut bientôt obligé de lever cet appareil pour remédier à l'inflammation qui menaçoit très-fort les parties contuses, & qui commençoit à s'emparer du bas-ventre.

Des raisons particulières m'engagent à passer sous silence la conduite de cet habile restaurateur; je me contenterai de dire, & ce pour ne point perdre de vue toutes les circonstances de cette maladie, que, depuis le commencement de cet accident jusqu'au 17 Août, tems où j'ai été appelé au secours de la malade, notre artiste s'est particulièrement appliqué à vouloir fixer un abcès qu'il disoit se former dans l'intérieur du bas-ventre, dont le volume de cette capacité, qui augmentoit de jour à autre, sembloit être, au jugement de ce chirurgien, un signe pathognomonique de l'abcès qu'il soupçonnoit. La situation de cette fille étoit si fâcheuse lorsque je la vis pour la première fois, qu'elle ne sçavoit quelle position prendre pour se conserver la vie qui sembloit lui échapper à chaque instant, à cause de

l'oppression violente qu'elle éprouvoit, &c qui menaçoit de la suffoquer d'un moment à l'autre, le tout produit par l'embarras excessif du bas-ventre que l'on vouloit absolument faire abcéder.

Il ne me fut pas difficile, d'après l'inspection des parties affectées, de reconnoître, 1^o qu'il n'y avoit eu aucune côte de fracturée (*a*), sans parler de l'enfoncement dont j'ai dit plus haut mon sentiment; 2^o que le prétendu abcès n'étoit qu'un épanchement d'eau, ou, si l'on veut, une hydropisie ascite.

C'est ici, ou jamais, qu'il faut user de la raison pour ne se pas laisser séduire par des apparences qui en imposent sous le masque d'une maladie tout autre que celle que l'on a actuellement à combattre. La plupart des hydropisies viennent, ou d'appauvrissement du sang, ou d'obstruction, ou de métastases critiques après plusieurs maladies, ou de suppressions subites de quelques évacuations naturelles ou artificielles; mais rien de tout cela n'a lieu dans le cas présent.

Quelle est donc la nature de cette maladie qui se présente sous le masque trompeur d'une vraie hydropisie?

(*a*) Les personnes de l'art qui exercent avec discernement, savent que, s'il n'y a point de calus aux os qu'on dit avoir été fracturés, il n'y a certainement pas eu de fracture.

L'accident qui en a été la cause unique, est capable de la découvrir aux moins clairvoyants, pourvu qu'ils y fassent la plus légère attention. Cette effusion de sérosités dans la capacité du bas-ventre est tout simplement l'effet de la rupture d'un ou plusieurs vaisseaux lymphatiques par la violence de la cause comprimante ; cette maladie est donc , au fond , de la nature des hémorragies ; au moins, est-ce le fruit de mes réflexions : & le succès que j'ai eu dans la cure de cette indisposition , semble en prouver toute la solidité.

Remédier à l'épanchement , prévenir & empêcher que l'effusion des sérosités ne se fasse de nouveau , sont les deux indications qui se présentent tout naturellement.

La paracenthèse dont on connoît actuellement l'utilité dans une infinité de cas, je pourrois même ajouter pour tous les cas, par des observations qui me sont particulières, & dont je pourrai bien m'occuper un jour, la paracenthèse, dis-je, aidée d'une compression suffisante sur le bas-ventre avant & après l'opération, est le moyen par lequel j'ai tiré à cette malade près de cinquante pintes d'eau très-lympide, en différentes fois, & quand les circonstances l'ont exigé.

Quant à la seconde indication, *de pré-*
K ij

venir & empêcher l'effusion des sérosités de se faire de nouveau.

Il faut avoir pour but la réunion d'un vaisseau, & s'opposer à l'effusion du liquide qu'il contient. Pour opérer cet effet salutaire, il faut que, ce vaisseau s'affaissant sur lui-même, les bords des membranes rompues aient la facilité de se rejoindre & de se cicatrifer, à quoi l'on parvient par les saignées plus ou moins répétées, autant qu'il est nécessaire, & que les forces du malade le permettent; en réduisant la malade à une diète sévère, au simple bouillon pris même en petite quantité à la fois, & répété rarement, de peur que les vaisseaux venant à se remplir de nouveau, n'écartent les bords des vaisseaux rompus & ne renouvellent l'épanchement, prescrivant au malade un repos parfait d'esprit & de corps, lui défendant de sortir de son lit, de parler, ou entendre d'autres crier ou parler, lui faisant prendre une tisane adoucissante & légèrement astringente, des bouillons de même nature, & y ajouter des racines de grandes consoudes, de feuilles d'ortie grêche, de plantain, de mille-feuille, le suc même exprimé de ces plantes, avec l'addition de quelques gouttes d'eau de Rabel.

Si ces moyens, aidés de la ponction faite de tems à autre lorsque les liquides épanchés ne peuvent se résoudre & se repomper

dans les vaisseaux , ne fussent pas, on peut tenter de les rappeler par la voie des urines & des selles, & ce au moyen des apéritifs, diurétiques & des purgatifs hydragogues. Aussi est-ce par cette conduite, & à la faveur de ces secours administrés depuis le 17 Août 1770 jusqu'au premier de Novembre de la même année, que les vaisseaux lymphatiques que j'ai tout lieu de croire avoir été rompus, se sont enfin consolidés, & que l'épanchement lymphatique s'est arrêté en conséquence.

Comme cette fausse hydropisie ne venoit originairement d'aucun vice, ni du sang, ni de la lymphe, ni d'obstruction en aucun viscere, mais tout simplement d'un accident extérieur, il ne faut pas s'étonner que les vaisseaux rompus, une fois consolidés, toute l'œconomie animale se soit rétablie à vue d'œil.

Cette fille, en effet, que je n'ai point perdue de vue depuis plus d'un an, a toujours joui de la santé la plus parfaite, & se porte actuellement à merveille : *Felix qui potuit morborum noscere causas !*



OBSERVATION

Sur un Priapisme suivi de rétention d'urine ; par M. MAUREL, chirurgien à Bain, près Rennes en Bretagne.

Un jeune campagnard, âgé de treize à quatorze ans, relevant d'une fièvre putride guérie par les seules forces de la nature, & s'étant exposé à l'air les premiers jours de sa convalescence, fut inopinément attaqué d'un priapisme des plus violens. L'ischurie occasionnée sans doute par la constriction du canal de l'urètre, les douleurs vives & permanentes qu'il disoit ressentir, sans oser néanmoins nommer la partie souffrante, déterminèrent ses parens à m'appeller trente-six heures environ après l'attaque. Comme ils n'étoient point dans le cas de connoître la maladie, ils me dirent seulement qu'il n'urinoit point ; ce qui m'engagea à examiner le bas-ventre, & sur-tout la région hypogastrique. L'ayant trouvée dans son état naturel, je portai mes recherches du côté du poulx que je trouvai foible, mais réglé. Je m'apperçus bien dès-lors de l'érection, mais je ne l'attribuai qu'à la chaleur du lit ; & d'ailleurs, ne voyant rien d'absolument urgent, j'ordonnai au malade une simple tisane nitrée, m'en remettant à un

examen plus sérieux si la maladie persistoit. L'on vint me chercher le lendemain matin, & l'on m'assura que le malade avoit poussé des cris presque continuels, & qu'il n'avoit point uriné, malgré la grande quantité de tisane qu'il avoit bue. J'examinai plus scrupuleusement le bas-ventre : je trouvai la région hypogastrique peu tendue ; mais la verge étoit dans une tension & une roideur considérables. Le malade disoit y ressentir les douleurs les plus vives. Je lui demandai si depuis l'attaque elle avoit été continuellement dans le même état, il me répondit que son mal ne s'étoit déclaré que par le gonflement de la verge, & qu'il ne s'étoit pas aperçu d'un instant de diminution : il me fut facile de reconnoître dès-lors le priapisme ; en conséquence je le mis à l'usage d'une tisane nitrée, émulsionnée avec la graine de laitue ; j'appliquai un cataplasme de mie de pain & de lait sur la verge, & je lui fis faire des embrocations émollientes sur la région de la vessie. Je revis mon malade le soir : l'on me dit qu'il avoit uriné goutte à goutte, mais avec beaucoup de peine. Je continuai les mêmes remèdes : au bout de deux jours mon malade parvint à uriner assez facilement, mais la roideur tensive de la verge étoit presque toujours la même. Je lui fis des embrocations avec l'eau froide, & lui prescrivis des

bains froids, mais locaux, qui n'eurent pas un plus heureux succès. Enfin je portai mes recherches du côté des muscles érecteurs : je les trouvai durs, gonflés, en un mot dans une contraction, ou, pour mieux dire, un spasme très-violent. Je me rappelai alors que le célèbre M. Petit, dans une leçon sur les parties génitales, nous avoit bien dit que la position de ces muscles ne leur permettoit pas de contribuer en rien à l'érection, mais que, l'érection une fois supposée, leur unique usage étoit de l'y maintenir. Je crus donc qu'il étoit essentiel de leur faire partager l'action de mes topiques. J'eus recours de nouveau aux cataplasmes & aux bains émolliens, & j'eus la satisfaction de voir une diminution sensible vingt-quatre heures après ; mais il survint à la partie moyenne de la verge une espèce d'œdème phlegmoneux qui n'eut pas, à la vérité, de suites ; & je terminai la cure par l'application des mie^x de pain de seigle, arrosées de fort vinaigre. S'il falloit absolument assigner la cause prochaine & immédiate de cette maladie, ne pourroit-on pas dire assez plausiblement que l'air froid auquel le malade s'étoit exposé avant son parfait rétablissement, avoit resserré les pores de la peau dans un tems où ils étoient disposés à livrer passage à un reste de matière morbifique dont la masse du sang ne s'étoit pas entiè-

rement dépurée, & que cette même matière, portée aux parties génitales, avoit occasionné l'orgasme, l'irritation & le spasme qui étoient survenus ?

L E T T R E

Sur les Découvertes d'Os à M. PIETSCH, docteur en médecine à Altkirch en Alsace, démonstrateur d'anatomie & de chirurgie, correspondant de l'académie royale de chirurgie de Paris, &c. &c; par M. MARTIN, maître en chirurgie, à Bordeaux.

Loin de vous sçavoir mauvais gré, Monsieur, des observations que vous me présentez dans le Journal de Médecine du mois de Décembre dernier, page 537, pour venir à l'appui de mon sentiment sur les découvertures des os, je m'en trouve au contraire très-flatté; & permettez que, pour vous donner une foible marque de ma gratitude, j'ajoute à la solidité de vos faits, de nouvelles preuves de bonté de la cause qui actuellement nous est commune.

OBSERVATION I. *Léonard Le Fort*, âgé de trente-un an, du Poitou, entra dans l'Hôtel-Dieu Saint-André de cette ville, le 19 Décembre 1765, pour une plaie qui lui avoit contus & mis à découvert une

portion de la partie angulaire de la mâchoire inférieure du côté gauche. Sans m'arrêter à la contusion de l'os, ainsi qu'à celle des chairs, je réunis par un bandage convenable une plaie des plus meurtries, faite par un moilon qui lui étoit tombé de fort haut. Je ne levai ce premier appareil que le sixième jour de la blessure; & le 15 Janvier suivant mon malade fut parfaitement guéri, ne lui ayant fait dans le cours des vingt-sept jours qu'il resta avec nous, que dix pansemens, avec des plumaceaux seulement dorés d'un peu de baume d'*Arceus*, & trempés dans l'eau-de-vie tiercée avec l'eau commune.

• OBS. II. Dans le mois de Février 1766; un jeune porte-faix reçut un coup de bâton sur le visage, qui lui mit à découvert l'apophyse angulaire externe de l'os de la pommette, ainsi que celle du coronal qui lui répond, avec un écartement sensible de la suture qui unit ces deux os en ce lieu. Quelqu'instance que je fisse auprès de ce malheureux, je ne pus jamais l'obliger de prendre un lit dans notre maison, pas seulement de venir s'y faire panser; il fut néanmoins parfaitement guéri au bout de quinze jours, à la faveur d'une simple emplâtre de Sparadrap qu'il ne garda que trois jours, & d'une croûte qui se forma sur sa plaie; & qui ne tomba qu'après que la cicatrice fut formée.

· OBS. III Un seigneur distingué eut une partie d'un des os du crâne mis à découvert; son chirurgien ordinaire, avec plusieurs de ses confreres des mieux choisis, avoient décidé qu'il falloit le trépaner, & peut-être même ruginer cette portion d'os. Le malade, avant de se décider à cette opération, fit venir secrettement un chirurgien d'un bourg voisin d'une de ses terres, qui ne fut point de cet avis, & qui assura, au contraire, qu'en rapprochant les bords de la plaie, sans rien mettre dans son fond, qu'elle guériroit en fort peu de tems. Le malade ordonna de faire les choses ainsi à son chirurgien de ville; & il fut guéri, comme l'avoit prédit celui de la campagne.

Si, malgré la publicité de ces nouvelles observations, dont je pourrai augmenter le nombre, il se trouve encore des hérétiques sur ce point, il nous restera toujours, Monsieur, la satisfaction de n'avoir rien négligé pour les mettre dans la bonne voie, & pour leur apprendre que l'exercice d'un art aussi essentiel que le nôtre, demande, de la part de ceux qui ont le droit de l'exercer, l'étude la plus réfléchie des différentes marches que la nature tient pour guérir souvent les maladies, ainsi que celle des livres qui tendent à cette fin. Pour cette même satisfaction, & rendre de pareils chirurgiens moins cruels dans le traitement

des maux que la nécessité soumet trop souvent à leurs soins, j'aurai, Monsieur, l'honneur de vous adresser, sous peu, d'autres remarques qui auront le plus grand rapport à celles qui ont fait l'objet de votre dernière Lettre ainsi qu'à celles des miennes touchant ce sujet.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Pour Supplément. Permettez, Monsieur, que je profite de l'occasion de cette Lettre pour vous informer que mes *Questions sur les cas qui exigent l'Opération Césarienne, &c.* insérées dans le Supplément au Journal de Médecine pour l'année 1770, page 75, devoient être suivies d'une Dissertation sur la manière la plus sûre de faire cette opération. Par occasion, vous m'avez devancé dans ce travail, & vous l'avez fait d'une manière si lumineuse, que je me suis souvent félicité qu'elle n'ait pas fait une troisième partie de mon Mémoire, comme naturellement elle devoit le faire. Je prendrai cependant, Monsieur, la liberté de blâmer la future enchevillée que vous fîtes à votre malade, & que vous jugez sans doute nécessaire pour cette opération. La figure fémi-lunaire que la plaie des parties extérieures semble toujours prendre après l'extraction du *fœtus*, ne me paroît point une raison pour l'exiger ; & M. Pibrac rapporte

dans son excellent Mémoire sur l'abus des futures, inféré dans le précieux Mémoire de l'académie royale de chirurgie de Paris, Tome IX, petit in-12, pages 7 & 8, des Observations qui m'ont paru prouver qu'on peut se passer, dans ce cas, de future, & même qu'il pourroit être dangereux d'en faire. Je ne sçais si les mouvemens convulsifs dont votre malade fut prise quand vous lui en faisiez, ne pourroient point leur être attribués? Quoi qu'il en soit, je laisse à juger de la cause de cet accident à la sagesse de vos réflexions, & je vous proteste, Monsieur, que je me trouverai toujours très-honoré quand il vous plaira de m'en adresser quelques-unes sur telle branche de l'art qu'il vous plaira; car, comme vous, je n'ai rien tant à cœur que ses progrès.

En revenant à votre Lettre, je vois que dans les plaies plates où il y a des os à découvrir, vous préférez au plumaceau *un linge propre & mollet, coupé suivant l'étendue de la dénudation*; non-seulement, comme vous, Monsieur, je suis de cet avis dans ce cas, mais même encore dans les plaies les plus profondes, soit qu'il y ait dénudation des os, ou qu'il n'y en ait point; & je crois qu'un Mémoire qui traiteroit fort au long des avantages du linge-éfilé sur la charpie pour le pansement des plaies, ne pourroit être que très-utile.



R É F L E X I O N S

Thérapeutiques tendant à faire distinguer le Sarcocèle & l'Hydrocèle par épanchement de la seconde classe ; par M. BURON, maître en chirurgie de Tarbe en Bigorre, démonstrateur, & ci-devant chirurgien aide-major des armées & hôpitaux du roi, résident à Ibos.

L'invasion des parties contenues du bas-ventre, l'infiltration ou l'épanchement des liquides, entre quelque'une des tuniques qui composent le scrotum, nous donnent autant d'espèces de maladies différentes qui en imposent souvent à ceux qui ne sont pas versés dans leur traitement ; c'est en leur faveur que je publie ces réflexions, & je ne rougirai pas d'avouer que j'ai été trompé moi-même avec tout le conseil que j'avois. Qu'il seroit à souhaiter que tous les praticiens qui écrivent, fissent un aveu sincère de leurs fautes ! cette conduite pourroit rendre de grands services à l'humanité. Les hernies complètes, qu'elle que soit leur masse, se connoissent par leur surface unie, placées plus près de la peau. Elle en est distendue ; d'ailleurs leur mollesse, la promptitude de leur naissance, les accidens qu'elles peuvent avoir produits dans le cours de leur ancienneté,

comme des nausées, vomissement, hoquet & autres : rien ne peut les faire confondre avec les tumeurs humorales, à moins qu'elles ne s'en trouvent compliquées.

Les hydrocèles par infiltration, portent avec elles, par leur transparence, la conviction de leur caractère.

Les hydrocèles par épanchement de la première classe, se distinguent encore, en ce que la tumeur paroît plus longue & bosselée, s'étendant jusques à l'anneau; elle est moins dure. La verge ne diminue point. Je n'ai rien à ajouter aux signes caractéristiques que les auteurs en donnent, & que j'ai eu occasion de trouver véritables.

L'histoire que fit le P. Mazeré, Jésuite, à M. Dionis, de ce monstrueux sarcocèle du Malabou, qui peut-être n'étoit qu'un hydrocèle par épanchement, a fait tant d'impression chez les gens attachés à l'art de guérir dans nos campagnes, que la plupart, au seul aspect d'une tumeur considérable au scrotum, sur-tout si elle est dure, que la peau conserve ses rides, que l'on soupçonne qu'elle a été occasionnée par une cause externe, tout les induit à croire que c'est un sarcocèle; & ils ajoutent qu'il est carcinomateux, si la liqueur que filtrent les glandes sébacées de la peau, irrite légèrement les parties adjacentes, pour occasionner un prurit; & enfin le cancer est

confirmé, lorsque le séjour du fluide donne des picotemens que l'on prend pour des douleurs lancinantes.

Je ne suis pas Pyrrhonien ; la vénération que j'ai pour les auteurs qui nous enseignent comment ces excroissances se forment, les vicissitudes que nous voyons prendre à nos fucs trop abondans ou viciés, comme dans les loupes, polypes, cancers occultes ou goîtres énormes, lorsque les vaisseaux manquent de ressort, & que la lymphe nourricière tend à la concrétion en stagnant dans ses follicules, huit mamelles cancéreuses que j'ai amputées, m'ont convaincu de cette vérité. Nous devons même être étonnés de ne pas trouver dans cette partie, des accumulations plus fréquentes ; mais je mets à l'écart ces digressions théoriques, pour démontrer les erreurs que l'on peut commettre sur le sujet que je traite.

L'expérience me prouve que, dans plusieurs cas, ce que l'on prend souvent pour des farcocèles, ne sont que des hydrocèles enkystés de la seconde classe ; je parle de cet épanchement aqueux qui se forme entre le cordon des vaisseaux spermatiques & la surface interne de la tunique vaginale : celle que M. Garengéot auroit cru imaginaire, à force d'être anatomiste, s'il ne l'avoit rencontrée une fois, dit-il, dans sa pratique. M. Lafaye, dans ses Remarques
sur

sur les opérations de Dionis, démontre la possibilité de cette maladie, d'après l'anatomie la plus exacte; mais il n'en donne pas d'exemples.

M. Alex Monro, qui s'étend beaucoup sur la structure du scrotum & de ses maladies, dans un Mémoire inséré parmi les ouvrages de la société d'Edimbourg, se plaint du peu d'observations qu'il y avoit de son tems dans cette partie de la chirurgie.

Je ne sçai par quel hasard je me suis trouvé tant de fois à même de vérifier par mes yeux une maladie que l'on croit être si rare. Voyons si, d'après la structure connue des parties, nous pourrions donner quelque teinture des causes.

Tous les anatomistes sçavent que la tunique vaginale, cette production du péritoine, qui s'allonge avec le crémaster à travers l'ouverture de l'oblique externe antérieurement, a deux surfaces; l'une externe, que cette expansion musculieuse ceint en partie, & qui s'y attache par des feuillets celluloux interposés, qui descendent de concert pour aller s'épanouir sur plus d'un tiers de la partie supérieure & externe du testicule, & former la tunique étroite de certains auteurs. La surface interne embrasse exactement le cordon, à l'exception néanmoins d'un tissu fin qui unit l'artère, la

veine spermatique & le canal déférent ; il est aisé de s'en assurer, comme je l'ai fait plusieurs fois, en y introduisant de l'air. Il est vrai que je n'ai jamais pu forcer la cloison entre le cordon & la paroi interne de la gaine ; on sçait encore que toutes les différentes parties molles de notre corps sont jointes les unes aux autres par un tissu cellulaire plus ou moins délié.

Ce tissu, comme le péritoine, la plèvre & autres membranes, laisse échapper à travers ses porosités, la partie la plus aqueuse de notre sang, pour tout lubrifier ; cette liqueur devenue plus abondante dans un état contre nature, soit à raison de la perversion de nos fluides, ou à l'occasion des coups, chutes, compressions ou froissemens des solides qui causent leur atonie, s'épanche entre les tuniques, & détruit leur cohésion naturelle en les rendant susceptibles d'extension, avec plus de facilité que ne fait le scapel entre les mains les plus adroites. Tous les physiciens sçavent les effets surprenans que l'eau produit sur les coins pour fendre les rochers les plus durs ; pourquoi s'étonner donc de la distension de nos membranes par cet élément ? Il est vrai que l'épaisseur & la dureté du kyste forment un contraste que je n'entreprendrai pas d'expliquer, ne pouvant rien donner de satisfaisant là-dessus.

Tous les auteurs conviennent que , dans les hydrocèles par épanchement de la seconde classe , le cordon , l'épididyme & le testicule , se trouvent pêle-mêle avec les eaux ; rien n'est si vrai , comme je vais le prouver par les observations suivantes.

PREMIER CAS. Quoique celui-ci ne prouve pas encore ce que je viens d'avancer , je le place ici parce qu'il a commencé à me desfiller les yeux sur les sarcocèles dont on veut trop multiplier l'espece.

Un chirurgien du fauxbourg de la Raval , près du fort Saint-Philippe , dans l'isle de Minorque , lorsque j'étois chirurgien aide-major de l'armée qui en faisoit le siège , me fit voir , après la reddition de cette place , un garçon meunier de son endroit , qui portoit depuis long-tems une tumeur au scrotum , dont le volume étoit considérable ; sa figure sembloit être plus orbiculaire que cylindrique ; elle étoit dure ; la peau conservoit une partie de ses rides ; la verge paroissoit à peine ; les douleurs ne se faisoient sentir que par le poids , parce qu'il ne portoit pas de suspensoir ; un médecin de Mahon , dont le nom n'est plus présent à ma mémoire , non plus que celui du chirurgien , étoient dans la persuasion que c'étoit un sarcocèle , une masse charnue ; je ne connoissois alors ces maladies que par la théorie ; je crus cependant y distinguer une fluc-

tuation fourde & profonde, & je conclus à la fin de la discussion que j'eus avec ces consultans, qu'il me fût permis d'y porter un trocar ; ils y consentirent : il en sortit environ deux livres d'eau visqueuse, & le sarcocèle disparut. J'ai toujours cru que c'étoit un hydrocèle par épanchement de la seconde classe, ne fut-ce qu'à raison de la résistance que je trouvai en entrant dans la poche ; cette cure ne fut sans doute que palliative : elle eût été radicale, si j'eusse fendu le scrotum.

II^e CAS. M. Cazanave, docteur en médecine, résidant à Borderes près de Tarbes, me fit appeller, le 18 Janvier 1758, pour me faire voir le nommé Bascou, de son endroit, âgé d'environ soixante ans, qui portoit depuis long-tems une tumeur considérable au scrotum ; cette tumeur avoit la même figure, & à-peu-près le même volume que celle du meunier dont je viens de parler ; la dureté étoit même plus considérable, jusques au point que nous ne pûmes jamais y distinguer aucune fluctuation ; la verge s'enfonçoit comme un nombril ; le cordon ne paroissoit point gonflé : on y voyoit encore des rides à la peau, & le testicule ne se faisoit point sentir dans la tumeur ; mais celui du côté opposé, étoit dans son état naturel, & comme dans une presse, à quatre travers de doigt au-dessous de l'an-

neau. La nécessité d'opérer étoit manifeste ; mais quand, & comment, formoit deux difficultés. Cet homme venoit d'essuyer une fluxion de poitrine, il venoit d'être saigné neuf fois, & purgé cinq ; il étoit d'une foiblesse extrême : je demandai du tems, mais je ne pus en obtenir ; il fallut prendre jour pour l'opération. Ce fut le vingt-deux que nous nous assemblâmes, MM. Cazanave, Darieux, Pambrun & Larré, mes confreres. Malgré le soupçon que j'avois que ce pouvoit être un épanchement aqueux, la dureté nous en imposa à tous ; nous convînmes unanimement que c'étoit une excroissance squirrheuse, & la castration fut décidée. Je liai le cordon avec une aiguille à anévrisine, & je le coupai à deux travers de doigt au-dessous de la ligature. J'enlevai bien facilement la masse par la dissection ; je pansai mon malade avec de la charpie brute & fine, pour remplir les vuides des compresses, & je me servis du spica pour bandage : l'artere de la cloison avoit donné si peu, que nous crûmes tous qu'il n'étoit pas nécessaire de la lier. Notre opération faite, nous examinâmes ce corps étranger ; je le fendis tout du long ; sa dureté le rendoit presque inaccessible au bistouri. L'eau me jaillit au visage, il en sortit plus d'une livre ; elle étoit claire, mais visqueuse. La poche étoit blanche ; on y observoit des lignes

orbiculaires de distance en distance. J'ai fait la même observation sur toutes les poches aqueuses que j'ai ouvertes; le cordon, l'épididyme & le testicule étoient dans leur état naturel.

Je restai la nuit sur le lieu; mais à peine fus-je couché, qu'on vint me chercher pour voir mon malade qui se mouroit; je le trouvai en effet dans des mouvemens convulsifs & des lipothymies, flottant entre la vie & la mort; &, pour comble de malheur, l'hémorragie donnoit beaucoup. Je fus obligé de défaire le bandage & de lier le vaisseau; son sang étoit trop séreux pour former un caillot; je relâchai même la ligature du cordon, en comprimant l'artère spermatique sous l'arcade du pubis, comme j'ai vu depuis que M. Goulard le recommande. Ce malheureux guérit néanmoins à force de secours, mais avec un testicule de moins, que nous aurions pu lui conserver sans l'exposer au danger de la castration.

III^e CAS. Je fus appelé, le 14 Octobre 1758, à Viellecontal, à une lieue au-delà de Rabastens, pour voir le nommé *Croft*, qui étoit attaqué de la même maladie que celle qui a fait le sujet de l'observation précédente. Cet homme n'étoit âgé que de quarante ans, & il avoit une jeune femme. Quoique je n'eusse pas plus de conviction

pour un épanchement à raison de la dureté, j'avois l'expérience devers moi ; d'ailleurs la circonstance de deux jeunes époux , la tristesse que je voyois peinte sur leurs fronts par les allarmes de la castration que l'on avoit annoncée , me déterminèrent à faire tous mes efforts pour leur conserver cet organe précieux ; j'y réussis en fendant le scrotum tout du long , en présence de MM. Garderes, Abedeille, Lacome & Laporte , maîtres en chirurgie de l'endroit ou des environs ; il en sortit beaucoup d'eau claire & visqueuse ; le cordon qui n'étoit pas gorgé du côté de l'anneau, ne le fut pas dans le reste de son étendue ; tout se trouva sain.

Je levai l'appareil le lendemain ; je me servis de bourdonnets plats & fins, imbibés avec de l'eau-de-vie simplement, & bien exprimés , que j'appliquai sur le cordon ; des plumaceaux garnis d'un digestif un peu pourrissant par-dessus pour établir une sup-puration. Ce malade fut pansé par son chirurgien , qui m'apprit un mois après que la cicatrice étoit faite.

IV^e CAS. Il y a environ huit ans que je fus appelé à Pau en Béarn , par M. Quidel, maître en chirurgie de cette ville , & que j'avois connu aide-major aux armées de Flandres , pour voir un officier Espagnol qui venoit de l'Amérique avec une tumeur

semblable aux précédentes , mais ayant moins de volume & de dureté. Je ne sçai s'il nous trompa en nous assurant qu'il n'avoit contracté aucune gonorrhée dans ce nouveau monde. Nous y sentîmes une fluctuation profonde; nous convînmes de fendre le scrotum ; il fut fendu avec beaucoup de dextérité par le sieur Quidel ; il en sortit environ demi-livre d'eau claire. Le cordon & le testicule qui demeurèrent à sec , se trouverent dans leur état naturel. Il pansa son malade selon la méthode ordinaire , & le guérit dans moins de trois semaines de tems.

V^e CAS. M. Dintrans, Visquier de la ville de Tarbes, portoit depuis environ quatre ans une tumeur au scrotum, semblable aux précédentes , à l'exception qu'elle étoit conique & que le cordon paroissoit gonflé du côté de l'anneau ; un froissement contre l'arçon d'une selle en étoit la cause. Il se plaignoit d'une douleur gravative ; on y sentoît un fluide épanché extrêmement profond. Je lui proposai l'opération comme l'unique ressource, c'est-à-dire la section , ou tout au moins la ponction ; mais un médecin de ses amis favorisa l'averfion qu'il avoit pour le fer , en le flattant du doux espoir de guérir par les douches minérales. Il traîna plus d'un an dans ce pitoyable état , sans rien oser entreprendre ; il étoit

âgé de plus de soixante ans, d'une maigreur & d'une foiblesse extrêmes, ne pouvant plus se traîner, lorsqu'il se détermina enfin à se faire opérer, & encore ne fut-ce que sous les conditions expresses que je ne me servirois que de la pierre à cautere : il fallut tout promettre & tenir.

Affisté de M. Duco, mon confrere, chirurgien major de Barèges, dont la réputation est connue, & de M. Rebeillé, docteur en médecine, & praticien célèbre de la ville de Tarbes, j'appliquai une traînée de ce caustique tout le long de la tumeur, extérieurement ; j'incisai sur le scarre, ensuite il en sortit une certaine quantité d'eau bourbeuse. Les tuniques avoient contracté une épaisseur considérable ; elles étoient même comme macérées, & nous en enlevâmes plusieurs fragmens avec les doigts ; nous touchâmes cependant le testicule & le cordon profondément, & je le pansai à nud : après la chute de l'escarre, la régénération des substances perdues se fit. Les forces, l'embonpoint qui commençoient à revenir, la cicatrice achevée, tout nous annonçoit une guérison prochaine, lorsque le malade, indocile au régime prescrit, éprouva une indigestion ; la fièvre s'alluma : il parut alors un fungus, à travers le peu de plaie qui restoit à cicatrifer supérieurement, il fut extirpé. Mais la fièvre qui paroissoit moins

symptomatique qu'essentielle d'un caractère putride, ne céda point à quatre ou cinq purgatifs : tout fut en empirant ; & le malade mourut cinq semaines après l'opération, contre son attente & la nôtre. Cette maladie étoit sans doute de la seconde classe par épanchement, mais avec la différence que la grande épaisseur des enveloppes formoit cette complication que l'on appelle *hydrosarcocèle*, qui ne devoit pas cependant être semblable à celle dont M. Goulard fait mention dans ses Observations pratiques sur les Maladies vénériennes ; en ce qu'il dit qu'il enleva la masse par la dissection, en la séparant des vaisseaux spermatiques & des parties voisines. Il falloit donc que cette tumeur eût un pédicule ? Ce grand chirurgien qui a enrichi la chirurgie des topiques dont je me sers tous les jours avec succès, auroit rendu un grand service aux amateurs de l'art, s'il eût décrit avec plus de précision les adhérences de ce corps étranger, & s'il leur eût appris comment il put conserver le testicule.

VI^e CAS. Il y a environ quatre ans que M. l'abbé Dintrans, de Tarbes, neveu de celui qui a fait le sujet de l'observation précédente, me fit appeller pour me faire voir une tumeur au scrotum, occasionnée par un heurt violent contre un corps dur ; la date étoit d'environ deux ans. Cette tumeur

étoit cylindrique & bosselée de la longueur de plus d'un empan ; elle s'étendoit jusques à l'anneau ; la verge étoit dans son état naturel, & l'on pouvoit toucher le testicule dans la tumeur, qui étoit moins dure que toutes les autres que j'avois vues, la fluctuation y étoit manifeste ; l'opération fut décidée. Je fendis le scrotum en présence de M. Rebeillé cité plus haut, & de M. Larrey, mon confrere, & lieutenant du premier chirurgien du roi à Tarbes ; il en sortit environ une livre d'eau claire & un peu visqueuse ; nous vîmes le cordon, mais le testicule ne parut pas, quoique jeussé porté mon bistouri jusqu'à la fin du sac. Je ne sçai si cette maladie, qui étoit de la première classe par épanchement, n'auroit pas pu passer à la seconde, lorsque le liquide contenu auroit rompu la digue que forme la cloison. C'est l'unique hydrocèle que j'aie vu de cette espece ; & j'observerai ici, que, lors de la suppuration, il se forma des sinus dirigés du côté de la surface externe du testicule, que je fus obligé de dilater : c'étoit sans doute des cellules, qui, quoique abscondées, ne faisoient pas un tout avec le foyer. Cependant le malade fut radicalement guéri dans moins d'un mois de tems.

VII^e CAS. Le nommé *Berdot*, de la ville d'Ibos près de Tarbes où je réside, étoit atteint depuis long-tems d'une tumeur au

scrotum : on pallioit cette maladie par la ponction que l'on réitéroit trois ou quatre fois l'année. A la dernière de toutes, le scrotum se gonfla prodigieusement, en venant d'être évacué ; le testicule avoit été pincé sans doute, quoique ce fût un grand chirurgien qui l'avoit toujours opéré, & dont la mémoire me sera chère à jamais. L'inflammation, la douleur, la tension, tout annonça un dépôt que j'ouvris d'abord que j'y apperçus de la fluctuation ; il en sortit beaucoup de pus ; le foyer bien ouvert, je vis le testicule qui avoit le volume d'un œuf de poule. La membrane albuginée ne pouvoit plus porter ce nom, elle étoit plutôt livide que blanche, & j'y sentis une fluctuation manifeste. Je pris un petit bistouri dont je me sers pour le bubonocèle, & j'en fis l'ouverture ; j'oubliai le respect que les anciens portoient à cet organe ; je dilatai avec des ciseaux, sur lui comme sur ces membranes communes ; il en sortit près de demi-verre de pus sanieux. Je le pansai avec toute la délicatesse qu'il exige, mais toute sa substance se laissa écouler par la suppuration, & les débris de sa membrane s'affocierent dans la régénération avec les parties voisines : tout fut consolidé & cicatrisé sans accidens dans moins d'un mois de tems. Je ne puis citer d'assistans dans cette cure que mes élèves.

VIII^e Cas. Un autre paysan du même endroit, nommé *Lamane*, étoit atteint de la même maladie. Je fus appelé pour me joindre avec M. Marcaffies, son chirurgien ordinaire. La fluctuation se faisoit sentir, quoique ce fût un hydrocèle de la seconde classe. Nous lui proposâmes la ponction pour le soulager, ou la section du scrotum pour cure radicale; la terreur s'empara de son esprit, en entendant parler d'opération: quelqu'un lui fit entendre qu'il pourroit guérir avec quelque emplâtre. Il fut trouver un châtreur que nous avons à Ger, à une lieue d'ici, nommé *Placin*, qui descend en ligne directe d'une famille distinguée pour arracher des testicules, depuis deux ou trois générations. Au seul aspect de cette tumeur, Placin envoie chercher sur le champ quatre gros estaffiers qui étoient faits au manège; on amusa cet homme, pendant qu'on dressoit l'échafaud dans la chambre voisine, où il fut emmené & couché de force; le pauvre diable eut beau gesticuler & crier qu'il n'étoit-là que pour chercher un emplâtre; tous furent sourds à sa voix: il fut lié, garrotté, & châté malgré lui. Mais sans doute, l'artiste n'ayant pas sçu disséquer la tumeur, il l'ouvrit après avoir fait la ligature, & l'eau jaillit fort haut. Ce malheureux resta deux ou trois jours sans pouvoir donner de ses nouvelles à sa femme éplorée; ne sçachant

ce que cet homme étoit devenu, on fut le trouver enfin entre les mains de son opérateur, presqu'agonisant : je suis étonné comment des attentats pareils, qui font horreur à l'humanité, peuvent rester impunis.

IX^e CAS. Sur une infinité d'occasions que j'ai trouvées depuis vingt-cinq ans que j'exerce la grande chirurgie ; pour me convaincre de la solidité des observations précédentes, celle-ci me paroît assez frappante pour la mettre au jour avec toutes ses circonstances.

M. Dubarri, docteur en médecine, résidant à Antis, me fit appeller, le 13 Juin de cette année, pour le nommé *Loustan* de Ciutat, à une lieue au-delà de Baigneres ; c'étoit un homme âgé d'environ cinquante-sept ans, qui portoit depuis dix ans une tumeur au scrotum, qui avoit fait des progrès insensibles & considérables, sans qu'il pût se ressouvenir de la cause. Sa grosseur étoit monstrueuse ; je n'exagérerai pas en disant que c'étoit un malabou, d'après le portrait que l'on en donne. Sa figure tenoit de la conique & de l'orbiculaire, quoiqu'elle montât fort haut ; le cordon n'étoit pas gonflé au-dessus ; sa verge étoit comme annéantie, & la peau ne conservoit presque plus de rides : sa dureté, un prurit qui avoit précédé les douleurs lancinantes que cet

homme disoit ressentir, tout annonçoit à M. Dubarri & à MM. Dular & Laferranderie, maîtres en chirurgie du même lieu, un sarcocèle devenu carcinomateux, ce qui les faisoit beaucoup insister sur la castration & la dissection de la masse; j'avoue que j'aurois donné dans leur sens, si je n'y avois été trompé. Dans cette circonstance, je proposai à ces Messieurs un parti qui leur parut raisonnable; c'étoit de commencer par fendre le scrotum, dans la sécurité où j'étois qu'il y avoit du fluide épanché: les meilleurs praticiens savent combien il faut d'habitude pour le distinguer dans les cas douteux; j'ajoutai qu'au moyen de cette section, nous verrions tout à découvert; que je retrancherois ce qu'il y auroit à retrancher, & j'armai mon aiguille à anévrisine en conséquence. Je plongeai tout de suite, suivant ma méthode ordinaire, un grand bistouri droit au haut de la tumeur & à la partie latérale externe, sans faire pincer la peau, comme certains auteurs le recommandent mal-à-propos; cette précaution ne sert qu'à augmenter les douleurs du malade, & allonger le tems de l'opération: je la fis tendre au contraire, en rapprochant le fluide par la pression; c'est à force d'opérer qu'on simplifie le manuel. J'entrai dans la poche aqueuse, & j'arrivai d'un seul coup, comme je le fais toujours,

176 RÉFLEXIONS THÉRAPEUTIQUES

jusqu'à la fin du vuide. Il en sortit une quantité prodigieuse d'une liqueur rousseâtre, qui jetta les assistans dans l'extase ; les membranes affaîssées, le cordon & le testicule, tout se trouva sain. Je pansai mon malade comme les précédens, avec un troussel-bourse, une espece de suspensoire où je laisse un trou ; je ne me fers jamais du spica dans ces opérations, parce qu'il est moins nécessaire qu'embarassant pour les pansemens. Cet homme fut opéré & pansé dans une minute ; guérit, & reprit ses fonctions ordinaires, qu'il avoit été obligé d'abandonner depuis long-tems, dans moins d'un mois, sous la conduite de son chirurgien ordinaire ; il n'y a que quinze jours que j'ai eu occasion de le voir à Bagnères, M. Dubarri, & tous les chirurgiens de cette ville présens, nous trouvâmes le scrotum dans son état naturel.

Puisque tout ce que je viens d'avancer ne tend qu'à prouver que la dureté que l'on trouve dans les tumeurs, paroît souvent un signe équivoque entre les tumeurs enkystées & les squirrhes, je ne sçaurois passer sous silence deux autres cas, qui, au local près, ont beaucoup de connexité.

X^e CAS. La femme de Cosmébée, du lieu d'Argellés en Roussillon, vint me consulter, le 17 Mai 1754, à Collioure, lorsque j'étois chirurgien major de cet hôpital.

pital militaire , pour me faire voir une tumeur extrêmement dure , qui occupoit tout l'hypocondre droit , presque toute la région lombaire , & s'étendant jusqu'au centre de la région ombilicale ; la moitié de l'abdomen paroissoit enfin squirrheux , sans éminence ni changement de couleur à la peau. La date de cette tumeur étoit ancienne ; cette femme étoit maigre & extenuée , son visage étoit pâle & basané , sans fièvre cependant , ne sentant d'autre douleur qu'un mal-aise que le poids lui occasionnoit ; elle avoit mis deux enfans au monde , quoique dans cet état , & ses couches avoient été heureuses. M. Clausels , docteur en médecine , qui étoit son voisin & son parent , étoit dans la réelle persuasion que le foie & le mésentere étoient squirrheux ; il avoit employé dans le traitement de cette maladie tous les remèdes les mieux indiqués ; je n'ajoutai qu'un emplâtre des quatre gommés pour topique. Il s'étoit écoulé environ six semaines , lorsque M. Clausels m'envoya lui-même un exprès , pendant la nuit , à toute bride , pour me prier de me rendre chez cette femme ; heureusement le messager scût me dire que cette femme étoit appuyée contre la fenêtre qui donnoit sur la rue , pour voir un cavalier qui passoit , lorsqu'elle tomba sur le plancher sans connoissance ni

mouvement ; il me vint dans l'idée que cette tumeur n'étoit qu'une hydropisie enkistée, je pris mon trocar, & je me rendis tout de suite ; la distance n'est que d'une lieue. Je trouvai cette femme sans parole & presque sans pouls ; elle étoit entre les mains de son directeur qui l'exhortoit à la mort ; j'examinai son ventre, M. Clausels & son chirurgien ordinaire présens. Je m'aperçus que la dureté avoit fait place à la mollesse, avec une ondulation manifeste ; je fis presser le ventre sur le champ par deux aides, les momens étoient précieux. Je portai mon trocar plus haut que je n'aurois fait, parce que la malade étoit enceinte de cinq mois. Il en sortit environ huit livres d'eau mucilagineuse comme de la décoction d'althéa ; le pouls & la parole reparurent à mesure que les gros vaisseaux qui avoient été comprimés sans doute tout à coup, s'allégèrent ; elle guérit, & accoucha heureusement à terme d'un gros garçon ; & je la laissai au mois de Juin 1757, en quittant le Roussillon, en parfaite santé.

XI^e CAS. M. Borda, docteur en médecine, & pensionné de la ville de Lembeye en Béarn, me fit appeler, il y a un an, pour voir le nommé *Monde*, de cette ville, qui se plaignoit depuis quelque tems d'une pesanteur vers l'hypocondre droit

qui avoit succédé à une dureté qu'il y avoit ressentie , sans être faillante ; ce malade n'avoit eu d'autre accident qu'une fièvre lente qui subsistoit , & qui le conduisoit au marasme , sans pouvoir en assigner la cause. Les gens de l'art qui le voyoient n'étoient pas d'accord entr'eux ; les uns vouloient qu'il y eût un fluide épanché , & les autres n'en vouloient point. Je fus appelé pour être expert , & chargé de l'opération : l'ondulation sensible ne pouvoit pas en imposer. L'appareil prêt , je portai mon trocar , en présence de tout ce qui compose les trois parties de la thérapeutique de cette ville , au lieu de nécessité , qui étoit à trois travers de doigt au-dessous de la dernière des fausses côtes , après avoir fait ramasser le liquide par la situation du malade & la pression des mains de deux aides. Il ne sortit par la canule qu'environ deux cuillerées de pus épais , avec une exhalaison explosive , si puante , qu'elle donna la chasse à une partie des assistans ; j'armai tout de suite une longue lancette au défaut de la canule crénelée du trocar , je la plongeai à travers les parties contenant du bas ventre en labourant. Je dilatai haut & bas avec des ciseaux & en travers ; je fis une section d'environ six travers de doigts ; nous vîmes alors sortir le pus à gros bouillons ; j'entrai dans le ventre avec deux

doigts , je touchai la partie inférieure du grand lobe du foie , & le colon qui alloit former son arc , sans pouvoir distinguer si c'étoit à travers le kiste. La couleur & la consistance du pus étoient semblables à la lie du vin la plus épaisse ; on en remplit un plat qui contenoit six livres. Je pansai mon malade avec des gros tampons de charpie fine bien liés & assujettis , l'appareil & le bandage ordinaires. Je levai cet appareil le lendemain , il en sortit beaucoup de pus encore ; je garnis les bourdonnets & plumaceaux d'un digestif animé , & je recommandai au chirurgien ordinaire de suivre la même méthode , & de faire des injections détersives avec une seringue à lavemens, en donnant la situation au malade , pour que tout reffortit. La plaie fut consolidée dans cinq semaines de tems à ce que j'appris , & le malade n'a pas eu de récidive ; il jouit enfin d'une parfaite santé, ce qui vient de m'être confirmé récemment.

J'aurois encore plusieurs observations à donner sur la même matière, dont les succès ont été aussi heureux , si je ne craignois de me rendre trop prolix. Si je n'ai pas marqué date par date l'état de tous les différens malades que j'ai opérés , comme on est dans l'usage de le faire ; c'est parce qu'ils se sont trouvés presque tous à une

distance éloignée de quatre, cinq ou six lieues, & mes occupations ne me permettoient pas de les avoir sous les yeux : mais, si l'on doute de ce que j'avance, il sera aisé de s'en instruire par les témoins que je cite.

Je sçais que les praticiens distingués ne trouveront rien de nouveau ici ; ils n'ignorent pas que la section du scrotum est préférable à la ponction pour une cure radicale, lorsque l'existence d'un fluide épanché n'offre plus de doute, mais ils sçavent que les cas rares ne sçauroit être assez constatés. Ils sçavent encore que ce n'est pas l'élocution seule, fût-elle jointe à la plus grande érudition, qui guérit les malades, qu'il faut des faits ; plus ces faits sont heureux, plus ils nous éclairent & nous enhardissent, pour répéter les moyens qui ont réussi, toutes choses égales, pour secourir d'autres malheureux atteints des mêmes infirmités.

O B S E R V A T I O N

*Sur une Plaie contuse de l'Œil ; par
M. BOURIENNE, chirurgien-major
des armées du roi, &c.*

Personne n'ignore la délicatesse des organes de la vue ; leur structure les rend

extrêmement sensibles; & leur précieux usage a excité de tout tems l'étude réfléchie des maladies qui les affectent. On voit dans les différens auteurs, des morceaux épars sur leur traitement; &, depuis un siècle, on a publié nombre d'ouvrages qui ont augmenté de beaucoup nos connoissances sur cette matière: mais combien n'avons-nous pas encore à désirer! Il paroît que les auteurs n'ont pas eu de fréquentes occasions d'observer les accidens graves qui résultent des contusions & des plaies contuses de ces organes, du moins sont-ils très-courts sur la description qu'ils en donnent. Antoine Maître-Jean en fait un chapitre succinct, Saint-Yve en parle très-peu. J'ai cru qu'il ne seroit pas inutile de présenter au public cette observation.

Un sergent du régiment de Languedoc fut apporté à l'hôpital de Bastia, en 1766, ayant reçu un coup de fleuret, dont le bouton étoit cassé, au petit angle de l'œil droit; le coup fut porté avec tant de vitesse, que les paupières, les tuniques de l'œil & le nerf optique, firent très-contus. Deux heures après le coup reçu, il survint un gonflement si considérable aux parties lésées, que l'œil devint saillant & sortoit de l'orbite. Mon premier soin fut de faire faire des saignées répétées du bras, d'employer les cataplasmes anodins sur l'œil pour ralentir les pro-

grés du gonflement inflammatoire de cet organe & des parties adjacentes; malgré les soins les plus méthodiques dans les premiers tems, je ne pus parvenir à faire rentrer le globe de l'œil dans la fosse orbitaire. La tension & le gonflement subsistoient; des douleurs vives & une grande pesanteur de tête me faisoient appréhender pour les suites. Comme le sujet étoit jeune, fort & pléthorique, je lui fis faire deux saignées du pied; j'en vins à celle de la jugulaire, elle produisit un bon effet, qui fut secondé par les boissons rafraîchissantes nitrées, les tisanes émulsionnées, & par les lavemens: la douleur de l'œil étoit moindre, la tête toujours lourde & pesante, & le globe de l'œil avoit augmenté de volume au point de me faire craindre la mortification: la forte commotion qui avoit résulté du coup, me faisoit craindre des suites funestes. Les personnes de l'art, consultées sur l'état du blessé, conseillèrent l'extirpation de l'œil. L'état inflammatoire des parties, les grandes douleurs me firent suspendre l'opération, espérant, d'ailleurs, que les effets des moyens dont j'ai fait mention ci-dessus, feroient diminuer ou disparaître les accidens; en effet, au bout de huit jours, le calme succéda à l'orage; le gonflement du globe de l'œil & des parties adjacentes diminua, la suppuration s'établit. Je portai mes soins à

empêcher qu'elle ne détruisit les paupieres ; je devois chercher à en conserver assez pour recouvrir l'œil & pour éviter la grande difformité. Je fis succéder aux cataplasmes anodins, & aux bains dont j'avois fait usage, un collyre composé avec l'eau-rose & le blanc d'œuf ; ce remède fut renouvelé cinq fois par jour ; j'employai sur les bords des paupieres contuses & déchirées, un cérat de Saturne avec la tutie, ce qui prévint la grande déperdition de substance qui seroit arrivée. Le globe de l'œil affaîssi & rentré dans l'orbite, je mis en usage les collyres résolutifs ; tous les accidens dont j'ai parlé, furent dissipés le vingt-quatrième jour ; au bout de deux mois, le blessé fut entièrement guéri, & perdit la vue de cet œil.

Le fleuret qui avoit porté le coup étoit cassé inégalement, & avoit été porté obliquement du petit angle sur la partie latérale du globe, & avoit pénétré dans le fond de la fosse orbitaire ; la commissure des paupieres étoit déchirée, ainsi que le muscle abducteur ; le nerf optique avoit été contus sans déchirement des arteres, n'y ayant point eu d'hémorragie. Le gonflement subit des muscles de l'œil, & l'engorgement de tous les vaisseaux de cet organe ou qui l'environnent, occasionnerent l'extension du nerf optique, & chasserent, par degré, le globe de l'orbite ; quoique très-gonflé, il

n'avoit presque point changé de couleur, & je n'apperçus point que les humeurs intérieures en fussent troublées. Ce n'étoit pas sûrement le cas d'en venir à l'extirpation du globe de l'œil ; & l'observation dont j'ai fait le détail, n'est point semblable à celle dont parle Antoine Maître-Jean, page 280, rapportée par Joseph Couillard, d'un œil sorti entièrement de l'orbite, ne tenant presque plus, replacé, & ayant joui par la suite de ses fonctions, Antoine Maître-Jean n'ajoute point foi à cette observation, & dit, dans ces sortes de cas, qu'il n'y a point d'autre moyen à employer que l'extirpation ; cette observation peut être outrée : mais je ne serai jamais d'avis qu'on se presse d'en venir à cette opération.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

J U I N 1772.

THERMOMÈTRE.				BAROMÈTRE.		
Jours du mois.	A 6 h. du mat.	A 2 h. & demie du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	13 $\frac{1}{2}$	18	13 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11
2	12 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{4}$	11 $\frac{1}{2}$	28	28	28 1 $\frac{1}{2}$
3	12	17	12	28 2 $\frac{1}{2}$	28	28 2 $\frac{1}{2}$
4	13	19	14 $\frac{1}{4}$	28 2	28	28
5	14 $\frac{1}{2}$	18	12 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	28	28 1
6	11	18 $\frac{1}{2}$	15	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$
7	14	18 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{4}$	28 3	28 3 $\frac{1}{2}$	28 4
8	14 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$
9	13 $\frac{1}{2}$	19	13 $\frac{1}{4}$	28 3	28 3 $\frac{1}{2}$	28 4
10	12	18 $\frac{1}{4}$	14	28 4 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4
11	12 $\frac{1}{2}$	19	13 $\frac{1}{4}$	28 3	28 3	28 3
12	9 $\frac{1}{2}$	14	12 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3
13	10	17 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{4}$	28 3	28 2 $\frac{1}{4}$	28 3
14	10 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{2}$	13	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2
15	12	19 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{4}$	28 2	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$
16	12 $\frac{1}{2}$	22	17 $\frac{1}{4}$	28 1	28 1	28
17	16	22 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{4}$	28 1	28 1	28 2 $\frac{1}{4}$
18	18	22 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$
19	15 $\frac{1}{2}$	22 $\frac{1}{4}$	16	28 2	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$
20	16 $\frac{1}{4}$	22	17 $\frac{1}{2}$	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1
21	16 $\frac{1}{4}$	21	16 $\frac{1}{4}$	28 1	28 1 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$
22	15 $\frac{1}{4}$	21 $\frac{1}{4}$	16	28 3	28 3	28 2 $\frac{1}{4}$
23	17	23	18 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2
24	18	25	18 $\frac{3}{4}$	28 2	28 1 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$
25	17	25	19	28 3	28 2	28 2 $\frac{1}{4}$
26	19 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	23 $\frac{1}{2}$	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$
27	22	26 $\frac{1}{4}$	20	28 2	28	28
28	17 $\frac{1}{4}$	22	16	28	28 1 $\frac{1}{4}$	28
29	14	18	12 $\frac{1}{4}$	28	28	28 1 $\frac{1}{2}$
30	11 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{4}$	12 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{3}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$

ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	S-O. couvert, gr. pluie.	S-O. pl. couv.	Couv. pluie.
2	O. vent couv.	O. pl. nuag.	Beau.
3	O. nuages.	O. nuages.	Beau.
4	S-O c. per. pl.	S-O. c. nuag.	Beau.
5	S-O. couvert, pl. vent.	S-O. nuages.	Beau.
6	O-S-O. couv.	S-O. c. nuag.	Nuages.
7	O. nuages.	O. nuag. b.	Nuages.
8	O. c. nuages.	N-O. nuag.	Beau.
9	N-N-E. beau.	N-N-E. nuag.	Beau.
10	N. beau.	N. beau.	Beau.
11	O. beau.	O. b. nuag.	Beau.
12	N-E. nuag.	N-E. nuag.	Beau.
13	N. nuages.	N-N-E. nuag.	Beau.
14	N-N-E. nuag.	N-E. nuages.	Beau.
15	N-N-E. n. b.	N-N-E. beau.	Beau.
16	E-N-E. beau.	E. beau.	Beau.
17	E. nuag. c.	O. pl. nuag.	Nuages.
18	O-N-O. nuag.	N-O. nuag.	Nuages.
19	N-E. nuages.	E-N-E. pl. éc. t.	Couvert.
20	N-N-E. nuag.	N-N-E. n. éc.	Tonn. pluie.
21	O. nuag. pl.	O. nuag. pl.	Nuages.
22	N. nuages.	S-S-O. nuag.	Beau.
23	N-N-E. nuag.	N-E. nuag.	Beau.
24	S-O. b. nuag.	S-O. n. beau.	Beau.
25	N. b. nuag.	N-N-E. nuag.	Nuages.
26	N-E. b. nuag.	O-S-O. n. écl.	Nuages.
27	O. écl. tonn. pluie.	S. n. t. vent, pluie.	Ecl. tonn. pl.
28	S-O. c. pluie.	S-O nuages.	Beau.
29	S-O. pl. nuag.	S-O. nuag. pl.	Nuages.
30	N. couv. pl.	N. nuages.	Nuages.

188 OBS. MÉTÉOR. FAITES A PARIS:

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $28\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de $9\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du même terme. La différence entre ces deux points est de 19 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, marquée par le baromètre, a été de 18 pouces $4\frac{1}{4}$ lignes; & son plus grand abaissement, de 27 pouces $10\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de $6\frac{1}{4}$ lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du N.
 7 fois du N-N-E.
 5 fois du N-E.
 2 fois de l'E-N-E.
 2 fois de l'E.
 1 fois du Sud.
 1 fois du S-S-O.
 7 fois du S-O.
 2 fois de l'O-S-O.
 8 fois de l'O.
 1 fois du l'O-N-O.
 2 fois du N-O.

Il a fait 20 jours, beau.
 27 jours, des nuages.
 10 jours, couvert.
 12 jours, de la pluie.
 3 jours, du vent.
 4 jours, des éclairs & du tonnerre.

*MALADIES qui ont régné à Paris,
 pendant le mois de Juin 1772.*

La constitution putride qu'on avoit commencé à observer pendant le mois dernier a continué,

& a même paru prendre des accroissemens pendant ce mois ci : on a vu un assez grand nombre de fièvres putrides simples.

Il a régné, outre cela, beaucoup de fièvres intermittentes, la plupart double-tierces qui ont paru céder assez facilement aux évacuans, administrés dès le principe.

Enfin on a vu beaucoup de petites-véroles ; mais on n'a pas ouï dire qu'elles fussent fort meurtrières.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de Mai 1772 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

Nous avons eu très-peu de pluie depuis le 15 de Mars jusqu'au 20 du présent mois. Nos terres ensemenfées des grains de Mars en avoient grand besoin : le souhait du laboureur a été comblé par des pluies abondantes qui ont tombé à la fin du mois.

Le mercure dans le barometre ne s'est pas éloigné du terme de 28 pouces, jusques vers la fin du mois.

L'atmosphère a été froide tout le mois, si l'on en excepte les deux derniers jours. La liqueur du thermometre, qui avoit été observée, pendant plusieurs jours, au terme de 3 degrés dans la matinée, a monté, le 30, a celui de 16 degrés. Il y a eu néanmoins des jours d'orage : le tonnerre a grondé dès le 10.

Le vent est resté constamment au nord jusqu'au 19.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 16 degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur

190 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES

a été de 3. degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 13 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre, a été de 28 pouces 2 lignes, & son plus grand abaissement a été de 27. pouces 7 lignes. La différence entre ces deux termes est de 7 lignes.

Le vent a soufflé. 15 fois du Nord.
5 fois du Nord vers l'Est.
5 fois de l'Est.
5 fois du Sud vers l'Est.
2 fois du Sud.
4 fois du Sud vers l'Ouest.
3 fois de l'Ouest.
4 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 23 jours de tems couvert ou nuageux.

15. jours de pluie.

4. jours de tonnerre.

1 jour d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse à la fin du mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de Mai 1772.

La fièvre continue-putride a fait encore bien du ravage dans tout le cours de ce mois. Elle étoit plus inflammatoire que ci-devant, effet de l'opiniâtreté des vents du nord. Par cette raison, les saignées devoient être moins ménagées, pour préserver la tête & la poitrine des fâtes inflammatoires, qui contribuoient souvent à rendre la maladie funeste; mais cette complication ne devoit pas apporter d'obstacle à l'emploi des émétiques & laxatifs, presque toujours indiqués, après avoir suffisamment désempli les vaisseaux sanguins. Certains points de côté, loin d'être

aigris par les secousses du vomissement, ont été, au contraire, presque dissipés après l'effet d'un vomitif. Plusieurs malades ont eu des parotides qui ont été critiques en conséquence de la suppuration qui s'y est établie. Presque tous ont rendu des vers.

La petite-vérole s'est étendue ce mois dans les divers rangs des citoyens; mais elle n'étoit pas d'un mauvais caractère.

Nous avons eu des fièvres-tierces & double-tierces assez rebelles.

LIVRES NOUVEAUX.

Théorie nouvelle sur les maladies cancéreuses, nerveuses, & autres affections du même genre, avec des Observations pratiques sur les effets de leur remède approprié; par J. M. Gamet, avec cette épigraphe :

*Ufus & impigra simul experientia mentis,
Paulatim docuit.*

LUCR. Lib. V.

premiere Partie, contenant la théorie; seconde Partie contenant les Observations. A Paris, chez Ruault, 1772, in-8^o.

Préceptes de santé, ou Introduction au Dictionnaire de Santé, contenant les moyens de corriger les vices de son tempérament, & de le fortifier par le seul secours du régime & de l'exercice, ou l'art de conserver sa santé & de prévenir les maladies. A Paris, chez Vincent, 1772, in-8^o.



T A B L E.

<i>RECHERCHES sur les fièvres qui règnent le plus communément à Londres, second Extrait.</i>	Page 99
<i>Observation sur une Tympanite intestinale. Par M. de la Garde, méd.</i>	124
<i>— sur une Superpurgation qui a occasionné la gangrène. Par M. Dubruc de la Salle, méd.</i>	134
<i>— sur les Effets des pilules de Ciguë dans une maladie de la peau.</i>	139
<i>— sur un épanchement lymphatique. Par M. Clément, chir.</i>	144
<i>— sur un Priapisme, suivi de rétention d'urine. Par M. Maurel, chir.</i>	150
<i>Lettre sur les découvertures d'os. Par M. Martin, chirurgien.</i>	153
<i>Réflexions sur le Sarcoëlle & l'Hydroëlle par épanchement Par M. Buron, chir.</i>	158
<i>Observation sur une Plaie conuuse de l'Œil. Par M. Bourienne, chir.</i>	181
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Juin, 1772</i>	186
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Juin 1772.</i>	188
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Mai 1772. Par M. Boucher, médecin.</i>	189
<i>Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Mai 1772. Par le même.</i>	199
<i>Livres nouveaux.</i>	191

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois d'Août 1772. A Paris, ce 18 Juin 1772.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Monseigneur le Comte
de PROVENCE.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agricul-
ture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

SEPTEMBRE 1772.

TOME XXXVIII.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M^{te} le
Comte de PROVENCE, rue des Mathurins,
Hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI,



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

SEPTEMBRE 1772.

EXTRAIT.

Digressions académiques, ou Essais sur quelques sujets de Physique & d'Histoire naturelle; par M. Guyton de Morveau, avocat-général au parlement de Dijon, honoraire de l'académie des sciences, arts & belles-lettres de la même ville, correspondant de l'académie royale des sciences de Paris. A Dijon, chez Frantin; & à Paris, chez Didot le jeune, 1772, in-12.

L est peu de phénomènes aussi singuliers, & dont l'explication ait autant embarrassé les physiciens, que l'augmentation de poids que certaines substances métalliques

acquierent lorsqu'on les calcine. En effet, il est difficile de concevoir comment un corps auquel on enleve un de ses principes constitutifs, & dont, par conséquent, on diminue réellement la masse, devient cependant plus pesant après cette soustraction : tel est le problème dont M. de Morveau a entrepris la solution dans sa Dissertation sur le Phlogistique, dissertation qui fait la plus grande partie du volume dont on vient de lire le titre. Il expose dans une courte introduction l'état de la question & le plan de son travail : « Je m'attacherai d'abord, » dit-il, à rassembler les expériences qui » ont annoncé ce phénomène, à déterminer le degré de confiance qu'elles méritent, à poser des principes pour les concilier, à s'assurer de leurs résultats; je donnerai ensuite une histoire critique abrégée des différentes solutions que l'on a proposées jusqu'à ce jour de ce problème intéressant; j'établirai dans un troisième chapitre, par de nouvelles expériences prises non-seulement dans la calcination, » mais dans toutes les opérations de la » chimie, que *la présence ou l'absence du phlogistique est la cause unique de la variation de pesanteur des terres métalliques*, & que l'on peut en rendre l'effet sensible cumulativement par l'analyse & la synthèse, sans qu'il soit besoin de les

» faire passer par l'état de chaux, de précipité ni de fusion. »

Conformément à ce plan , M. de Morveau s'attache d'abord à prouver la certitude du fait & de ses circonstances ; mais , avant de rapporter ses expériences , il s'est cru obligé de rendre compte de toutes celles qui ont été publiées jusqu'à ce jour. Boyle paroît avoir été le premier qui se soit occupé de cet objet , & qui se soit convaincu, par des expériences , que la plupart des métaux & des demi-métaux acquéroient une augmentation de poids par leur calcination , Glauber, Kunckel, Duclos, Lémery, Homberg, Geoffroy, ont reconnu la même vérité après lui. D'un autre côté, M. Duhamel, premier historien de l'académie des sciences, Boerhaave, Vogel, M. Spielmann , ont paru avoir des doutes sur la certitude du phénomène , ou du moins ils ont cru devoir le limiter à la calcination du plomb seul , que tout le monde convient augmenter d'un dixieme.

Dans ce conflit d'opinions , il étoit nécessaire d'établir *des principes pour juger & concilier les divers effets des calcinations par rapport à la pesanteur des substances calcinées.* M. de Morveau observe donc d'abord que *le principal effet de la calcination est de désunir, par l'action du feu, les substances fixes, & celles qui sont*

volatiles ou susceptibles de se volatiliser.
 Il en conclut, 1^o que les corps qui sont entièrement fixes, soit par la nature de leurs parties constituantes, soit par l'indestructibilité de leur union, ne peuvent pas être calcinés : ainsi les chaux absolues ne sont plus susceptibles d'altération par une nouvelle calcination : ainsi les métaux parfaits, l'or & l'argent (il y joint aussi la platine & le mercure) ne peuvent éprouver aucun changement, parce que, quoiqu'ils contiennent beaucoup de phlogistique, & que ce principe soit essentiellement volatil, il est tellement uni à leur terre métallique, qu'il a été jusqu'à présent impossible de l'en séparer ; car il révoque en doute la prétendue calcination de l'or, opérée au foyer du verre ardent, rapportée par M. Homberg ; la conversion de l'or & de l'argent en chaux irréductible, par la réverbération à la manière d'Isaac le Hollandois, attestée par Kunckel & Juncker. Les raisons de doute qu'il apporte sur cette dernière opération, pourront bien ne pas satisfaire tous les chymistes. Quoi qu'il en soit, il observe avec raison que l'altération que l'argent, exposé à la flamme du soufre brûlant éprouve, altération que Boyle avoit donnée comme une preuve de l'augmentation du poids de ce métal par la calcination, étoit l'effet de la combinaison du soufre avec cet argent.

2^o Que le changement que la calcination opere dans les corps qui y sont exposés, est une perte de quelques-uns de leurs principes ; qu'ainsi, en supposant une augmentation du poids des parties qui demeurent fixes, il faut ajouter à cette augmentation le poids des parties que la calcination en a séparées : d'où il résulte qu'on doit encore retrancher du nombre des matieres qui peuvent servir à l'épreuve de l'augmentation de poids par la calcination, toutes celles qui perdent quelque chose de leur substance, ou par l'évaporation du principe aqueux, ou par la volatilisation même de leurs terres ; ce qui restreint l'effet de la calcination à ce qu'elle doit être par rapport au phénomène qui occupe notre auteur, c'est-à-dire à la dissipation du principe inflammable.

Il en tire les règles suivantes qui doivent diriger dans les expériences qu'on veut faire sur ce sujet : « 1^o Un corps que l'on peut
 » démontrer avoir perdu à la calcination
 » un de ses principes, & qui pèse également
 » après l'opération, est évidemment dans
 » le cas du phénomène. 2^o Comme il pa-
 » roît acquis par l'observation qu'un prin-
 » cipe volatil ne peut jamais se dégager
 » d'un principe fixe, sans en entraîner avec
 » lui quelques parcelles, l'estimation de
 » l'augmentation doit comprendre le poids

» de ces parcelles volatilifées ; condition qui
 » peut diminuer l'efpérance de pouvoir la
 » faire avec la dernière précifion ; mais qui
 » fert à nous affurer encore du fait ; en ne
 » nous laiffant que l'incertitude du plus ou
 » du moins. 3^o En fupposant que la calci-
 » nation puiſſe augmenter le poids de cer-
 » tains corps , cette augmentation , toutes
 » chofes d'ailleurs égales , fera plus confidé-
 » rable quand la calcination aura été plus
 » complète ; plus foible , quand elle aura été
 » moins entière : ainſi la variété des pro-
 » duits d'une même quantité de matière
 » ſemblable ne prouve rien contre notre
 » phénomène. »

Quelque légitime que ſoit la conclufion
 que M. de Morveau tire de cette troiſième
 règle , le principe fur lequel il l'établit ne
 paroît rien moins que démontré , pouvant
 très-bien ſe faire que l'augmentation de
 poids des métaux par la calcination ne ſoit
 pas proportionnelle au degré de calcination ,
 qu'elle aille en augmentant juſqu'à un cer-
 tain point , qu'enſuite elle décroiffe ; c'eſt
 du moins ce dont il faudroit ſ'afſurer par
 des expériences exactes : on pourroit faire
 la même obſervation ſur la règle ſuivante.

» 4^o Le feu doit être tel qu'il puiſſe ſuf-
 » fire à dégager la plus grande partie du
 » principe inflammable , & qu'il ait le moins
 » d'action poſſible ſur le métal même ou

» la terre fixe. 5° Enfin, il ne faut admettre
 » au nombre des matieres d'épreuves, que
 » celles qui ne sont pas sujettes à se volati-
 » liser entièrement, ou dans une propor-
 » tion assez considérable pour surpasser l'aug-
 » mentation acquise, comme le mercure &
 » les demi-métaux, à moins que, par un
 » procédé particulier, l'on ne puisse prévenir,
 » au moins en partie, cette volatilisation. »

Ces cinq règles peuvent servir non-seu-
 lement à déterminer les especes de calci-
 nation qui doivent faire connoître avec cer-
 titude l'effet qui lui est propre, mais en-
 core à indiquer les causes étrangères qui en
 auroient changé les produits: c'est celles que
 l'auteur que j'analyse a suivies dans les ex-
 périences qu'il a cru devoir faire pour con-
 statier l'effet dont il entreprend de donner
 l'explication, expériences dont je ne rap-
 porterai que les résultats. Demi-once & soi-
 xante-sept grains de limaille de cuivre, cal-
 cinée pendant deux heures dans un creuset
 de Hesse, dont on a tenu le fond toujours
 rouge, en observant de remuer de tems en
 tems avec une baguette d'acier bien poli,
 a acquis quarante-trois grains & demi, c'est-
 à-dire un peu plus d'un huitieme de son
 poids. Demi-gros de limaille de cuivre cal-
 ciné dans un test de grès, sous une moufle,
 sans la remuer, n'a acquis en trois heures
 qu'environ deux grains.

Une once de limaille de fer bien pur, calcinée dans un creuset de Hesse, ayant soin de la remuer de tems en tems, a acquis en trois heures un gros treize grains d'augmentation. Mais, comme elle étoit encore attirable par l'aimant, on la recalcina de nouveau ; elle acquit en deux heures de tems trente-trois grains d'augmentation : placée pour la troisième fois sous une moufle dans deux tests de grés, celle qui étoit dans le fond de la moufle acquit vingt grains d'augmentation, tandis que celle qui étoit placée antérieurement, où elle n'avoit pas éprouvé autant de feu, n'avoit acquis que quatorze grains : cette dernière donnoit encore des signes sensibles de magnétisme, tandis que l'aimant n'avoit presque plus aucune prise sur la première.

Trente-huit grains de limaille d'acier fin d'Angleterre, exposés dans un test sous une moufle, pendant trois heures sans, avoir été remués, prirent une augmentation exacte de douze grains, ce qui fait près d'un tiers de son poids ou fix dix-neuvième ; cependant elle n'étoit pas assez dépourvue de phlogistique pour que l'aimant n'y fît aucune impression.

Un gros deux grains de fragmens de ressort de montre furent disposés dans un petit creuset, de manière qu'ils ne le touchoient qu'en quatre points : après les avoir tenus

sous la moufle pendant trois heures, tous les morceaux se trouverent soudés les uns sur les autres, mais sans être affaîlés; leur surface étoit boursofflée & colorée en quelques endroits d'un rouge très-vif; ils avoient acquis une augmentation de six grains.

Demi-once vingt-six grains d'étain fin d'Angleterre, mise dans un creuset de porcelaine qu'on ferma avec son couvercle, tenue pendant cinq heures sous la moufle, se trouva couverte à sa surface d'une légère nuance couleur de chair; il y avoit sous cette croûte mince une chaux très-blanche, & sous la chaux une partie de métal non calciné. Le tout pesoit demi-once trente-sept grains; ce qui fait onze grains d'augmentation.

Le régule d'antimoine pulvérisé, calciné à un feu doux, a acquis en deux heures de tems, pendant lesquelles on n'a cessé de le remuer, dix grains sur demi-once demi-gros, & quatre grains dans une seconde calcination.

Une once demi-gros vingt-sept grains de bismuth, ont acquis par une calcination ménagée neuf grains d'augmentation. Une once moins vingt-quatre grains de zinc calciné également, avec les précautions convenables, a acquis quatre-vingt-quatorze grains d'augmentation, indépendamment de la terre que le phlogistique a enlevée au

commencement sous la forme d'un coton délié, & indépendamment encore de trois ou quatre grains qui demeurèrent au fond du creuset, & que M. de Morveau ne voulut point détacher, de peur d'enlever quelques parties du creuset.

Le phénomène ainsi constaté, M. de Morveau passe à l'examen des différentes explications qu'on en a données. Boyle a prétendu que la matiere du feu qu'il a assimilée aux menstrues salins, s'unissoit à la terre du métal, & ajoutoit son poids à celui de cette substance. Kunckel, peu content de cette explication, en chercha une nouvelle dans le changement du volume des matieres calcinées : il prétendit que l'augmentation du poids venoit d'une plus grande condensation des parties terrestres qui, empêchant le libre passage de l'air, devoit augmenter leur pesanteur spécifique dans la même proportion que la compression de l'air : d'autres ont cru pouvoir attribuer cette augmentation de poids aux particules que l'action du feu pouvoit avoir détachées des vaisseaux. M. Hales, en adoptant l'introduction des parties de feu admise par Boyle, prétendoit que les matieres en calcination absorboient en outre une très-grande quantité d'air, dont le poids ajouté à celui de la matiere du feu faisoit le total de l'augmentation. Il se fondeoit sur ce que le *minium* lui

avoit donné, en le distillant, un volume d'air cinq fois plus considérable que celui qu'il avoit obtenu d'une pareille quantité de plomb. Le P. Béraut, partant du principe que c'étoit la pesanteur absolue des substances métalliques qui étoit augmentée dans la calcination, & que la pesanteur absolue d'un corps ne peut augmenter que par l'acquisition d'une nouvelle matiere, crut avoir trouvé cette matiere dans les sels qui flottent dans l'air, sels qu'il supposoit forcés de se précipiter sur la matiere en calcination, parce que l'air, raréfié par le feu nécessaire pour l'opérer, n'étoit plus en état de les soutenir. M. Gellert suppose que les chaux métalliques sont formées par l'union d'un acide avec le métal. Meyer attribue l'augmentation de poids que les chaux métalliques acquièrent par la calcination, à l'introduction de son *acidum pingue*, ou de son *causticum*. M. de Morveau réfute très-solidement ces différentes opinions; mais, comme elles avoient déjà été réfutées par plusieurs autres chymistes, je ne m'arrêterai point à rapporter les raisons qu'ils emploient pour les combattre. Je m'étendrai un peu plus sur l'exposition qu'il fait d'une expérience de M. Scheffer & de la doctrine de M. Charadenon, parce qu'elles rentrent dans l'opinion qu'il a embrassée.

M. Scheffer observa en travaillant sur la

platine, que, fondue avec le fer, l'alliage conservoit moins de volume que n'en avoit auparavant le fer tout seul, sans qu'il y eut diminution de poids. Il paroît par ce qu'en rapporte M. Lewis, (dans son Commerce philosophique des Arts,) qu'il ne regarda ce phénomène particulier que comme une conséquence nécessaire de ce qui arrivoit aux métaux, dont *la pesanteur absolue étoit augmentée*, quand ils étoient privés de leur phlogistique ou principe inflammable par la calcination; ce qui va, dans le fer, à un tiers du poids total, lorsque la calcination est bien complète. M. de Morveau ne doute point que M. Scheffer n'ait regardé la privation du phlogistique comme la cause même de cette augmentation : il se fonde sur ce qu'il ajoute tout de suite que le fer fondu a cela de particulier, qu'il peut supporter une dissipation considérable de son phlogistique, sans se calciner ni sans perdre sa forme métallique, & que *sa pesanteur absolue augmente à proportion de cette dissipation*. Il regrette que ce sçavant n'ait fait que supposer cette vérité, & qu'il n'ait pas cherché à l'établir; il reproche à M. Lewis de n'avoir pas saisi son idée, parce que, dans les expériences qu'il a faites pour vérifier l'explication de ce sçavant Suédois, il n'est occupé que de la pesanteur spécifique du fer, que des variations qu'elle

éprouve, selon qu'il est plus ou moins impregné de phlogistique ; sans examiner si la pesanteur absolue éprouvoit quelque changement.

C'est M. Chardenon qui le premier a annoncé d'une manière claire & précise que *la présence ou l'absence du phlogistique est la cause de la variation de pesanteur des terres métalliques*. Mais, comme, par des expériences dont il n'a communiqué ni les procédés ni les résultats, il croyoit s'être convaincu que les effets ne répondoient pas toujours exactement à cette cause, & qu'ils en surpassoient quelquefois la puissance, il a cru devoir lui en associer une autre, & il a imaginé qu'elle existoit dans l'augmentation d'attraction que pouvoient éprouver les matières privées de leur phlogistique, & qui devenoit alors plus puissantes sur elles, comme elle le devient sur la terre martiale dépouillée du principe qui la rendoit susceptible d'être soutenue par l'aimant. Cette conjecture paroît à M. de Morveau absolument inadmissible ; « car, dit-
 » il, de deux choses l'une, ou M. Charde-
 » non, en hasardant cette conjecture, a en-
 » tendu une augmentation de la cause même
 » de l'attraction par une propriété particu-
 » lière de certains corps, ou bien il a en-
 » tendu une augmentation de l'effet de
 » l'attraction, à raison de la cessation de tels

» obstacles. Dans *le premier cas*, ajoute-t-il ;
 » qui est le sens qu'annonce la comparai-
 » son que l'auteur fait de la force attractive
 » avec la force magnétique , nous voilà re-
 » plongés dans les ténèbres des causes oc-
 » cultes , dont on ne peut ni définir l'es-
 » sence , ni concevoir le mécanisme , ni cal-
 » culer les effets , ou plutôt voilà le système
 » de l'univers détruit ; car , pour admettre
 » la possibilité de cette hypothèse , il fau-
 » droit changer la loi générale de la gravi-
 » tation : elle ne dépendroit plus seulement
 » de la raison directe des masses , inverse
 » du quarré des distances , elle dépendroit
 » encore de la nature des principes des
 » mixtes , dont chaque élément auroit alors
 » une mesure différente d'attraction , & sui-
 » vroit une loi particulière de gravitation. »
 Il paroît en effet que M. Chardenon ad-
 mettoit dans les différens élémens un dif-
 férent degré de pesanteur ; il le croyoit né-
 cessaire à la variété des corps existans ou
 possibles ; il se servoit enfin de ce principe
 pour expliquer le phénomène par la seule
 absence du phlogistique : c'est en quoi M. de
 Morveau ne s'accorde pas avec lui ; & il
 se propose de démontrer que *la différence*
reconnue des gravités spécifiques est ici l'u-
nique cause. Dans *le second cas* , on peut
 dire que cette nouvelle cause n'est plus
 qu'une répétition de la première , & un
 double

double emploi aussi évident que si, pour estimer des forces mécaniques, on ajoutoit à leurs sommes, la somme des obstacles qui enchaînoient leur puissance.

C'est dans le troisieme chapitre que M. de Morveau établit son opinion, & qu'il entreprend de prouver que *la présence ou l'absence du phlogistique est la véritable cause de la diminution ou de l'augmentation de la pesanteur des corps susceptibles de se combiner avec lui.* Tous les chymistes conviennent, dit-il, que la calcination des métaux se fait par la soustraction du principe inflammable; que leur seule réduction s'opere par la restitution de ce principe: d'où il conclut que, si la premiere de ces opérations en augmente le poids; si la seconde le diminue, si, comme il croit l'avoir établi, cet effet est constant & indépendant de tout accident étranger, il est naturel d'en conclure qu'il n'a point d'autre cause que la présence ou l'absence de ce principe. Mais comment l'absence du phlogistique peut-elle causer l'augmentation de poids qu'on observe dans les chaux métalliques? C'est, dit M. de Morveau, parce que le phlogistique est moins grave que l'air; c'est ce qu'il essaye de prouver par l'expérience qui démontre que le phlogistique en mouvement où le feu actuel tend toujours à s'élever dans l'air; par celle de M. de Voltaire, qui

dit, avoir trouvé que cent livres de fer fondu ont augmenté de quatre livres en se refroidissant. Le phlogistique, ajoute-t-il, est non-seulement volatil, mais encore il communique sa volatilité aux corps auxquels il est uni; &, pour qu'on ne le soupçonne pas de faire de la volatilité une nouvelle faculté hypothétique & imaginaire, il définit cette volatilité *l'excès de gravité du milieu sur celle du corps volatil*. Il a bien senti qu'on pouvoit, lui dire que la diminution de la pesanteur spécifique qui constitue la volatilité n'étoit que l'effet de l'expansion de la matière ou d'une augmentation de volume qu'elle reçoit par l'action du feu, mais il veut qu'on distingue les corps susceptibles d'être volatilisés de ceux qui sont essentiellement volatils; il n'appelle corps essentiellement volatil que celui qui est constamment moins grave que le milieu le plus subtil, soit que nous ne puissions changer sa forme élémentaire, soit que son volume ne puisse être assez resserré pour qu'il se trouve jamais en rapport égal de densité avec ce milieu: tel est, selon lui, le phlogistique. Est-il libre? nous ne pouvons le concevoir en repos dans le fluide aérien. Est-il uni à un autre corps? on peut prévoir sa tendance & calculer sa vitesse d'après les proportions de matière & de volume des corps qui lui sont unis. S'ils sont très-denses,

il sera entraîné par une force supérieure à sa résistance ; si l'excès de leur gravité sur le milieu est égal à l'excès de gravité du milieu sur celle qui lui est propre , il y aura équilibre ; s'ils sont enfin moins attirés au centre qu'il n'en est éloigné par l'action du milieu , il les levera avec lui ; dans tous ces cas il ne cesse d'être volatil , & diminue toujours de la pesanteur des corps auxquels il est uni , par la résistance que l'air oppose toujours à sa descente. Avant de répondre aux objections qu'il sent qu'on peut faire contre cette théorie , notre auteur a cru devoir la fortifier par quelques applications : ce sont la volatilisation du plomb opérée par M. Géoffroy, qui ne l'effectua qu'en lui redonnant continuellement de nouveau phlogistique , celle du mercure & des demi-métaux , celle de l'acide vitriolique.

Les objections auxquelles M. de Morveau s'est cru obligé de répondre, sont les quatre suivantes. 1^o *Le phlogistique n'est lui-même rendu volatil que par l'ignition.* Il répond qu'un grand nombre d'observations prouvent que le phlogistique s'élève dans l'air spontanément sans le secours de la chaleur ni du mouvement igné ; que non-seulement il s'y élève seul , mais qu'il s'y élève aussi dans l'état de combinaison : il en donne pour exemple les esprits, les huiles éthérées, les éthers, le principe odorant , &c. Il

convient cependant qu'il est telle combinaison où il a besoin d'être aidé du mouvement de l'ignition pour donner des signes de volatilité ; il explique cette différence par le plus ou moins de dilatabilité des substances auxquelles il est uni, dilatabilité dont il prétend qu'il est lui-même le principe unique. 2^o *Le phlogistique n'est pas le feu élémentaire pur.* En convenant qu'en effet il n'est pas démontré rigoureusement que le phlogistique soit un élément pur, quoiqu'il y ait de très-grandes probabilités que ce n'est pas un être composé ; cependant, comme on ne peut pas nier que *ce principe ne soit unique, identique, toujours le même, toujours semblable à lui-même, de quelque nature que soient les corps avec lesquels il est combiné*, il en résulte que le phlogistique n'est pas moins volatil dans le plomb qui tombe que dans l'éther qui s'évapore ; toute la différence vient de la disproportion du contre-poids. 3^o *Dans cette hypothèse il s'en feroit une perte continuelle & sans retour à mesure qu'il seroit dégagé des corps, puisqu'il ne pourroit rentrer dans notre atmosphère.* M. de Morveau prétend que la lumière qui n'est autre chose que du feu qui agit en ligne directe sur nos yeux, pourra à tous les instans se changer en phlogistique, dès qu'elle tombera sur un corps disposé à se combiner avec elle, & à lui

faire perdre ainsi le mouvement dont elle suivoit la direction ; ce qui suffit pour réparer la perte continuelle du phlogistique dans notre globe. 4° *Le phlogistique augmente la pesanteur spécifique des corps auxquels il s'unit ; il doit donc en augmenter la pesanteur absolue.* M. de Morveau croit répondre à cette objection en disant que la pesanteur spécifique n'étant que le rapport de la quantité de matiere à l'espace qu'elle occupe , il suffit que ce rapport change en plus ou en moins pour que la pesanteur spécifique augmente ou diminue ; or, non-seulement ce rapport peut changer par la seule forme que prend la matiere sans qu'il s'en joigne de nouvelle, mais il est encore très-aisé d'imaginer que le volume peut augmenter quoique l'on ôte de la matiere, & qu'il peut de même diminuer quoique l'on en ajoute. Il prétend, en conséquence, que le phlogistique, en s'unissant aux terres métalliques, en rapproche les parties, & en conséquence, diminue le volume total ; & que, dans la calcination, au contraire, les molécules terreuses, soulevées par le mouvement que le phlogistique leur communique en s'échappant, retombent pêle-mêle, & forment un volume plus considérable à raison de l'irrégularité de leur position & des vuides qu'elles laissent.

Persuadé qu'il a démontré que le phlogistique est essentiellement volatil, M. de Morveau entreprend de faire voir que, selon les loix de l'hydrostatique, cette substance ne peut faire partie d'un corps sans diminuer plus ou moins ce que nous nommons *sa pesanteur absolue* ; pour cet effet, il pose d'abord ce principe : « Si la gravité » spécifique d'un corps est plus grande que » la gravité du liquide dans lequel il est » plongé, la force avec laquelle ce corps » descendra, sera comme l'excès de la pesanteur de ce corps ; mais, s'il est plus léger » que le fluide, la force avec laquelle il » montera, sera comme l'excès de la pesanteur qui se trouve dans le corps fluide » comparé au corps solide. » Il déduit de ce principe, 1^o que la pesanteur que nous nommons *absolue*, celle qu'il manifeste dans l'air, n'est que spécifique, ou relative à celle de l'air dans lequel il est plongé ; 2^o que le phlogistique étant plus léger que l'air, il doit diminuer dans ce milieu la gravité du corps auquel il s'unit ; que cette diminution doit être comme l'excès de sa légèreté sur celle de ce fluide ; qu'ainsi, quoique toute addition de matière quelconque augmente la pesanteur *strictement absolue* d'un corps, il est possible que cette addition n'augmente pas, ou même qu'elle diminue sa gravité spécifique dans l'air. Il ajoute que la

loi dont il tire cette conséquence est générale pour tous les milieux ; en conséquence, pour rendre la vérité qu'il croit avoir bien établie, sensible aux sens les plus grossiers, il propose l'exemple du plomb auquel on peut attacher un morceau de liége qui augmente sa pesanteur absolue dans l'air, & diminue sa pesanteur spécifique dans l'eau. La différence que l'on peut remarquer dans les deux exemples, par rapport au changement de volume, ne sçauroit, selon M. de Morveau, affoiblir leur analogie, parce que l'on sçait d'avance que le corps le plus rare, réduit à l'état le plus dense, laisse encore plus de moitié de son espace vuide de matière ; que la subtilité du phlogistique est telle, qu'en se fixant dans les plus petits interstices, il sert plutôt à les resserrer qu'à les distendre.

Pour confirmer cette doctrine, M. de Morveau a cru devoir suivre le phlogistique dans les calcinations par le nître, les calcinations par l'arsenic, les dissolutions par les acides, les réductions & les cémentations ; il se flatte pouvoir démontrer que, dans le plus grand nombre de ces opérations, l'effet est toujours proportionné à la cause qu'il a indiquée ; qu'il ne change qu'avec elle ; qu'il est indépendant de la variété des agens, de la diversité des moyens, de la substitution des intermèdes, &c. Il

fait plus ; pour développer de plus en plus son système, il l'a appliqué à la *préparation du turbith minéral*, au *mécanisme de la réduction*, à la *formation du bleu de Prusse*, à la *combustion du soufre*, au *foie de soufre*, &c. objets sur lesquels il propose de nouvelles théories, celles qu'on avoit admises jusqu'ici lui paroissant fausses & erronées. Les bornes d'un Extrait ne me permettent pas de le suivre dans tous ces détails : d'ailleurs, comme il me paroît aisé de renverser le principe sur lequel il a bâti son système, & même de faire voir qu'en admettant ce principe, il ne sçauroit opérer le phénomène qu'il lui attribue, il paroîtra superflu sans doute de s'arrêter à des conséquences qui, fussent-elles encore mieux déduites, participeroient nécessairement du vice du principe.

Le phlogistique est essentiellement volatil, dit M. de Morveau, c'est-à-dire, comme il s'explique lui-même, il est spécifiquement moins pesant que le milieu le plus rare ; ou, pour s'exprimer avec plus de précision, sous un volume donné, il contient moins de matière que l'air le plus raréfié. Il est aisé de voir qu'en s'exprimant ainsi, il n'a pas pris garde que sa définition n'étoit applicable qu'au feu en masse & non point à l'atome élémentaire du feu, qui, selon lui, doit éprouver la même action de la part de la

cause de la pesanteur, que toute autre matière ; sans quoi , chaque être élémentaire auroit une pesanteur spécifique différente , ce qu'il reproche à M. Chardenon d'avoir admis gratuitement , & ce qu'il croit capable de renverser les loix de la gravitation universelle. Or il résulte de cette observation , que la volatilité prétendue essentielle au phlogistique , n'est pas une propriété essentielle à l'élément comme élément , mais seulement à la masse aggrégative des atomes élémentaires ; par conséquent , pour que cette volatilité soit le principe du phénomène que présentent les métaux calcinés , il faudroit supposer que le phlogistique se combine toujours en masses aggrégatives avec les terres métalliques , & non pas molécule à molécule comme les chymistes le supposent de toutes les combinaisons élémentaires. Mais est-il bien vrai que le phlogistique en masse lorsqu'il est pur , ou qu'il est joint à des substances dont la pesanteur spécifique , relativement à l'air , est presque nulle , s'élève toujours dans l'atmosphère par l'excès de pesanteur du milieu aérien ; c'est ce que M. de Morveau ne me paroît point du tout avoir prouvé : je ne lui opposerai qu'un seul fait dont je ne crois pas qu'il soit possible de rendre raison d'après ses principes. Il connoît comme tous les chymistes cette espèce

218 DIGRESSIONS ACADÉMIQUES.

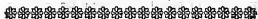
de suie, ou plutôt de charbon qui s'éleve des résines & des huiles essentielles enflammées, & qu'on appelle *noir de fumée* ; il sçait qu'on le regarde comme un composé d'une terre très-atténuée unie au phlogistique le plus pur ; il n'ignore pas que , lorsque ce charbon est bien sec & qu'il est dépouillé de toute l'huile qui le baigne quelquefois, il peut soutenir pendant des heures entières le feu de l'embrasement sans perdre un grain de son poids, s'il est renfermé dans des vaisseaux où l'air n'ait point d'accès, & qu'avec le contact de l'air il se dissipe presque entièrement , ne laissant après lui qu'une portion infiniment petite d'une terre très-déliée. Il en résulte assez évidemment, je crois, que le phlogistique par lui-même , quoiqu'agité du mouvement rapide de l'ignition , non-seulement ne peut pas enlever cette terre la plus légère des substances auxquelles il puisse être uni , mais encore qu'il ne peut pas l'abandonner pour s'échapper seul , malgré sa prétendue volatilité essentielle ; il en résulte encore que le concours de l'air est essentiellement nécessaire pour favoriser cette volatilisation , comme il l'est dans toutes les expériences que M. de Morveau rapporte : or, si l'air entre pour quelque chose dans ce phénomène, ne pourroit-on pas en conclure que la volatilité est plutôt une qualité pro-

pre à certaines mixtions où l'élément du feu entre pour la plus grande partie, qu'essentielle à cet être élémentaire ?

Mais, supposons pour un moment que les molécules du feu ne peuvent jamais être assez rapprochées pour que la densité de la masse qui en résulte devienne égale à celle de l'air de l'atmosphère ; cette supposition même admise, il ne peut jamais en résulter, comme le pense M. de Morveau, que le phlogistique, uni aux terres métalliques, puisse les soutenir assez dans l'air, pour que leur pesanteur absolue dans ce même fluide augmente par la dissipation de ce contre-poids. Pour éviter l'équivoque qui me paroît avoir induit M. de Morveau en erreur, je n'appellerai pas avec lui *pesanteur absolue* la pesanteur dans l'air ; mais, puisque, comme il en convient, ce n'est qu'une pesanteur spécifique, je traduirai ainsi sa doctrine : *Le phlogistique combiné aux terres métalliques diminue leur pesanteur spécifique dans l'air & l'augmente dans l'eau ; & , au contraire, sa dissipation fait que la terre métallique, qui est spécifiquement moins pesante, relativement à l'eau, le devient davantage relativement à l'air.* Comment M. de Morveau ne s'est-il pas apperçu que si le phlogistique est spécifiquement moins pesant que l'air, il l'est à plus forte raison moins que l'eau, mille fois plus dense que l'air ; & que,

par conséquent , s'il pouvoit soutenir un grain dans l'air, il en pourroit soutenir mille dans l'eau. Il a beau dire que le volume des chaux métalliques augmente par la calcination , que le phlogistique qu'on leur redonne se loge dans leurs vuides & qu'il en resserre les pores. Le phlogistique plus pesant que le vuide de ces pores devroit ajouter un poids sensible , même dans l'air, en s'unissant aux chaux métalliques ; ou, s'il diminue leur poids dans l'air qui est un milieu très-rare , il doit , à plus forte raison, le diminuer dans l'eau qui est beaucoup plus dense ; par conséquent il devroit arriver précisément le contraire de ce qui arrive , c'est que la pesanteur spécifique des chaux devroit diminuer dans l'air comme dans l'eau , & celle des métaux réduits , diminuer dans l'eau comme dans l'air : d'où je me crois en droit de conclure que quelque ingénieuse que paroisse la théorie , que M. de Morveau a adoptée, elle n'est pas mieux fondée que celles qu'il a combattues avec tant de succès ; & que nous ignorons absolument encore la cause du phénomène qu'il a prétendu expliquer.





M É M O I R E.

*Concernant une Épidémie, à Dannevoux
près Verdun; par M. GUYTON, mé-
decin de Sainte-Ménéhould, député pour
la traiter.*

M. Rouillé d'Orfeuil, intendant de la province de Champagne, toujours attentif aux besoins des pays dont le roi lui a confié l'administration, ayant été informé que les habitans de différens villages de son département étoient enlevés en trois ou cinq jours, faute de secours, par une épidémie, a eu la bonté d'agréer le choix que M. Mathieu, subdélégué de Sainte-Ménéhould a fait de moi, pour aller la combattre dans toute l'étendue du bail- lage de cette ville. Je suis parti le 19 Décembre 1771, pour me rendre à Dannevoux, Gircomt, &c. pays situés à huit lieues de Sainte-Ménéhould. Cette épidémie qui a été très-vive, étoit presque éteinte dans les pays que je viens de citer, quand j'en suis revenu le 8 Janvier 1772, après y être demeuré vingt-un jours consécutifs.

M. l'intendant a eu la bonté d'établir

un bouillon de charité pour les pauvres de ces pays , de leur fournir du riz , des remèdes , &c. ce qui n'a pas peu contribué à arrêter les progrès de l'épidémie , & à rétablir les convalescens.

Il paroît clairement qu'elle doit sa cause à la disette générale , à une mauvaise nourriture continuée depuis long-tems , autant & plus qu'à la corruption de l'air ; puisqu'elle n'a pas cessé ses ravages , lors des neiges , gelées , & qu'elle les a continués en Janvier , Février , dans beaucoup de pays voisins de ceux où je l'ai combattue & autres. Cette cruelle maladie y enleve encore les jeunes & les vieux qui se refusent aux secours de la médecine , lorsque la nature ne suscite pas chez eux une hémorragie par le nez , la bouche , des hémorroïdes , une abondante évacuation utérine chez les femmes ou chez les personnes des deux sexes , un dépôt à l'oreille , ou des parotides , &c. de prompts secours rendent la vie & la santé à tous les jeunes & à beaucoup de vieux. C'est ce motif qui m'engage à publier le traitement qui m'a réussi dans cette maladie ; je m'estimerai heureux , si le fruit de mon travail peut contribuer au soulagement de ceux qui sont encore les victimes de ce fléau destructeur.

*MÉMOIRE à consulter, adressé à
M. VAILLANT, docteur en médecine à Verdun.*

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous consulter avec confiance sur la maladie de Dannevoux, & j'attends beaucoup de vos lumières au sujet du traitement que j'ai employé avec quelque succès.

La maladie est une fausse péripneumonie compliquée de fièvre putride vermineuse, & quelquefois pourprée; elle est le plus souvent la suite d'un gros rhume.

La cause première & commune aux différens pays affligés de cette épidémie, est la disette générale, la température humide de l'air, des pluies continuées tout le mois de Décembre, qui ont causé des rhumes, & produit la putridité des humeurs; l'usage devenu presque forcé du pain d'orge, du pain d'avoine, des fruits, salades, &c. qu'on traînoit par hottées, par voitures dans les maisons, la privation du vin auquel les habitans étoient accoutumés, le cidre, en beaucoup de pays, lui étant substitué, &c. toutes ces causes ont concouru à refroidir, épuiser, énerver l'estomac; de-là la lenteur & l'imperfection des digestions, le ralentissement de la circulation dans les vei-

nes, la surcharge des vaisseaux qui se sont trouvés remplis de suc crû, indigestes.

Les symptômes servent de preuve à ce que je dis; car il y a abbatement, accablement universel; souvent je remarque de petits boutons pourprés rouges, sur-tout chez ceux qui n'ont pas profité des premiers instans de la maladie pour recourir aux remèdes, comme ils l'auroient dû faire; je cherche à favoriser la sortie de ces boutons au moyen d'une douce moiteur, entretenue par quelques convertures; (ces boutons se placent plus volontiers depuis le pli du coude jusqu'aux poignets, & sur la poitrine;) il y a douleur au ventre, très-peu de fièvre, peu de soif; chez le plus grand nombre, il se décide, dès le commencement de la maladie, un point de côté, le plus souvent au côté gauche, dont la douleur est très-vive; chez d'autres, ce même point ne se décide qu'au second ou troisième jour; quelquefois il se fait sentir aux fausses côtes, dans toute l'étendue du muscle pectoral, au creux de l'estomac, au dos, aux reins, à l'épaule, mais varie aisément: & si on n'a pas combattu la maladie par la saignée & autres secours nécessaires, il ne tarde pas à se fixer à la poitrine, & est bientôt suivi de suffocation. Les crachats sont rarement teints d'un sang

sang pur , à moins que la maladie ne participe de la vraie péripneumonie ; ils sont ordinairement rouillés ; j'ai remarqué qu'ils n'étoient sanguinolens que quand on n'avoit pas degorgé les vaisseaux du pöumon par la saignée , faite dans les premiers momens de la maladie.

Les malades ont les yeux tristes , abattus ; ils étouffent au moindre mouvement. Des gens se portent en apparence assez bien placés dans leur lit : on a la fausse complaisance de les en sortir ; le point de côté augmente , la suffocation suit ; & ils sont, pour ainsi dire , agonisans quand on les replace dans leur lit.

Cette maladie attaque les femmes plus particulièrement que les hommes , sur-tout les vieilles & les hommes pituiteux : l'âge des enfans les en exempte ; ceux qui sont morts pendant le cours de cette maladie , sont périés de fièvre putride vermineuse ; les accidens n'étoient pas les mêmes : ils rendoient beaucoup de vers , souvent morts.

Quand le danger de la maladie augmente , vient un délire sourd , point de côté plus vif , oppression plus forte , suffocation ; le malade s'inquiète , regarde autour de lui avec des yeux tristes & abattus qui inspirent la pitié ; il se découvre , saisit ses draps comme s'il vouloit défaire un nœud ; la langue devient noire , tremblotante ; les

tendons des poignets sont agités de soubrefauts ; les avant-coureurs de la mort sont un pouls petit, ferré, intermittent, auquel succèdent les foiblesses ; le râlement suit ; enfin la mort qui arrive le trois ou le cinq. Quand la maladie s'étend au-delà du sept, les malades guérissent le plus ordinairement.

Voici le traitement que j'ai employé, & qui me réussit assez bien.

Dans les premières douze heures, je fais pratiquer une saignée, d'une palette & demie jusqu'à deux, au bras, suivant l'âge & l'état du pouls ; chez les gens forts & courageux, je la réitere suivant le besoin : (je n'ai pas fait faire plus de trois saignées aux gens les plus robustes ;) passé le terme de soixante ans, je ne la réitere guères. (Tous les gens, même jeunes, chez lesquels on a pris cette maladie pour vraie péripneumonie, sont tous morts, quand on leur a fait cinq, six saignées : j'ai fait cette remarque dans tous les pays où j'ai eu occasion de combattre cette épidémie.)

J'ai remarqué que le sang, qui est couenneux, consistant aux premières saignées, tourne à la dissolution putride, pour peu qu'on insiste sur ce secours, sur-tout chez les personnes âgées, ou celles qui ont la poitrine délicate, épuisée ; & dans ce cas, les emplâtres vésicatoires, dont j'ai retiré

un très-grand secours dans cette maladie, quand on a été modéré sur la saignée, deviennent nuisibles quand on la multiplie, entant qu'ils augmentent la dissolution ; il est important, dans ce cas, de se relâcher sur le régime, de nourrir un tant soit peu, pour rétablir les forces ; on met avec avantage un quartier de poule dans le pot au feu, au lieu de veau ; on insiste sur la décoction de tamarins, &c. pour rendre la consistance au sang ; & on peut employer les acides dans cette maladie, sans que la toux & le point de côté, qui ne sont ici que symptômatiques, s'aigrissent par leur usage.

(Chez les filles & les femmes, à l'approche des règles, pour peu que la tête souffre, la saignée du pied mérite la préférence ; calme les accidens les plus menaçans, & les sauve toutes, sur-tout quand on a dégorgé les vaisseaux de la matrice par une saignée d'une palette au bras, pratiquée avant la saignée du pied, ou qu'on a disposé les voies par des bains de pieds, des bains de vapeurs, &c.)

Je recours ensuite à l'émétique, à un émétique purgatif & contre-vers, à l'application des vésicatoires, aux potions adoucissantes, anti-vermineuses animées.

Voici celle dont j'ai fait l'emploi chez la plus grande partie de mes malades.

Eau de pourpier, trois onces ; eau de fleurs d'oranges, cinq gros ; huile d'amandes douces, une demi-once ; kermès minéral , un grain & demi ; *semen-contra*, & coralline, de chacun douze grains ; syrop d'œuillettes, une demi-once ; liqueur anodine minérale d'Hoffmann , vingt-quatre gouttes.

Le traitement mixte m'a paru nécessaire ; & cette potion , que les malades prenoient par cuillerée , remplissoit la triple indication , de combattre à-la-fois la putridité , les vers ; d'adoucir , d'attirer les crachats , & de ménager doucement les forces , en sollicitant l'éruption pourprée.

Un grain & demi jusqu'à trois grains de camphre écrasé , mêlé avec le jaune d'œuf , & pris en forme de lait-de-poule , est un bon remède.

La tisane est faite avec l'orge , le chien-dent , la réglisse , & un demi-gros de nître purifié sur pinte.

J'appuie aussi sur l'effet de l'émétique & du kermès, comme incisifs , dans les bouillons , tisanes , petit-lait , dans les vues d'entretenir l'expectoration , & un dévoiement bilieux salutaire , qui se montre le trois de la maladie.

(Les vésicatoires étoient très-utiles , appliqués sur le point douloureux , quand il occupoit les fausses-côtes , &c. mais j'ai cru qu'il étoit de la prudence de ne pas les

appliquer sur le point quand il occupoit le bouton du sein ; j'ai craint de porter par-là trop d'irritation , & d'appeler la vraie péripneumonie.)

(Les vésicatoires placés aux jambes & à la nuque , ont souvent, sans saignée chez les vieux , dissipé le point , & fait miracle chez des gens pour ainsi dire agonisans. Deux lavemens par jour facilitent avec avantage la liberté du ventre , disposent & entretiennent le dévoiement bilieux salutaire.)

Je purge trois à quatre fois dans tout le cours de la maladie. J'ai remarqué que la douleur pungitive diminue après l'usage des purgatifs, loin d'augmenter , sur-tout quand on a rempli les premiers momens par les saignées , &c. nécessaires.

(Les purgatifs sont composés avec la manne , le sel d'Epsom & le tamarin : lorsque ces purgatifs n'agissent pas assez , je place deux grains de kermès dans le premier bouillon , deux heures après.)

Je prescris l'eau de veau , l'eau de poulet , jusqu'au sept de la maladie ; passé ce terme , un quartier de poule convient dans le pot au feu , pour rétablir par degrés les forces : le riz au bouillon gras a concouru avec avantage au même effet pendant la convalescence.

J'espère employer aussi avec avantage le

quinquina sur la fin de la maladie ; ce remède me paroît très-propre à fortifier l'estomac , à rétablir les digestions , en enlevant les restes de putridité que la maladie laisse après elle. Je l'ai employé depuis avec avantage , à la dose d'un demi-gros sur un gobelet de vin , en convalescence.

Je n'ai pu encore , faute de chirurgien , faute de tems , faute de remèdes , exécuter ce traitement chez tous mes malades ; il m'a réussi chez ceux à qui je l'ai employé ; & je vous avouerai, Monsieur , y avoir quelque confiance : j'attends beaucoup aussi du secours de vos lumieres.

Depuis vendredi que je suis arrivé dans ce village , consistant en deux cents maisons , j'ai visité trente-deux malades le premier jour ; samedi , trente-six ; dimanche , quarante-quatre ; lundi , quarante-sept ; mardi , quarante-huit ; (ensuite le nombre a été en décroissant :) il n'en est mort qu'un par jour ; la plupart avoient passé soixante-dix ans ; mais ç'en est encore trop ; plusieurs sont menacés de mort , si on ne leur administre les secours les plus prompts & les mieux concertés.

Je conseille de ne jamais sortir pour aller voir les malades , sans avoir bu du vin ou de la liqueur ; je fais brûler du vinaigre sur une pelle chaude ; je recommande qu'on renouvelle souvent l'air des appar-

temens , en entr'ouvrant quelques instans les portes & fenêtres ; qu'on enterre promptement les morts , qu'on fasse leurs fosses profondes ; qu'on sonne peu, dans la crainte d'effrayer les malades & les villages voisins.

Je remarque que chez les personnes jeunes & aisées qu'on n'a pas saignées avant moi , & qui ont échappé à la maladie, la nature a procuré un saignement du nez ou autre hémorragie, des parotides, ou un dépôt à l'oreille, accidens salutaires. Dans le cas de parotides, le *mica panis* animé des résolutifs, dès le commencement , calmoit l'inflammation , en empêchoit l'ouverture , en attirant la résolution, les purgatifs sur la fin, &c. Dans le cas de dépôt à l'oreille, le lard rance, le lait de nourrice, ou un morceau de coton imprégné d'huile d'amandes douces , introduits à l'entrée de l'oreille , les soulageoient tous : l'abcès perçoit ; ils étoient guéris ; quelquefois il restoit dans l'oreille un bourdonnement douloureux ou incommode ; quelques purgatifs & les vésicatoires à la nuque faisoient disparaître cet accident.

Les personnes, passé soixante-dix ans , se refusent aux remèdes , & périssent presque toutes, de même que les personnes dont la poitrine est délicate , épuisée.

Depuis ce Mémoire instructif envoyé à

M. Vaillant , le traitement des malades attaqués de cette épidémie dans différents pays , m'a fourni quelques remarques que j'ai marquées par des paranthèses , afin de faire connoître l'emploi que j'ai fait de la consultation de cet habile en consommé patricien.

A Dannevoux , ce 24 Décembre 1771.

La femme Loyal, enceinte de cinq mois, & âgée de vingt-six ans, a été attaquée de la maladie de Dannevoux. On sçait que toutes les femmes enceintes sont sacrifiées dans les épidémies ; on sçait que sur cent il en périt quatre-vingt dix ; & une malheureuse expérience , avant mon arrivée, venoit de confirmer à Dannevoux & dans les pays voisins, ce qui se trouve conforme au sentiment de tous les auteurs.

Cette même expérience m'avoit appris qu'il faut remplir les premiers momens d'une maladie aussi orageuse , par l'administration des secours les plus prompts : ma malade avoit tous les symptômes des autres , au degré le plus grave ; en conséquence, je lui fis faire trois saignées du bras, dans les huit premières heures ; le point de côté diminua ; je prescrivis ensuite pour le lendemain , un purgatif doux , composé avec deux onces de manne , & un demi-gros de sel d'Epsom ; ce purgatif agit doucement cinq à six fois , sans que le point

augmentât ; une potion calmante & adoucissante par cuillerées ; les lavemens furent employés pour faciliter le dévoiement bilieux ; il se montra , & disparut presque aussi-tôt ; je fus alarmé , car je n'avois guères d'autres remèdes à employer , puisque, vu l'état de grossesse, l'émétique , les vésicatoires , le kermès , &c. se trouvoient pros crits : le trois fut orageux ; la malade fut on ne peut pas plus mal le cinquième jour , auquel les malades périssoient presque tous.

De fausses douleurs qui se perdoient dans les reins , me firent pronostiquer que la malade accoucheroit d'une fille, à l'inspection de son poulx , assez plein au côté droit, & sensiblement plus petit au côté gauche.

J'avois déjà préparé un rasoir pour faire moi-même , faute de chirurgien, l'opération Césarienne , dans les vues d'assurer le baptême à l'enfant , si la femme venoit à mourir , lorsqu'elle accoucha dans la nuit du cinq , sur les onze heures , d'une fille que nous avons ondoyée , les battemens du cœur étant très-distincts ; elle n'a survécu qu'une heure à l'accouchement.

La mere avoit déjà le râle , un visage tiré , enfin tous les accidens avant-coureurs de la mort ; ils ont fait place à un calme universel , lors de l'écoulement des vuidanges ; ce bien-être s'est soutenu , & cette femme est parfaitement guérie.

*RÉPONSE de M. VAILLANT,
docteur en médecine à Verdun ; à
M. GUYTON, médecin à Sainte-
Ménéhould.*

L'abattement & l'accablement des forces vitales, les petits boutons pourprés, le crachement de sang, le pouls petit, fébrile, les yeux tristes, abattus ; tous ces symptômes bien combinés & réfléchis, nous caractérisent parfaitement des fausses péripneumonies vermineuses putrides, que les mauvais alimens de toute espèce, l'adversité & la constitution de l'humidité de la saison ont fait naître.

Sans entrer dans de longs raisonnemens pour prouver mon sentiment, touchant la nature de cette épidémie, il me suffit d'indiquer les moyens curatifs que l'on doit pratiquer, & que l'expérience nous a démontré comme spécifiques en pareilles circonstances.

Je ne puis qu'applaudir au traitement que vous avez employé, & même je vous exhorte à le suivre ; il est fondé sur les meilleurs principes de l'art : mais, comme les tempéramens ne sont pas tous les mêmes ; que l'âge, les forces, nous permettent d'user plus ou moins des mêmes remèdes, ou qu'ils nous empêchent totalement d'en faire usage, je me restreins à vous re-

présenter les remèdes dont je ferois l'emploi en cette occasion.

La saignée, quoique nécessaire, doit être sagement pratiquée ; on doit au plus la réitérer une ou deux fois seulement : si la tête étoit entreprise, on la feroit du pied. On fera vomir le malade avec le tartre stybié ou le kermès minéral.

On fera usage d'un looch composé de blanc de baleine, le kermès minéral, l'huile d'amandes douces, & le syrop de capillaires, &c.

On appliquera les vésicatoires, tantôt à la nuque du cou, si la tête est embarrassée, ou bien sur la douleur de côté si elle se fait sentir vivement à la poitrine.

Lorsqu'on fera usage des vésicatoires, dès l'instant même on fera prendre au malade des bols camphrés, incorporés avec les semences froides majeures, pour exciter l'écoulement des urines, calmer les maux de reins, dont presque tous les malades se plaignent.

Dans l'occasion, on prescrirait aux malades vingt grains de serpentaire de Virginie, ou un demi-gros de thériaque, ou un bol composé d'un demi-gros de contrahierva, & de trois grains de camphre.

Quant aux purgatifs, M. le Médecin les prescrira suivant sa prudence ordinaire ; mais

236 MÉM. CONCERN. UNE ÉPIDÉMIE.

il faut , dans ce cas-là , que le ventre soit libre , afin d'empêcher que la tête ne s'embarasse , & que le bas-ventre ne se météorise.

Le quinquina, sur la fin de la maladie, est très-indiqué , soit en apozème , soit en substance ; c'est un anti-putride des plus assurés sur le déclin de la maladie ; & pour réparer les forces , j'ai coutume , dans ma pratique , de faire prendre quelques grains de tartre stybié , deux grains sur pinte de tisane.

Après tous les remèdes que M. le Médecin a sagement ordonnés , je ne pourrois que lui en proposer d'autres qui dans le fond sont de même genre, &c. &c. Délibéré à Verdun, le 24 Décembre 1771, VAILLANT, D. en Méd.

OBSERVATIONS

Sur une affection de Poitrine, faites à Saint-Saturnin , près d'Apt en Provence , pendant les années 1769, 1770, 1771, 1772; par M. EMPEREUR, docteur en médecine de l'Université de Montpellier.

Je me hâte , Monsieur, de vous envoyer des observations qui , devenant publiques par la voie de votre Journal , seront utiles

à la partie du genre humain qui se trouvera occuper le même climat que celui où elles ont été faites , car je ne crois pas que la même espèce de maladie soit exactement semblable par-tout , & qu'une méthode curative puisse être admise dans toute sa totalité & exercée avec succès dans tous les pays. Ces observations ne seront pas nouvelles pour ces grands praticiens qui, fidèles observateurs des marches de la nature, se sont prescrits la loi de seconder ses vues, sans opposer le moindre obstacle aux efforts qu'elle met en jeu pour rétablir l'harmonie dans la machine humaine. Je me croirois trop heureux si elles parvenaient jusqu'à ma patrie & à son voisinage , où des routiniers sans principes & sans règles, au mépris de toutes les loix , suivant des sentiers frayés par des gens hardis & téméraires , trop aveuglés & trop prévenus pour en appercevoir les précipices, ne rougissent point de se jouer de la vie des hommes : si le défaut de lumieres ne les rendoit pas sourds à la voix de la nature , je présume qu'elle leur auroit déjà appris les moyens de la seconder ; mais, incapables de discernement , & servilement attachés à leur routine seulement étayée de quelques théories que la nature réjette , que l'observation dément , & que la saine raison pros- crit , nous donnent peu d'espérance d'a-

mendement; &, pour le malheur des tems; le peuple toujours ignorant cherchera du soulagement à ses maux dans le poison même; & tous ces médocastres & singes de la médecine, gens avides & mercénaires, ames basses & vénales, ne cesseront de s'engraïsser à ses dépens, en les dépouillant de son bien & de sa vie. Heureuse la contrée où toute cette engeance de destructeurs du genre humain n'a pas encore pénétré, & où la nature, dirigeant elle seule les rênes de la machine, n'a qu'un ennemi à vaincre! Quant est-ce que le gouvernement jettera ses yeux paternels sur ces misérables habitans des villages & des campagnes, pour les soustraire à des maux contre lesquels depuis long-tems l'humanité, par l'organe des sçavans, ne cesse de tonner? Tant que les hommes seront la seule & véritable richesse d'un empire, l'état sera intéressé à mettre leur vie & leur santé à l'abri de la témérité de ces destructeurs des campagnes & des villages. Après ce préambule que le cri de l'humanité m'a arraché, je vais commencer par dire un mot de la constitution de l'air, pendant les années 1769, 1770, 1771 & 1772.

Le vent du nord, fort & froid, a été le dominant pendant ces années; il succédoit pour l'ordinaire à un vent du midi, plutôt chaud que froid; les alternatives du chaud

au froid ont été très-fréquentes quelquefois dans la même journée. Les maladies observées pendant ces années, se sont constamment montrées après que le vent du nord avoit soufflé pendant quelques jours de suite. Je me borne à exposer des faits de la même espece, quoique j'en aye quantité d'autres qui ont paru dans le même tems, & qui dépendoient du même principe, qui est la transpiration supprimée par le vent du nord. Je puis dire d'avance que, dans toutes les maladies qui m'ont paru dépendre de la suppression de la transpiration, je n'ai vu que de très-mauvais effets des saignées & des purgatifs; & M. Bagnol; médecin à Mazan, me mandoit la même chose l'année dernière.

PREMIERE OBSERVATION. Jean-Baptiste Guigue, âgé d'environ vingt-huit ans, d'un tempérament sanguin, fut attaqué, le 5 Mars 1770, après quelques jours de rhume, d'un frisson céphalgique, douleur au côté, difficulté de respirer, toux, crachats sanguinolens. A ma première visite, qui fut peu d'heures après le frisson, je le trouvai un peu moite; pouls fréquent, mou, relevé. D'après les indications vulgaires, je me proposois de le saigner; cependant, à cause de la moiteur, je différâi de placer la saignée alors. A ma seconde visite, je le trouvai encore moite; du reste, les symptômes ayant

plutôt augmenté que diminué, & regardant sa légère sueur comme un épiphénomène & non une crise, je me décidai pour la saignée : il ne s'étoit pas encore écoulé deux onces de sang, que je vois le malade pâlir & tomber en défaillance ; le sang cesse de couler, je bande le bras & me hâte de faire revenir le malade de son évanouissement qui fut momentané ; je laisse le malade à une tisane délayante & pectorale, sans bouillon, le reste du second jour & tout le troisieme ; & quoique le pouls me parût toujours relevé, & que les crachats fussent chargés de sang, je ne pensai plus à la saignée, & me bornai à favoriser l'expectoration, & à soulager la tête par des lavemens. Le quatrieme jour, les symptômes furent les mêmes, au pouls près, qui n'étoit plus si relevé : la partie digitale de l'artere paroissoit comme enfoncée ; ce qui m'obligea de demander au malade s'il avoit de la douleur dans le ventre : il me répondit qu'il avoit la diarrhée, & qu'il avoit déjà poussé quelques selles de matieres jaunâtres. Ce caractère du pouls & la diarrhée continuerent jusqu'au cinq, sans avoir apporté aucune diminution des symptômes, à l'exception que l'expectoration fut moindre ; ce qui m'obligea de prescrire le suc de bourrache, de quatre en quatre heures, à la dose de deux onces. Le cinq au ma-

tin,

tin , le pouls reprit son caractère pectoral, les crachats furent plus abondans & moins chargés de sang. A ma visite du soir, voyant du sang contre les draps du lit, j'interroge le malade qui me dit que le nez lui a saigné quelques gouttes , & que sa tête est mieux : je saisis avec plaisir cette occasion de m'instruire du caractère du pouls des hémorragies du nez , décrit par les modernes ; j'eus la satisfaction de le trouver tel que les modernes l'ont observé ; il avoit aussi des bourdonnemens dans les oreilles : quoique nouveau dans ces connoissances, j'osai dire au malade que je croyois que le nez lui saigneroit encore ; ma prédiction s'accomplit , mais il saigna très-peu , ce qui pour tant ne laissa pas de lui soulager la tête. Le six , l'expectoration de matières épaisses , blanchâtres, fut copieuse ; le malade étoit toujours très-accablé, & la fièvre étoit la même ; la douleur de côté avoit diminué , & ne se faisoit sentir que lors des fortes inspirations. La nuit du six au sept fut la moins tranquille de toutes : le matin, le malade étoit dans une angoisse & un accablement extrêmes, étant tout étourdi, répondant à peine aux demandes. Il étoit d'une apathie sans égale ; le pouls étoit relevé , fort véhément, l'expectoration moindre ; sur les onze heures avant midi , il étoit un peu moite & toujours dans le

même état que le matin : sur les fix heures du soir , on lui avoit déjà changé trois chemises mouillées de sueur ; le pouls étoit plus tranquille , plus mou ; les sueurs continuèrent jusqu'après minuit. Le lendemain, huitieme jour de la maladie, son pouls est presque naturel ; le malade a tout un autre coup d'œil : il recouvrera bientôt ses forces. Le cinq Mars fut le jour du frisson, il étoit enrhumé depuis le commencement du mois ; la fin de Février avoit été venteuse, le nord avoit soufflé les quatres derniers jours : les quatres premiers jour de la maladie, le malade fut à une boisson délayante & béchique , & aux lavemens sans bouillon de viande ; le troisieme, je lui fis donner quelques crèmes d'épeautre très-légères, il continua d'en prendre jusqu'au huit de quatre en quatre heures ; le quatrieme jour, je commençai à lui faire prendre de l'eau de bourrache, il en prit pendant tout le cinq ; le six, je fis ajouter à sa boisson une pincée de fleurs de coquelicot. Voilà tous les remèdes dont je me servis dans le traitement de cette espece de péripleumonie.

II. OBS. Le 22 Février 1770, j'eus à traiter un jeune homme , dont j'ai perdu le nom , âgé d'environ vingt ans, robuste, d'un tempérament sanguin , natif de Bonieux, village du comtat Venaissain. Il étoit venu à des noces qui se célébrerent à une

grange , peu éloignée de Saint-Saturnin. Après quelques jours de danses , pendant que le vent du nord souffloit avec force , il fut attaqué d'un frisson , céphalalgie , douleur au côté , crachats sanguinolens , toux , difficulté de respirer , fièvre aiguë : d'après les indications suggérées par la théorie de la pléthore , voulant empêcher un plus grand engorgement dans les poumons , je le saignai ; l'écuëlle n'étoit pas encore à demi-pleine , que le malade tombe en défaillance : je m'en tins là , & je ne le ressaignai plus. La maladie ne diffère de la précédente que par le défaut de sueur les premiers jour & de diarrhée : le quatrième jour , il eut un redoublement dans la nuit , où tous les symptômes augmentèrent : à cela près , la maladie parcourut ses tems , & finit le sept par des sueurs abondantes. L'expectoration avoit été toujours très-facile ; il n'usa point , pour cette raison , du suc de bourrache ; il resta à la tisane délayante & pectorale , & aux lavemens les trois premiers jours ; après , je lui fis donner quelques crèmes d'épeautre , jusqu'à la terminaison de la maladie ; j'avois fait ajouter une pincée de fleurs de coquelicot à chaque pot de sa tisane , les deux derniers jours. Il partit le cinq Mars 1770 , pour son pays , étant parfaitement remis de sa maladie.

III. OBS. Le 12 Janvier 1770 , je fus
Q ij

appelé pour M. Gabriel de la Loge , près de Sault, âgé d'environ cinquante ans, d'un tempérament tenant du sanguin & du phlegmatique. Il étoit pour-lors au troisieme jour d'une maladie dont les symptômes , lors de ma visite, étoient toux, crachats épais sanguinolens , douleur de tête, difficulté de respirer, fièvre aiguë, une élévation de l'artere, comme dans le poulx pectoral ; mais cette élévation n'étoit pas aussi-bien marquée que j'avois observé chez quantité d'autres malades travaillés de la même affection de poitrine ; l'expectoration non plus n'étoit pas si facile : il avoit déjà été saigné trois fois. La nature m'avoit déjà montré plusieurs fois qu'elle se débarrassoit de la matiere morbifique par la voie des poulmons & de la peau ; je crus satisfaire à mon devoir de medecin, en prescrivant des remèdes propres à seconder ses opérations : il y avoit dans la chambre du malade le chirurgien qui l'avoit saigné , & quelques femmelettes, gens partisans des purgatifs & des saignées, & qui sont persuadés qu'une maladie ne sçauroit guérir sans ces remèdes : pour les satisfaire, j'avois en conséquence prescrit une purgation minorative pour le huitieme de la maladie , étant persuadé qu'un minoratif ce jour-là ne sçauroit déranger la marche de la nature ; cependant , voyant ma façon de traiter peu

lucrative pour l'empirique, & contraster avec les méthodes vulgaires, les assistans confeillerent de faire venir un autre médecin, qui, malheureusement pour les malades, & heureusement pour les empiriques à qui il laisse le soin des malades qu'il traite, est de la classe de ceux qu'Harris appelle *stercorarii*, & dont les vues, comme dit M. Lieutaud, ne vont pas au-delà des premières voies. Selon toutes les apparences ce médecin prescrivit, à son ordinaire, quantité de purgatifs. Je ne vis plus le malade, je ne puis dire quelle tournure prit la maladie; mais ce qu'il y a de bien certain, c'est que la maladie ou la convalescence durerent près de trois mois, tandis que les mêmes maladies, traitées sans saignées & sans purgations, finissent le septième jour, & la convalescence le seizième. La nature, qui chez cette classe d'hommes a encore toute sa force, triompha dans cette occasion de la maladie & de la routine.

IV. OBS. Le 7 Février 1770, j'eus à traiter M. Aubert fils, âgé de vingt-sept ans, de Brouvilles, quartier dans la montagne, peu éloigné du pays du malade de l'observation précédente: il avoit toux, crachats sanglans, douleur au côté; la difficulté de respirer & la céphalalgie étoient peu considérables, le pouls fréquent, un peu tendu, peu relevé. La maladie avoit

débuté par un frisson. Comme j'avois déjà vu tant de fois les mauvais effets des saignées, quoique tout parût indiquer de désemplir les vaisseaux, suivant la théorie de ceux qui ne suivent que des raisonnemens, au lieu d'écouter un peu plus l'observation, je passai outre, & prescrivis seulement des délayans, des béchiques, & des sudorifiques, qui devoient être employés suivant l'état de la maladie. Il y avoit un chirurgien de Saint-Christophe avec moi, qui sollicitoit beaucoup en faveur de la saignée, disant que le malade avoit une pleurésie. Ces sortes de gens sont de très-grands prôneurs de la saignée & des purgatifs, ne connoissant pas les autres ressources de l'art de guérir; ils ne se servent jamais que de ces deux armes, presque dans toutes les maladies: aussi dévastent-ils les campagnes. Comme la saison étoit désagréable, je ne vis plus le malade qui suivit exactement mes avis. J'appris qu'après une abondante expectoration, pendant le cours de la maladie, il eut le sept, & fut guéri; sept ou huit jours après il fut parfaitement rétabli. Il voulut sortir de sa maison pendant que le vent du nord souffloit; il fut de nouveau attaqué de la même maladie; & sans me le faire sçavoir, on conduisit le malade comme la première fois, & il guérit heureusement le sept. Pour cette fois, il

fut plus réservé, & ne sortit pas. Sa belle-mère, âgée de plus de cinquante-cinq ans, d'une mauvaise constitution, eut quelques tems après la même maladie; elle fut traitée par la même méthode, & guérit entre le sept & le huit.

V. OBS. Le 31 Mars 1771, je fus appelé pour voir Jean Imbert, âgé d'environ trente-six ans, habitant d'un hameau éloigné d'une petite lieue du village. Je le trouvai fort oppressé, ne pouvant expectorer, ayant le pouls fréquent, relevé ou plein comme l'on dit, douleur au côté; il avoit passé une mauvaise nuit: c'étoit alors le cinquième jour de sa maladie. Je n'avois pas pu m'y rendre le premier jour, me trouvant indisposé; ce qui obligea les parens d'avoir recours à un apothicaire du lieu; qui ne manqua pas de le saigner & de le purger, comme c'est l'usage de ces gens-là, qui, voyant des malades, & jamais de maladies, suivent une routine qu'ils appliquent à tous: pourvu que leur boutique se vuide, ils n'en veulent pas davantage. L'état du malade me paroissoit assez dangereux; trouvant pourtant le pouls fort & relevé, je ne désespérai point, & prescrivis sur le champ le suc de bourrache & le kermès minéral, de quatre en quatre heures, à la dose d'un demi-grain; je me proposois de rétablir l'expectoration qui

avoit été supprimée par l'action des purgatifs. Sur le soir, après avoir pris deux doses de ces remèdes, les crachats parurent, & l'expectoration en devint facile, les nuits furent plus tranquilles : le septieme jour, ordinairement critique dans cette espece de péricneumonie, le malade fut un peu moite ; mais cet effort de la nature ne fut pas suffisant pour exciter des sueurs ; soit que la coction de la matiere eût été retardée par les saignées & les purgatifs, comme il y a toute apparence ; soit que la maladie dût naturellement durer davantage, ce qui n'est pas vraisemblable : cependant la crise par les sueurs n'arriva qu'entre le dix & le onze ; il sua quinze chemises ; la fièvre & les autres symptômes finirent, mais la convalescence fut fort longue.

VI. OBS. Le commencement de cette année 1772 a été très-froid ; le vent du nord a soufflé le cinq & le six : il y a eu, à peu près dans le même tems, au village ou à la campagne, sept ou huit personnes attaquées de cette espece de péricneumonie observée les années précédentes : plusieurs, se trouvant assez éloignés du secours, furent conduits suivant ma méthode, & guérissent heureusement le sept ; je n'en dirai rien, n'ayant pu les voir à cause du mauvais tems : je parlerai seulement de trois malades que j'avois à l'hôpital du lieu.

Honoré Guigne , âgé d'environ quarante ans , d'une mauvaise constitution , ayant une toux & une dyspnée depuis près d'une année ; en outre , il avoit beaucoup perdu de sa force & de sa vigueur , à ce que m'a dit sa femme , qui , sur cet article , pouvoit rendre un témoignage certain. Sa maladie commença par un frisson , qui fut suivi des symptômes qui constituent la maladie déjà tant de fois décrite ; ce qu'il y eut de particulier chez ce malade , c'est que son pouls n'eut jamais cette élévation que j'avois toujours remarquée dans les mêmes maladies ; vers le quatrième jour , il fut plus concentré , & la partie digitale de l'artere étoit très-enfoncée , & à peine sensible ; ce pouls indiquant quelque affection des intestins. Je demandai au malade si le ventre étoit douloureux ? il me répondit que non , mais qu'il avoit la diarrhée , ayant déjà poussé quelques selles : je retâtai son pouls ; & , outre l'enfoncement de la partie digitale de l'artere , j'observai l'intermittence , qui se faisoit remarquer de quinze en quinze pulsations ou environ : ce caractère du pouls , à l'intermittence près , se conserva avec la diarrhée jusqu'à sa mort. L'expectoration , qui , durant le cours de la maladie , avoit été assez copieuse , vers le sept , m'annonça la suppuration dans les poumons , ses crachats étant purulens & mêlés avec un

peu de sang noirâtre. Il mourut trois semaines après, avec tous les symptômes de la phthisie. Depuis que je traite de semblables maladies, je n'ai vu mourir de cette espèce de maladie que lui, avec un asthmatique qui avoit été abondamment saigné, mais qui mourut pourtant le sept. Je garde le silence sur quantité de malades qui, affoiblis par les saignées, sont tombés dans la phthisie & en sont mort.

Antoine Maurin, âgé de cinquante-huit ans, d'un tempérament phlegmatique, après quelques jours de rhume, eut frisson, céphalalgie, douleur au côté, crachats sanguinolens, dyspnée, pouls fréquent, relevé, un peu mou comme le pectoral : il vomissoit tout ce qu'il avaloit ; symptôme que je n'avois pas encore observé chez aucun malade attaqué de la même maladie : ce vomissement dura deux jours. Cette espèce, par rapport à ce symptôme, ressemble parfaitement à la fausse péripneumonie de Sydenham, à la pituiteuse de Forestus : on la trouve décrite dans la Nosologie de l'illustre de Sauvages, sous le nom de *péripneumonie catarrhale*. Le quatrième jour, son pouls n'est plus si relevé, la partie digitale de l'artere est enfoncée ; je ne pus observer l'intermittence. Il lui étoit survenu une diarrhée qui dura vingt-quatre heures. Le cinq, le pouls prend son caractère pectoral ; l'ex-

pectoration , qui avoit toujours eu lieu depuis le commencement , fut ce jour-là assez copieuse ; les crachats étoient épais , bien liés , blanchâtres , presque point rouillés ; la douleur au côté avoit diminué , & ne se faisoit sentir que lors des fortes inspirations , pendant la toux. Le six , le pouls fut plus tranquille , la toux moins fréquente : le sept , il étoit un peu moite , le pouls moins fréquent , l'expectoration très-abondante ; il dormoit bien pendant la nuit : le huit il guérit. Le deuxieme , le trois & le quatre , le malade eut sur le soir un redoublement , & en général la nuit il se trouvoit plus oppressé que le jour , la douleur au côté & l'oppression étant plus considérables. Le malade fut les premiers jours à une boisson pectorale. Depuis le quatre jusqu'à la fin de la maladie , il prit chaque jour deux prises d'une poudre composée avec l'antimoine diaphorétique & le kermès minéral.

Agathe Bony , âgée de dix-sept ans , après quelques jours de rhume , étant sortie dans la nuit pendant un vent du nord très-froid , fut , sur le soir du même jour , attaquée d'un frisson , céphalalgie , douleur au côté , toux sèche , dyspnée , fièvre aiguë , pouls pectoral : le premier jour , la douleur au côté parut augmenter & diminuer al-

ternativement; le deux, les symptômes furent les mêmes, toujours sans expectoration; le trois, elle étoit moite, le pouls fut comme ondulent: sur le soir, la partie digitale de l'artere étoit enfoncée; elle poussa quelques felles: la nuit, l'oppression & la douleur augmentèrent: le matin, quatrième jour de la maladie, elle suoit un peu, principalement des parties supérieures; l'oppression & la douleur avoient diminué, le pouls moins fréquent, mou, pectoral, la toux moins sèche, plus fréquente les trois derniers jours: la douleur au côté & au voisinage, l'oppression, furent toujours plus considérables, & le matin elle étoit un peu moite. Cette maladie eut constamment un redoublement dans la nuit, qui se terminoit régulièrement par une légère sueur. Depuis le quatre jusqu'au huit que la fièvre finit, l'expectoration étoit plus copieuse, mais il n'y eut jamais de sang dans les crachats: le neuf, elle eut encore dans la nuit un petit redoublement de douleur & d'oppression, qui se termina le matin par une légère sueur; l'expectoration des crachats épais, blanchâtres, continua jusqu'au onzième de la maladie; mais la fièvre avoit fini entre le sept & le huit, & dix jours après elle sortit de l'hôpital parfaitement rétablie. Elle fut traitée par des délayans,

pectoraux , béchiques & sudorifiques , sans saignées quoiqu'elle eût une suppression de règle depuis trois mois.

Les remarques générales à faire sur ces maladies , sont que je n'ai jamais rien observé dans les urines digne d'attention : elles m'ont paru plus ou moins colorées ; suivant que le malade buvoit plus ou moins ; je n'ai jamais pu y appercevoir aucun dépôt différent de celui de l'urine des personnes saines : quelques malades ont eu vers le quatre la diarrhée , qui a fini le cinq ; presque tous , dès le même jour , ont bien expectoré ; la plus grande partie a éprouvé une augmentation des symptômes la nuit ; je n'ai vu que chez un seul malade , un transport à la tête avec délire , qui survint deux ou trois heures après une abondante saignée au pied , que j'avois prescrite à dessein de le prévenir. C'étoit lors du commencement de ma pratique ; j'ignorois encore les mauvais effets des saignées dans cette espece d'affection de poitrine. Quelques-uns se plaignoient d'un engourdissement au bras du côté douloureux : beaucoup de malades , outre le point de côté , avoient des douleurs à tout le voisinage de la poitrine , principalement aux épaules. Cette maladie a constamment fini le sept , traitée seulement avec les délayans , béchiques & légers diaphorétiques ; au contraire ;

les saignées & les purgations ont toujours dérangé l'expectoration, & ont considérablement prolongé la maladie, plus ou moins, suivant la quantité des saignées & des purgations. Ces derniers remèdes ont été non-seulement contraires dans cette espece de maladie, mais encore dans quantité d'autres qui dépendoient du même principe, & qui paroissent dans le même tems, telles que l'esquinancie, rhumatisme, ophthalmie, sciatique. Mes observations ont presque toutes été faites sur des gens de la campagne, hommes laborieux & sobres, ne vivant presque que des végétaux.

Ma méthode curative, que la nature m'a montrée, ne consiste qu'en délayans, pectoraux, diaphorétiques. Chez les vieillards & les piteux, je me suis servi du kermès minéral avec l'antimoine diaphorétique, que j'adaptois aux jours critiques; j'ai rarement permis les bouillons à la viande aux malades, excepté sur la fin de la maladie, je les regarde comme inutiles dans les maladies aiguës, & même pernicious; mais, depuis environ le quatrième jusqu'à la fin, je faisois prendre, de cinq en cinq heures, quelques crèmes d'épautre très-rare, qui tenoient lieu des adoucissans : *Medicus præstantior qui in prescribendis remediis parcior.*

Cette méthode, comme on voit, est des plus simples & ne tend qu'à favoriser la

nature dans ses opérations, en facilitant la sortie des humeurs par les voies qu'elle-même s'est choisies; & je pense que l'art de guérir consiste dans ce point qui est de seconder la nature. Je me contente d'exposer des faits; je n'en rends point raison, crainte de m'égarer dans ce dédale inextricable & obscur des théories séduisantes, mais démenties par l'observation réfléchie sur les faits que présente journellement la pratique de la médecine: je renvoie seulement, pour démontrer combien les indications vulgaires de la saignée sont trompeuses, à l'observation de M. Fouquet, Essai sur le Pouls: *Nè quidquam pro vero recipiamus, quia receptum est, sed experimenta acquiramus quæ fidem nostris opinionibus faciant.*

OBSERVATIONS

Sur les Eaux thermales de Bourbon-Lancy en Bourgogne; par JEAN-MARIE PINOT, docteur du Ludovicé de Montpellier, médecin-juré du roi en la ville & bailliage de Bourbon-Lancy, intendant des eaux, en survivance, de la même ville, & ancien correspondant de l'Académie de Dijon.

Quæ vera sunt, loqui virum ingenuum decet.

Dans le dernier écrit que j'ai présenté au

public sur les eaux de Bourbon-Lancy (a), je me suis engagé de communiquer quelques Observations relatives au cas où l'on administre ce remède.

Le moment de remplir cette obligation est arrivé ; & nous allons nous en acquitter avec la plus scrupuleuse exactitude , par la voie du Journal de Médecine , afin de rendre l'instruction plus universelle , & que désormais MM. les médecins ne nous adressent de malades que ceux qui pourront user de ce remède avec succès.

Nous nous dispensons de rapporter les expériences que nous avons faites , & tout ce que nous avons dit ailleurs (b) de la nature de ces eaux , de leur chaleur , de l'abondance de la source , de son égalité , des principes qu'elles contiennent & des restes somptueux de leurs réservoirs. Il suffit que l'on sçache que le degré constant de chaleur à la source est de quarante-cinq degrés au thermometre de *Réaumur*, qu'elles sont imprégnées de sel , de soufre , de parties ferrugineuses & d'une portion de terre calcaire , le tout dans une si extrême division , que, conservées pendant plusieurs années , elles ne forment aucun dépôt & ne se corrompent point.

(a) Lettre imprimée à Dijon en 1752.

(b) Dans deux Dissertations imprimées à Dijon, en 1743 & 1752.

Quoiqu'elles soient consacrées de tems immémorial au traitement des maladies chroniques, & que quelques succès aient contribué à leur acquérir la réputation universelle, l'expérience dépose pourtant qu'elles ne sont pas toujours salutaires, & il est de la plus grande conséquence de constater cette vérité, pour éviter l'écueil de l'empirisme & la dégradation d'un secours efficace.

Les bons médecins savent qu'il n'est point de remèdes universels, comme nous l'avons établi ailleurs (a) ; & , ne connoissant pas l'effet des eaux par expérience, ils ne manquent jamais de recommander aux malades qu'ils y envoient, de se laisser conduire par ceux des lieux.

Heureux, si la docilité & la confiance faisoient l'apanage de la plupart de ceux qui y viennent ! mais trop souvent il arrive que leurs préjugés nécessitent les médecins à une mauvaise administration.

Nous en avons eu récemment l'exemple dans une dame qui s'est retirée de Bourbon dans le plus déplorable état, pour s'être faite excéder de bains chauds & de douches brûlantes, pour une infiltration rhumatique au tendon d'Achille & ligamens articulaires du pied, avec rétraction & douleurs aiguës dans les jumeaux & solaire, qui auroient

(a) Dans nos deux Dissertations, imprimées à Moulins, sur les poudres d'Aillaud,

infailliblement cédé aux bains tempérés , aux douches ménagées , aux frictions , aux fomentations , & aux bandages appropriés.

Mais trop souvent la science du médecin & son expérience ne sont d'aucun poids sur certains esprits qui n'ont de règle qu'une impérieuse volonté , dont ils sont communément la victime : *Vivunt ut volunt , curantur ut jubent , moriuntur ut debent.*

Aussi devenons-nous souvent témoins du peu de succès de ce remède ou de ses malheurs , parce que nous ne sommes pas toujours les maîtres de le faire administrer avec l'art qu'il exige , à des gens sur-tout qui se persuadent qu'un secours efficace l'est d'autant plus qu'il est employé avec force & opiniâtreté , tandis qu'il n'est rien de si bon dont l'abus où l'excès ne puissent être nuisibles ; & assurément cette vérité est applicable à la matière que je traite ; & je ne crains pas d'affurer que les eaux feront toujours beaucoup de mal , & rarement du bien , tant qu'on croupira dans l'esclavage de la routine : j'en appelle à tous juges compétens & déprévenus , qui voudront bien , avant de décider la question , jeter les yeux sur ce que j'ai imprimé à ce sujet (a).

Il me suffit de dire ici qu'une méthode générale est inapplicable à tous les cas parti-

(a) Dans deux Dissertations imprimées sur les Eaux de Bourbon-Lancy.

culiers , à tous les âges , à tous les sexes , à tous les tempéramens ; il n'y a que l'intérêt ou l'ignorance qui puissent fermer les yeux sur les dangers d'un empirisme dont chaque année il y a des victimes ; & la raison que j'entends donner quelquefois , que , dans les maux extrêmes , on ne peut se dispenser d'employer le remède avec courage , est une raison pitoyable , qui n'excuse jamais quand l'expérience a montré le danger.

Je donne pour premier exemple la paralysie , cette maladie commune & si funeste pour laquelle les malades prennent les eaux avec confiance , & les médecins les conseillent comme remède héroïque. En parcourant mon journal , je vois un nécrologe de paralytique : l'amour de la vérité & l'intérêt public m'obligent d'en présenter la liste , pour ne laisser ignorer à personne au moins le peu de succès de ce secours (a).

(a) MM. Bonard , d'Arnay-le-Duc ; Menassier , officier de maréchaussée à Saulieu ; Desplantoni , du Donjon , morts dans l'année ; une dame de Châlons , morte à Bourbon même ; madame l'abbesse de la Benisson-Dieu , aussi morte à Bourbon ; M. le comte Débard , près Moulins en Gilbert ; madame Leclerc de Pontouse , de Bourgen-Bresse ; M. Fleurant , lieutenant colonel de cavalerie , tous morts dans l'année qu'ils ont pris les eaux ; Baile , marchand épiciier à Dijon ;

Je sçais que la paralysie cérébrale est une affection rebelle, & du déclin de l'âge, *in-gravescentis ætatis*, dont la parfaite guérison seroit un chef-d'œuvre de l'art; mais il me paroît si évident que c'est à l'action tumultueuse & trop échauffante des eaux, qu'on doit rapporter tant de récidives meurtrières, qu'aujourd'hui je m'estimerois très-blâmable de les faire administrer suivant la méthode la plus ordinaire; & certainement s'il fut jamais maladie où le conseil d'un médecin instruit soit nécessaire, c'est vraiment dans celle-ci, comme *Willis* me l'a appris depuis long-tems : *Thermæ in paralyfi non sunt sine consilio medico tenten-*

Carinoy, bourgeois à Paray-le-Moinial; Godelet, demeurant à Paris, de même; le curé de Blano, mort à Bourbon; M. Perrotin de Lavaud, avocat à Moulins en Bourbonnois; Ravateau, bourgeois de la même ville; M. le comte de Sercey du Jeu, près Huttin; Marceau, marchand de bois de Glu en Morvant; le P. Carler, Capucin à Dijon; Grangier, curé de Saint-Prié en Forest; Nourry, garde du roi près Château-Chignon; Boutelont, notaire à Sercey; Miel, curé de Saint-Martin de Bourbon-Lancy; de Mombarron, gentilhomme Nivernois; madame Prost, de Morvant en Bourgogne; Bourrin, chirurgien à Digoïn; le P. Couper, ex-jésuite d'Autun, tous morts dans l'année, à-peu-près, où ils ont pris les eaux; M. Mouillié, natif de Dijon, ancien curé d'Antonni, près Paris, retiré à Avalon, mort à Bourbon même, dans l'usage des bains; Gailliot, de Villefranche, deux mois après les avoir pris,

dæ (a) ; & le célèbre *de Bordeu* porte les choses encore plus loin , puisqu'il les interdit absolument dans les paralyties idiopathiques : *Sed exulent ab aquis mineralibus paralytici omnes confirmati , ab infesto cerebro* (b).

Cette décision d'un médecin qui a pratiqué long-tems les eaux de Barèges , très-analogues à celles de Bourbon-Lancy , est certainement d'un grand poids , étayée surtout de l'observation du docteur *Helvigius* , qui rapporte qu'un paralytique presque guéri se trouva plus mal , & retomba en paralytie aux eaux de *Piperine* , dont il faisoit usage pour prévenir la récédive qu'il craignoit : *Paralyticum sublevatum , qui dùm recidivam metuebat , ad thermas Piperinas profectum , ex earum usu in pejorem statum rediisse , atque in paralyfim* (c).

Ces faits sont plus que suffisans pour exciter l'attention & la vigilance des médecins dans l'administration des eaux thermales quelconques ; & il est certain qu'une action trop échauffante , accélérant la fonte & le mouvement des liqueurs , doit nécessairement les développer au cerveau , où il existe déjà un embarras , dont la résolution

(a) *Willis , de Morbis capitis.*

(b) *De Bordeu , thesi : Utrum aquæ minerales chronicis , &c.*

(c) *De Bordeu , ibid , thesi , page 48.*

n'est pas aisée ; il est même dangereux de vouloir l'entreprendre par des moyens violens , puisqu'il est d'expérience que les efforts , pour résoudre au cerveau , sont presque toujours mortels : *In cerebro incrementum , seu conamen resolutionis , ferè semper lethale* (a).

Je laisse à présent aux personnes sensées & déprévenues , à juger ce que l'on doit attendre d'une douzaine de bains & autant de douches , souvent appliquées sur la tête , & toujours dans une eau & avec une eau si chaude , que les malades sont en feu & dans un état de fièvre ardente , quelques instans après qu'ils y ont été plongés.

Je crois que , quand l'expérience ne déposeroit pas contre cette pratique , il ne faut que la présenter au tribunal de la raison pour la proscrire à jamais des paralysies cérébrales : je pense néanmoins , contre l'avis absolu de M. de Bordeu , que ces eaux pourroient être employées dans le traitement de ces maladies , non-seulement sans danger , mais avec autant de succès que peut le permettre une paralysie *idiopathique*.

Les eaux de Bourbon-Lancy étant un mixte combiné de délayans , d'incisifs , de toniques , & de savonneux vulnéraires dans un véhicule le plus léger , produiront tou-

(a) De Bordeu , l. c. page 111.

jours des effets favorables quand elles seront bien administrées.

Nous avons eu la satisfaction d'en être témoins, dans des cas même de paralysie cérébrale, quand nous avons été assez heureux de trouver des esprits dociles qui ne se sont point laissés entraîner par le torrent du préjugé (a).

A l'égard de celles dont la cause n'est point inhérente au cerveau, les stomacales, les rhumatiques, les spasmodiques, sur-tout celles qui succèdent aux coliques nerveuses, les vermineuses & catarrales des enfans, il est commun d'en observer la guérison, quand les malades ne sont pas livrés à une administration trop échauffante. (b).

(a) M. Guillemin, avocat à Paray; madame de Rancey, de la même ville; frere Albérique, religieux de Septfond, par de l'eau transportée à deux lieues; M. Moret, procureur-syndic d'Arnay-le-Duc; M. Serpillion, ancien lieutenant-criminel d'Autun; M. Mirand, curé de Casy en Nivernois; M. Regnard, receveur des gabelles à Lusy; M. le comte du Gond, d'Arnay-le-Duc; M. le curé de Balay en Bugey; M. Mecati, négociant; M. de Mombuiron, de Bourg-en-Bresse.

(b) M. Fraichet, de Dompierre; madame de Rochebarron, de Moulins, guérie de paralysie, suite de colique; M. Segoud, marchand à Lusy, de paralysie rhumatique; M. Bacquelot, de Mont-Cenis, de paralysie spasmodique avec hypocondriacisme; mademoiselle de Bon, de Mont-Cenis, de paralysie vermineuse & catarrale; mademoi-

Nous ne pouvons même taire que plusieurs, mécontents de cette méthode, nous ayant consulté, ont préféré, avec succès, la tempérée (a).

Après les paralytiques, viennent le plus ordinairement les gens affectés de sciati-ques, douleurs rhumatismales, rhumatismes goutteux.

Nous sommes véritablement persuadés

selle Collin, fille d'un médecin célèbre à Cusset; de paralyfie scrophuleuse; mademoiselle de Borillier, de Laloge, de paralyfie catarrale & vermineuse; mademoiselle de Lach, de Né, de même; M. de Lieuré, de Sourcieu, près Lyon, de paralyfie & engourdissement rhumatismal; mademoiselle de Montaigu, d'Autun, de paralyfie, suite de colique; le nommé Jeannin, peintre, de paralyfie, suite de colique; la fille de M. Veral, notaire à Lacenay, de paralyfie catarrale & vermineuse; mademoiselle Monsac, de Decise, de même.

(a) Madame de Bordeau, marchande à Paris; M. l'abbé de Ray, chanoine d'Abbeville; M. Vaucher, marchand de Châlons; madame de Meyssey, de Mâcon; M. de Cressy, près Bourbon-Lancy; madame Dumon, d'Abbeville; M. de Voiset, chevalier de S. Louis, aussi d'Abbeville; madame la marquise de V.... Dom Florkin, Bénédictin; frere Jérôme, Capucin; M. le curé de Sourcieu; madame de la Frenay, de Mâcon; M. de Mont-Chanin, bailli d'Yssi-l'Évêque; M. Dufour, marchand de vin à Mâcon; madame de Chaugi, religieuse à Autun; M. Hadenot, de Châlons-sur-Saône, & auditeur à Dole; M. de la

que ces trois especes de maladies , qu'on peut ranger dans la même classe , sont susceptibles de guérison par les eaux de Bourbon-Lancy ; cependant le sort des malades est si varié , qu'il s'en retire presque autant de mécontents que de satisfaits ; & je puis assurer dans la sincérité , que c'est à la méthode échauffante qu'il faut imputer le défaut de succès du remède ou le mal qu'il produit ; car j'ai toujours vu que ceux qui se sont laissés conduire ont été soulagés ou guéris , sans qu'il leur soit rien arrivé de fâcheux , dans l'usage ou après l'usage. La note suivante (a) fournit assez d'exemples pour rassurer les incrédules à la méthode tem-
Grange, officier de Dragons ; M. Conny, greffier en chef du Parlement de Dombes.

(a) Mademoiselle Bourachot, guérie de rhumatisme gouteux ; M. Vincent, curé de Soutrière, de même maladie ; madame Guenniaud, de rhumatisme universel ; M. Desforges, de Toulon, de sciatique ; Pornin, d'Uxeau, de sciatique ; madame Noël, de Nevers, aussi de sciatique ; MM. Bouillier de Saint-Seinne, & Maire de Gueunion, de pareille maladie ; madame la comtesse de Busséul, de même ; madame Gondier de la Garde, de rhumatisme vague ; M. Mollerat, de Serandés, de sciatique ; la nommée Desverne, de Bourbon, de même ; MM. les curés de Ceindré, & Effemme de Saint-Nafaire, Bouffaron de la Rochepot, très-soulagés de rhumatismes vagues ; M. de Prévoft, de Germanfi, chevalier de S. Louis, guéri de même maladie ; M. Royer, brigadier de Gendarmes, de même ; MM. Bidolet, Louvrier, Michelet, Prévoft, Mai-

pérée ; & je ne me persuade pas qu'il se trouve beaucoup de médecins qui pensent que l'humeur rhumatismale ou goutteuse, âcre, faumurée, résineuse, disposée à s'enflammer & se durcir, doive être fondue, déplacée & roulée tumultueusement, pour que l'excrétion s'en fasse par des sueurs colliquatives & desséchantes.

Je crois que la raison s'unit à l'expérience pour déposer au contraire, que c'est en portant une division légère & ménagée dans les liqueurs, en les délayant, les édulcorant, & en préparant la peau à des transpirations faciles, qu'on peut espérer de guérir ces cruelles affections, qui affligent tous les états de la société, & spécialement les pauvres.

S'il ne falloit qu'enflammer le sang & forcer des sueurs pour guérir ces maladies, l'eau commune, échauffée à certain degré, produiroit sans doute ce double effet ; & il ne seroit pas nécessaire de recourir aux thermes, dont l'efficacité dépend particulièrement de leur qualité savonneuse, beaucoup plus que de l'activité de la chaleur, qu'il convient toujours de tempérer pour les rendre efficaces.

randon, Petit-Jean, Vauché, de Gramont, Dotenay, de Valveron, de Nan, de Mombuiron, de la Grange ; mesdames de Beaumont, de Fosé, tous guéris de sciaticques, rhumatismes, ou rhumatismes goutteux.

J'en appelle à l'expérience des malades qui ont été exposés à l'action de ces bains; j'ai l'assurance de réunir leur témoignage, d'autant que plusieurs s'en sont plaint à moi (a).

Il faut pourtant convenir que la plupart sont contents quant ils sient à outrance; &, cet événement arrivant, ils ne se plaignent jamais, étant convaincus que le mal qu'ils éprouvent, ou le bien qu'ils n'éprouvent pas, ne peuvent être rapportés à une administration trop échauffante, que le préjugé ou une confiance aveugle ont souvent exigée du médecin; quoiqu'à vrai dire, jamais l'application de ces eaux ne pourra être méthodique, tant qu'il n'y aura qu'un seul & même bain, & qu'on ne fera pas les maîtres du volume d'eau, ni de régler les degrés de chaleur convenables à chaque malade.

Je n'ai trouvé de moyen d'obvier à cet inconvénient, qu'en donnant des bains de cuves le plus possible, & en étant attentif à la durée de ceux de la source, quand la nécessité de la douche exige que j'y présente mes malades; &, si je les trouvois tous assez déprévenus de l'usage de faire succéder la douche au bain, je voudrois en faire deux opérations alternatives & séparées, & j'observerois cette règle jusqu'à ce que des

(a) Voyez la note (a) de la page 264.

tems plus favorables m'eussent mis à portée de pratiquer, dans l'emplacement même du bain, autant de cuves qu'il se pourroit, pour que chaque malade, au nombre de dix ou douze, se baignassent séparément, à couvert, proprement, décemment, & dans une eau d'un volume & d'un degré de chaleur approprié à l'âge, au sexe, au tempérament, à l'indisposition; ce qui peut s'exécuter sans beaucoup de frais.

A tous les avantages qui résulteroient de ce nouvel établissement, se trouveroit réuni celui de baigner tout le monde en beaucoup moins de tems; au lieu que souvent le travail se continue jusqu'à neuf ou dix heures du matin; ce qui a de grands inconvéniens pour les dames sur-tout, à cause de la chaleur du jour & du placement des repas, sans comprendre l'agrément de faire cesser les murmures qui naissent des préférences que chacun exige, & qu'on ne doit à personne dans un bain public, où, tout au plus, a-t-on le droit d'établir un ordre relatif aux qualités des personnes les plus distinguées, & qui doit être invariable quand il a été fixé.

Mais, dans l'état où sont les choses, la confusion est si grande, & il règne si peu de science & d'harmonie dans cette administration, qu'on pourroit aussitôt s'en rapporter aux baigneurs qu'aux médecins;

ce qui ne contribue pas peu à décréditer le remède, & répandre de justes ridicules sur ceux qui le dispensent.

Viennent, en troisieme lieu, les personnes qui ont des affections cutanées, gale, dartres, démangeaisons, éruptions boutonneuses, croûteuses, ulcéreuses : elles réussissent admirablement dans ces maladies, pour ce qui a rapport à l'état de la peau & aux vices de transpiration, si l'on s'occupe sur-tout de la qualité du sang, & du caractère de l'humeur dominante, pour y joindre un régime & des remèdes appropriés.

Elles détergent, mondifient, & font disparoître toutes concrétions milliaires & furfuracées (a). Les gens du pays peuvent rendre témoignage à cette vérité, pour en faire, avec succès, un usage journalier ; & c'est sur-tout dans ces maladies que la décence & la propreté, la sécurité même

(a) Madame la marquise de Gonzier, guérie d'éruptions boutonneuses ; le nommé Decreau, meunier du pays, d'une dartre universelle ; madame Gravier d'Uxeau, de prurit ; gale, enflure, fuite de lait épanché ; mademoiselle Deveau, de gratelle, avec demangeaison insupportable ; le fils puîné de madame de Rep. . . de même ; le fils de M. Dunoirat, de même ; la jeune Pinot, de gale invétérée ; le fils de madame Gouneaud, de même maladie ; madame de F. . . de dartre farineuse.

des malades, exigent des bains particuliers & tempérés ; car l'expérience à appris beaucoup de fois le danger de les donner trop chauds, trop précipitamment & sans préparation (a).

On y traite, en quatrième lieu, les ankiloses récentes, les œdématies locales, le racornissement des tendons, des ligaments, des muscles, avec douleur & sans douleur, les foulures, entorses, dislocations & leurs suites réduites ou non réduites, les reliquats de blessures ; toutes foiblesses, débilité, impuissance au mouvement, de quelque manière qu'il ait été attiré, par coup, chute, froissement, violentes extensions.

Les observations de la note ci-bas (b)

(a) M. Defféré, curé de Lusigni, près Moulins, baigné pour darter dans un bain trop chaud, prit la fièvre, & mourut frénétique ; le jeune Repoun eut une violente colique pour avoir été guéri, sans préparation, d'une gale à la tête, par des lotions d'eau minérale ; mademoiselle de la V.... a contracté une céphalalgie opiniâtre, pour s'être inconsidérément baignée dans un bain trop chaud ; un nommé *Saumur* s'est trouvé mort dans un bain trop chaud qu'il prit après son souper ; le domestique d'un Châlonnois prit fièvre & douleur de côté dans des bains chauds, & mourut à Bourbon, après trois jours de maladie.

(b) Madame la marquise d'Eguilly, guérie de foulure, avec enflure & douleur ; mesdemoiselles Brunet & Orseuil, d'Yssi-l'Evêque, de douleurs

convaincront de l'efficacité du secours, dans tous les cas mentionnés; mais toujours est-il certain que le succès dépend de la méthode, & que, toutes les fois que les bains & douches seront portés à un trop haut degré de chaleur, le mal s'accroîtra, comme nous en avons fait plusieurs fois la remarque.

Il est effectivement certain qu'une chaleur âcre & brûlante, crispe, durcit & racornit; au lieu qu'il ne s'agit, dans les cas énoncés, que d'affouplir, relâcher, résoudre paisiblement; ce qui est l'effet naturel

& difficulté de marcher, de se mouvoir, ensuite de fracture; M. Durocher, de Saligny, d'entorse; M. De.... tumeur blanche au genou; M. de Vallefray, de Lyon, d'ankilose récente, douloureuse; mademoiselle Bosançon, de Lasy, de même; mon épouse, d'œdématie aux jambes, suite de couche; la nommée Choquet, de Moulins, d'estropiement général, occasionné par la torture; M. Leocatte, grangier, suite d'entorse, avec enflure; la veuve Comte, de même; M. de... lieutenant colonel de Cavalerie, de Bourg-en-Bresse, de suite de blessures, reçues à Corbac; M. de Chervet, officier, de même; M. de la Barre, dragon, de même; mademoiselle Desfertaine, de roideur convulsive des muscles du cou & de la mâchoire; une dame de Nevers, de tremblement convulsif de la tête; le fils de M. le marquis de Simianne, de roideur des muscles du cou & difficulté de mouvoir la tête, avec douleur, suite d'une chute de cheval.

de nos eaux, quand leur chaleur est graduée convenablement.

Jusqu'ici nous avons rapporté par classe les maladies où l'on emploie le plus communément à l'extérieur les eaux de Bourbon-Lancy, & il est d'usage que la boisson précède le bain; ce que nous estimons très-à-propos, par les raisons que nous en avons données ailleurs (*a*), où nous avons improuvé deux choses très-nuisibles, 1^o de faire trop boire, 2^o de jeter les malades au bain sitôt après la boisson, parce qu'alors l'estomac surchargé occasionne des anxiétés & des embarras à la tête, qui s'accroissent encore par la chaleur & la pression de l'eau.

La boisson étant conseillée pour préparer aux transpirations, nous estimons que trois ou quatre verrées doivent suffire, & qu'il convient que l'estomac en soit débarrassé avant que d'entrer au bain, sans quoi il arrive que les malades en sont incommodés, & le supportent mal-aisément.

Je suis même d'avis que, dans le cas où une boisson plus abondante est nécessaire, on emploie plusieurs jours à boire avant que de se baigner, & que, pendant la durée des bains, on s'en tienne à quatre

(*b*) Dans nos Dissertations, & Lettres imprimées sur les eaux de Bourbon-Lancy.

verrées au plus ; c'est la méthode que j'ai employée avec succès, quand les malades ont voulu se laisser conduire.

J'avertis une fois pour toutes, que, dans les cas où la boisson est spécialement indiquée, j'ai toujours combattu le mauvais usage de boire dix ou douze gobelets d'eau ; j'ai tant de fois ouï l'étranger murmurer & se plaindre, que plus on le faisoit boire plus il étoit incommodé, que je suis étonné que ce préjugé n'ait pas cessé depuis long-tems. Pour moi, à qui l'expérience a appris les dangers de ces amples boisons, je déclare y avoir renoncé pour toujours, d'autant que j'ai appris, il y a long-tems, d'un médecin célèbre & digne de la place qu'il occupoit (a), que rien n'est si préjudiciable que de boire des eaux minérales quelconques, trop précipitamment ou en trop grande quantité.

La raison dicte effectivement que la boisson ne peut être salutaire qu'autant qu'elle est prise sans répugnance ; & je vois le plus grand nombre s'efforcer d'atteindre la quantité de verrees prescrites, comme si le caractère des indispositions & mille variations journalières, ne devoient jamais en appor-

(a) M. de Sénac, premier médecin du roi ; Traité du Cœur, Tome II, Liv. III, chap. IV, page 331.

ter dans l'usage du remède, & que le succès dépendit de l'abus.

C'est le sort le plus ordinaire de ce remède, qui ne sera véritablement utile qu'autant qu'il sera pris & continué avec précaution; & quiconque voudra y faire attention, verra qu'au-delà de quatre ou cinq verrees, le surplus incommodera beaucoup.

Soit donc que le remède doive agir dans l'estomac ou le canal alimentaire, soit dans les voies chilopées, ou qu'il soit transmis dans le sang, pour le travailler & étendre son action dans les vaisseaux de tous les genres, il est toujours intéressant d'en user avec circonspection, non-seulement en raison du volume d'eau & de la chaleur, mais encore à cause des principes actifs qu'elles contiennent; & la véritable règle de la boisson est la distribution aisée qui s'en fait, & l'écoulement facile qui suit par les urines, ou des transpirations qui deviennent légèrement sensibles, & qui doivent être, en proportion de la quantité bue, de maniere que chaque jour le médecin doit voir son malade pour fixer la boisson.

On peut assurer en foi d'honneur & de religion, que les eaux de Bourbon-Lancy sont un des remèdes les plus salutaires qu'on puisse conseiller dans les maladies de l'estomac, des intestins & de tous les viscères du bas-ventre; elles rétablissent les diges-

tions ; donnent de l'appétit ; détruisent les glaires , les matieres vermineuses & fébriles ; font cesser les vomissemens les plus rebelles , les coliques , les vents ; guérissent les cours-de-ventre , les vieilles dyssenteries ; lessivent le sang ; font couler les urines ; désobstruent le méfenteré , le foie , la rate , le couloir utérin. On les emploie très-utilement dans certains asthmes humides & glaireux ; & elles soulagent les phthifiques au premier degré , quand ils n'ont pas craché le sang , & que la maladie est occasionnée par des tubercules ou des épaissemens de la lymphe.

Nous les conseillons encore avec succès aux hypochondriaques , aux femmes vaporeuses ; & alors nous associons à la boisson , les bains les plus tempérés , en nous rapprochant de la méthode de M. *Pomme* , sans néanmoins l'embrasser dans toute son étendue , présumant qu'il est des cas , & beaucoup , où il faut plus affermir & donner du ton , que relâcher la texture nerveuse ; ayant observé , d'ailleurs , l'impossibilité de porter les bains au-delà d'une heure & demie , ou deux heures au plus , au lieu de dix , douze , quinze & vingt , suivant que le conseille le médecin Provençal (a) dont il est également impossible d'exécuter l'avis , sur la

(a) *Traité des Vapeurs* , édition de 1762.

quantité d'eau de poulet qu'il propose ; comme je l'ai observé récemment chez une dame de considération (a) ; & je pense effectivement qu'il est peu d'estomac qui supporte plusieurs pintes d'eau de poulet par jour, continuée beaucoup de mois ; & je ne vois pas comment concilier ce prodigieux & continuel lavage , avec l'observation du célèbre *Wan-Svieten*, qui remarque , d'après *Boerhaave* , que le fréquent & copieux usage des boissons relâchantes ruine l'estomac , énerve le corps , & porte une telle langueur dans tous les membres , que souvent l'apoplexie & la paralysie s'ensuivent (b).

Nous avons beaucoup de confiance en l'eau de poulet, sans néanmoins en présumer si avantageusement que M. *Pomme* dans tous les cas de vapeurs ou autres affections nerveuses ; car, en délayant les liqueurs & assouplissant les vaisseaux & les nerfs, il ne faut pas perdre de vue leur force tonique ni la juste combinaison du sang , sur-tout dans la plupart des personnes du sexe , où la texture , naturellement lymphatique, lâche & spongieuse , est moins exposée à ce prodigieux degré de racornissement que l'on établit pour cause unique

:(a) Madame de Sorandés , près Yffi-l'Evêque.

(b) *Wan-Svieten* , Tome III , page 362 , Comment. de Paralysii.

& générale des vapeurs, & que l'on veut néanmoins détruire par des contraires, tels que l'eau de poulet & des bains froids (a).

Mais mon dessein n'est pas de discuter l'opinion de M. *Pomme*, son ouvrage contient des observations rares, & sans doute vraies ; mais il présente un système qui n'a de neuf que l'universalité, & qui ne pourra être véritablement utile à la médecine, qu'autant qu'il sera toujours sagement combiné avec toutes les observations qui ont été faites sur les différentes causes de ces maladies bizarres, que le vulgaire traite souvent de chimériques, quoiqu'elles aient une existence réelle dans l'organisation nerveuse où elles jouent tant de rôles différens & inexplicables.

Mais laissons les raisonnemens, & interrogeons l'expérience pour recueillir des faits qui convainqueront de la vérité de nos assertions, & acquerront, à cette médecine, la juste confiance qu'elle mérite, & qui s'accroîtra en l'exerçant avec les précautions que nous avons exposées (b).

(a) *Pomme*, *passim*, édition de 1765.

(b) Nous y avons vu guérir madame de Virgile, de colique d'estomac ; mademoiselle Lalonde de Lusy, de même maladie ; Ledès, de Toulon, de vieille dysenterie ; madame Gondie de la Garde, de cruels maux d'estomac ; M. le capitaine de Jorfaillon, près Bourbon-Lancy, de colique hépatique avec ictère ; M. Repoun de Balg

Ces observations sont extraites de mon journal; & j'en ai beaucoup omis, pour ne
 lette, de cette ville, de même maladie; M. Du-
 bouvet, receveur des gabelles, aussi de cette ville,
 de vomissement avec atrophie; madame de Bres-
 folle, Bénédicte à Cusset, très-soulagée de même
 maladie; le nommé Clément, de Chevagné, d'ic-
 tère, dysurie & paresse de ventre; madame Gar-
 chery, Ursuline de Mont Cenis, de colique venteu-
 se, rots, gonflement d'estomac, vapeurs; madame
 Debon de Sainte-Mélanie, du même couvent,
 de vomissement habituel; mademoiselle de Bra-
 gue, de Monfort-Laborie, très-soulagée de co-
 lique de reins spasmodique; M. Pinto, de Lis-
 bonne, d'hypocondriacisme; M. le marquis de
 Montesson, de même maladie; mademoiselle
 de Faubert de Cressy, de maux d'estomac ha-
 bituels; mademoiselle Lambot, de Paris, guérie
 de même maladie, avec hystérie; mademoiselle
 Maire, d'Autun, de suppression, vomissement
 & fleurs-blanches; madame Mastrier, de Poray-
 le-Moinial, de vomissement; madame Langlois,
 de Lusy, de colique hystérique; M. Jouveau,
 curé de Saint-Aubin, d'hypocondriacisme avec
 ictère; madame de Chaugi, religieuse à Autun,
 de colique venteuse; M. Hadenot, de Châlon,
 de dysurie; M. Poncet, chirurgien à Dompierre,
 de lienterie; un homme de Saint-Reverin, sou-
 lagé de toux, oppression, expectoration puri-
 forme; madame Godilliot, de Beaulon, d'oppres-
 sion asthmatique; M. Bremont de Charolle,
 de même maladie; mademoiselle Meray, de
 Toulon, de maux d'estomac, vomissement, ré-
 gles dérangées; M. Raimond, marchand d'Au-
 xerre, d'oppression asthmatique; madame de
 Thesü de Brion, guérie de maux d'estomac;
 mademoiselle Dinot, de suppression, vomisse-

point excéder les bornes d'un Mémoire destiné au Journal de médecine : si l'intendant en place depuis quarante années, à conigné les siennes, il peut en produire un volume.

ment, bouffissures ; M. le chevalier Ducret, de Vanderusse, de vomissement ; M. de Montchanin, baillly d'Yssi-l'Evêque, de colique hépatique ; M. Picard, de colique intestinale & diarrhée opiniâtre ; un métayere de M. Regnard, de dégoût, bouffissure & gonflement du ventre ; madame Caillerie, de Lusy, de colique hystérique, qui l'avoit réduite dans le plus déplorable état ; mademoiselle Michelle, de Mâcon, de colique d'estomac & vomissement ; madame la baronne de Jassaillon, de maux d'estomac ; madame de Bordeaux, marchande à Paris, envoyée par M. Chomel, de phthisie scrophuleuse naissante ; la nommée Guillemet, de Bourbon, de fièvre-quarte invétérée, suppression, vomissement ; madame Leganieur, de Decize, de maux d'estomac, langueur & dégoût ; madame Roux, aussi de Decize, de maux d'estomac & colique intestinale ; madame de la Gaille, Ursuline d'Autun, de maux d'estomac.

L E T T R E

Adressée à M. POUPART, chirurgien de Pont-l'Evêque ; par M. TOUTANT BEAUREGARD, maître-ès-arts en l'Université de Paris, & chirurgien de la Rochelle, &c. sur les bons effets de l'eau-végéto-minérale de M. GOULARD dans une ophtalmie.

Votre Observation, Monsieur, insérée

dans le Journal de médecine du mois de Décembre 1771, en confirmation des avantages de l'eau végéto-minérale dans la curation de l'ophtalmie, m'engage à vous adresser cette Lettre.

Il y a fort long-tems que je me suis servi avec succès de cette eau dans toutes les inflammations du visage, & principalement dans l'ophtalmie. Parmi le grand nombre d'observations que je pourrois rapporter à ce sujet, je me bornerai, Monsieur, à vous en détailler une seule, toute récente, & qui a été accompagnée d'accidens graves.

Le 25 Novembre dernier, madame Hénault, marchande tapissière de cette ville, me fit prier de voir son fils, âgé de vingt-quatre ans, & d'un tempérament assez fort. Je lui trouvai les deux joues un peu éréthelateuses de même que les paupieres de chaque côté. Le poulx étoit plein & roide, ce qui m'engagea à lui faire une forte saignée du bras. Je lui conseillai de se baigner souvent avec une légère infusion de fleurs de sureau : le malade fut tenu à une diète rigoureuse, & le soir il prit un lavement avec la graine de lin.

Deux jours après je trouvai le malade beaucoup mieux ; l'éréthèle avoit presque disparu ; le poulx étoit devenu mol, mais la langue étoit extrêmement chargée : raison pour laquelle je lui fis prendre le len-

demain une médecine composée avec la manne, la rhubarbe & le sel d'Epsom.

Le 28, les oreilles devinrent douloureuses en se gonflant beaucoup; mais, dès le lendemain, le malade fut soulagé par un suintement puriforme & assez abondant, qui se fit jour principalement par le lobe de l'oreille gauche.

Jusques-là tout étoit dans le meilleur état possible, lorsque, le 5 de Décembre, le malade, oubliant mes conseils, s'occupa très-long-tems à écrire, & eut l'imprudence de s'exposer à l'air, pendant plusieurs heures, à sa fenêtre; dès ce moment les yeux s'enflammèrent au point que, le septieme, le malade ne voyoit plus du tout; les paupieres étoient aussi tendues & enflammées. Le malade ressentoit beaucoup d'élanemens dans les yeux; & la matiere que les oreilles fournissoient, étoit répercutée: pour la rappeler, ou la suppléer, j'appliquai un emplâtre vésicatoire à la nuque, qui ne produisit pas grand effet; car, sur les dix heures du soir, on vint me chercher en grande hâte, & je ne fus pas peu surpris de trouver le malade dans des convulsions terribles & sans la moindre connoissance. Je lui prescrivis une potion anti-spasmodique & calmante, qui le soulagea beaucoup; car, à une heure & demie de la nuit, la connoissance revint, les convulsions disparurent, & le reste de la nuit se passa assez

tranquillement ; il dormit même un peu.

Le 8 Décembre, qui étoit le quatorzième jour de sa maladie, il fut très-tranquille ; le suintement des oreilles reparut en abondance, sur-tout du côté gauche ; mais il ne voyoit point, & avoit toujours des élancemens dans les yeux : pour lors, je me déterminai à lui faire appliquer, de trois en trois heures, un cataplasme composé avec la mie de pain, le jaune d'œuf & l'eau végéto-minérale ; &, lorsqu'on renouveloit le cataplasme, on avoit soin de baigner les organes malades avec l'eau végéto-minérale tiédie.

Le 9, le malade se trouva soulagé ; &, le 10, il commença à voir : enfin chaque jour a apporté du mieux, & le malade a été guéri parfaitement le 15 Décembre, de façon qu'il voit aussi-bien qu'avant son accident.

Je suis persuadé, Monsieur, que tous les gens de l'art qui se servent de l'eau de M. Goulard, pourroient en rendre au public aussi bon témoignage que vous & moi ; car je puis assurer l'avoir toujours vu appliquer avec succès dans tous les cas indiqués par le célèbre chirurgien de Montpellier, dans son *Traité méthodique du Plomb* ; & je vous rends grace, Monsieur, de m'avoir rappelé l'occasion de lui en marquer publiquement ma reconnoissance.

» J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

J U I L E T 1772.

THERMOMETRE.				BAROMETRE.		
Jours du mois.	A 6 h. du mat.	A 2 h. à deux du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pous. lig.	A midi. pous. lig.	Le soir. pous. lig.
1	9 $\frac{1}{2}$	17	11 $\frac{1}{2}$	28	2 $\frac{1}{4}$	28
2	10 $\frac{1}{2}$	16	12	28	2 $\frac{1}{4}$	28
3	11 $\frac{1}{2}$	17	12 $\frac{1}{4}$	28	2 $\frac{1}{4}$	28
4	11 $\frac{1}{2}$	18	12 $\frac{1}{4}$	28	3	28
5	12 $\frac{1}{2}$	19	15	28	3	28
6	14 $\frac{1}{2}$	21	15	28	2 $\frac{1}{4}$	28
7	12	20	15 $\frac{1}{4}$	28	2	28
8	13	18	14 $\frac{1}{2}$	28	2	28
9	13	22	17 $\frac{1}{4}$	28	1 $\frac{1}{2}$	28
10	17 $\frac{1}{2}$	20	15 $\frac{1}{4}$	27	10	27
11	15	18	14 $\frac{1}{2}$	27	10	27
12	12 $\frac{1}{2}$	21	16 $\frac{1}{4}$	28	2	28
13	14	20	14	28	2 $\frac{1}{4}$	28
14	14	21	16 $\frac{1}{4}$	28	3	28
15	15	21	16	28	1	28
16	14	20	14 $\frac{1}{4}$	28	2 $\frac{1}{4}$	28
17	12	19	15 $\frac{1}{2}$	28	1	28
18	16	22	17	28	2 $\frac{1}{4}$	28
19	16 $\frac{1}{2}$	20	14 $\frac{1}{2}$	28	27	11 $\frac{1}{2}$
20	12 $\frac{1}{2}$	18	12 $\frac{1}{2}$	27	11 $\frac{1}{2}$	27
21	10 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{4}$	28	1	28
22	11 $\frac{1}{2}$	19	14	28	2	28
23	12 $\frac{1}{2}$	21 $\frac{1}{4}$	15 $\frac{1}{2}$	28	1 $\frac{1}{2}$	28
24	14	23	16 $\frac{1}{2}$	28	2 $\frac{1}{4}$	28
25	15	23 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{2}$	28	2	28
26	17 $\frac{1}{2}$	21	16 $\frac{1}{4}$	27	10	27
27	13 $\frac{1}{4}$	19	12 $\frac{1}{2}$	27	7 $\frac{1}{2}$	27
28	12 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{4}$	27	11	28
29	12 $\frac{1}{4}$	21	16	28	2	28
30	15	21 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{4}$	28	1	28
31	14 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{4}$	28	1 $\frac{1}{2}$	28

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matin.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	N-E. nuag.	N. couv. n.	Beau.
2	N-N-E. nuag.	N-N-E. nua.	Beau.
3	N-N-E. nuag.	N-N-E. couv.	Beau.
4	N-N-E. nuag.	N. nuages.	Beau.
5	N. nuages.	N. nuages.	Couvert.
6	N-N-E. b. n.	N-E. nuag.	Beau.
7	N-N-E. c. b.	N-N-E. b. n.	Beau.
8	N-E. couv.	N. beau. nua.	Beau.
9	N. b. nuages.	N. nuages.	Nuages.
10	E-N-E. couv.	E. pluie.	Pluie.
11	O. pluie.	N. pl. nuag.	Beau.
12	N. nuages.	O. n. pet. pl.	Nuages.
13	O. nuag. v.	O. n. vent.	Beau.
14	O. couvert.	O. nuages.	Beau.
15	N. nuages.	S-O. pl. nuag.	Nuages.
16	N-E. nuages.	N-E. nuag.	Beau.
17	N-O. nuag.	O-S-O. nuag.	Beau.
18	S-O. nuages.	S-O. nuages.	Beau.
19	O. c. pet. pl.	O-S-O. nuag.	Beau.
20	O-N-O. nua. pet. pl. v.	O. nuag. pl.	Pluie.
21	O. nuag. pl.	O. nuages.	Beau.
22	N. nuages.	N-N-E. c. n.	Beau.
23	N-E. nuages.	N-N-E. nuag.	Beau.
24	N-N-E. nuag.	N-N-E. nuag.	Beau.
25	N-N-E. nuag.	O. nuages.	Couvert.
26	S-S-O. pet. pl. vent.	S-S-O. vent, pluie. ton.	Pluie.
27	O-S-O. n. c.	O-S-O. pluie, écl. tonn.	Nuages.
28	O. nuag. v.	O. nuages.	Beau.
29	S. nuag. beau.	S. nuages.	Beau.
30	S. pet. pl. c.	O. c. pluie.	Pluie.
31	N. nuages.	O. nuages.	Nuages.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $23\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de $9\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du même terme. La différence entre ces deux points est de 14 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, marquée par le baromètre, a été de 28 pouces $3\frac{1}{2}$ lignes; & son plus grand abaissement, de 27 pouces $7\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de 8 lignes.

Le vent a soufflé 10 fois du N.

9 fois du N-N-E.

5 fois du N-E.

1 fois de l'E-N-E.

1 fois de l'E.

2 fois du Sud.

1 fois du S-S-O.

2 fois du S-O.

3 fois de l'O-S-O.

11 fois de l'O.

1 fois du l'O-N-O.

1 fois du N-O.

Il a fait 21 jours, beau.

28 jours, des nuages.

12 jours, couvert.

10 jours, de la pluie.

4 jours, du vent.

2 jours, des éclairs & du tonnerre.

*MALADIES qui ont régné à Paris,
pendant le mois de Juillet 1772.*

On a vu encore pendant ce mois des fièvres putrides qui n'ont présenté rien de particulier. Il y a eu en outre un assez grand nombre de personnes attaquées d'érysipèles qui affectoient sur-tout la

face. Sur la fin du mois, on a observé des douleurs vagues & rhumatisantes. Les petites-véroles ont continué à être bénignes.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de Juin 1772; par
M. BOUCHER, médecin.*

La chaleur de l'atmosphère, qui avoit été très-moderée jusqu'au 15, a augmenté par degrés du 15 au 26, jour où la liqueur du thermometre s'est portée au-dessus du terme de 24 degrés. Les derniers jours du mois ont été rafraichis ensuite d'un orage qui a eu lieu le 27.

Nous n'avons eu de pluie ce mois, que dans les premiers & les derniers jours.

Le mercure dans le barometre n'a pas eu de grandes variations, s'étant maintenu tout le mois dans le voisinage du terme de 28 pouces: il y en a eu plus dans les vents.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de $24\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 8 degrés au-dessus de ce même terme. La différence entre ces deux termes est de $16\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre, a été de 28 pouces $1\frac{1}{2}$ ligne, & son plus grand abaissément a été de 27 pouces $8\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de 5 lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du Nord.

6 fois du Nord vers l'Est;

2 fois de l'Est.

2 fois du Sud vers l'Est.

5 fois du Sud.

9 fois du Sud vers l'Ouest;

OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE. 287

Le vent a soufflé 8 fois de l'Ouest.

6 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 16 jours de tems couvert ou nuageux.

12 jours de pluie.

3 jours de tonnerre.

1 jour d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse tout le mois.

*MALADIES qui ont régné à Lille, dans le
mois de Juin 1772.*

L'éruption miliaire rouge a eu lieu dans presque toutes les personnes travaillées de la fièvre-putride dans le cours de ce mois ; elle paroissoit dès le cinquième ou sixième jour, & persistoit dans la maladie même très-avancée ; mais elle n'apportoit aucun soulagement, & n'étoit nullement critique. J'ai vu néanmoins une miliaire blanche terminer la maladie dans un homme de quarante ans. Dans quelques malades, l'éruption cutanée n'a consisté que dans des taches rouges d'une étendue plus ou moins considérable sur la poitrine, les bras, &c. Dans quelques sujets, elle a été compliquée d'angine ; circonstance qui réveille l'idée de la fièvre rouge aphteuse qui a régné ici il y a plusieurs années. La maladie dans plusieurs s'est encore terminée par des parotides critiques.

Il y avoit encore de la petite-vérole parmi les enfans ; quelques adultes en ont aussi été atteints, mais sans danger.

Errata dans le Journal de Juillet.

Page 86, ligne 27, jusqu'au 20, lisez jusqu'au 30.

Page 87, ligne 20, la maladie la plus commune,
lisez les maladies, &c.



TABLE.

<i>DIGRESSIONS académiques, ou Essais sur quelques sujets de Physique & d'Histoire naturelle. Par M. Guyton de Morveau, avocat-général au parlement de Dijon.</i>	Page 195
<i>Mémoire concernant une Epidémie. Par M. Guyton, médecin.</i>	221
<i>Observations sur une Affection de Poitrine. Par M. Empeteur, méd.</i>	236
<i>Observations sur les Eaux de Bourbon-Lancy. Par M. Pinot, méd.</i>	255
<i>Lettre adressée à M. Poupert sur les bons effets de l'eau-végéto-minérale de M. Goulard, dans une Ophthalmie. Par M. Toutant, chirurgien.</i>	279
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Juillet, 1772.</i>	283
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Juillet 1772.</i>	285
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Juin 1772. Par M. Boucher, médecin.</i>	286
<i>Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Juin 1772. Par le même.</i>	287

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Septembre 1772. A Paris, ce 20 Août 1772.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Monseigneur le Comte
de PROVENCE.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agricul-
ture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

OCTOBRE 1772.

TOME XXXVIII.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M^{re} le
Comte de PROVENCE, rue des Mathurins,
Hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

OCTOBRE 1772.

EXTRAIT.

*Dissertation sur la Fièvre miliaire, ouvrage
qui a obtenu l'accessit du prix de l'Aca-
démie des sciences, beaux arts & belles-
lettres d'Amiens, le 25 Août 1770; par
M. PLANCHON, médecin à Tournay,
avec cette épigraphe:*

*In febris nempè æstivis circà septimum, oñavum
& nonum diem, aspredines quãdam miliacæ, culi-
cum morsibus ferè similes, quæ tamen non valdè pru-
rieant, in summâ cute subnascebantur & ad judica-
tionem usque permanebant. Hippoc. Epid. 2, scđ. III.*

*A Tournay, chez Serré; & se vend à
Paris, chez Didot le jeune, 1772, in-12.*

LA miliaire, quoique observée par Hip-
pocrate & quelques-uns des médecins
Grecs & Arabes qui l'ont suivi, avoit ce-

pendant si peu attiré l'attention des praticiens, qu'on la regarda comme une maladie nouvelle lorsqu'elle parut à Leypsick vers le milieu du dernier siècle : depuis ce tems-là, elle s'est répandue successivement en Allemagne, en Angleterre, en Italie, & enfin en France où l'on n'a commencé à l'observer que vers l'an 1718. Les provinces septentrionales en ont été les premières attaquées, ce qui lui fit donner le nom de *suette des Picards*, parce que c'est sur-tout en Picardie qu'elle fit ses premiers ravages, & que c'est encore celle de nos provinces qui en est la plus infectée. C'est sans doute la raison qui avoit déterminé l'académie d'Amiens à proposer pour le sujet du prix qu'elle devoit distribuer en 1770, l'histoire de cette maladie qui paroissoit intéresser plus particulièrement les habitans de la province dont elle est la capitale.

M. Planchon qui a obtenu l'*accessit*, a cru devoir faire imprimer sa Dissertation; j'ai pensé qu'on en verroit avec plaisir l'analyse. Il a suivi, dans la distribution de son ouvrage, la division indiquée par le programme de l'académie d'Amiens, qui avoit exigé de ceux qui voudroient concourir qu'ils donnassent,

- » 1^o La description de la fièvre miliaire,
- » l'ordre & la marche des phénomènes qui
- » l'annoncent ou qui l'accompagnent à ses
- » différens périodes.

» 2^o La distinction de ses especes , soit
 » essentielle ou sympomatique , soit bé-
 » nigne ou maligne ; soit simple ou com-
 » pliquée ; elle avoit même demandé qu'aux
 » signes diagnostics propres à chaque es-
 » pece , on joignît le pronostic propre à
 » chaque symptôme.

» 3^o Qu'ils indiquassent quelle est la na-
 » ture & l'essence du levain morbifique
 » dans la fièvre miliaire ; s'il étoit inflamma-
 » toire ou putride ; quels sont ses rapports
 » avec les autres maladies exanthémateuses,
 » & quelles sont ses différences.

» 4^o Si l'éruption miliaire est une crise ,
 » une dépuracion de la masse du sang que
 » la nature débarrasse d'un miasme étran-
 » ger , comme elle fait dans la petite-vé-
 » role ; ou si , comme le prétend le célèbre
 » de Haen , médecin de Vienne , l'éruption
 » n'est qu'un symptôme factice , suite d'un
 » régime chaud & d'un traitement incen-
 » diaire.

» 5^o Elle demandoit enfin qu'on déter-
 » minât quelle devoit être la méthode cu-
 » rative. Si l'on devoit attendre l'éruption , la
 » favoriser ; ou , comme de Haen le recom-
 » mande , la prévenir , & par quels moyens.

» 6^o Quelles étoient les maladies ou les
 » indispositions que la miliaire laisse après
 » elle , & quels sont les moyens de les pré-
 » venir ou de les guérir. »

M. Planchon discute ces différentes propositions dans autant d'articles : voici les principaux traits du tableau qu'il fait de cette maladie. Elle s'annonce par les symptômes communs à toutes les fièvres, sur-tout par des inquiétudes, des maux de tête, des insomnies, des sommeils tracassés par des rêves fatigans, dont les malades se plaignent à leur réveil ; ce symptôme est, selon M. Desbrest, un des signes caractéristiques de la miliaire. Les malades se plaignent d'oppressions, de langueurs qui vont même jusqu'à la défaillance, s'ils se mettent dans une situation plus élevée, d'anxiétés précordiales ; ce qui indique, d'une manière infaillible, que la miliaire va paroître.

Le troisieme ou le quatrieme jour, il survient, dans le fort du redoublement, des demangeaisons ou des picotemens par toute l'habitude du corps, & la peau se couvre de petites pustules rondes plus ou moins serrées, rouges ou pleines d'une sérosité crySTALLINE ; c'est principalement au cou, sur la gorge, la poitrine, sur les bras & les mains, que cette éruption se répand. M. Desbrest dit avoir observé que cette éruption se faisoit ordinairement vers le cinquieme & le sixieme jour ; M. Planchon l'a vue survenir les septieme, neuvieme & onzieme. Il remarque à ce sujet que, si elle ne paroît pas après la premiere impétuo-

sité de la fièvre, on ne la voit que ces jours critiques marqués par Hippocrate. Semblable à la petite-vérole, il lui faut ordinairement près de quatre jours pour achever de se déposer à la peau. L'éruption achevée, les symptômes perdent de leur force, & la matiere limpide des pustules prend enfin un certain degré de coction : elle s'épaissit, blanchit, sur-tout dans les femmes en couches, se dessèche enfin & tombe en desquamation.

Si tout se passe dans cet ordre, l'événement ne peut être qu'heureux ; mais il est toujours funeste, si la maladie s'écarte de cette marche régulière. Le malade, affoibli, abattu, affaibli, se sent consummé d'un feu intérieur ; ses forces s'épuisent ; il désespère de son rétablissement ; il survient des sueurs froides ; la voix s'éteint ; les anxiétés deviennent plus pressantes ; la miliaire disparoit tout-à-coup ; le pouls est petit & accéléré : des légères disparates, un délire obscur, un sommeil comateux, quelquefois des convulsions ou un délire frénétique, devançant le moment prompt & fatal qui va terminer sa vie.

Après avoir décrit avec le plus grand détail la miliaire, M. Planchon, suivant le vœu de l'académie, passe à ses especes : il la distingue d'abord en *essentielle* & en *symptomatique*. L'essentielle peut être maligne ou

bénigne, & suivant la couleur de l'éruption blanche ou rouge ; ce qui l'a fait désigner sous les noms de *pourpre blanc* & de *pourpre rouge*. La miliaire symptomatique accompagne la petite vérole, la rougeole, la synoque putride, la fièvre ardente, la fièvre lente nerveuse, la fièvre maligne ; les maux de gorge gangréneux, &c. elle survient aux inflammations laiteuses de la matrice. M. Planchon range encore parmi les miliaires symptomatiques, celle que M. Boyer, dans sa *Méthode à suivre dans les différentes Maladies épidémiques*, dit n'être que l'effet d'une extrême raréfaction du sang & de la plénitude des vaisseaux où la philogose étoit universelle : ce qui prouve que cette éruption n'étoit qu'un symptôme funeste dans la *suette* ; c'est que ceux qui avoient le bonheur d'être traités méthodiquement, étoient exempts de ces exanthèmes. A toutes ces especes, il en ajoute une dernière qu'il appelle *chronique* : avec Hoffmann, & il observe que la miliaire rouge, qui est quelquefois sans fièvre, prend ce caractère dans certaines occurrences.

Après avoir donné les signes diagnostics de ces différentes especes de miliaires, l'auteur indique ceux qui font prévoir l'événement heureux & malheureux qui les accompagne ; il faudroit copier cet article entier pour en donner une idée aux lec-

teurs : j'observerai seulement que, comme le prescrivait le programme, il a indiqué quel étoit le pronostic qu'on pouvoit tirer de chaque symptôme en particulier.

Dans l'article troisième, l'auteur examine la nature & l'essence du levain morbifique qui donne naissance à la fièvre miliaire. Il croit pouvoir assurer que ce levain, sur-tout dans la miliaire essentielle, n'est point inflammatoire, & devoir accuser plutôt une lymphe ou sérosité âcre qui irrite spécialement les nerfs, & dont les effets démontrent assez la tendance à la putridité.

La suppression de l'insensible transpiration, effet nécessaire du dérangement des saisons, paroît à M. Planchon la cause la plus ordinaire de la miliaire : il pense que ce fluide excrémental, porté au dernier degré d'altération, & dépouillé de son air fixe, le seul de ses principes qui puisse s'échapper par les pores de la peau resserrés par le froid extérieur, est un levain suffisant pour corrompre la lymphe & la sérosité. En effet, Méad observe que cette fièvre que Sydenham a décrite, parut, pour la première fois, à Londres, en 1684, après un hyver très-froid; & M. Desmarts remarque, dans son *Exposition des Saisons & des Maladies observées à Boulogne-sur-Mer*, qu'après les variations subites de l'air, en Septembre & Octobre 1756, il y eut des fièvres miliaires

rouges , des fièvres miliaires composées , dans lesquelles on observoit des pustules rouges & blanches.

L'intensité de cette cause est quelquefois aggravée par la complication d'autres humeurs plus disposées encore à la putrescence ; telle est la bile , dont la putridité dépend assez souvent du refoulement de la matiere de la transpiration sur le système hépatique & les premières voies. Cette cause cependant n'est pas la seule. L'humeur laiteuse , détenue & confondue avec les autres , altérée par nombre de causes qui ont précédé , accompagné & suivi l'accouchement ; par la température même de l'air , ne tarde guère , dans les tempéramens lâches & foibles , à se corrompre & à infecter la lymphe & la sérosité , dont une partie forme des stases & des irritations particulières , & l'autre se porte à la peau & produit les pustules rouges ou vésiculaires , c'est-à-dire la miliaire rouge ou blanche.

M. Planchon ne pense pas que le levain de ces deux espèces de miliaries soit différent ; il se fonde sur ce qu'elles se confondent souvent ensemble ; que les pustules rouges , passant dans leurs différens degrés de coction , laissent bientôt paroître une pointe crySTALLINE qui grandit à mesure que la miliaire s'éloigne du premier moment de l'éruption : il convient cependant que le

levain de la miliaire crystalline est plus septique que celui du pourpre rouge.

Une des principales analogies qu'on observe entre la fièvre miliaire & les autres maladies exanthémateuses, c'est le ravage meurtrier qu'on lui a vu exercer. Mais, de toutes les maladies éruptives, il n'en est point qui ait plus de rapport avec la miliaire crystalline, que la fièvre vésiculaire décrite par M. de Sauvages, qui la distingue du pourpre blanc par le volume des pustules qui égalent une aveline, & sont remplies d'une sérosité jaunâtre. M. Planchon assure avoir observé deux fois cette fièvre singulière qui paroît avoir été la même que celle qui régnoit à Prague en 1736, décrite par M. Thiéry, & celle que M. Langhans observa en Suisse en 1751. Notre auteur ne trouve pas le même rapport entre la miliaire & la petite-vérole lymphatique, crystalline, miliaire & filiqueuse. La peau s'élève, à la vérité, en phlicènes, mais la marche des symptômes n'est pas conforme à celle du pourpre blanc. L'érésipèle pustuleux paroît avoir un peu plus d'analogie avec elle ; il y a encore plus de rapport entre la miliaire rouge & l'éruption qui survient dans les maux de gorge gangréneux : ce qui prouve leur affinité, c'est qu'on les voit paroître ensemble ou successivement.

M. Planchon ne balance point à pro-

noncer que l'éruption miliaire est une crise; il en donne pour preuve, qu'il est rare que sa disparition ne soit suivie d'une mort prompte : d'ailleurs, le calme suit de près l'éruption, & les symptômes disparoissent successivement à mesure que la dépuration de la masse du sang se fait, c'est ce qu'il démontre par plusieurs observations très-intéressantes. Il remarque que cette crise n'est pas toujours parfaite, & que souvent elle se fait à plusieurs reprises. Il conclut donc, contre ce qu'a avancé M. de Haen, que cette éruption n'est point un symptôme factice, fruit d'un traitement incendiaire, pas même la miliaire symptomatique. Il convient cependant que les échauffans peuvent produire ce symptôme. M. Boyer avoit observé que, dans la *suette*, ceux qui n'avoient pas abusé des cordiaux pour exciter les sueurs & favoriser l'éruption, étoient souvent exempts de pustules miliaires & crySTALLINES.

La méthode curative de la fièvre miliaire ne peut pas être générale, dit M. Planchon. L'âge, le tempérament, le sexe, la variété qu'on observe dans le début & la marche des symptômes, &c. font varier les indications. Selon lui, on doit saigner les personnes d'un tempérament sanguin, les sujets forts & robustes, chez qui il n'y a ni foiblesse, ni affaisse-

ment. Il a eu recours à ce moyen, malgré les sueurs, sur-tout quand le pouls étoit dur, plein & tendu au commencement de la maladie, lorsqu'il y avoit une chaleur extrême, une fièvre véhémente, & qu'il ne paroïssoit pas encore d'éruption. Les symptômes d'une inflammation locale exigent la saignée répétée, même dans les sujets moins forts, les femmes délicates. Excepté ces cas, elle ne convient guère; elle seroit même dangereuse lorsque l'affaïssement est considérable, que les fluides sont dans un état évident de dissolution, comme dans la miliaire maligne.

La nécessité d'évacuer les malades dans la miliaire se présente assez souvent. Les nausées, les vomissemens, la bouche amère, la langue extrêmement chargée, l'haleine fétide, des rapports nidoreux dans le commencement, désignent communément une saburre dans les premières voies. Quatre grains de tartre stibié dissouts dans une pinte d'eau & pris en lavage, ou une infusion d'ipécacuanha, sont les meilleurs moyens qu'on puisse employer pour l'expulser. Si les signes de cette turgescence ne se manifestent pas, il convient plutôt de mettre les malades à l'usage de quelques sels digestifs, pour lui procurer la mobilité qu'elle n'a pas en-

core, & la disposer à être évacuée. On peut faire succéder un purgatif à ces émétiques, lorsqu'on observe que, malgré leur opération, la saburre existe encore; qu'il y a des horborygmes, des tranchées, un sentiment de pesanteur à la région de l'estomac, un gonflement du bas-ventre, une gêne qui ne cède point aux lavemens. Mais on doit agir avec prudence, & ne jamais perdre de vue la règle d'Hippocrate, *Concocta medicari & movere oportet, non cruda.*

Ces premières indications remplies, celles qui se présentent ensuite sont de délayer, de tempérer, d'adoucir l'âcreté de l'humeur morbifique par des boissons abondantes, mucilagineuses, humectantes. La tisanne de chiendent, l'eau d'orge, de riz, de gruau, les infusions des fleurs & des plantes pectorales adoucissantes, les émulsions, le petit-lait clarifié, sont les plus appropriées.

Dès qu'on s'apperçoit que l'humeur morbifique se dépose à la peau, on doit aider ces mouvemens critiques par des boissons légèrement diaphorétiques, telles que les infusions de fleurs de tilleul, de feuilles de thé, de mélisse, de bois de saffras, des trois fantaux, qu'on marie avec les délayans & les rafraîchissans. Ces simples remèdes sont presque les seuls qui

soient nécessaires dans la miliaire bénigne : on y doit joindre les calmans indiqués par le désordre du genre nerveux, & la liqueur minérale anodine est celui qui convient le mieux.

Il arrive quelquefois, même dans la miliaire bénigne, une anxiété inexprimable dans le tems de l'éruption. Fordyce ne trouve rien de mieux que le safran, le camphre & la confection cardiaque, ou une cuillerée de vin. M. Planchon se contente d'employer le camphre & le vin ; & même, à l'exemple de Storck, il lui suffit d'apercevoir la miliaire, fût-elle bénigne, pour le déterminer à prescrire le camphre.

Par la méthode qu'on vient de décrire, on favorise & on rappelle l'éruption ; si elle est disparue, on conduit la maladie jusqu'à son déclin, c'est-à-dire jusqu'à la desquamation : alors on peut purger le malade avec sécurité. La miliaire maligne ne cède pas si aisément à ces moyens curatifs ; on doit se hâter de faire vomir dans le premier appareil de la maladie ; les cordiaux sont d'une nécessité indispensable pour calmer le trouble de l'économie animale. Le vin, donné avec deux tiers d'eau, est un des plus propres à relever les forces abattues, à ranimer la circulation sans lui donner trop de mouvement. Dans les cas où le malade désespère de son état, une légère

décoction de contrayerva ou de serpentaire de Virginie unie au camphre, suffira, après le vin, pour remplir l'indication qui se présente. Tout autre alexipharmaque paroît trop incendiaire à M. Planchon, qui suit en cela la décision de M. Bonté. Après ces cordiaux, les calmans sont les remèdes le plus indiqués; notre auteur donne la préférence à la liqueur minérale anodine unie au camphre, qu'il prescrit dès que l'éruption se déclare. Il n'a recours à l'opium que lorsqu'il survient un cours-de-ventre qui affoiblit trop le malade, qu'il y a déjection de forces, des insomnies, rétropulsion des pustules, des inquiétudes, &c; &c, dans ce cas, il n'emploie que le diacode ou l'élixir parégorique de la Pharmacopée de Londres, dans lequel le camphre se trouve uni à l'opium; c'est principalement lorsque la miliaire disparoît, qu'on doit recourir à ces remèdes. Dans ces circonstances, M. Storck prescrit les infusions délayantes, légèrement aromatiques, & les vésicatoires à la nuque & aux jambes; il procure ensuite un doux sommeil par les parégoriques. M. Planchon, instruit que la rétropulsion de la miliaire est quelquefois suivie d'une mort si prompte, qu'on n'a pas le tems de placer le moindre remède, se tient en garde contre cet événement, & a recours à ces différens remèdes de fort bonne heure, & selon le plus

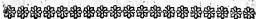
ou moins d'abattement, il met ses malades à l'usage des cordiaux qu'il tempere avec les délayans.

Les vésicatoires conviennent sur-tout dans la miliaire des femmes en couche, lorsqu'il y a de la suffocation; des anxiétés extrêmes, du délire, un ventre trop libre. M. Planchon dit avoir employé avec succès, lorsqu'il y a des langueurs, des agitations dans les nerfs, de l'esprit de corne-de-cerf avec l'oximel simple. Il prétend que la portion d'alkali qui n'est point saturée, corrige l'acidité laiteuse, tandis que le sel ammoniacal qui résulte de la combinaison, reveille l'action engourdie des vaisseaux. Dans les sueurs colliquatives, il donne, d'après l'avis d'Huxham, un peu de vin rouge, qui arrête ces sueurs, fortifie le malade & entretient l'éruption. Lorsque le pouls presque éteint, la pâleur du visage, les sueurs froides, le froid des extrémités, indiquent le grand degré de putridité & annoncent une destruction prochaine, il a recours au quinquina uni aux remèdes susdits, comme au plus puissant anti-septique; & à cet effet, il le prescrit en substance. Mais, si le cas est extrêmement pressant, ou que le malade refuse de le prendre sous cette forme, il a recours à l'extrait. Il dit l'avoir prescrit également avec succès quand la miliaire est

de la classe des fièvres rémittentes ou intermittentes. Quand la fièvre est rémittente, il attend pour le donner, qu'elle soit sur son déclin & que la matière ait acquis un certain degré de coction ; il se hâte davantage lorsqu'elle est véritablement intermittente. Dans la miliaire des femmes en couche, il ajoute à ces différens moyens curatifs, celui des sels diurétiques, tels que le sel de *Duobus*, pour favoriser l'excrétion laiteuse par la voie des urines.

Les rechutes, des sueurs colliquatives, l'enflure des extrémités qui dégénèrent souvent en leucophlegmatie, & qui quelquefois sont suivies de chaleurs hectiques, de perte de l'appétit & de langueurs : les furoncles, les douleurs de colique avec constipation, sont les indispositions que la miliaire laisse quelquefois après elle. M. Planchon donne les moyens les plus propres à remédier à chacun de ces accidens, de sorte que son ouvrage contient tout ce qu'il est nécessaire de sçavoir pour traiter cette maladie avec succès dans tous ses degrés & ses différentes especes.





M É M O I R E

Sur l'Épidémie qui a régné à Gannat en Bourbonnois, au mois de Mai 1771 ; par M. GAULMIN DESGRANGES, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, résident à Montmarault en Bourbonnois.

A mon arrivée à Gannat en Bourbonnois, je trouvai cette ville en proie à une épidémie qui frappoit indistinctement sur le riche comme sur le pauvre : tous étoient sujets à ses rigueurs ; le petit comme le grand n'étoient point exempts de ses coups ; d'autant plus à craindre qu'ils étoient cachés. Cette maladie se présentoit sous différentes formes & figures qui auroient dû lui mériter différens noms ; mais, depuis plusieurs années, tous ceux qui se mêloient de pratiquer, ne voyoient que la miliaire ; & le moindre bouton qui paroissoit sur l'habitude du corps étoit baptisé de ce nom : quiconque se refusoit d'applaudir à cette dénomination, passoit pour un ignorant. Cette opinion avoit pris une telle faveur, qu'il falloit, pour mériter le nom de médecin, suivre le torrent, & mettre en usage tous les moyens les plus échauffans, tels que la thériaque, la confection d'hyacinthe,

la cannelle, la muscade & autres sembla-
bles. Les diaphorétiques les plus animés,
les couvertures les plus multipliées, les
sueurs les plus forcées, mettoient aux yeux
du public la conduite de ceux qui prati-
quoient, à couvert de tous reproches; & si
cette méthode échauffante devenoit infi-
dèle, ou répondoit mal aux vues qu'on se
proposoit, on étoit obligé, pour marquer
sa surprise, de baptiser cette maladie d'in-
fidieuse: c'étoit aussi un crime d'accorder
un nouvel air aux malades, & un plus
grand encore de se lever avant quinze jours
au moins de maladie. Ayant observé très-
scrupuleusement son type, son espèce; suivi
sa marche dans tous ses tems; réfléchi sur
les moyens qu'on lui opposoit, je me crus
autorisé à lui imposer un autre nom, per-
suadé qu'il pourroit faire changer le trai-
tement: je la caractérisai donc de fièvre
rémittente aiguë, avec éruption de pété-
chies. J'aurois pu ajouter à ces premiers ca-
ractères celui de malin; & comme la ma-
lignité n'étoit point essentielle à notre fié-
vre, mais bien accidentelle, je veux dire
amenée par un défaut de soins, ou plutôt
par des remèdes donnés à contre-tems, je
crus devoir me dispenser de lui donner ce
nom si familier à toutes épidémies.

Cette maladie paroissoit dans sa naissance
être bénigne; elle ne présentait aux yeux

du médecin qui l'observoit, aucun symptôme mortel : abandonnée à elle-même ou aux soins de ceux qui ne voyoit que la miliaire, elle prenoit bientôt une nouvelle façon d'être capable de la faire méconnoître. Elle débutoit le plus souvent par une douleur de tête plus ou moins violente ; les yeux étoient ardens, vifs, enflammés ; le pouls, dur, plein, concentré, approchant du naturel avec beaucoup de chaleur, d'ardeur, d'éréthisme, annonçoit un feu intérieur dont on devoit craindre les progrès. Peu frappé de ces symptômes, & l'imagination peu occupée de la miliaire, on se tournoit du côté de l'émétique, comme pouvant, aidé de quelques lavemens émolliens, résister à l'incendie qui menaçoit ; il devoit être manié dans les commencemens de la maladie : car, passé les premiers jours, on devoit uniquement s'occuper de la méthode échauffante. Ce remède, bien loin de procurer du soulagement, étoit nuisible, tant parce qu'il aggravait les premiers symptômes inflammatoires, qu'à cause des autres suites fâcheuses qui suivoient immédiatement son administration : la tête étant la première partie affectée, comme nous l'avons dit, il étoit nécessaire qu'il survint une *anaropie* ou *raptus* des humeurs vers les parties supérieures, produit tant par la violente secousse que l'émétique imprime à la machine, que

par la nature qui dirige toujours ses efforts vers l'organe le plus foible : de-là naissoit un délire phrénétique ; le battement des jugulaires avoit lieu ; le soubresaut des tendons suivoit de fort près ; le nez répandoit quelques gouttes de sang ; les yeux devenoient beaucoup plus enflammés ; & on peut dire qu'à cette époque , notre fièvre méritoit le nom de maligne : on lui oppoisoit les vésicatoires ; mais , comme la tête se trouvoit prise d'une inflammation violente , ce puissant remède , employé trop tard , ne produisoit aucun effet. L'éruption des taches pourprées , lorsqu'elle avoit lieu , se faisoit ordinairement vers le quatrième ou cinquième jour , quelquefois plutôt ; elles étoient d'un rouge de cerise & fort nombreuses , souvent suivies de soulagement , quelquefois aussi elle n'en apportoit aucun ; on auroit pu la nommer , par fois , *ponctulaire* , *stigmatique* , *lenticulaire* , eu égard à la figure & grandeur de ses taches qui m'ont toujours paru être plutôt secondaires que primitives. La vérité de mon assertion se puise dans le succès du traitement de ceux dont le soin m'a été confié , guéris sans de pareils accidens ; cette éruption étoit accompagnée de signes qui pronostiquoient de la malignité , tels que des anxiétés à la région précordiale , des mouvemens convulsifs précurseurs d'un hoquet prochain , les yeux

devenoient plus ardens, le pouls plus vif & concentré.

Je regarde la fièvre rémittente comme placée entre l'intermittente & la continue ; notre fièvre affectoit beaucoup plus le premier caractère que le second, 1^o en ce que les exacerbations qui l'accompagnoient étoient périodiques & bien marquées ; 2^o en ce que les symptômes de putridité & d'inflammation, quoique continus, étoient beaucoup plus forts dans les paroxysmes que dans la rémission, & tomboient tout-à-coup à la fin de chaque paroxysme sans aucune cause manifeste, ni sans qu'il survint aucune crise ; cette rémittente étoit compliquée tantôt d'une affection inflammatoire dominante, souvent de symptômes de putridité, quelquefois aussi l'un & l'autre de ces caractères régnoit avec égalité de force : dans ce dernier cas, il étoit nécessaire que le médecin fit usage de toute sa sagacité pour pouvoir opter avantageusement dans ce conflit. Le parti qui me parut le plus prudent fut de combattre, dans un seul & même instant, par des remèdes choisis & combinés, l'une & l'autre affection : les anti-septiques, les alexipharmques unis aux rafraîchissans, tels que le camphre, le kermès minéral, le kina, mariés avec un acide, m'ont produit de très-bons effets.

Lorsque l'affection inflammatoire étoit

dominante, ce qui étoit annoncé par la dureté du pouls, par les maux de tête violens, par beaucoup de chaleur & d'ardeur sur la peau, par une couenne forte & épaisse qui couvroit le sang, l'on devoit, sans hésiter, recourir aux saignées plus ou moins rapprochées, selon l'idiosyncrasie du sujet & la force de l'inflammation; passer de-là aux anti-phlogistiques, aux lavemens, aux fomentations appliquées sur les extrémités inférieures, &, sans trop retarder, au quinquina donné à très-forte dose en substance plutôt qu'en lavage ou en décoction. S'il arrivoit qu'il se fit une éruption, bien loin d'abandonner ce remède, il convenoit au contraire d'insister sur son usage; par ce moyen, l'on soulageoit promptement le malade, & l'on parvenoit, avec le tems, à une parfaite guérison; c'étoit aussi une bonne précaution d'appliquer de bonne heure les vésicatoires qui se trouvoient sans aucun effet, si l'on différoit d'en faire usage: ce remède m'a été très-utile, manié dans les commencemens de cette maladie, & je suis très-porté à croire que c'est parce qu'on tardoit trop à l'appliquer qu'il se trouvoit sans succès.

Lorsqu'au contraire la putridité étoit le symptôme dominant & que l'affection inflammatoire lui étoit subordonnée, ce que l'on reconnoissoit par des évacuations colliquatives, souvent accompagnées de vers;

par une prostration de forces considérable ; par l'haleine puante ; par la langue qui , de blanche qu'elle étoit , devenoit bientôt raboteuse & quelquefois gercée ; dans ce cas , le quinquina devoit être combiné avec les cordiaux : par ce moyen , il relevoit les forces , & son action n'étoit point exposée à être infructueuse par la foiblesse du malade.

Voilà les principaux remèdes que j'ai opposés à la fureur de cette épidémie ; & je peux dire avec vérité que , si j'ai eu quelque succès , j'en suis redevable à l'écorce du Pérou , qui , donnée dans tous les tems de la maladie , à très-forte dose & en substance , arrêtoit non-seulement les progrès de l'incendie , mais même l'étouffoit dans sa naissance. Il auroit été à souhaiter pour le bien public que cette fameuse écorce n'eût été maniée que par d'habiles médecins ; elle ne seroit peut-être pas tombée dans un discrédit si honteux pour la médecine.

Les remèdes que j'avois coutume de faire précéder , étoient les suivans : rarement faisois-je purger ou émétiser mes malades ; c'étoit vouloir leur nuire visiblement , que de chercher par de semblables moyens à détruire les nausées , les vomituritions , les anxiétés à la région précordiale , symptômes qui se déclaroient dans le début de cette maladie , qui tenoient à un levain fixe ou adhérent sur les parois de l'estomac ou aux

impressions d'un miasme quelconque. Si je soupçonnois une surcharge d'humeurs puitrides dans la masse du sang, ou encore lorsque quelques signes de coction se manifestoient, je faisois passer un minoratif avec quelques scrupules de rhubarbe dans une décoction de quinquina; ces cas étoient assez rares : les tisanes acidules & adoucissantes étoient celles qui convenoient le mieux. On ne devoit pas négliger les fomentations sur les extrémités inférieures; elles produisoient de très-bons effets, ainsi que les lavemens : les narcotiques, tels que le syrop diacode, trouvoient très-bien leur place dans les commencemens ou sur la fin de la maladie; on pouvoit en faire usage plusieurs fois le jour. Rien ne tendoit plus à favoriser les progrès de cette épidémie, que les remèdes chauds, les couvertures lourdes & pesantes sous lesquelles on faisoit cacher les malades, *latebat anguis in herbâ*. Je leur défendois de provoquer les sueurs par quelque moyen que ce fût, leur permettant au contraire un air renouvelé & de sortir par fois de leur lit : *Memor eram Sydenhami verbo. & exemplo monentis petechias ab aëre calidiore ortas curari oportere; aëre, tegumentisque levioribus, educatione extralectum, medicamentis diluentibus ac refrigerantibus; omnia sensim prudenter imitatus sum, inquit de Haen, effectum inde*

ut anxietates pedetentim imminuerentur, decrecerent, & intra quatuor dies miliaria inciperent exsicari, novis non renascentibus ultra.

L E T T R E

*Sur la Poudre d'AILHAUD, adressée à
M. ROUX, par M. LORENTZ,
ancien médecin des armées du roi, mé-
decin de l'hôpital militaire de Schelestat.*

MONSIEUR,

Si depuis plusieurs années il n'est presque plus parlé dans vos journaux des effets funestes de la poudre d'Ailhaud, ce n'est assurément pas que les exemples en aient manqué ; tant que cette poudre aura des partisans, elle ne cessera d'avoir des victimes ; & ses ravages, comme dit un illustre médecin (a), seront toujours plus ou moins grands à proportion de son plus ou moins de vogue. Combien de gens tombés dans des langueurs mortelles, pour s'être évacué les bons sucs par l'usage habituel de cette poudre ! Combien, dont l'état sec & énérvé ne demandoit que des adoucissans & des restaurans, des remèdes qui ajoutassent à la masse du sang, au lieu d'en ôter, se sont jetés dans la phthisie, pour avoir achevé de s'appau-

(a) M. Tissot.

vrir les liqueurs avec ce purgatif ! Que de personnes obstruées, réduites aux enflures, aux épanchemens, parce que cette poudre, en desséchant à la longue les viscères, a rendu leurs obstructions squirrheuses & irrésolubles ! Que d'accidens nerveux qui eussent cédé au lait & aux bains, portés à leur comble par le même remède ! Que de douleurs aiguës, de symptômes spasmodiques & inflammatoires devenus mortels, parce qu'à une pressante saignée, qui eût sauvé le malade, on a ridiculement substitué la poudre d'Ailhaud ! Combien de fièvres continues tristement terminées, parce que cette médecine a supprimé ou détourné la sueur, l'expectoration, une éruption cutanée, un dépôt ; une dépuration critique quelconque : car s'il étoit aussi vrai, qu'il l'est peu, que toutes les maladies ont une humeur pour principe, & que les solides n'ont point de part à ce principe, la nature se serviroit-elle toujours de la voie des selles pour s'en délivrer ; & si cette humeur est prête à passer par les couloirs de la peau, par ceux des reins, ou prête à se déposer dans le tissu cellulaire, & à y suppurer, par quelle vertu oculte, par quel enchantement une prise de purgatif l'entraînera-t-elle à coup sûr dans les entrailles ? Combien de fois enfin un saignement de nez, une perte utérine, un flux hémorroïdal n'eussent-ils pas dissipé

tout le danger, si une dose de poudre d'Ailhaud ne fût intervenue pour bouleverser l'ordre ? Si ces saignées naturelles & spontanées, par lesquelles le malade ne perd point d'*humour*, mais du sang pur, operent incontestablement tant de guérisons, combien de guérisons de moins, depuis que l'auteur de cette poudre ferme toute sortie au sang pour n'en ouvrir une qu'aux excréments ; depuis, dis-je, qu'un praticien, *stercoraceus* (a), s'est imaginé de pouvoir se jouer de la nature & l'asservir à son gré, soit en la ramenant toujours au canal intestinal, soit en l'arrêtant dans une infinité d'autres chemins, que ce grand maître, ce guide qui ne sçau-roit s'égarer, prend & nous indique de prendre dans le dédale obscur des maladies (b).

(a) C'est ainsi que Harvé Gédéon appelle ceux qui ne sçavent que purger.

(b) Parmi les personnes mortes de maladies aiguës, qu'on n'avoit pas saignées selon le système d'Ailhaud, & qu'on avoit seulement purgées d'après la même absurdité, on en a vu qui, peu avant de mourir, rendoient du sang par l'anus, & d'autres à qui le sang découloit du nez & de la bouche, quelques minutes après avoir expiré. J'ai quelquefois observé que les fièvres continues qu'on avoit traitées suivant le même système, & que deux ou trois saignées, l'émétique & les purgatifs ordinaires eussent terminées en moins de quinze jours, trainoient singulièrement en longueur, & qu'elles étoient suivies d'une convalescence si incomplète, que, pendant plus d'un

J'ai quitté, Monsieur, l'armée d'Allemagne en 1759, pour me rendre à l'hôpital militaire de Neuf-Brissac. Pendant mon séjour en cette ville, je n'ai été témoin que d'un seul exemple contraire aux poudres d'Ailhaud; mais il faut tout dire, je ne connoissois en cette ville qu'un seul homme dans la noble coutume d'en user, c'étoit un officier du bataillon d'Agénois. Les dispositions sont journalières, & il est de ces contre-tems qu'on ne sçauroit prévoir, c'est ce qu'éprouva sans doute ce militaire. Il prit de ces poudres dans un moment qu'il ne devoit pas, car il en eut une superpurgation jusqu'à vomir le sang; ces vomissemens continuèrent, & le conduisirent, par le chemin d'une fièvre lente, à la mort (a). A Schelestat où je suis employé depuis près de huit ans, je me trouve avec plus de preneurs de poudres d'Ailhaud. Le premier que je secourus ici, étoit un nommé *Baur*, musicien, à qui une demi prise de ces poudres avoit occasionné les plus vives tranchées, & au-delà de cinquante selles, dont quelques-unes sanguinolentes. Etoit-ce à la dose & non au remède qu'il falloit

mois, le pronostic demeura incertain, le sujet paroissant toujours aussi près de la maladie que de la santé.

(a) Voyez l'observation insérée dans le Journal de Médecine, mois de Mars 1761, page 218.

m'en prendre? Mais Baur étoit âgé de quarante ans; il avoit l'air robuste; & il l'étoit en effet; par conséquent, si la dose doit être proportionnée à l'âge, aux forces, au tempérament, il en a certainement pris une trop petite, à moins qu'on ne veuille que, sous sa mine athlétique & sous sa taille de cinq pieds sept pouces, il ait caché des boyaux d'enfant. Avoit-il peut-être commis quelque faute le jour de sa médecine, en ne buvant pas assez d'eau tiède, en s'exposant au froid, &c? Bien-loin de-là; &, à l'en croire, il avoit en tout suivi, on ne peut plus scrupuleusement, les règles indiquées par l'auteur même. Faut-il présumer que ses intestins étoient ce jour-là dans de fâcheuses dispositions, comme étoit l'estomac de mon militaire, ou qu'une autre raison quelconque lui rendoit alors la purgation suspecte? Mais Baur me dit qu'il sortoit de maladie; que sa convalescence lui avoit paru bonne; qu'il avoit pourtant cru, pour plus de sûreté, devoir encore se purger, & qu'il n'en avoit vu aucun obstacle: en effet, dans le récit qu'il me fit de toutes les circonstances qui précéderent sa médecine, je ne trouvai moi-même rien qui pût la contre-indiquer; & qu'aurois-je trouvé? il s'agissoit d'une médecine universelle: pour quel accident ne la prendroit-on pas, puisqu'elle remédie à tous? Attribuerons-nous donc,

comme fait M. Ailhaud, les souffrances & les felles immodérées du musicien, aux *humeurs âcres, caustiques, malignes*, émues par le meilleur des purgatifs possibles; & dirons-nous avec lui que la demi-prise de poudres qu'il avoit avalée, auroit dû être suivie d'une seconde, même d'une troisième demi-prise, afin d'expulser ces humeurs plus efficacement? Mais, de grace, qu'on se rappelle que j'ai prescrit à Baur les gouttes d'opium, & que ces gouttes, en arrêtant les déjections, en renfermant dans son corps ces prétendues humeurs émues, l'ont parfaitement rétabli. (a).

Une dame de distinction (b) ne tarda pas à me fournir un second exemple. Elle avoit eu la patience d'avaler pour une colique venteuse, dans l'espace de deux ans, plus de deux cents paquets de poudres d'Ailhaud; son mal parut se mitiger dans les commencemens; ce qui la séduisit: mais, bientôt, il fut ce qu'il étoit; &, sur la fin, il alla tellement en croissant, que la malade fut contrainte de quitter le remède, & de laisser

(a) Depuis 1764, époque de sa superpurgation, ce musicien s'est constamment bien porté jusqu'en 1771, que nous apprîmes, de Strasbourg, qu'il y avoit péri d'une maladie de poitrine.

(b) On n'a point voulu nommer les autres personnes, dans la crainte d'offenser leur délicatesse.

tout le monde dans la persuasion qu'elle n'existeroit plus, si elle s'étoit obstinée à le continuer davantage.

Une veuve notable, de la même ville, sujette aux suffocations hystériques, fit beaucoup de remèdes sans succès; témoin des mauvais effets qu'avoient opéré les poudres d'Aix sur feu son mari, elle les avoit en horreur. On parvint cependant à lui en faire prendre plusieurs paquets, qui, au lieu de la purger, lui donnerent des angoisses & des défaillances. On m'appela; j'évitai avec soin tout purgatif: la méthode délayante sur laquelle j'insistai long-tems, & quelques saignées que je fis faire à propos, lui rendirent la santé. Elle vient de passer la quatrième année exempte de vapeurs.

Il y a six ans qu'un religieux Capucin, bien constitué & du moyen âge, essaya de ces poudres pour se purger par précaution. L'effet qui s'en suivit, faillit à lui coûter la vie: depuis, il les craint comme poison.

Une jeune religieuse consulta différens médecins sans pouvoir guérir; elle eut enfin recours au remède d'Ailhaud. Plus de cent cinquante paquets qu'elle eut la constance d'entreprendre, ne la soulagerent point; ils ne firent, au contraire, qu'ajouter à ses maux: aujourd'hui elle s'en tient aux conseils du médecin du lieu, & l'on n'ose plus lui parler de

poudres d'Ailhaud ; les nommer , c'est lui donner des vapeurs.

Un abbé, ci-devant vicaire dans un bourg du voisinage , prit de ces poudres pour des embarras au bas-ventre , accompagnés de constipation : elles l'ont réduit à l'incurabilité.

Un habitant aisé, d'un village à quatre lieues d'ici , commença à se livrer au même remède à l'âge de cinquante-cinq ans ; c'étoit son refuge à la moindre incommodité , de façon qu'il en prit une dose presque toutes les quinzaines ; & plus il en prit , plus il crut devoir en prendre , car il fut de plus en plus incommodé. Cet homme qui étoit naturellement robuste , & qui n'avoit jamais éprouvé de maladie sérieuse , tomba enfin dans une langueur extrême , & finit ses jours dans le marasme , à l'âge de soixante ans. Il est mort dans la conviction de s'être empoisonné par les poudres d'Ailhaud ; il le dit en mourant , & il ne fut pas possible de l'en défabuser. Lui démontrer qu'il mourroit d'une autre cause , c'eût été , il est vrai , chose difficile.

Au même lieu , on donna à un enfant de cinq ans une dose proportionnée des mêmes poudres ; il en fut si bien purgé , qu'on exalta la médecine. Le lendemain à sept heures du matin on trouva l'enfant mort , & la médecine ne fut plus exaltée.

Il seroit inutile d'alléguer d'autres faits ; je n'en trouverois certainement pas la fin , si je voulois suivre le remède pas à pas & recueillir les voix. L'on ne sçauroit douter que cette prétendue médecine solitaire & universelle , appliquée dans tous les cas , n'ait déjà gâté plus d'hommes que n'auroit pu gâter de montres un horloger , en ne se servant , dans tous les racommodages possibles , que d'un seul & même outil ; par bonheur , l'emploi qu'on en fait depuis quelques années se trouve communément restreint à de légères incommodités & aux affections chroniques ; le plus souvent même ne s'en sert-on que pour une médecine de précaution ; & je puis certifier dans ce moment , qu'il n'est personne de ma connoissance , ni en cette ville ni aux environs , qui , dans une maladie aiguë & sérieuse , voulût se passer des secours ordinaires de l'art pour se livrer indiscretement à ces poudres ; c'est un reste de sagesse que conservent presque tous les fauteurs du spécifique , ils abandonnent leur panacée lorsqu'ils se sentent la vie en danger. Mais , Monsieur , si les poudres d'Ailhaud opèrent par-tout tant de maux , pourquoi le public ne revient-il pas de son erreur ? & comment se peut-il que , d'après des exemples aussi frappans , l'on crie si peu , & que l'on écrive encore moins ? De tout tems on a

vu que le peuple s'attachoit à ce qu'il a le plus d'intérêt d'éviter, c'est un aveuglement dont il est difficile de rendre raison ; mais ce qui fait que le peu de succès de ces poudres n'est pas tant ébruité, le voici : ceux qui en font le plus infatués, n'ont garde de leur attribuer le mal qu'ils en ressentent ; & , parmi les autres qui en apprécient au juste la valeur, & qui savent se convaincre de leurs mauvais effets, la plupart renferment en eux-mêmes le repentir d'en avoir usé : humiliés en quelque façon de leur propre crédulité, ils se contentent de quitter & de maudire tout bas un secret dont de plus raisonnables qu'eux n'eussent point été les dupes. Il en est qui, tout incommodés qu'ils sont du remède, ne font pas plus d'éclat ; soit par phlegme, soit par ce découragement inséparable d'un corps malade & affligé, soit enfin par un esprit trop bonasse, ils se bornent également à quelques reproches tacites, & , de cette façon, il arrive que peu de personnes parlent, ou, si elles parlent, c'est sans se faire entendre. Au surplus on est forcé de convenir qu'en général, tout malade, s'il est de la classe des honnêtes gens, penche plus à la reconnoissance qu'à la vengeance : les soins de son médecin ordinaire sont-ils infructueux, il le remercie sans clameur ; mais guérit-il fortuitement par le secret d'un empirique, comme

il eût pu guérir par tout autre purgatif en s'évacuant à propos & suffisamment : guérit-il, dis-je, par un essai téméraire, après avoir inutilement suivi pendant quelque tems les sages règles de l'art, aussitôt, dans l'enthousiasme, il crie au miracle, & un seul de ses cris étouffe les murmures sourds de cent mécontents ; il fait plus, il va jusqu'à flatter son libérateur par une lettre apologétique, parce qu'il est prévenu que cette lettre fait plaisir, & qu'elle est, en quelque façon, reçue à titre de tribut. Nous voyons de semblables lettres missives, imprimées en divers recueils ; il n'en est aucune, (nous en sommes très-persuadés,) que l'on puisse soupçonner être quêtée ou payée : la reconnaissance & la sincérité les ont sans contredit toutes dictées ; mais que deviendroient ces lettres, si quelqu'un étoit chargé d'office, d'amasser les faits innombrables qui déposent contre elles, ou si chaque particulier qui s'est mal trouvé du remède, avoit un intérêt réel à rendre public son malheureux sort, & qu'il sçût, pour cet effet, à qui s'adresser ? Nous pouvons cependant raisonnablement présumer que, parmi tant de faiseurs de lettres en faveur de cette poudre, il s'en trouve plus d'un qui se les reprochent, & qui ne seroient point fâchés de pouvoir déceimment les révoquer ; ce sont ceux qui ont trop préci-

cité leur jugement, & à qui une expérience mieux réfléchie a dû à la fin apprendre qu'ils se sont trompés sur leur état, & qu'ils n'ont contribué, en écrivant, qu'à tromper aussi les autres, comme fit M. de Saint-Fief, officier Autrichien, qui mourut à Lintz, en 1766 : il s'étoit servi de la poudre d'Aix pour un abcès au poumon ; s'étant cru guéri par le remède, parce que les efforts de la nature avoient rompu l'abcès & lui avoient fait cracher beaucoup de pus, il écrivit à M. Ailhaud pour le remercier ; mais, malheureusement, sa guérison ne fut qu'illusoire, l'oppression & la douleur de poitrine revinrent ; & , malgré son extrême marasme & sa diarrhée accompagnée de tranchées fort vives, il continua l'usage de ces fatales poudres jusqu'au dernier moment, sans écouter les meilleures raisons qu'on ne cessa de lui opposer. Son estomac & ses intestins furent trouvés ulcérés, & l'on avoit remarqué dans ses selles, qui étoient toujours très-douloureuses, des portions considérables de la membrane veloutée (a).

(a) Voyez la lettre de M. Houlston sur les purgatifs drastiques résineux. *Journal de Médecine* mois d'Octobre 1771, page 355. Vous trouverez dans la même lettre, comment ce médecin a remédié par un dissolvant spiritueux aux superpurgations & douleurs de ventre, produites par la poudre d'Ailhaud.

Mais, Monsieur, pourquoi les médecins même, que cela touche de si près, & qui, outre le bien général qu'ils ont tant à cœur, y trouveroient encore leur intérêt personnel, ce puissant mobile auquel les hommes résistent aujourd'hui si peu; pourquoi, dis-je, les médecins restent-ils dans l'inaction? que ne réunissent-ils leurs plumes pour porter enfin le dernier coup au faux spécifique? L'objet en vaudroit bien la peine; mais que l'on fasse attention, 1^o que les médecins savent très-bien qu'en raisonnant on ne détrompe point le peuple; 2^o qu'ils sont assurés que la chute de cette drogue, comme celle de tant d'autres, est l'ouvrage du tems; 3^o qu'ils ne sçauroient s'amuser à réfuter ce qui est absurde; 4^o qu'ils croiroient se compromettre en entrant en lice avec gens à secret, qui n'ont d'autres armes à leur opposer que des sophismes faits pour séduire la multitude, & indignes de tout physicien, qui ne font que tronquer & défigurer les objections auxquelles ils répondent, qui enfin s'avisent de faire reparoître les mêmes réponses qu'ils ont faites une fois, en des tems différens, pour les montrer au public comme autant de nouveaux trophées remportés sur les ennemis de leur système: c'est-là précisément ce qu'a éprouvé mon observation sur l'officier mort au Neuf-Brissac, en 1760. M. Ailhaud pré-

tendit la combattre avec une autre observation de M. de la Maziere, par une réponse qu'il publia en 1761, dans une brochure intitulée, *Médecine universelle*. Feu M. de Vandermonde, qui sçavoit pour-lors que j'avois rejoint l'armée du Bas-Rhin, prit ma défense, & marqua les raisons pour lesquelles il n'avoit pas jugé à propos d'insérer dans son Journal, fait pour être vu & lu des personnes instruites, une réponse aussi vague, aussi fautive & indécente que celle de M. Ailhaud (a) : cela n'empêcha pas que cette réponse ne fût réimprimée plus d'une fois les années suivantes, & notamment, en 1766, dans un petit ouvrage sous le nom de *Précis du système de M. Ailhaud* ; cela n'empêcha pas que cette même réponse, mais amplifiée, ne parût de nouveau en 1769, dans un écrit anonyme qui a pour titre : *l'Ami des Malades, ou Discours historique & apologétique de la poudre purgative de M. Ailhaud*. L'on méprise d'abord une réponse injurieuse, si elle part d'où elle ne sçauroit porter ; mais, lorsqu'on voit que plus on dédaigne d'y répliquer, plus cette réponse est impertinemment répétée & répandue dans le public, à la fin cela lasse, & l'on n'y tient

(a) Voyez *Journal de Médecine*, Novembre 1761, page 459.

plus. Elle tend, cette belle réponse (a), à insinuer que j'ai sçu conduire mon malade au tombeau *par une chaîne inouïe de remèdes qui a de quoi faire frémir*. L'anonyme, avant de faire un vain étalage de ces remèdes au bas de la page, auroit dû comprendre par mon observation qui est assez intelligible, que les remèdes qui forment les deux premiers chaînons de cette *chaîne inouïe*, avoient été administrés au malade avant que je le visse, & que je ne pouvois point les lui avoir prescrits, n'ayant eu connoissance de sa maladie qu'à la fin du mois de Janvier 1760, lorsqu'une récidive l'avoit déjà mis dans un état désespéré : « Lorsqu'un pouls, » toujours accéléré dans un corps totale- » ment émacié, des saignemens de nez fré- » quens, des sueurs nocturnes, des chaleurs » âcres & brûlantes, étoient autant de mar- » ques d'un sang appauvri, approchant de la » dissolution putride ; en un mot ; lorsque la » fièvre étiq̃ue étoit déjà au second degré, &c. » lorsqu'enfin l'estomac ne soutenoit plus » ni alimens ni remèdes, de quelque nature » qu'ils fussent, &c. » Si l'anonyme avoit voulu examiner la qualité de ces remèdes avant de s'effrayer de leur quantité, il auroit vu que c'étoit plutôt des alimens ; que des remèdes proprement dits ; que c'étoit des bouillons, des crèmes, des gelées, des

(a) *L'Ami des Malades*, page 114.

consommés, du petit-lait, du lait, choses qui pour l'espace de six mois (a), & pour un estomac qui ne s'accommodoit de rien, n'étoient en vérité ni trop variées, ni trop multipliées. Seroit-ce peut-être à leur effet édulcorant & restaurant, que l'anonyme attribue *le triste état de cet infortuné militaire*? ou voudroit-il que *ce coup mortel* fût parti de ces alimens médicamenteux, parce que ce militaire n'en a commencé l'usage que lorsque son état étoit marqué au coin de l'incurabilité?

L'estomac dérangé jouoit le principal rôle dans cette maladie; l'indication la plus urgente étoit d'en émousser l'irritabilité & d'arrêter les vomissemens. Ce dérangement d'estomac étoit la suite d'une superpurgation, celle-ci étoit à son tour la suite d'une prise de poudre d'Ailhaud. L'ouverture du cadavre a fait voir la tunique veloutée du ventricule détruite; si la prise de poudre n'a pas été la cause immédiate & efficiente de cette destruction, & que le virus vérolique y ait eu le plus de part, il seroit toujours vrai qu'elle en a été la cause adjuvante, & qu'elle a achevé la perte de l'estomac, en faisant vomir jusqu'au sang.

Ce jeu de mot de l'anonyme est tout-à-fait déplacé: *Par quel charme*, dit-il, a-

(a) La maladie, à compter dès la première attaque, que je ne vis point, étoit de huit mois.

z-il pu arriver que cette prise de poudre qui fit disparoître la fièvre continue, devint ensuite l'origine d'une fièvre lente & de ses suites ? Chasser la fièvre & la donner, sont deux choses difficiles à concilier dans un même sujet. Cette fièvre continue avoit ses périodes, comme toute maladie aiguë ; elle devoit par conséquent commencer, croître, décliner & cesser dans un tems donné. Il est faux, & j'ai été bien éloigné de l'avancer, que la prise de poudre d'Ailhaud fit disparoître cette fièvre : elle l'a, au contraire, prolongée ; elle en a reculé le déclin en affoiblissant le malade, en croissant la nature dans ses vues curatives. « Un militaire prend pour » une fièvre continue une dose de poudre » d'Ailhaud, qui lui occasionne une super- » gation & des vomissemens de sang. La » fièvre cesse au bout de quelque tems, » (malgré la prise de poudre, parce que les efforts salutaires de la nature ont prévalu ;) » mais la convalescence est laborieuse, » (parce que cette poudre avoit épuisé le malade & ruiné son estomac :) « bientôt elle » est suivie d'une rechute avec des maux » de tête & d'estomac, avec toux, soif, » insomnies, des vomissemens continuels, &c. » C'est de cette époque que date la fièvre lente, fomentée par la phlogose, & l'éréthisme du ventricule ; c'est en conséquence de l'effet de la poudre

d'Ailhaud, que le ventricule commençait à être affecté, & à rejeter tout ce qui y descendoit. Me faire dire, après cela, que cette poudre donna le mal qu'elle avoit chassé, c'est me prêter une contradiction qui ne peut se rencontrer que dans la tête de l'anonyme.

Enfin la mort s'approche, & le flambeau qui éclaire son agonie, dit-il, découvre à M. Lorentz la véritable cause du mal, qu'il avoit ignorée jusqu'alors, c'est-à-dire l'existence d'un virus vénérien. C'étoit une agonie longue; car, après la découverte que je devois au flambeau qui l'éclairoit, le malade vécut encore six semaines: toutefois ai-je fait cette découverte trop tard; & qui l'eût faite plutôt? Nul indice de vérole, nul aveu, nul soupçon, nul doute même de la part du malade, quelque questionné qu'il ait été à ce sujet. L'opiniâtreté des symptômes, l'insuccès des meilleurs remèdes étoit ce qui pouvoit seul en faire naître l'idée; mais cette idée eût-elle été fondée? Six semaines avant de mourir, le hasard rappelle au malade d'avoir eu jadis des chancres, mais des chancres qu'il crut benins, & dont la prompte disparition l'avoit l'aissé dans une si parfaite sécurité, qu'il en perdit aussitôt tout souvenir. Il ne sçauroit se figurer qu'un vice vénérien, qui ne

s'est nullement manifesté depuis, pût essentiellement influencer sur son état présent, lequel il est toujours persuadé ne devoir qu'à la perte de son estomac, qu'il sçait être une suite immédiate d'un vomissement de sang, qu'il connoît parfaitement n'avoir été précédé que d'une prise de poudre d'Ailhaud. Mais, supposons pour un moment qu'il eût été possible de m'assurer de la présence d'un virus vérolique, dès les premiers jours que je traitai ce malade, étoit-il encore tems de le combattre? J'en ai toujours douté, & j'en doute plus que jamais : la complication des maux étoit déjà à son comble; & l'estomac, ne recevant plus rien, rendoit impraticables tous les moyens qui eussent été nécessaires pour modifier l'action du mercure. Tel est le vrai sens de mon observation, qui a donné lieu à la pitoyable satire si souvent remâchée & si souvent reproduite sous le masque d'une réponse plausible.

Je ne sçaurois finir, Monsieur, sans relever une petite note de l'anonyme, page 224. Quelque peu que nous ayons daigné, mes confreres & moi, d'écrire contre la poudre d'Aix, il nous traite d'*écrivains ennemis & passionnés*. C'est en vérité faire trop d'honneur à cette poudre; elle ne nous a jamais émus jusqu'à ce point : nous sommes dans le cas de

protester que les sentimens qu'elle a pu nous inspirer jusqu'ici, se sont constamment bornés à un très-parfait mépris ; & , si l'on nous demandoit à quoi nous avons pu sacrifier la répugnance que nous devons naturellement l'avoir de nous occuper d'un objet si peu digne de nos loirs, & de nous distinguer en cela de tant de confreres de mérite, nous serions peut-être fort embarrassés de répondre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E

De M. F. D'HERVILLEZ, étudiant en médecine, à M. REYNARD, professeur de philosophie à Amiens, sur une Tumeur singuliere trouvée dans le Foie d'un cadavre.

L'amour que vous avez pour toutes les sciences, & sur-tout pour la physique, le zèle avec lequel vous les cultivez, le goût que vous sçavez inspirer à vos élèves pour tout ce qu'elles renferment d'utile à la société, m'ont fait naître le dessein de vous adresser une observation que j'ai eu occasion de faire à l'ouverture d'un cadavre : observation qui est le résumé des excellentes leçons de M. Varnier, & des con-

versations particulieres que j'ai eu l'honneur d'avoir avec lui.

Le sujet étoit une jeune personne de trente à trente-cinq ans, grande, fort bien faite, morte avec assez d'embonpoint. Il étoit destiné pour les démonstrations des viscères; on leva donc avec attention les muscles abdominaux, pour nous faire voir les parties contenues dans cette cavité, & l'on eut soin de conserver à l'extérieur les vaisseaux ombilicaux.

Nous fûmes fort étonnés de voir la veine ombilicale éloignée de sa situation naturelle, & fort jetée du côté droit. La cause de ce déplacement ne fut pas bien difficile à trouver; le petit lobe, ou lobe gauche, étoit d'une étendue très-considérable. L'ouverture du péritoine nous le fit voir si large & si gros, qu'il s'étendoit de l'un des hypocondres à l'autre, & descendoit presque jusqu'à la région ombilicale: il cachoit en entier le grand lobe, ou lobe droit. Le ligament suspensoir du foie étoit rejeté du côté de l'hypocondre droit. Cette portion du foie étoit jaunâtre, & presque semblable, pour la couleur & pour la consistance, à celle des foies gras des chapons. M. Varnier nous dit qu'il avoit remarqué assez ordinairement cette couleur & cette consistance chez les personnes qui étoient mortes en embonpoint, avec les symptômes de

l'engorgement du foie, lequel est un commencement d'obstruction, suivi tôt ou tard de lésion grave dans les fonctions, ce qui fait que souvent les gens gras tombent & périssent dans l'état de marasme qui est produit par cette cause. Tous les jours nous avons sous les yeux un exemple de ce marasme dans les volailles qu'on ne tue pas lorsqu'elles sont parvenues à leur point de graisse; elles meurent étiques, & leur foie est squirreux & souvent purulent.

On leva le lobe singulier, pour voir la partie concave du foie; & nous apperçûmes qu'il recouvroit un estomac très-grand, qui descendoit fort bas, & s'étendoit jusqu'à la région ombilicale.

Le lobe droit n'avoit ni sa figure ni sa grandeur naturelle; il étoit extrêmement petit, & n'avoit d'espace inférieurement, que pour loger la vésicule du fiel, qui ne nous offrit rien d'extraordinaire: elle étoit seulement un peu plus petite que de coutume. Le canal cholédoque n'avoit aussi rien de particulier. M. Varnier, en tâtant ce lobe, nous annonça qu'il renfermoit ou un squirre ou une tumeur enkystée vers le diaphragme; il fit enlever le tout pour l'examiner à loisir, car la membrane externe du foie, continue au péritoine, nous le cachoit.

Nous visitâmes le lendemain cet organe
avec

avec attention ; & , sous le ligament coronaire , nous apperçûmes une tumeur ovoïde , d'une grosseur moyenne entre celle des œufs de dinde & d'autruche ; tumeur dont la membrane externe nous parut fort dense , qui étoit adhérente au centre nerveux du diaphragme , & qu'on n'eût pu séparer qu'avec le sçapel ; par ce moyen , la tumeur se trouva ouverte , & ce fut alors que notre surprise augmenta ; car il sortit du kyste , qui étoit fort épais , plusieurs feuillets d'une matiere gélatineuse , jaunâtre , ayant l'apparence de membrane , quoique plus épaisse & d'une consistance beaucoup plus molle. On l'ouvrit à l'instant dans toute son étendue ; alors cette matiere gélatineuse , & qu'on paroissoit feuilletée , se sépara avec la plus grande facilité de toute la surface interne du kyste. Elle se développa si facilement , que tous les feuillets ne parurent plus qu'une seule membrane continue , molle , gélatineuse , transparente , dans laquelle on remarquoit des points opaques formés par de petites élévations , dont les unes renfermoient une matiere laiteuse , & les autres une espece de matiere pierreuse. On pouvoit distinguer à cette membrane deux faces ; l'une interne , sur laquelle se formoit les replis ; & l'autre externe , du côté du kyste : sur cette dernière face , on trouvoit une matiere épaisse , ochracée , avec la

quelle nous avons teint nos tabliers d'une couleur jaune foncée. Cette matiere se trouvoit principalement dans les replis de la membrane gélatineuse ; elle paroïssoit répondre à des bouches de vaisseaux , qu'à l'aide de la loupe nous avons apperçus très-distinctement à la face interne du kyste. Ce kyste étoit fort épais & ses membranes très-denses. Je vais maintenant vous rendre compte, en peu de mots, de l'explication que nous en a donnée M. Varnier , qui, comme vous, Monsieur, sçait captiver le cœur de ses élèves par sa douceur, ses attentions, & son zèle pour tout ce qui peut contribuer à leur avancement ; qui, comme vous, fidèle observateur de la nature , nous en développe les ressorts & le mécanisme, avec cette clarté dont vous connoissez si bien le prix, & qui fait le mérite de vos leçons.

1^o L'intérieur de cette tumeur nous présenta un analyse naturel de la bile , la matiere extractive séparée de la matiere lymphatique, teinte encore par cette même matiere extractive, l'aggrégation des parties terreuses qui donne la consistance aux *gluten* ; ce qui est conforme aux principes que M. Roux nous a exposés dans son Analyse de la Bile.

2^o Le kyste paroît s'être formé par les membranes du foie & aux dépens de sa

substance; il a eu vraisemblablement pour élément un des follicules de cet organe où il s'est fait des organisations, qui a gagné de proche en proche. Les suc's attirés vers ce follicule par une légère irritation, l'ont augmenté; la congestion qui se faisoit toujours par la surface interne, a forcé, à mesure qu'elle s'épanchoit, la premiere lamè gélatineuse à se replier sur elle-même; les vaisseaux inhalans avoient vraisemblablement absorbé la partie la plus fluide, & l'autoient peut-être continuellement desséchée sans l'affluence continuelle des nouveaux suc's : explication qui me paroît conforme à ce que nous avons remarqué; car les plis étoient d'autant plus grands qu'ils étoient extérieurs, & les plus intérieurs étoient fort petits.

3^o La circulation du sang s'est trouvé gênée dans le grand lobe par la congestion; les suc's ont dérivé naturellement du côté du petit lobe où ils ont éprouvé moins de résistance; & ce petit lobe recevant d'une part plus de suc's nourriciers par la plus grande quantité de sang artériel, de l'autre plus de sang bilieux par la veine-porte, il s'est accru; ses vaisseaux se sont fort distendus, & son volume s'est augmenté de la maniere que nous avons vu.

Cette observation est d'autant plus singuliere, qu'il paroît que c'est le seul exem-

ple d'une tumeur enkystée lymphatico-bili-
lieuse de cette espece ; au moins n'en ai-je
trouvé aucun dans les observateurs que j'ai
feuilletés. Il est fâcheux que cette maladie
singuliere n'ait pas été suivie par M. Var-
nier ; il eût observé vraisemblablement des
symptômes qui eussent jeté quelque jour
sur la formation de cette tumeur , & , en
nous en faisant part, il en eût tiré, (comme
c'est la coutume,) des conséquences rela-
tives aux maladies du foie ; mais malheu-
reusement, quoique nous n'ayons pas sujet
de nous plaindre de la disette des sujets,
puisque en général nous manquons plutôt
de courage que de travail, on ignore ce
qui a précédé leur mort ; & , quelques
soins que prennent nos maîtres a nous ins-
truire , les observations rares deviennent
presque en pure perte , au grand préjudice
de notre instruction & pour le malheur de
l'humanité. Dans cette maladie, par exem-
ple , les symptômes qui ont précédé la
mort du sujet , auroient sans doute jeté un
grand jour sur la formation de cette tumeur
& sur les maladies qui attaquent ce viscere.
Mais , comme je ne pourrois vous présenter
que des conjectures , j'aime mieux garder
le silence.



L E T T R E

*De M. MARESCHAL DE ROUGERES,
maître en chirurgie à Lamballe, conte-
nant quelques remèdes pour la Rage.*

MONSIEUR,

C'est dans les mêmes vues de M. Duhamel du Monceau, que je me hâte de vous adresser quelques remèdes contre la rage. Ce n'est pas que la multiplicité de ces remèdes soit peut-être d'une grande utilité; car tel remède prôné comme spécifique, ne doit souvent sa réputation, suivant la remarque judicieuse de M. du Monceau, que parce qu'il a été donné à des hommes ou à des bêtes qui n'avoient point cette cruelle & terrible maladie. On a cru, pendant quelque tems, pouvoir se flatter d'avoir trouvé ce spécifique dans les préparations mercurielles; mais, malgré quelques expériences heureuses, on a vu, avec peine, qu'on ne pouvoit les employer dans tous les cas. C'est, d'après les réflexions du célèbre M. Astruc, que plusieurs sçavans médecins ont administré les frictions mercurielles; c'est la méthode publiée par M. de Sault, & que suivoit, à très-peu de chose

près, le frere du Choisel à Pondichéry; méthode amplement détaillée dans le Tome V du Journal de Médecine, page 184. Quelques-uns, comme le docteur James, ont cru trouver dans le turbith minéral, l'antidote de la rage. M. Darluc, après avoir éprouvé quelques succès en réunissant les deux méthodes, a vu qu'elles étoient souvent insuffisantes, ce qui lui a fait employer l'alkali volatil, d'après les idées de M. le Camus. C'est dommage que le public n'ait pas été informé des nouvelles expériences qu'on aura sans doute fait subir à ce remède. L'heureux succès de M. Darluc étoit trop encourageant pour qu'on en soit resté-là. Tous les médecins n'ignorent pas que le *Lichen cinereus terrestris*, mêlé avec le poivre noir dans du lait, est un grand remède usué en Angleterre, ainsi que le musc, le cinnabre & le camphre.

J'ai trouvé, Monsieur, dans un manuscrit, en date de l'an 1667, parmi un grand nombre de recettes pour différentes maladies, celle que M. Duhamel vous a adressée pour la rage. Il y a quelques légères différences; mais comme elle m'a réussi pour une petite fille de la paroisse d'Erquy, en 1766, je vais la rapporter telle qu'elle est dans le manuscrit.

» Prenez, fauge, ruë, petites margue-

rites sauvages, sel commun, de chacun une poignée, & une gouffe d'ail; pilez le tout & ajoutez un moyen verre de vin blanc; exprimez à la presse & donnez au patient; appliquez le marc sur les plaies, & continuez le même remède pendant neuf jours, & le malade guérira, auroit-il eu dix accès de rage. »

Voici un autre remède regardé encore comme spécifique pour cette maladie.

Prenez chaux d'écailles d'huitres, crystal minéral, sel polycreste, de chacun un gros, camphre dix grains; mettez le tout dans un verre de vin blanc, que le malade prendra à jeun trois jours de suite: il ne doit manger ni boire que trois heures après, rester au lit pendant le tems, & faire ensuite beaucoup d'exercice.

Il me reste, Monsieur, à vous faire part d'une autre méthode pour prévenir la rage. Elle est tirée d'un Mémoire manuscrit, dont d'autres que moi peuvent avoir connoissance; peut-être même a-t-il été imprimé. Quoi qu'il en soit, on y assure qu'elle n'a jamais manqué depuis plus de deux cents ans qu'elle est dans la maison de MM. de Jaucourt. On ne promet cependant la réussite que quand le remède est pris dans les neuf jours depuis la morsure de l'animal enragé, ou qu'on n'a point eu d'accès de rage.

» Dès qu'on aura été mordu d'un chien, ou autre animal enragé, il faudra tremper une toile un peu forte dans du vin tiède, en frotter les plaies jusqu'au vif & même jusqu'au sang. Pendant ce tems on fera rougir une poêle de fer. L'on aura à part trois œufs, auxquels on aura ôté les germes, un gros de racine de rofier sauvage, dit *égantier*, en poudre, & plein une coque d'œuf d'huile de noix tirée sans feu. On brouillera bien ces trois choses ensemble, qu'on fera cuire en omelette sur la poêle rougie. Le malade la mangera à jeun, sans boire, ni sans prendre aucune autre chose que quatre heures après. On appliquera sur les plaies, de l'omelette que l'on bandera & qu'on laissera ainsi pendant neuf jours, au bout desquels on levera cet appareil. On brossera les plaies avec du vin tiède; &, si elles n'étoient pas entièrement guéries, on pourra employer les remèdes ordinaires. Si les plaies étoient considérables, on feroit une seconde omelette, afin de ne point diminuer la dose de celle qui doit être mangée. Lorsqu'on aura exécuté tout ce qui vient d'être dit, on laissera le malade tranquille; &, si le sommeil le prend, on doit le laisser dormir par-tout où il se trouvera. On doublera la dose de la racine d'égantier & de l'huile pour les animaux, tels que chiens, cochons, &c; & si c'étoit,

par exemple , pour des chevaux , des mulets , &c. l'on mettra dans une chopine d'huile de noix , deux bonnes poignées de râpure de racine d'églantier , qu'on leur fera prendre avec la corne. Il est bon , avant de leur faire prendre le remède , de les baigner , dans une grande eau , deux ou trois jours de suite , & cela trois à quatre fois par jour. »

Voilà, Monsieur, ce qu'il y a d'essentiel dans ce Mémoire, où il se trouve bien des puérilités , comme de dire qu'il faut arracher la racine d'églantier du côté du soleil levant ; qu'il faut absolument manger l'omelette avec ses doigts , &c.

J'ai l'honneur d'être , &c.

L E T T R E

De M. PARIS, docteur en médecine de Montpellier, contenant quelques Observations de médecine-pratique faites dans le Levant.

M O N S I E U R ,

Pendant mon séjour en France, j'ai pris la liberté de vous communiquer quelques réflexions que vous avez bien voulu insérer dans votre Journal. Eloigné de ma patrie, j'ai tâché de m'instruire sur les dif-

férentes maladies qui étoient propres au climat de Smyrne où j'ai séjourné quelque tems, & sur celles qui sont ordinaires à Constantinople où je me trouve présentement. Je n'ai rien négligé pour acquérir des instructions nécessaires à une observation locale, mais des ressources suffisantes ne se sont jamais offertes à mon zèle : ceux qui exercent ici la médecine, étant la plupart sans instruction.

J'appris, en arrivant à Smyrne, qu'il étoit dangereux de donner des nourritures animales aux malades atteints de la fièvre. Je connoissois déjà par moi-même l'utilité de la diète & de la nourriture végétale chez les fiévreux ; mais l'expérience me démontre journellement que toute nourriture quelle qu'elle soit, tirée d'une substance animale, est mortelle : aussi ne donne-t-on jamais aux malades des bouillons de viande, mais une simple eau de riz & bien légère, & quelquefois de l'eau seule. Les œufs ne sont pas même accordés aux convalescens, & on les regarde ici comme meurtriers. Si les lumières, je ne dis point des médecins François, mais même du peuple, sont infiniment supérieures aux connoissances que l'on peut avoir ici, comment peut-on continuer à donner en France une nourriture si propre à la putréfaction ?

On ne connoît point ici les maladies in-

SUR QUELQUES OBS. DE MÉD. &c. 347
flammatoires. La pleurésie, la péricnueumonie sont des maladies qui n'attaquent jamais ni les Turcs, ni les Grecs, ni les Arméniens, ni les Juifs, ni même les François qui y résident,

La pourriture est la seule cause des maladies; la nature des alimens qui abondent en alkali, la qualité de l'air & la vie sédentaire contribuent, à la vérité, au développement des fièvres putrides & malignes: mais, sans remonter aux causes des maladies, on sçait, par tradition, que les bouillons de viande & les œufs sont mortels aux malades, & l'on n'en doute point. J'ai souvent eu l'occasion de m'assurer par moi-même de cette vérité, & je puis assurer que la moindre indulgence, à cet égard, seroit meurtrière.

Une autre maladie qui règne ici parmi toutes les nations, c'est les vapeurs. Cette maladie si terrible par ses effets, si difficile à guérir par l'embarras où se trouve souvent le médecin pour en reconnoître la vraie cause, ne dépend presque jamais ici des affections de l'ame; l'exercice qui n'est point en raison des alimens que l'on prend, me paroît en être la seule cause; &, comme il est très-difficile aux femmes de se promener, soit par raison de décence, soit par l'habitude contractée d'une vie sédentaire,

cette maladie fait ici des ravages considérables : ravages soutenus par la quantité & la mauvaise qualité des remèdes, que des gens, la plupart sans connoissance, indiquent.

J'ai souvent conseillé des remèdes & des secours propres à combattre la cause d'une maladie aussi opiniâtre, mais vous devez être persuadé, Monsieur, que si les préjugés sont encore parmi nous, ils dominent ici en despote. La vie sédentaire est tellement à la mode, qu'il n'est presque pas possible d'engager une dame à se retirer de dessus son sofa, ou d'auprès de son tандour, quelque raison qu'on puisse lui alléguer. Cette cause domine souvent chez vous ; je l'ai observée moi-même, & les médecins ne m'ont jamais paru la combattre avec assez de fermeté dans le traitement des affections hystériques.

J'ai encore observé, & bien des médecins l'ont aussi observé, que les saignées affoiblissent ici plus qu'en France. Il est rare qu'un malade puisse supporter des saignées répétées comme chez vous. L'effet de cette évacuation est de rendre souvent la nature hors d'état de se débarrasser par quelque voies de ce qui contribue au dérangement du corps. Les malades sont ici plus accablés après trois saignées, qu'ils ne le seroient

après dix en France. D'où provient cette différence? Pourquoi le sang n'a-t-il point ici le même degré d'épaississement? Pourquoi ne voit-on jamais des pleurésies ou des péripneumonies? Je n'entreprendrai point ici de décider cet article. J'aurai l'honneur de vous adresser d'autres observations intéressantes. Je hasarderai d'y ajouter mes réflexions, si vous approuvez mon zèle à vous communiquer ce qui me paroît digne de l'attention d'un médecin.

La petite-vérole & la rougeole font ici de très-grands ravages; on se préserve assez généralement de la première à la faveur de l'inoculation, mais cette inoculation n'est point, comme chez vous, une opération méthodique: elle se pratique sans trop réfléchir, & des femmes ou des hommes, sans connoissance, inoculent ici souvent sans préparation, sans choix & sans régime. Le succès les favorise cependant presque toujours; & c'est à cette pratique que les femmes sont redevables de leurs charmes. Elles n'ont que ce foible avantage sur les nôtres, elles auroient été bien malheureuses de le perdre, puisque ce n'est que la beauté du visage qui attache ici un homme auprès d'une femme.

J'ai l'honneur d'être, &c.



QUESTION CHIRURGICALE,

*Suivie d'une Observation sur la Taille, par
M. BEAUSSIER DE LA BOUCHAR-
DIERE, docteur en médecine, ancien
chirurgien des armées du roi.*

Doit-on extraire une pierre enkystée, ou châtonnée dans la vessie, à quelque prix que ce soit, ou est-il plus prudent d'abandonner un malade affligé d'une pierre de cette nature, que de lui causer la mort par une extraction violente, accompagnée de déchirement, & suivie d'hémorragie & de suppuration gangréneuse ?

Il semble que l'on ne devroit point regarder cette proposition comme un problème. Le but de l'art de guérir, l'humanité, la religion, doivent décider à ne jamais exposer à une mort certaine. Ce n'est point le cas de l'Aphorisme de Celse, *Melius est anceps remedium experiri, quam nullum*, puisque la tentative de l'extraction devient certainement mortelle.

Il est très-difficile de distinguer les cas où on pourroit essayer l'extraction, d'avec ceux où elle est suivie d'accidens incurables. M. Houstet, dans ses excellentes Observations sur les pierres enkystées & adhérentes à la vessie, (Mémoires de l'Académie

de Chirurgie, in-12, Tome I, partie 3, page 268, Paris, 1765,) propose bien quelques moyens que la prudence & une expérience éclairée ont suggérés, & qui ont été suivis des plus heureux succès; ils se réduisent au détachement de la pierre avec l'ongle, sans irritation, lorsque le kyste est accessible au doigt; & aux injections émollientes, lorsqu'il est impossible de l'atteindre avec les doigts ou avec les instrumens. Mais il ne dissimule ni le danger, ni les exemples malheureux; & il conclut, d'après une foule d'autorités & d'exemples, à abandonner plutôt le malade, que de l'exposer à une mort certaine, page 295.

L'exemple suivant confirme cette décision, quelque affligeante qu'elle soit. C'est un malade que j'ai traité, dont j'ai cru devoir abandonner la pierre: il a guéri; & quelques mois après il a subi la même opération très-bien faite par le frere Côme, qui a tiré deux pierres, & il en est mort.

M. Margaux, âgé d'environ soixante ans, d'un tempérament assez bon, étoit attaqué de la gravélie depuis sa jeunesse; il a rendu pendant long-tems de petites pierres rondes & lisses, de la grosseur & de la forme d'un pois. Depuis deux ou trois ans, il cessoit de rendre de ces pierres, & il avoit tous les signes qui annoncent l'existence de la pierre. Il fut fondé par feu mon père, qui

ne lui trouva cependant pas de pierre. La réputation que ce chirurgien s'étoit acquise par les opérations & l'exercice des autres parties de la chirurgie & de la médecine, déterminâ le malade à faire usage des lithontriptiques, mais ce fut sans succès. Je le sondai quelques années après; je sentis avec beaucoup de difficulté, une pierre qui se présenta aussi à quelques chirurgiens qui étoient présens. Après les préparatifs ordinaires, je le taillai, le 19 Mai 1769. Je me servis du lithotome du frere Côme, fixé au n^o 15, parce que je m'étois aperçu que la vessie étoit grande. Assuré que l'instrument étoit entré dans la vessie, je fis l'incision, comme le prescrit le frere Côme; le rapport de M. Louis & M. Ledran, (*Parallèle des Tailles*,) enfin comme je l'ai vu pratiquer au frere Côme lui-même, à M. Cambon, chirurgien de son altesse madame la princesse Charlotte, son partisan, & à la Charité. J'introduisis la tenette, dont l'existence dans la vessie me fut annoncée par l'écartement des branches; je la promenai dans la vessie, sans rencontrer la pierre. En vain je palpai doucement, & voulus saisir un corps rénitent que je sentis recouvert. Je retirai la tenette, & insérai le bouton sans parvenir à la pierre que j'avois bien sentie en sondant. J'essayai avec le doigt de découvrir l'endroit où je la soup-

connois

connois chatonnée & adhérente. Je remis la tenette ; & le corps dur, ne cédant pas aux premiers efforts, je craignis d'occasionner un déchirement, & ensuite hémorragie ou inflammation. Je crus devoir suivre les préceptes tant de fois répétés d'Ambroise Paré, l. 17, c. 36 ; de Fabrice de Hilden, & d'une infinité d'auteurs dont on peut voir les sentimens dans le Mémoire de M. Houstet, qui l'appuie d'exemples, & sur-tout de celui de M. Boudou, (*Mémoires de l'Académie* déjà cité, page 314.

L'inflammation & la fièvre furent violentes ; les douleurs vives ; le ventre se tendit. Les saignées réitérées, les fomentations émollientes & ensuite résolatives, les boissons anti-phlogistiques, calmerent les accidens : la plaie se cicatrisa peu-à-peu. Tant que l'écoulement eut lieu par la plaie, les douleurs ne se firent pas sentir ; mais elles reparurent aussitôt que le cours naturel des urines fut entièrement rétabli.

Le malade ayant recouvré sa santé, résolut, à quelque prix que ce fût, de se délivrer de la cause de ses douleurs qui lui rendoient la vie insupportable. La réputation si bien méritée du frere Côme l'attira à Patis. Cet habile lithotomiste le tailla au haut appareil, & tira deux pierres que le malade m'a assuré être longues, & avoir la forme de deux amandes. L'hémorragie fut violente,

de même que l'inflammation. La suppuration fut très-abondante, brune & fétide. Une fièvre continue & lente affligea le malade & le conduisit au marasme. Il éprouvoit en urinant des douleurs énormes, en comparaison de celles qu'il sentoît avant cette opération.

Ce fut dans cet état qu'il vint à Vendôme réclamer mes soins, que je ne pus refuser à son état malheureux & aux sollicitations de M. son frere, curé de Renay, dont le mérite & les lumieres sont universellement respectés dans cette province. Je le pansai pendant un mois & demi, & il avoit été quarante ou cinquante jours dans l'hôpital du frere Côme. Je le mis, à l'usage des délayans, des calmans, auxquels j'associai le kinkina comme vulnéraire, &c. quelques fomentations & injections vulnéraires détersives & aiguës de kinkina; mais la fièvre, l'insomnie, la consomption, une sueur froide, visqueuse, le phthiriasis, jetterent le malade dans des foiblesses extraordinaires auxquelles il succomba.

Personne n'est plus en état que le frere Côme de nous éclairer sur la position des pierres, leur grosseur, leur kyste ou leur chatonnement, & leur adhérence que j'ai toujours soupçonnée. Je l'invite à vouloir bien me rendre ce service, qui devient une justice aux yeux du public qui n'a pas été

en état ni à portée d'approfondir les présomptions, & de quelques chirurgiens qui, sans voir ni l'opération ni le malade, ont porté des jugemens hardis, pour ne pas dire injustes.

J'ai lieu de soupçonner que la pierre étoit enkystée ou chatonnée, 1^o parce qu'elle s'étoit totalement dérobée à mes recherches, & à celles de deux chirurgiens éclairés & fort intelligens, M. Gigou Démon-toire & M. Blosséau d'Auton; quoiqu'il soit vrai de dire qu'il y a eu des vessies vastes ou partagées en cellules, qui ont soustrait une pierre existante aux recherches des opérateurs les plus habiles. 2^o Il y a eu une hémorragie si considérable, que le frere Côme a été forcé de laisser une algalie dans l'urètre du malade pendant plus de quarante à cinquante jours, ce qui a été plus douloureux au malade que les accidens même de la pierre. 3^o Au déchirement de la vessie, dont la plaie & le corps même de ce viscere ont été en suppuration. 4^o Enfin le corps dur que je sentis recouvert des membranes de la vessie, ne laisse aucun doute sur cet article.

Il me paroît surprenant que le frere Côme ait choisi le haut appareil, (qu'il a pratiqué sans faire les injections si recommandées;) la cicatrice de mon opération étoit assez fermée pour ne plus laisser échapper d'u

56 QUESTION CHIRURGICALE;

rine depuis plus d'un mois , ainsi ce ne devoit pas être un obstacle. Il n'ignore pas les inconvéniens qui ont fait rejeter cette opération. 1^o La pente qui est refusée à l'écoulement du pus ; inconvénient auquel le malade dont il est question a été si fort exposé , que je le crois la principale cause de sa mort. 2^o La sortie de l'urine & l'infiltration dans le tissu cellulaire de la vessie. (*Voyez Mémoires de l'Académie de Chirurgie, Tome I, partie III, Méthode de M. Foubert.*) 3^o La petitesse ou la mollesse de la pierre , sa friabilité , rendent son extraction impossible ; les fungus. *Voyez M. Ledran , Parallèle des Tailles, page 100, Paris 1730.* Nous ne parlons point de la petitesse de la vessie , de son racornissement , ou de telle autre maladie qui s'opposent à son extension , que l'on desireroit pour l'injection , puisque le frère Côme ne la pas cru nécessaire ici.

Il a cru sans doute que la pierre étoit trop grosse pour être tirée par l'appareil latéral ou le grand appareil , ce qui est quelquefois arrivé ; car il pouvoit faire son opération du côté droit , ou même du gauche où j'ai opéré , en variant tant soit peu sa coupe , comme M. Cheselden lui en a donné l'exemple , *Opérat. de Garengot, Tome II, page 227.*

Le sang & le pus eussent trouvé une pente naturelle ; ils n'auroient pas reflué

dans l'hypogastre, dans l'interstice des muscles, & sûrement entre le péritoine & la vessie. En pansant le malade trois fois par jour, & même plus souvent, on voyoit avec surprise des flots intarissables de pus s'écouler par l'ouverture du bas-ventre, qui étoit environnée de fungus que je fus obligé de dilater.

Le frere Côme se seroit-il flatté de déterminer par son algalie maintenu avec violence & des douleurs incontestables, le sang, le pus & les urines ? Quoiqu'il soit naturel de penser que ces liqueurs, comme corps graves, devoient se précipiter au fond de la vessie, les différentes parties de ce viscère, meurtries, déchirées, enflammées & suppurantes, se rapprocherent, &c. Toutes les parties voisines formoient cette source de matieres, que tant d'embarras & de gonflement empêchoient de suivre la pente naturelle.

Je crois que l'instrument mis au n^o 15, n'ayant point occasionné les accidens que M. Louis, dans son rapport à l'Académie de chirurgie sur différentes méthodes de tailler, fournit à cet opérateur précieux un argument en faveur de cet instrument. Je ne dois cependant pas dissimuler que j'ai profité de l'exemple de M. Caqué que cite M. Louis : j'ai fait émousser la pointe de l'instrument, & j'ai pris la précaution de baisser un peu le poignet, afin d'éloigner,

358 QUESTION CHIRURGICALE, &c.
par la bascule que l'on fait faire, l'instrument du fond de la vessie & du rectum; je crois que c'est par cette manœuvre que le malade a été guéri de la première taille.

L'état de la vessie lorsqu'on me l'a ramené, les douleurs subsistantes & plus vives après l'extraction de la pierre, l'hémorragie considérable, les signes qui avoient accompagné mon opération, me font conclure, avec le plus juste fondement, que la pierre étoit adhérente, enkystée ou chatonnée, & qu'elle ne pouvoit être extraite sans causer la mort,

S U C C È S

De la Bronchotomie dans l'Esquinancie inflammatoire & suffocante; faite par M. VIDAL, docteur-médecin de la ville & de l'hôpital royal de Guerrande.

Appelé, le 15 Octobre 1771, pour la femme de René Guenel, marchand au bourg d'Herbignal, je fus arrêté sur le chemin, pour aller voir dans une maisonnette un passant qui avoit grand mal à la gorge & qui étouffoit. Le nom du malade est Yve Gayot, petit mercier, âgé d'environ vingt-cinq à trente ans, d'une constitution forte: il y avoit cinq à six heures qu'il étoit dans cet état lorsque je le vis.

Il me dit d'une voix rauque & entre-

coupée qu'il avoit très-grand mal à la gorge, me montrant l'endroit avec sa main. Je ne voyois aucun gonflement apparent à l'extérieur du cou, ni dans le fond de la bouche.

Le malade en danger de suffocation faute de respiration, me fit bannir la crainte de passer pour l'auteur de la mort d'un homme, si l'opération que j'entreprendois de faire pour la première fois sur le vivant, étoit sans succès, & dans un pays où l'on en ignore jusqu'au nom. Sans rien proposer au malade, je le fis asseoir, le visage tourné vers le jour, la tête droite, mais un tant soit peu renversée & appuyée par derrière, de façon qu'elle n'inclinoit ni à droite ni à gauche. Dans ce cas imprévu, n'ayant pas les instrumens d'usage, j'assujettis la peau & fixai le canal de la trachée-artère entre mes deux doigts placés latéralement; je fis avec un bistouri droit une incision longitudinale à la peau, à la partie antérieure de la gorge, au bas de la tête de la trachée-artère, que je continuai jusqu'au bord supérieur du sternum; je continuai d'inciser la graisse jusqu'à ce que je fus arrivé au muscle commun sterno-thyroïdien, que j'écartai l'un de l'autre dans sa partie moyenne inférieure. Je découvris la trachée-artère que j'ouvris de travers dans l'entre-deux du troisième ou quatrième cartilage. Avant que d'écarter les muscles sterno-thyroïdiens,

j'essuyai & je laissai couler quelque tems le sang qui sortoit des vaisseaux divisés de la plaie dans l'incision.

Dépourvu de tout, le besoin me rendit inventif; je plaçai un tuyau de plume aplati à son extrémité entre ces deux cerceaux cartilagineux, de façon que l'extrémité de ce tuyau ne débordoit intérieurement qu'un peu le niveau de la trachée par le moyen d'une épingle passée transversalement dans le tuyau; je fis trois ou quatre tours de fil à l'épingle & au tuyau pour les assujettir. Les extrémités de ce même fil me servirent ensuite à attacher de chaque côté un morceau de bande qui faisoit le tour du cou au-dessus & au-dessous du tuyau; par ce moyen, les compresses mises de chaque côté entre l'épingle & la plaie, se trouverent maintenues, ainsi que le tuyau. Le malade resta au lit la tête droite; je le saignai deux fois copieusement dans l'espace de trois heures; &, pendant les six heures que je restai avec lui, je vis disparaître tous les symptômes de suffocation & la vie en sûreté; c'est-là ce qu'on peut appeler *medicina efficax*.

Le sang étant épais, je fis boire au malade d'une tisane faite avec racines de chicorée sauvage, de chiendent & le capillaire, & du bouillon fait avec un morceau de beurre & de l'oseille. Le lendemain, de

grand matin, le tuyau fut ôté : on mit un emplâtre fenêtré, & sur la plaie une petite compresse trempée dans une décoction d'orge, de miel, à laquelle ils ajoutèrent un peu de vin. Le malade vint me voir au bout de quatre jours : la réunion de la plaie avançoit ; je l'engagai d'entrer à l'hôpital pour le purger & achever sa guérison, il partit.

Je sentis en le voyant cette satisfaction si douce & si flatteuse d'avoir arraché en un instant un homme des bras de la mort. En effet, conserver ou rendre la vie à un homme, n'est-ce pas un bienfait à-peu-près égal à celui de la donner.

L'exemple du sieur Pontneuf, ancien maire du Croisic, qui mourut en trente-six heures d'un violent mal de gorge ou d'une semblable esquinancie, malgré les saignées & les secours les mieux indiqués ; un homme qui entra à l'hôpital au mois de Janvier 1771, & une femme dans le mois suivant, tous deux atteints de cette même maladie, & qui y périrent en vingt-quatre à trente heures, ne me donnoient aucune confiance dans les saignées brusquées, les cataplasmes émolliens & calmans, les gargarismes adoucissans, les injections de ces mêmes gargarismes, les lavemens, les scarifications, tous employés sans succès.

L'extrême petitesse des vaisseaux engorgés & dilatés au-delà de leur ton, leur grand éloignement de celui où l'on fait

362 SUCCÈS DE LA BRONCHOTOMIE

les saignées ; l'inflammation qui se forme & se confirme en très-peu de tems dans ces fortes de maladies, sont les causes du peu de succès des saignées répétées. Lorsqu'elles ne peuvent procurer un dégorgement local, ni prévenir l'engorgement du poumon, loin de disposer à la résolution l'engorgement inflammatoire que l'on reconnoît par la continuation des souffrances, par une respiration & une déglutition toujours gênées, elles occasionnent quelquefois des défaillances qui sont souvent la cause d'une métastase, sur-tout lorsque, dans cette esquinancie, il se trouve quelques dispositions à un engorgement de liqueurs grossières, déroutées, mêlées & stagnantes dans certaines parties par des causes locales, particulières & accidentelles.

L'hémorragie qui arrive pendant l'opération & qui n'est suivie d'aucun accident en faisant tenir la tête droite, débarrassant les vaisseaux des parties environnantes du sang qui les opprime, attirera le sang de tous les vaisseaux avec lesquels ceux de l'engorgement inflammatoire communiquent : cette déplétion portera ensuite son effet sur l'engorgement inflammatoire des artères capillaires dilatées au-delà de leur ton, & sur l'irruption du sang dans les vaisseaux capillaires lymphatiques qui naissent des artères capillaires ; ces artères, désemplies par leur action élastique & naturelle, reprendront

plus ou moins promptement leur ressort & leurs mouvemens systalliques. Toutes les autres fibres qui composent la partie malade, reprendront en même tems leurs oscillations affoiblies ; il s'ensuivra que le sang retenu, suspendu, se divisera & s'atténuera par les battemens des arteres ; pressé en même tems , & exprimé par le ressort systallique de la partie , il s'échappera par toutes les petites issues que les vaisseaux devenus plus libres lui présenteront. Ainsi la stagnation du sang diminuera ; les globules rouges qui ont été poussés dans les vaisseaux lymphatiques , rétrograderont & rentreront dans leurs vaisseaux originaires & propres ; les arteres capillaires se resserreront : & , par ce rétrécissement , les orifices des capillaires lymphatiques se contracteront aussi , & fermeront toute entrée au sang qui reprendra sa circulation ordinaire.

Une nouvelle inspiration , ou l'entrée d'un nouvel air dans les poumons par l'ouverture de la trachée-artere, dilatant & gonflant les véhicules du poumon trop pressés par la plénitude des vaisseaux qui les entourent ; pressera les veines , & les obligera à se décharger. Le poumon , qui ne pouvoit se développer par le défaut d'air , reprendra son ressort ; le ralentissement du cours du sang dans ce viscere , effet naturel de la constriction inflammatoire & de l'obstacle que ce resserrement apporte à l'en-

trée de l'air, d'où naît le danger de suffocation, sera modifiée en proportion du développement du poumon.

Les saignées faites après l'opération, diminuant la quantité du sang, diminuent à proportion la quantité & l'effort avec lequel il aborde à la partie enflammée. Dans certains cas, les saignées révulsives sont efficaces; elles diminuent, de même que les évacuations, la quantité du sang; mais donnent en outre au sang une détermination particulière qui le détourne d'aller sur la partie enflammée.

L'opération ne fera d'aucun avantage s'il survient de petits frissons auxquels succèdent une sueur abondante. Dans cet état, le malade a une difficulté moins grande à avaler & à parler; la douleur est bien diminuée. Sur le déclin de cette sueur abondante, le corps tombe dans l'exténuation; le pouls devient fréquent, irrégulier, intermittent, & s'éteint peu-à-peu; le délire s'y joint, & la mort arrive peu de tems après.

Heureux pour l'humanité, si les médecins, sur-tout ceux qui exercent dans les petites villes & les campagnes, continuent à s'adonner aux opérations, principalement dans les cas graves? (Il n'est pas moins honorable de soulager les hommes dans leurs maux, par le secours de ses mains que par ses conseils.) Ils pourront atteindre ces médecins célèbres, qui, dans ces derniers

DANS L'ESQUINANCIE INFLAMM. 365
tems , ont sçu s'illustrer également , & par
leurs vastes connoissances en médecine &
leur habileté en chirurgie. Emules de ces
chirurgiens distingués, à qui le public donne
à juste titre sa confiance lorsqu'il s'agit d'o-
pérations graves , & à qui le roi accorde
une noblesse parfaitement compatible avec
leur état, ils enrichiront à l'envi la chirur-
gie de découvertes utiles. Plus puissans que
les loix, ils écarteront cet essai de quart
de sçavans reçus par la légère expérience,
qui, à l'exception d'un très-petit nombre,
ne sçavent que saigner & distribuer beau-
coup de drogues à grands frais.

L E T T R E

*De M. MARTIN, ci-devant principal chi-
rurgien de l'Hôtel-Dieu S. André de
Bordeaux, à M. PIETSCH, docteur en
médecine, démonstrateur d'anatomie & de
chirurgie, correspondant de l'académie
royale de chirurgie, &c. sur la nécessité
de la ligature pour arrêter les hémorragies
produites par l'ouverture des arteres.*

M O N S I E U R,

En vous faisant mes très-humbles remer-
cimens de la bonté avec laquelle vous
vous portez pour confirmer & défendre ce
que mes foibles lumieres m'ont fait pu-
blier d'utile, permettez que je m'applau-

disse de ce qu'étant éloigné comme nous le sommes, & que n'ayant jamais été dans le cas de travailler ensemble, ni de nous communiquer nos idées que par la voie de ce Journal, nous nous soyons si bien rencontrés dans les moyens que nous avons employés dans l'art de guérir, avant que nos travaux nous fussent parvenus par ce même Journal. Je regarde, Monsieur, cette rencontre comme la preuve la plus authentique du bien que j'ai fait dans l'Hôtel-Dieu S. André de cette ville, & de celui que je fais tous les jours à ceux de nos concitoyens qui m'honorent de leur confiance, en continuant à mettre en pratique les préceptes lumineux que m'ont donné mes célèbres maîtres, à Paris.

Les raisons que vous avez ajoutées à celles que j'avois données pour prouver que, dans la section totale des artères de l'avant-bras, il faut toujours recourir à la ligature, s'étoient présentées sous ma plume, lors de ma réponse à M. Auran; & je ne sçais comment j'oubliai de les rapporter. Vous avez, Monsieur, non-seulement bien suppléé à cette omission de ma part, mais vous avez encore renchéri sur ce que j'ai avancé, lorsque vous dites que l'entamure d'une artère exige également la ligature quand il est possible de la pratiquer. Eh! dans quel lieu, Monsieur, peut-on mieux faire cette opération qu'aux extrémités? Je

me suis mille fois repenti d'avoir eu, en 1763, assez de complaisance pour ne l'avoir pas faite à une des branches de la radiale qui concourt à la formation de l'arcade palmaire, & qui, malgré mes compressions portées assez haut sur l'avant-bras, tant sur le trajet de la cubitale que sur celui de la radiale, fournit toujours du sang; ce qui m'obligea de les renouveler trois fois, & de dilater même à la troisième la plaie. Si d'abord, Monsieur, j'avois employé la ligature, j'aurois non-seulement évité au malade l'effroi & la douleur d'un appareil si souvent réitéré, mais même encore je lui aurois épargné le trouble & l'agitation dans laquelle il fut pendant quinze jours, (crainte que son hémorragie ne recommençât,) ainsi que la situation la plus gênante dans laquelle il fut obligé de tenir son bras pendant tout ce tems-là. Il n'y a pas long-tems qu'une pareille pratique (la compression) a eu des suites les plus tristes sur une ouverture de l'artere crurale & sur un anévrysme de la brachiale. Je me borne aujourd'hui au rapport de la première.

Un jeune chirurgien étant à souper, & ayant laissé échapper son couteau de ses mains, voulut empêcher qu'il ne tombât par terre en le retenant avec ses genoux. La disposition de ce couteau fut telle, que sa pointe & le bout du manche se trou-

verent entre ses cuisses à demi-fléchies; & par le mouvement qu'il fit en les rapprochant pour empêcher qu'il ne fût plus bas, il se blessa l'artere crurale du côté gauche vers son tiers inférieur. Dans l'instant de l'accident, (qui étoit vers les neuf heures du soir,) un chirurgien en arrêta à la hâte le sang; peu de tems après, le malade fut porté à l'Hôtel-Dieu S. André de cette ville, & vu par le chirurgien ordinaire, qui changea peu de chose à ce premier appareil. Le lendemain, il appela ses consultans qui décidèrent que, quoique l'amputation parut indispensable, il convenoit néanmoins de la suspendre. Les trois premiers jours, tout leur parut aller assez bien; mais, le quatrième ainsi que le sixième, l'hémorragie ayant recommencé, malgré l'application de nouveaux appareils, on fit le huitième l'amputation, & le malade mourut le dixième. La dissection de l'extrémité amputée montra que l'artere crurale avoit été totalement coupée, & les bouts se trouverent éloignés l'un de l'autre, d'environ trois travers de doigts.

Héister, qui a vu un cas tout-à-fait semblable à celui-ci, (au moins quant à la manière dont l'artere fut ouverte,) fit faire la compression qui réussit très-bien, & conseilla, si elle ne réussissoit pas, d'en faire la ligature avant d'en venir à l'amputation.

Quelles

Quelles ont été les raisons qui ont empêché ces Messieurs, (le chirurgien ordinaire & les consultants,) de faire la ligature à leur malade, suivant le conseil d'Héister, quand ils virent que leurs compressions réitérées étoient absolument infructueuses pour la consolidation de cette artère ? Je les ignore absolument ; & je crois qu'il leur seroit impossible d'en donner de satisfaisantes à ceux qui, cherchant à s'instruire, desirer les progrès de l'art. Nous pouvons donc dire, sans vouloir nous ériger en censeur de leur conduite, au sujet de ce pauvre chirurgien, que si ces Messieurs avoient, suivant l'avis de notre grand maître, fait la ligature de l'artère le quatrième ou le sixième jour, que peut-être ce blessé ne leur seroit pas mort : mais, quand même il le seroit, ils auroient toujours, par devers eux, la satisfaction d'avoir mis en pratique les règles de l'art sur ce point, & encore celle de les avoir apprises à leurs élèves.

Mais faut-il toujours, comme Héister le recommande, faire la compression de l'artère crurale lorsqu'elle se trouve lésée ? Malgré le respect que j'ai pour la mémoire & les ouvrages de ce sçavant praticien, je crois qu'il vaut beaucoup mieux, dans un pareil cas, faire d'abord la ligature de cette artère, plutôt que de s'amuser à la comprimer ; car enfin, comme nous l'avons déjà dit, la compression entraîne avec elle

bien plus de gêne & de trouble , &c. que la ligature.

Du reste, les guérisons des blessures de l'artere crurale, obtenues par la ligature, ne sont point sans exemples. Saviard rapporte une observation d'un anévrisme de cette artere guéri par ce moyen ; & le célèbre M. Portail nous apprend que M. Schliting a remédié à de pareilles ouvertures , ainsi qu'à celles de la vertébrale. Mais de quel moyen , me dira-t-on , s'est servi M. Schliting pour parvenir à ces heureuses cures ? J'avouerai que je les ignore , parce que ses ouvrages ne sont pas traduits en notre langue ; mais ses talens , généralement reconnus , doivent nous faire présumer que cet habile maître ne s'est point éloigné des principes établis dans votre Mémoire sur la nécessité de recourir à la ligature dans la lésion des arteres, présenté à cette même compagnie en l'année 1764 , ainsi que de ceux soutenus aux écoles de médecine de Paris , sous la présidence de M. Guénault.

Mais peut-être que quelque plaissant en chirurgie nous dira , il faut donc dès qu'une artere est ouverte , la lier sur le champ , ne plus penser à la compression , ni aux autres moyens souvent d'usage pour arrêter les hémorragies ? A Dieu me plaise que jamais je tiennne un pareil langage , ni que je l'effectue. ! La compression & tous les autres

secours connus pour consolider les vaisseaux sanguins ont chacun leur avantage, suivant l'espece du vaisseau ouvert. Je souhaiteroïs seulement, pour le bien de l'humanité & l'honneur de notre art, que tous ceux que la nécessité fait appeler chirurgiens, connussent les cas où chacun de ces moyens doivent être employés ; afin, comme nous l'avons déjà dit, que la chirurgie, qui doit porter la certitude dans ses opérations, ne soit plus exposée, au moins pour de pareils cas, à des tâtonnemens.

Quand j'aurai, Monsieur, un nombre suffisant d'observations pour apprécier les cas dans lesquels chacun des secours connus pour arrêter les hémorragies, doivent être employés ; j'aurai l'honneur de vous les adresser par la voie de ce Journal, afin, comme vous l'avez très-bien dit, d'encourager les jeunes chirurgiens à un jugement pratique.

J'ai l'honneur d'être, &c.

O B S E R V A T I O N

Sur un Squirre de la Mamelle à la suite d'une inflammation, guéri avec les pilules de ciguë ; par M. DE VILLAINÉ, chirurgien à Champagnolle en Franche-Comté.

Françoise Dolard, âgée de vingt-trois

ans, d'un tempérament sanguin, d'ailleurs très-bien constituée, nourrissoit un garçon qui peut avoir quinze ou seize mois. Le vingt-quatre Avril 1771, elle le faisoit sauter sur ses genoux, lorsqu'elle en reçut un coup de tête renversée en arriere, qui porta vivement sur sa mamelle gauche. Cet accident ne lui occasionna d'abord que fort peu de douleur; c'est pourquoi, dans l'habitude d'allaiter cet enfant de ses deux seins, à l'alternative, elle continua de les lui donner à rechange: aussi ne tarda-t-elle pas longtemps à s'appercevoir que l'affection de ces parties-là tire presque toujours à conséquence. La chaleur, la rougeur, l'engorgement & les élancemens s'y manifestèrent bientôt; une soif ardente, des frissons irréguliers, l'insomnie & la fièvre, annonçoient, à tous égards, que la tumeur tendoit à suppurer. Je lui avois conseillé dans le principe de recourir aux saignées du bras & du pied, à l'immersion des jambes dans l'eau, & aux autres remèdes analogues à cet état, comme à la méthode la plus sûre de dissiper une partie des embarras, ou, tout au moins, de s'opposer à de nouveaux: mais elle voyoit en moi une personne de l'art; ainsi, loin de se prêter à mes premières intentions, elle s'obstina encore à ne pas vouloir qu'on ouvrît le dépôt, quand je le lui proposai. Le pus, enfin, se pratiqua de lui-même une

issuë par un trou bien plus étroit que son fond ; & la quantité qui en couloit, ne répondoit sûrement pas à celle qui y étoit contenue. Je ne m'étonnai donc pas de voir que la mamelle , au lieu de diminuer , augmentât de volume & se durcît sensiblement : elle contracta, bien plus, une entiere adhérence aux côtes ; & , à deux doigts du mamelon , partoit un cordon immobile qui aboutissoit à plusieurs glandes sous l'aisselle du même côté. Ces fâcheuses circonstances l'emportèrent alors sur la répugnance que la malade avoit à suivre mes avis ; je parvins à rendre son esprit plus docile à la conduite que je devois tenir dans pareil cas , & je redoublai sa confiance par ma promesse de ne me servir d'aucun instrument tranchant. En effet, leur usage m'étoit fort inutile ; je n'avois ici à combattre qu'un squirre dans son origine , dont la nouveauté me permettoit de bien augurer de la guérison du sujet ; & je me croyois d'autant plus fondé à l'espérer, qu'on éprouve beaucoup plus de difficulté à résoudre ces sortes de tumeurs, quand elles sont le produit de la viscosité atrabilaire des humeurs ; que lorsqu'elles sont le résultat d'une inflammation : celle-ci étoit de ce genre. J'ordonnai d'abord à cette mere de sevrer son enfant ; & , sur l'exposé qu'elle me fit de la suppression de ses règles depuis près de cinq

mois, je regardai comme une chose très-essentielle d'en rappeler le cours. Pour y procéder, je fis valoir les opérations relatives à cet objet, en employant tout ce qui étoit capable de déterminer la colonne du sang aux parties inférieures; &, afin de remplir les deux indications, j'associai aux emménagogues un fondant qui n'est encore ici que trop peu accrédité: c'est l'extrait de ciguë. Je me ressouvins fort à propos que M. Burand, chirurgien, digne de la réputation dont il jouit à Charlieu en Mâconnois, m'en avoit donné trois onces en pilules, de la pesanteur de trois grains; jusques-là je n'avois point eu l'occasion de les placer: celle-ci me parut assez propre à en tenter l'usage. Je commençai donc par le quart d'une; le surlendemain elle en prit la moitié; j'augmentai, en un mot, jusqu'à concurrence de six le matin & autant le soir. J'observai avec surprise, que, si je passois ce nombre, ma malade s'en trouvoit dérangée. Elle se plaignoit de sécheresse à la gorge & d'aridité extrême à la bouche; la tête lui tournoit, & elle touffoit profondément. A cette époque, il falloit lui accorder le relâche de quelques jours; au lieu que, lorsque je m'en tenois à la dose spécifiée plus haut, je n'avois point à esfuyer le désagrément d'interrompre ce remède. Le flux périodique se montra bientôt,

les glandes des aisselles se fondirent avant que le squirre parût éprouver la moindre altération ; après quoi il diminua lentement , & toujours par degrés : au reste , à mesure qu'elle approchoit de sa guérison , j'avois soin d'affoiblir la dose des pilules ; & , pendant tout le tems qu'a duré la cure ; la boisson a été constamment une simple décoction de chicorée , légèrement nîtrée & bue en abondance. Toutes les quinzaines , je purgeai avec la poudre cornachiné & le mercure doux : enfin le régime étoit approprié à cette méthode générale. J'exposai , à différentes reprises , le sein malade à la vapeur acide du vinaigre où j'avois dissout de la gomme ammoniacque ; avec la même précaution , je la garnissois d'un linge fin , en double , trempé dans une fomentation d'armoïse , de parelle & de ciguë. Je faisois répéter souvent cette application , pour ne pas tomber dans les inconvéniens qui sont ici la suite des vives impressions du froid ; insensiblement la partie se dégorgea , & la plaie se consolida sans le secours d'onguens d'aucune espece. A peine l'un & l'autre laissent-ils des traces de leur existence.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

A O U T 1772.

THERMOMÈTRE.				BAROMÈTRE.		
Jours du mois.	A 6 h. du mat.	A 2 h. & demi du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pous. lig.	A midi. pous. lig.	Le soir. pous. lig.
1	14	21 $\frac{1}{4}$	17	28 $1\frac{1}{2}$	28 1	28 $1\frac{1}{4}$
2	16 $\frac{1}{4}$	22	16	28	27 $11\frac{3}{4}$	27 $11\frac{1}{2}$
3	14 $\frac{1}{4}$	19	13	27 $11\frac{1}{4}$	27 $11\frac{1}{4}$	28 $1\frac{1}{2}$
4	13	19	13	28 $1\frac{1}{4}$	28 2	28 $3\frac{1}{4}$
5	12 $\frac{1}{2}$	20	15 $\frac{1}{4}$	28 3	28 $3\frac{1}{4}$	28 4
6	13	21 $\frac{1}{2}$	17	28 3	28 $3\frac{1}{2}$	28 $3\frac{1}{4}$
7	15 $\frac{1}{4}$	24 $\frac{1}{4}$	18	28 $2\frac{1}{4}$	28 $2\frac{1}{2}$	28 2
8	15	23 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{3}{4}$	28 $1\frac{1}{4}$	28 1	28 1
9	13 $\frac{1}{2}$	20	13 $\frac{1}{2}$	28 $1\frac{1}{2}$	28 2	28 $2\frac{1}{4}$
10	11 $\frac{1}{2}$	20	14 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2	28 2
11	13	21	13 $\frac{1}{2}$	28 $1\frac{1}{2}$	28 1	28 2
12	12	18 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{4}$	28 $2\frac{1}{4}$	28 $2\frac{1}{2}$	28 3
13	10	18	13	28 $3\frac{1}{2}$	28 3	28 $2\frac{3}{4}$
14	11 $\frac{1}{2}$	19	12 $\frac{1}{2}$	28 $2\frac{1}{2}$	28 2	28 $1\frac{1}{4}$
15	10 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{3}{4}$	13 $\frac{1}{2}$	28 1	28 $\frac{1}{2}$	28
16	10 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{2}$	13	28	28	28 1
17	11 $\frac{1}{2}$	19	13 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{3}{4}$	28 1	28 $1\frac{1}{2}$
18	11 $\frac{1}{2}$	20	15 $\frac{1}{2}$	28 $1\frac{1}{4}$	28 $1\frac{1}{2}$	28 $1\frac{3}{4}$
19	13	23	17 $\frac{1}{2}$	28	27 $11\frac{1}{4}$	27 11
20	15 $\frac{1}{2}$	21 $\frac{1}{4}$	16 $\frac{1}{2}$	27 10	27 10	27 $9\frac{1}{2}$
21	14 $\frac{1}{4}$	19 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	27 $9\frac{1}{4}$	27 $9\frac{1}{2}$	27 10
22	13	20	15 $\frac{1}{4}$	27 10	27 10	27 11
23	14	16	15	27 $10\frac{1}{2}$	27 10	27 10
24	15	17 $\frac{1}{4}$	13	27 $10\frac{1}{2}$	27 $10\frac{1}{2}$	27 $10\frac{1}{2}$
25	13 $\frac{1}{2}$	18	14	27 $10\frac{1}{2}$	27 10	27 11
26	12 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{2}$	14	28	28 $\frac{1}{2}$	28 $1\frac{1}{4}$
27	13 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{4}$	15 $\frac{1}{2}$	28 $1\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	27 $11\frac{1}{4}$
28	13 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{1}{2}$	16	28	28 $\frac{1}{2}$	28 1
29	15	22 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1	28 $\frac{1}{2}$
30	15	22	16 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28	27 11
31	15 $\frac{1}{4}$	22 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{4}$	27 10	27 10	27 $9\frac{1}{4}$

ETAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	N. nuages.	E. nuages.	Beau.
2	S-O. nuages.	S-O. c. pluie.	Couvert.
3	O. couv. pl.	O. nuages.	Beau.
4	O. nuages.	O. couvert.	Beau.
5	N. leg. nuag.	N. nuages.	Beau.
6	N-N-E. nuag.	N. nuages.	Nuages.
7	N. b. nuages.	N. nuages.	Beau.
8	N. leg. nuag.	N. nuages.	Beau.
9	N. nuages.	N. nuages.	Beau.
10	N. beau.	O. nuag. b.	Beau.
11	N-N-O b. n..	N-O. nuag.	Beau.
12	N. nuages.	N. nuages.	Beau.
13	N-N-E. beau.	N-E. nuag.	Beau.
14	N-E. b. nuag.	N-E. nuag.	Nuages.
15	N-E. nuages.	N-E. nuages.	Nuages.
16	N-E. nuages.	N-E. nuages.	Nuages.
17	N-N-E. nuag.	N. nuages.	Nuages.
18	N-E. b. nuag.	N-E. nuag.	Nuages.
19	N-N-E. nuag.	E-N-E. nuag.	Beau.
20	S. nuag. pluie.	S. pl. nuages.	Couvert.
21	S-O. couv.	O. nuages.	Nuages.
22	S-S-O. c. v.	O. nuages.	Beau.
23	S. couv. pl.	S. pluie.	Couvert.
24	O. couvert.	S-S-O. pluie, nuages.	Nuages.
25	S-O. nuages, vent.	O-S-O. nuag. vent, pl.	Couvert.
26	O. nuages.	O. nuages.	Nuages.
27	N. beau. nua.	E-N-E. n. pl.	Couv. écl. t.
28	O. c. nuag.	O. nuages.	Beau.
29	S-O nuages.	O. nuages.	Nuages.
30	O. nuages.	O. nuag. écl.	Beau.
31	S. nuages, vent.	S. vent, tonn. nuages.	Beau.

378 OBS. MÉTÉOR. FAITES A PARIS?

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $24 \frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de 10 degrés au-dessus du même terme. La différence entre ces deux points est de $14 \frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 4 lignes; & son plus grand abaissement, de 27 pouces 9 $\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de 6 $\frac{1}{4}$ lignes.

Le vent a soufflé 10 fois du N.

4 fois du N-N-E.

4 fois du N-E.

2 fois de l'E-N-E.

1 fois de l'E.

3 fois du Sud.

2 fois du S-S-O.

4 fois du S-O.

3 fois de l'O-S-O.

10 fois de l'O.

1 fois du N-O.

1 fois du N-N-O.

Il a fait 19 jours, beau.

tous les jours, des nuages.

8 jours, couvert.

7 jours, de la pluie.]

3 jours, du vent.

3 jours, des éclairs & du tonnerre.

*MALADIES qui ont régné à Paris,
pendant le mois d'Août 1772.*

On a encore observé quelques fièvres putrides au commencement de ce mois; mais, vers la fin, elles ont cessé pour faire place aux fièvres rémit-

tentes & intermittentes, dont le plus grand nombre a pris le type des doubles-tierces.

On a vu aussi quelques éréfipèles, & un assez grand nombre de devoiemens. La petite-vérole a paru se multiplier, mais n'a pas cessé pour cela d'être bénigne.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de Juillet 1772; par
M. BOUCHER, médecin.*

Le tems a été à souhait ce mois, ainsi que le précédent, pour les productions de la terre. Il n'y a pas eu de pluie considérable, que le 4 & le 26: l'on a essuyé le 26 un long & violent orage avec une grosse pluie, mais sans grêle. Nous n'avons pas eu non plus de grandes chaleurs, le thermometre ne s'étant pas porté plus haut qu'au terme de 21 degrés, encore n'est-il parvenu à ce terme que le 24 & le 25.

Le mercure, dans le barometre, s'est toujours maintenu à la hauteur d'environ 28 pouces, si l'on en excepte le 26 & le 27, qu'il est descendu au terme de 27 pouces 5 à 6 lignes.

Le vent a été constamment *Nord* du 1^{er} au 15; ensuite il a varié du nord au sud.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 21 degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 10 degrés au-dessus du même terme. La différence entre ces deux termes est de 11 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 1 ligne, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces

380 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

5 lignes. La différence entre ces deux termes est de 8 lignes.

- Le vent a soufflé 7 fois du Nord.
- 9 fois du Nord vers l'Est.
- 6 fois du Sud.
- 7 fois du Sud vers l'Ouest.
- 2 fois de l'Ouest.
- 5 fois du Nord vers l'Ouest.

Les hygromètres ont marqué de la sécheresse tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de Juillet 1772.

Les maladies aiguës n'ont plus été bornées ce mois au petit peuple ; elles ont gagné les citoyens aisés ; mais, dans ceux-ci, elles avoient un caractère différent de celles qui régnoient dans le peuple : c'étoient dans presque tous une fièvre continue inflammatoire, de la nature de celle que les anciens ont appelé *synoque-putride*. Elle s'annonçoit par un frisson, qui, dans plusieurs, reparoissoit à diverses reprises dans la première journée, & même la seconde, & qui étoit suivi d'une fièvre violente, accompagnée d'un mal de tête insupportable & d'une chaleur brûlante à la peau. Les malades étoient dans une agitation extrême, avec des angoisses, des douleurs & un sentiment d'oppression considérable à la région de l'estomac ; ils étoient tourmentés de nausées & souvent même de vomissemens de matières poracées. Le sang, tiré des veines, étoit ferme & d'un rouge brillant, ou bien il étoit décidément couenneux. Les saignées répétées ne prévenoient point de petits saignemens du nez, qui, dans quelques-uns arrivoient dans le progrès de la maladie, & qui étoient de mauvais augure. On

s'appercevoit bientôt qu'elle participoit plus ou moins de la fièvre-putride, toujours régnanté dans le peuple, par une diarrhée de matieres fé-tides, grises ou verdâtres, accompagnées de vers. Les émétiques, indiqués au commencement de la maladie, devoient être placés avec la plus grande circonspection, & après s'être bien assuré qu'il n'y avoit point de phlogose dans les viscères composant les premieres voies & leur voisinage; le tartre stibié en lavage paroissoit mériter la préférence. Cette fièvre n'a cependant pas été meurtrière; presque tous ceux qui, en étant travaillés, ont été traités avec la prudence requise, en ont réchappé.

La fièvre-putride vermineuse a été moins fâcheuse & moins meurtrière que ci-devant: il y a eu en outre quelques choléra-morbus, & quelques atteintes d'hémiplégie au commencement du mois.

LIVRES NOUVEAUX.

Traité des Eaux minérales de Verdusan, connues sous le nom d'*Eaux minérales du Castéra-Vivent*, avec leur analyse, leurs propriétés & leur usage dans les maladies, fait par ordre du gouvernement; par M. *Raulin*. Paris chez *Valade*, 1772, in-12.

Mémoire sur les Méthodes rafraichissantes & humectantes; par M. de *Boissieu*, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, professeur & docteur agrégé au collège des médecins de Lyon, des Académies de Villefranche, Montpellier, &c. qui a remporté le prix proposé par l'Académie des sciences, arts & belles-lettres de Dijon pour l'année 1770, auquel on a joint l'ex-

trait d'une Dissertation sur le même sujet, qui a eu le premier accessit, & dont l'auteur est M. Godard, docteur en médecine à Verviers, près Liège, imprimé par ordre de l'Académie. A Dijon, chez Caussé, 1772, in-8°, & se trouve à Paris, chez Saillant & Nyon, prix br. 5 livres.

Traité du Rakitis, ou l'Art de redresser les enfans contrefaits; par M. Levacher de la Feutrie, docteur en médecine de l'université de Caën, & docteur-régent en la même faculté de l'université de Paris. A Paris, chez Lacombe, 1772, in-8°.

Suite de Planches gravées d'après nature & tirées des meilleurs ouvrages de botaniques, pour servir d'intelligence à un Traité complet, qui est actuellement sous-pressé, & qui a pour titre : *Histoire universelle & raisonnée des Végétaux connus sous tous les différens aspects possibles, ou Dictionnaire Physique, Naturel & Économique de toutes les plantes qui ornent la surface du globe, &c;* par M. Bûcholz, médecin botaniste du feu roi de Pologne, Centurie seconde. A Paris, chez Durand neveu, Costard, Fétil, 1772, in-fol.

On annonce dans un petit avertissement que le premier volume de cet ouvrage, dont on a déjà distribué deux cents planches, paroîtra incessamment. Le prix de chaque décade des planches est de 3 livres.

Gerardi, L. B. Van-Swieten, ordinis sancti regis Stephani Commendatoris, &c. Commentaria in Hermannii Boerhaave, Aphorismos de cognoscendis & curandis morbis, Tomus quintus. Lugduni Batavorum, apud Verbeckios, 1772, in-4°.

Voici enfin le cinquième & le dernier volume des Commentaires de M. le baron de Van-Swieten, sur les Aphorismes de Boerhaave: on en trouve des exemplaires, à Paris, chez Cayé

lier, qui vient de le remettre sous-pressé pour faire suite de son édition.

Dictionnaire raisonné universel des Arts & Métiers, contenant l'histoire, la description, la police des fabriques & manufactures de France & des pays étrangers : ouvrage utile à tous les citoyens, nouvelle édition, revue & corrigée, & considérablement augmentée, dédiée à M. de Sartine, cinq volumes in-8°, proposés par souscription.

Les conditions de cette souscription sont de payer d'avance 5 livres, & en retirant l'exemplaire complet en feuilles à la fin de l'année, 15 livres ; en tout 20 livres. La souscription n'aura lieu que jusqu'au jour que l'ouvrage paroîtra, passé lequel tems ceux qui n'auront pas souscrit, payeront l'ouvrage complet, en feuilles, 24 livres. On souscrit, à Paris, chez *Didot le jeune*.

Recherches théoriques & pratiques sur la petite-vérole, dans lesquelles on donne toutes les descriptions des différentes especes de cette maladie ; le traitement général qui lui convient, & les moyens particuliers qu'on doit employer dans les cas les plus difficiles : ensuite on y propose différens plans de conduite & de régime, ou pour s'en garantir tout-à-fait, ou pour en prévenir au moins la malignité ; par M. J. D. T. de Bienville, docteur en médecine, à Rotterdam. Amsterdam, chez *Vlani*, 1772, in-12.

Recherches critiques sur la chirurgie moderne, avec des Lettres à M. Louis, docteur en droit, professeur, docteur en chirurgie, chirurgien consultant des armées du roi, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de chirurgie, &c ; par M. *Valentin*, du collège royal de chirurgie de Paris. Amsterdam ; & se trouve à Paris, chez *Gogué*, 1772, in-12.





T A B L E.

<i>D</i> ISSERTATION sur la Fièvre miliaire, qui a obtenu l'accessit du prix de l'Académie des sciences, beaux arts & belles-lettres. Par M. Planchon, méd. Page 293	
Mémoire sur l'Epidémie qui a régné à Gannat en Bourbonnois, au mois de Mai 1771. Par M. Gaulmin Desgranges, méd.	307
Lettre sur la Poudre d'Ailhaud, adressée à M. Roux. Par M. Lorentz, méd.	315
Lettre de M. F. d'Herville, étudiant en médecine, à M. Reynard, sur une Tumeur singulière, trouvée dans le Foie d'un cadavre.	334
Lettre de M. Mareschal de Rougeres, maître en chirurgie, contenant quelques remèdes pour la Rage.	341
Lettre de M. Paris, docteur en médecine de Montpellier, contenant quelques Observations de médecine-pratique, faites dans le Levant.	345
Question chirurgicale, suivie d'une Observation sur la Taille. Par M. Beausnier de la Bouchardiere, méd.	350
Succès de la Bronchotomie dans l'Esquinancie inflammatoire & suffocante; faite par M. Vidal, méd.	358
Lettre de M. Martin, chirurgien, à M. Pietsch, médecin, sur la nécessité de la ligature pour arrêter les hémorragies produites par l'ouverture des artères.	365
Observations sur un Squirre de la Mamelle à la suite d'une inflammation, guéri avec les pilules de ciguë. Par M. de Villaine, chir.	371
Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois d'Août, 1772.	376
Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois d'Août 1772.	378
Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Juillet 1772. Par M. Boucher, médecin.	379
Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Juillet 1772. Par le même.	378
Livres nouveaux.	381

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois d'Octobre 1772. A Paris, ce 24 Septembre 1772.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Monseigneur le Comte
de PROVENCE.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agricul-
ture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

NOVEMBRE 1772.

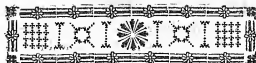
TOME XXXVIII.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M^{sr} le
Comte de PROVENCE, rue des Mathurins,
Hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

NOVEMBRE 1772.

Mémoires & Observations anatomiques, physiologiques & physiques sur l'œil, & sur les maladies qui affectent cet organe ; avec un précis des opérations & des remèdes qu'on doit pratiquer pour les guérir ; par M. JEAN JANIN, maître en chirurgie, oculiste de la ville de Lyon, du collège royal de Paris, &c. A Lyon, chez les freres Perisse ; & à Paris, chez Didot le Jeune, 1772, in-8°.

PREMIER EXTRAIT.

M. Janin a cru devoir faire précéder ses Mémoires & ses Observations d'une description anatomique, abrégée mais exacte, de

l'œil, & des différentes parties qui concourent à ses fonctions, dans laquelle il indique d'une manière très-succincte les maladies qui peuvent les affecter. Cette espèce d'introduction est suivie d'un discours préliminaire destiné à démontrer la nécessité de l'observation. L'auteur y expose les découvertes qui ont été faites depuis un siècle sur la véritable structure des différentes parties de l'œil ; il y rend compte de la dispute qui s'éleva entre Descartes & Mariotte sur l'organe immédiat de la vue, & tâche de faire revivre sur le mécanisme de la vision l'opinion de Platon. Ce philosophe considéroit l'œil comme plein d'une lumière qui se répand sans cesse hors de cet organe pour éclairer les objets & nous les faire voir. Mais l'opinion d'Aristote qui supposoit que les rayons de la lumière sont réfléchis de l'objet vers l'œil où ils transportent la figure, la grandeur, les proportions & les couleurs qui sont à la surface de l'objet ; cette opinion, dis-je, a tellement prévalu, qu'il n'est pas de physicien qui ne l'ait adopté, & que celle de Platon est absolument tombée dans l'oubli. M. Janin prétend cependant que l'opinion d'Aristote ne sauroit rendre raison de tous les phénomènes de la vision ; pour le prouver, il rapporte les deux expériences suivantes.

„ Je plaçai, dit-il, à l'œil droit un verre

» rouge, & au gauche un verre bleu; je
 » mis une bougie allumée à dix pieds de
 » distance de moi : l'œil couvert du verre
 » rouge, fermé, la flamme de la bougie
 » étoit bleue; l'œil couvert du verre bleu,
 » fermé, & l'autre ouvert, la flamme étoit
 » d'un rouge foncé; les deux yeux ou-
 » verts, la flamme de la bougie étoit d'un
 » violet clair.

» Je plaçai à un seul de mes yeux un
 » verre bleu; les deux yeux étant ouverts,
 » la flamme de la bougie étoit azurée; l'œil
 » nud, fermé, la flamme étoit bleue; cet
 » œil fermé & l'autre ouvert, la flamme
 » étoit dans l'état naturel; les deux yeux
 » ouverts, la flamme étoit d'un bleu clair,
 » beaucoup moins foncé que lorsque l'œil
 » armé du verre bleu étoit seul ouvert.

» Si l'image, ajoute M. Janin, qui paroît
 » se peindre au fond de chaque œil, fait
 » seule son impression sur l'organe immé-
 » diat de la vue, il devroit s'ensuivre que
 » l'œil droit ayant un verre rouge, verroit
 » l'objet teint de cette couleur, tandis que
 » l'œil gauche, armé d'un verre bleu, ver-
 » roit l'objet bleu; mais il arrive le con-
 » traire, puisque les deux couleurs se ma-
 » rient. La seconde expérience en est une
 » nouvelle preuve; le rayon blanc mêlé
 » avec le rayon bleu forme l'azuré. »
 Quelle est la cause de ce phénomène ?

Le mélange de ces couleurs ne peut selon lui se faire que hors de l'œil, puisque les nerfs obliques ne sont qu'adossés, & que la communication est encore plus difficile dans les couches des nerfs optiques. Pour déterminer encore plus précisément le lieu de ce mélange, il fit une troisième expérience ; il appliqua à son œil droit un tube noirci de deux pouces de diamètre & de six de longueur, à l'extrémité duquel il avoit ajusté un verre rouge ; il appliqua sur le gauche un tube du même diamètre, mais de trois pieds de long, garni d'un verre bleu : ayant fixé la flamme d'une bougie comme dans les expériences précédentes, il observa, dès qu'il aperçut l'objet, que les deux couleurs se croisoient de manière que les rayons bleus étoient sur la partie latérale droite de la flamme, & que les rayons rouges occupoient la partie latérale gauche ; mais bientôt le mélange se fit au point de ne former qu'une couleur combinée & moyenne, d'où il conclut que le mélange des couleurs se fait hors de l'œil & sur l'objet même : voici l'explication qu'il donne de ce phénomène. Je vais la rapporter dans ses propres termes, lorsque j'aurai prévenu mes lecteurs qu'il suppose que les esprits animaux ne sont autre chose que le fluide électrique.

» Lorsque les rayons de lumière frap-
» pent nos yeux, l'organe est électrisé au
» point que l'émanation du fluide électrique
» fourni par le nerf optique, est en raison
» de l'activité de la lumière. On sçait que
» les globules de ce fluide reçoivent leur
» impulsion des corps lumineux, & que
» de-là suit un choc dans l'organe de la
» vue; ce choc détermine une plus grande
» effusion du fluide électrique; celui-ci
» donne une nouvelle impulsion aux glo-
» bules lumineux qui se communique ins-
» qu'à l'extrémité du rayon qui porte à
» l'objet : c'est-là que les globules bleus
» s'incorporent avec les rouges, d'où ré-
» sulte le violet. Pour lors, la pression de
» ces rayons, ainsi émanés en quelque sorte
» de l'organe visuel, fait, conjointement
» avec le fluide électrique, sensation sur la
» rétine qui fait l'office du tact. » Partant
de cette idée, il ajoute un peu plus bas :
» Seroit-ce trop hasarder que d'avancer
» qu'il ne doit point y avoir dans l'œil
» vivant d'image de l'objet sur la rétine.
» L'impulsion du fluide électrique doit s'y
» opposer; &, si elle se trouve tracée au
» fond de l'œil dont on a disséqué les tu-
» niques postérieures, c'est que le fluide
» électrique est dans un état d'inertie ou
» d'inaction après la mort. »

L'auteur se propose de développer da-

avantage cette doctrine dans un ouvrage sur la vision auquel il annonce qu'il travaille depuis long-tems. Sans porter de jugement sur une théorie qu'il croit devoir étayer de nouvelles preuves, j'oserai lui faire observer qu'il ne suffit pas qu'elle paroisse expliquer d'une façon probable les phénomènes de la vision, qu'il faut encore qu'elle puisse s'appliquer à ceux des sons qui ne nous donnent qu'une perception simple, quoiqu'ils fassent une impression très-distincte sur chacun des deux organes de l'ouïe.

Le premier des trois mémoires qu'on trouve dans le Recueil de M. Janin, a pour objet les voies lacrymales : il les distingue en *productrices* & en *absorbantes*. Le plus grand nombre des anatomistes paroît avoir regardé la glande lacrymale comme la source unique des larmes : cependant MM. Zinn, Saint-Yvès, Palfin, Mauchart, Stenon, Winslow, Didier, & quelques autres, avoient entrevu qu'il pouvoit en venir d'ailleurs, mais il étoit réservé à notre auteur d'établir d'une manière solide que la conjonctive, la cornée, les glandes de Meibomius, la caroncule lacrymale, produisent beaucoup plus de ce fluide essentiel, que l'organe dont on croyoit qu'il découloit uniquement.

Pour se convaincre que la conjonctive

fournit une très-grande quantité de larmes, il suffit de renverser l'une ou l'autre paupière d'un sujet vivant dont l'organe soit sain, de l'essuyer avec un linge fin : on apperçoit bientôt avec le secours d'une loupe, & même sans ce secours, des petites gouttes qui transudent par les pores de la conjonctive. Ces gouttes augmentent insensiblement au point de former en peu de tems une nape d'eau. Si on introduit un *speculum oculi* dans l'œil d'un animal vivant pour écarter les paupières, qu'on sèche avec un linge la partie de la conjonctive qui tapisse le globe de l'œil, on y observe la même transudation que dans l'intérieur des paupières. Mais cette liqueur est-elle fournie par l'extrémité des artères ou par les tuyaux excréteurs de petites glandes ? M. Janin admet cette dernière supposition, se fondant sur ce qu'on apperçoit souvent dans la conjonctive de petites tumeurs qui, examinées avec attention, paroissent avoir la structure de glandes : il prétend qu'en effet ce ne sont que des glandes engorgées, & que l'engorgement a rendues plus sensibles.

Saint-Yves, Palfin, Winslow, Didier, avoient observé depuis long-tems que l'humeur aqueuse transpire à travers les pores de la cornée, mais ils ne paroissent pas avoir soupçonné que ce fluide fit partie des

larmes, & ils n'ont pas indiqué le moyen de s'assurer de cette transudation : voici une expérience de M. Janin, qui ne doit laisser aucun doute à ce sujet.

» Placez, dit-il, à l'œil d'un animal vivant, un *speculum oculi* pour écarter les paupières, & faire une douce pression au globe de l'œil; essuyez la cornée avec un linge, & vous observerez une multitude de petites gouttes naissantes, qui transudent par les pores de cette tunique : ces gouttes augmenteront dans peu, au point de se joindre & de se répandre sur toute la capacité de l'œil. Si vous continuez cette expérience pendant vingt ou trente minutes, & que vous essuyez de tems en tems le globe avec un linge, la sécrétion sera toujours aussi égale qu'abondante, sans que l'œil diminue de son volume. Cette expérience faite sur l'œil d'un sujet nouvellement mort, produit les mêmes effets, à la différence près que l'œil se flétrit; c'est ce qui prouve que cette sécrétion est fournie par l'excédant de l'humeur aqueuse, laquelle, en se renouvelant sans cesse dans l'œil vivant, empêche que l'œil ne se flétrisse : l'œil du cadavre n'ayant pas la même faculté, l'humeur aqueuse s'écoule par les pores de la cornée : de-là vient l'affaissement de cette tunique.»

Mais quelles sont les sources de l'humeur aqueuse? M. Janin les trouve 1^o dans le corps vitré, dont les cellules sont remplies d'un fluide diaphane qu'une infinité de vaisseaux lymphatiques y déposent. Ce fluide qui communique de cellule en cellule, transude à la fin au travers des pores de l'enveloppe capsulaire, comme il est aisé de s'en convaincre en détachant avec précaution un corps vitré de l'œil de quelque animal; en essuyant bien la surface; on le voit bientôt après couvert d'une rosée très-fine. 2^o Dans le cristallin, qui, suivant l'observation de Morgagni, baigne dans un fluide diaphane; c'est ce fluide qui transude au travers de la membrane cristalloïde, & va augmenter la quantité de l'humeur aqueuse: on peut observer cette transudation, lors qu'ayant extrait un corps vitré avec le cristallin, on le place au grand jour; & qu'après avoir essuyé avec un linge fin la cristalloïde, on l'examine avec une loupe.

M. Janin reconnoît avec tous les anatomistes la glande lacrymale comme une des sources des larmes; mais, selon lui, il s'en faut de beaucoup qu'elle en fournisse autant que les autres organes dont on vient de faire l'énumération. Il considère encore la caroncule lacrymale & les glandes de Meibomius, comme autant de nouvelles sources de larmes, L'humeur qu'elles four-

nissent, est à la vérité onctueuse & sébaccée; mais, comme elle se délaie dans les larmes dont elle adoucit l'acrimonie, on peut la regarder comme faisant partie de ce fluide, tel qu'il se porte dans le sac lacrymal, & tel qu'il est nécessaire qu'il soit pour bien laver l'œil sans l'offenser: car M. Janin assure avoir observé que, lorsque les larmes sont privées de ce correctif, elles sont si âcres, qu'elles excorient les parties sur lesquelles elles coulent.

Après avoir démontré les véritables sources des larmes, & dit un mot de leur usage, M. Janin en évalue, par des expériences très-ingénieuses, la quantité à environ deux onces dans les vingt-quatre heures: de-là il passe à l'examen des voies lacrymales absorbantes. On sçait que les larmes qui se sont répandues sur le globe de l'œil, se rassemblent dans le lac lacrymal situé dans le grand angle, que de-là elle entrent par les points lacrymaux dans les conduits du même nom qui les portent dans le sac lacrymal d'où elles se dégorgent dans le nez. M. Janin propose sur la structure & le mécanisme des conduits qui portent les larmes de l'œil dans le nez, des observations qui m'ont paru également neuves & intéressantes; c'est ce qui m'engage à les transcrire ici.

» Relevez à demi la paupière supérieure;
 » passez sur le point lacrymal le bout d'un

» filet boutonné, cet orifice se contractera
 » sur le champ ; renversez un peu la pau-
 » piere inférieure , faites la même expé-
 » rience sur le point lacrymal , vous y ob-
 » servez le même mouvement de con-
 » traction ; mais cet orifice ne se contrac-
 » tera pas autant que celui de la paupiere
 » supérieure.

» Relevez de nouveau la paupiere supé-
 » rieure avec les doigts ; observez qu'à cha-
 » que clignotement il sort du point lacry-
 » mal un mamelon qui se prolonge de
 » près d'une demi-ligne ; que l'ouverture
 » qui est à son extrémité est très-dilatée,
 » & que son diamètre est plus grand que
 » ne l'est ordinairement celui du point la-
 » crymal. Ce mamelon a sa direction dans
 » le lac lacrymal , & se porte un peu in-
 » cliné sur la cannelure de la caroncule la-
 » crymale. Donnez plus de liberté à la pau-
 » piere , ce mamelon plongera dans le lac
 » lacrymal. Vous observerez, lorsque la pau-
 » piere se relevera, que l'orifice du mame-
 » lon est fermé , & que sa longueur exté-
 » rieure est diminuée au point que dans
 » peu il disparoit entièrement. La rentrée
 » de ce mamelon fait soupçonner avec
 » juste raison qu'il se fait dans ce moment
 » un mouvement péristaltique ou vermi-
 » culaire ; qui se communique de proche

» en proche dans toute l'étendue du conduit lacrymal.

» Si vous renversez à demi la paupière inférieure, vous remarquerez, lors de son action, un mamelon qui sort du point lacrymal comme une espece de renversement du conduit, & que cette élévation se porte de bas en haut, à la différence que ce mamelon sera plus court, le diamètre de son orifice plus grand, & sa contraction moindre lors de sa réaction, que celui de la paupière supérieure; mais il disparaîtra aussi promptement que le supérieur.

» Si vous écarter avec le doigt les deux paupières, vous observerez que la supérieure s'abaisse & se relève perpendiculairement, & que l'inférieure, au contraire, a ses mouvemens obliques; son action lui en procure un qui porte son tarse du petit au grand angle, en relevant le point lacrymal de bas en haut: ce qui donne pour lors à ce cartilage un plan incliné. Sa réaction lui fait faire un mouvement rétrograde, & l'inaction de cette paupière fait que son bord est horizontal.

» Pour peu qu'on réfléchisse à ces différens mouvemens, on est tenté de supposer que les points lacrymaux ont un sphincter;

& que leurs conduits ont un plan de fibres droites. M. Janin rapporte plusieurs observations qui semblent démontrer cette structure ; il en rapporte aussi quelques-unes , d'après lesquelles il se croit autorisé à admettre vers le milieu du conduit nasal un autre sphincter dont l'érétisme produit le plus souvent une rétention de larmes, qu'on a prise plus d'une fois pour une fistule lacrymale : cela supposé , voici comment il explique le passage des larmes de l'œil dans le nez.

» Dès que l'action des paupieres com-
 » mence , les fibres longitudinales des con-
 » duits lacrymaux ont un mouvement
 » prompt d'extension , qui force l'extrémité
 » antérieure de chacun de ces tuyaux à se
 » porter en avant sous la forme d'un ma-
 » melon , ce qui dilate en même tems son
 » orifice , qui , étant un peu incliné vers le
 » globe de l'œil , entre avec célérité dans
 » la gouttière de la caroncule , & plonge
 » dans les larmes qui s'y trouvent rassem-
 » blées par la force du mouvement oblique
 » de la paupiere inférieure. A l'instant que
 » la réaction des paupieres se fait , chaque
 » mamelon , en se retirant fortement vers
 » son conduit , fait l'office d'un piston ca-
 » pable de pomper un volume de fluide re-
 » latif à l'excédant des larmes ; le resserre-
 » ment du sphincter qui s'opere pour lors ,

» accélère encore l'intro-mission des larmes
 » dans son conduit, & le mouvement systé-
 » matique & vermiculaire de celui-ci fait
 » passer promptement les larmes dans leur
 » réservoir. Cette pompe foulante & aspi-
 » rante répète ce mécanisme à chaque
 » clignotement, ce qui suffit pour absorber
 » ou enlever le superflu du fluide lacrymal.

» Les paupieres sont-elles fermées pour
 » un tems, ou pendant le sommeil, les
 » pistons des deux conduits lacrymaux ne
 » sont pas moins en action pour pomper
 » les larmes; mais pour lors ce n'est pas
 » le mouvement oblique de la paupiere in-
 » férieure qui force ce fluide à se rendre
 » dans la cannelure de la caroncule lacry-
 » male: dans cet état, les larmes y sont di-
 » rigées par le canal que forme la jonction
 » des tarfes; elles y sont encore attirées par
 » l'action répétée & presque continuelle des
 » deux pistons lacrymaux. »

Telle est la substance du premier Mé-
 moire; j'ai cru devoir m'y arrêter, parce
 que c'est celui qui contient le plus de choses
 neuves: on y trouve un grand nombre de
 remarques importantes sur les différentes
 especes de larmoyemens & sur les obstruc-
 tions du conduit nasal; mais il est tems de
 passer au second Mémoire. M. Janin s'est
 proposé d'y démontrer que la capsule du
 cristallin n'est continue à aucune des tuni-
 ques

ques de l'œil, & de rechercher les causes qui lui font perdre sa transparence naturelle & produisent la cécité de l'organe.

Mais, avant d'en venir à cette démonstration, M. Janin prouve que la crystalloïde est la seule & unique enveloppe du crySTALLIN, & que cet organe n'est pas renfermé dans une expension de la capsule du corps vitré, comme l'ont cru quelques anatomistes. Ses preuves sont tirées de la facilité avec laquelle on détache le crySTALLIN du châton du corps vitré, sans produire aucune dilacération, & de la différence sensible que le tact & l'œil apperçoivent entre la crystalloïde & la tunique du corps vitré : ce qui démontre aussi que la crystalloïde n'est que contiguë au processus ciliaire & à la tunique du corps vitré. On se convaincra que la crystalloïde est composée de deux parties distinctes & contiguës, en faisant macérer un crySTALLIN encore revêtu de son enveloppe dans de l'eau simple : on sépare cette enveloppe en deux segmens de sphère, dont le postérieur a plus d'étendue & de concavité, mais moins de densité que l'antérieur. Il confirme cette structure par une suite d'observations qui m'ont paru ne laisser aucun doute sur ce point délicat d'anatomie. Ces observations sont accompagnées de réflexions qui tendent à jeter un très-grand jour sur la nature & les différentes

especes de cataractes. L'auteur y définit, entre autres choses, ce qu'on doit entendre par la maturité de la cataracte. Il prétend qu'à proportion que la dépravation du crySTALLIN & de son enveloppe augmente, l'union de la crySTALLOÏDE avec l'anneau du châton devient plus foible, se détruit & se sépare; en effet, il rapporte l'exemple de plusieurs cataractes mobiles au point d'avoir disparu, c'est-à-dire de s'être précipitées au fond du globe, à la suite de chutes ou de commotions violentes. Enfin il y recherche les causes de l'opacité de la crySTALLOÏDE, il en reconnoît de deux especes; d'internes, qui sont, 1^o la dépravation de l'humeur de Morgagni, 2^o l'engorgement des vaisseaux de cette enveloppe: d'externes, telles 1^o que les coups reçus sur le globe de l'œil; 2^o une incision trop peu étendue lorsqu'on opere de la cataracte, parce qu'une petite ouverture ne donnant pas une certaine facilité au crySTALLIN de sortir de son enveloppe, force les parois & les bords de l'incision à lui donner passage lorsqu'on comprime l'œil: de-là suit une dilacération & une meurtrissure capables de produire l'opacité de cette tunique.

Le troisieme Mémoire a pour objet l'imperforation de l'iris, M. Morand, dans l'éloge, qu'il a fait de M. Cheselden, dit lui avoir vu faire une prunelle artificielle, dans

un œil dont l'iris s'étoit fermé par accident. Voici la description qu'il fait de cette opération : « Il fit, dit M. Morand, une incision au milieu de l'iris, avec une espee » d'aiguille plus large & moins pointue que » celle à cataracte, & n'ayant de tranchant » que d'un côté ; il la plongea à travers la » sclérotique, à une demi-ligne du rebord » de la cornée transparente ; il lui fit tra- » verser presque toute la chambre posté- » rieure de l'humeur aqueuse : arrivé aux » deux tiers de la partie postérieure de » l'iris, il tourna la pointe contre cette » membrane, de façon à la couper en tra- » vers, & à en entamer assez en retirant » l'instrument, pour en faire une incision » horizontale, de laquelle il devoit résulter » une prunelle oblongue, plus ouverte au » milieu qu'aux deux pointes, à-peu-près » figurée, mais à contre-sens, comme celle » des chats. »

M. Janin a répété la même opération sur deux sujets dont l'iris étoit imperforé ; &, quoique l'incision eût été faite avec la plus grande dextérité, elle fut inutile, la plaie de l'iris s'étant réunie. Mais, lui étant arrivé dans la suite, en faisant l'opération de la cataracte avec les ciseaux de M. Daviel, d'emporter une portion de l'iris qui s'étoit trouvée comprise entre leurs

lames, & cela dans trois sujets différens; fans que la vue parut dérangée par ces plaies qui ne s'étoient point réunies, cela lui donna lieu d'examiner avec plus d'attention l'œil d'un de ces sujets, douze jours après l'opération. Il observa que l'ouverture qu'il avoit faite à l'iris se resserroit à mesure qu'il interceptoit avec sa main les rayons de lumière, & qu'elle se dilatoit lorsque cette interposition n'avoit pas lieu. Cette dilatation & ce resserrement avoient aussi lieu, selon que la lumière qui frappoit l'organe étoit plus ou moins vive; on voyoit sensiblement les lèvres de la plaie s'éloigner l'une de l'autre, mais alors la pupille naturelle étoit plus étroite; lorsqu'au contraire celle-ci avoit un plus grand diamètre, alors les lèvres de la plaie étoient plus rapprochées l'une de l'autre, ce qui diminueoit d'autant cette ouverture. Ce phénomène fixa l'attention de M. Janin, & voici les réflexions qu'il fit; réflexions qu'il a la sagesse de ne donner que comme des conjectures.

Tout le monde sçait que les mouvemens de l'iris viennent de l'action des fibres musculaires, rayonnées & circulaires de cette tunique. M. Janin prétend avoir observé que la prunelle, dans son état naturel, est ressermée lorsqu'on est endormi. Il résulte

de-là que les lèvres d'une plaie faite à l'iris en ligne verticale, & en coupant en deux portions un nombre de fibres rayonnées de cette tunique, doivent s'éloigner l'une de l'autre lorsque les fibres circulaires sont en action : or, l'œil étant fermé & couvert, la pupille sera resserrée; de-là doit résulter une plus grande dilatation de la plaie de l'iris, parce qu'alors les fibres rayonnées sont en quelque sorte dans un état d'extension, ce qui empêche les lèvres de la plaie de cette tunique de se réunir. Les fibres rayonnées sont-elles en action, pour lors la pupille naturelle se dilate, & la plaie dans ce cas a moins de largeur. Voilà sans doute la cause qui empêche ces sortes d'ouvertures de l'iris de se cicatriser; d'où résulte l'état permanent de cette pupille artificielle. Il n'en est pas de même lorsque l'incision a été faite entre les interstices des fibres rayonnées sans intéresser leur intégrité. On pourroit conclure encore de-là, & je suis étonné que cette conséquence ait échappé à M. Janin, que le resserrement de la pupille est moins l'effet de la contraction des fibres circulaires, que de l'érétisme des fibres rayonnées, comme l'ont prétendu quelques physiologistes. Quoi qu'il en soit, ces réflexions ont conduit M. Janin à la méthode la plus propre à opérer l'ouverture perma-

nente de l'iris qui se trouve imperforé naturellement ou par accident, & à rétablir la vue lorsqu'elle n'est détruite que par cet obstacle, & que l'organe immédiat est d'ailleurs sain, ce qu'on reconnoît lorsqu'on distingue la lumière des ténèbres.

Ayant opéré, par la méthode de M. Winzel, une cataracte à l'œil gauche d'une dame de Lyon, il lui survint le dixième jour une ophtalmie très-violente, occasionnée par un accident étranger à l'opération. Cette ophtalmie fut guérie le quarante-cinquième jour, mais elle avoit entièrement détruit la pupille; ce qui détermina M. Janin à tâcher de la rétablir par l'opération suivante. Il ouvrit les deux tiers de la cornée avec le bistouri de M. Winzel; il releva ensuite la calotte de la cornée avec une curette qu'il tenoit de la main gauche, tandis que la droite étoit munie de ciseaux courbes, dont la branche inférieure étoit terminée en pointe; l'ayant plongée dans l'iris, à environ une ligne de son limbe inférieur, & un peu du côté du grand angle, il dirigea la pointe de cet instrument de bas en haut; &, s'éloignant d'environ demi-ligne de l'ancienne prunelle, il fit sa section d'un seul coup; cette plaie forma une sorte de pupille en forme de croissant, la partie convexe faisoit face au petit angle, & la con-

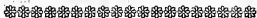
cave étoit du côté du nez : cette plaie avoit à-peu-près deux lignes & demie d'ouverture. Il ne survint aucun accident à cet œil, & tout se termina au mieux ; car, ayant ouvert les paupieres de cet organe le seizieme jour de cette nouvelle opération, il eut la satisfaction de voir que la pupille artificielle étoit dans le même état de dilatation que dans le moment qu'elle fut faite : la vue a été rétablie par ce moyen. Dans une autre occasion, ayant fait l'incision du côté du petit angle, la personne qu'il avoit opérée fut sujette au strabisme. Enfin, dans une autre opération, il trouva derriere l'iris imperforé le crySTALLIN ossifié, ce qui le détermina à couper celui-ci circulairement pour pouvoir enlever le crySTALLIN ; mais il résulta de-là une prunelle si dilatée, que le malade ne put supporter le grand jour : il fut obligé de couvrir son œil avec un morceau de carton noirci, percé d'un trou à-peu-près du diametre d'une prunelle naturelle ; carton dont il n'étoit obligé de faire usage que le jour.

Avant de finir cet article, il a cru devoir avertir qu'il est des sujets dans lesquels la plaie faite à l'iris fournit une suppuration, qui, quoique très-légere, suffit pour former un enduit sur la partie antérieure de la capsule du corps vitré & sur celle de

la crystalloïde, capable d'altérer la transparence des tuniques & de les rendre opaques, ce qui cause une nouvelle cécité.

L'importance des matieres que M. Janin a réunies dans ce volume, la maniere neuve dont il les a traitées, m'ont déterminé à réserver pour un second extrait, les Observations & les Dissertations qui font la seconde partie de ce recueil.





L E T T R E

De M. DE SAINT-MARTIN, vicomte de Briouze, agrégé honoraire du collège royal de médecine de Nancy, &c. à M. DUHAMEL DU MONCEAU, inspecteur général de la marine, des académies royales des sciences de Paris, Suède, Pétersbourg, de la société royale de Londres, contenant le plan d'un ouvrage que l'auteur se propose de publier sur la Rage.

M O N S I E U R,

Je vous dois des remerciemens, & j'ai l'honneur de vous en faire de très-sinceres de l'attention que vous avez eue de répondre avec exactitude & précision à l'invitation que j'ai faite aux sçavans de me communiquer leurs lumières, leurs idées & leurs observations sur la rage, dont je me propose de donner un Traité au public.

Votre procédé, Monsieur, est tout honnête : vous ne vous contentez pas de me communiquer des observations judicieuses & concluantes, telles que je les desire & dont je ne manquerai pas de faire usage ; vous avez encore la bonté de me faire apercevoir les inconvéniens dont je dois me

garder : je me les suis représenté à moi-même, & c'est pour mieux réussir à les parer, que je demande le secours des sçavans. Vous m'indiquez en outre les écueils où les autres ont échoué, & vous me donnez poliment à entendre que vous souhaitez que je n'aïlle pas m'y perdre moi-même : j'ai prévu ces écueils, & j'étois en garde contr'eux. J'ai senti la frivolité des systêmes imaginés sur cette matiere, je me suis cru obligé de les renverser : je me suis aperçu de l'inutilité des compilations, & j'ai cru qu'il me tomboit en charge d'y mettre de l'ordre, & de réduire chaque méthode & chaque remède à sa juste valeur ; mais vos avertissemens ne seront point inutiles, ils serviront à me rendre encore plus circonspect.

Vous avez entré, Monsieur, d'une manière si obligeante dans mes vues, que cela me détermine à vous communiquer le plan de l'ouvrage que je projette, & les motifs qui m'ont déterminé à y travailler. Comme c'est par la voie publique que je vais faire cette communication, cela ne fera peut-être pas inutile ; si mon plan mérite votre approbation & celle des autres sçavans, cela fera que j'irai d'un pas plus ferme ; si, au contraire, quelqu'un le critique & le désapprouve, je me porterai avec plaisir à redresser mes idées, & à réformer

ce que des gens plus éclairés que moi auront jugé défectueux.

Il fut établi en 1752, un collège royal de médecine à Nancy, par lettres-patentes du feu roi de Pologne Stanislas, que la renommée placera sans doute à côté de Henri IV, & des rois qui ont le mieux mérité de porter la couronne. Ce monarque en même tems donna à ce collège des statuts qui y établissent une police digne de sa haute sagesse. Il y a déjà plusieurs années que ce collège de sçavans médecins me fit l'honneur de m'affocier à son corps, de m'envoyer son édit de création, ses statuts, & les ouvrages & découvertes de quelques sçavans membres du collège. Je fus très-flatté du choix que ce corps de sçavans avoit fait de moi. Je vis avec beaucoup de reconnoissance & de satisfaction qu'on m'avoit placé dans la classe des *aggrégés-honoraires*, dans laquelle on ne doit recevoir, aux termes des statuts, que *des médecins de réputation, & connus par leur science & les ouvrages qu'ils auront composés*, dans une classe à laquelle je voyois le célèbre baron de Swieten, & dans laquelle on n'a admis qu'un certain nombre des plus sçavans médecins de l'Europe. Dès-lors, je ne pensai qu'à tâcher de répondre à la haute idée que le collège avoit conçue de mon sçavoir. Voyant que l'Ar-

ticle XIX des statuts prescrit à chaque aggrégé de *choisir de bonne volonté une maladie sur laquelle il travaillera particulièrement*, je me disposai à satisfaire à ce qui est prescrit par cet article.

J'hésitai si je devois entreprendre de traiter des péripneumonies, des fièvres malignes, de la goutte, ou autres maladies sur lesquelles j'avois déjà travaillé quelques morceaux : l'utilité publique & quelques autres motifs, dont il est inutile de rendre compte, me déterminèrent pour la rage.

Ce que j'écris sur cette matière n'est qu'un rapport que je fais à Messieurs du collège royal des médecins de Nancy, sur la nature & les causes de la rage & de l'hydrophobie, & les moyens d'en préserver & d'en guérir.

Avant l'impression, j'aurai l'honneur de présenter mon ouvrage au collège royal, il aura la bonté de juger. Je ne fais que la fonction de rapporteur d'une grande affaire qui regarde le public, tous les hommes en général, chacun en particulier, & la société entière : c'est donc au public à augmenter la production, à joindre de plus amples instructions à une affaire qui le concerne & qui va être en jugement, puisque les pièces vont être mises sur le bureau ; c'est pour cela que j'ai cru devoir annoncer mon ouvrage par la voie des journaux.

c'est encore pour cela que je crois devoir en annoncer le plan : le voici.

Ce Traité sera divisé en sept Livres : dans le premier, je traite de la nature de la rage, je le divise en dix chapitres : au premier, j'expose les dénominations de la rage & j'en indique l'étymologie. Au second, je critique les différentes définitions de la rage qu'ont donné les différens auteurs ; j'en donne une que je crois préférable & qui dérive de la nature de la maladie. Le troisieme chapitre contient une description de la rage. J'expose au quatrieme chapitre les observations anatomiques qui ont été faites par différens auteurs à l'ouverture de cadavres de personnes mortes de la rage. Au cinquieme chapitre j'examine si la rage se communique à tous ceux qui sont mordus par des animaux enragés. Au sixieme, j'examine quels sont les animaux qui sont sujets à la rage. Je discute au septieme chapitre combien de tems la rage tarde à se manifester après sa communication. Au huitieme, j'examine si la rage peut être communiquée par la morsure d'un animal qui n'est point enragé. Je discute au neuvieme si la rage est une maladie aiguë, ou si elle doit être rangée dans la classe des maladies chroniques. Le dixieme chapitre enfin est destiné à discuter si la rage est une maladie qui ait existé dans tous les tems.

Au Livre II, je traite des différences de la rage ; je me mocque de la distinction de Belloste qui divise la rage en australe & en septentrionale ; je ne fais pas plus de cas de la division que M. Chomel adopte dans son *Dictionnaire Economique*, & que d'autres auteurs ont suivie comme lui. La division en rage-mue & rage-blanche ne vaut pas mieux. Je distingue les différences de la rage, 1^o par rapport à son origine ; 2^o par rapport à son degré ; 3^o par rapport à son caractère, ce qui fait la matière de trois chapitres. Au premier, je distingue la rage, par rapport à son origine, en hydrophobie spontanée & en rage canine, & je traite de l'une & de l'autre en deux articles. Au Chapitre II, je distingue la rage, par rapport à son degré, en rage simplement communiquée, en commençante & confirmée, ce qui fait l'objet de trois articles. Au Chapitre III, je distingue la rage, par rapport à son caractère, en maligne & en bénigne, ce qui fait encore la matière de deux autres articles.

Au Livre III, je traite des causes de la rage, & je le divise en trois chapitres : dans le premier, je propose & réfute les erreurs qui ont été adoptées par tous les auteurs en général qui ont écrit sur la rage. Au second, j'explique & réfute les systèmes particuliers adoptés sur les causes de la

rage, 1^o par la secte des médecins méthodiques & notamment par Cælius Aurelianus; 2^o par Galien & les docteurs Galénistes; 3^o par M. de Sault, docteur en médecine, agrégé au collège de Bordeaux; 4^o par M. Lazerme, professeur de médecine en l'université de Montpellier; 5^o par M. de Sauvages, autre professeur de médecine dans la même université; 6^o par M. Nugent, docteur en médecine à Bath en Angleterre; 7^o par M. Camus, docteur en médecine de la faculté de Paris. Je ne daigne pas faire une réfutation en règle de ce qui a été dit sur les causes de la rage par Belloste & quelques autres auteurs de cette trempe, j'en dis pourtant un mot en passant.

Au Chapitre III de ce Livre, je développe les causes de la rage, suivant mes idées propres; &, comme les principes d'économie animale, établis jusqu'à ce jour, ne suffisent point pour débrouiller ce chaos, je suis obligé d'établir de nouveaux principes physiologiques & un nouveau plan d'économie animale. Pour y parvenir, j'entre en des détails anatomiques très-étendus. Dans cette partie, mes guides sont les œuvres anatomiques de MM. Willis, Vieussens, du Verney, Winslow & Monro, les planches anatomiques d'Eustachi & de Beretini, & les leçons que m'ont donné mes ma-

tres en anatomie, MM. Ferrein & Petit ; docteurs de la faculté de Paris. Je développe la nature des fluides, leurs qualités & leur circulation : muni du flambeau de la physique expérimentale, appuyé sur les expériences de Sanctorius, je me flatte de me conduire avec sûreté, & de conduire de même mon lecteur dans le labyrinthe obscur & ténébreux du corps humain ; j'en développe les fonctions les plus cachées : chemin faisant, j'indique les causes des fièvres intermittentes, continuës, simples, malignes & putrides, les causes de la paralysie, de la mélancolie, de la phrénésie, de la manie, de l'épilepsie, des convulsions & maladies convulsives de la maladie nerveuse & convulsive, connue sous le nom de *vapeurs*, les causes des dartres, de la goutte, des hémorroïdes, des obstructions, des squirrhes, du cancer, de la pneumonie, &c. &c. &c. enfin de la rage : je fais voir pourquoi elle s'engendre naturellement dans les animaux de l'espèce canine, & comment elle est par leur morsure transmise aux autres animaux.

Dans le Livre IV, je traite des symptômes de la rage. Je ne prends point ce mot *symptôme* dans sa signification stricte, mais dans la plus étendue qu'on puisse lui donner ; c'est-à-dire que je traite dans ce chapitre non-seulement des symptômes proprement

prement dits , mais encore de tous les phénomènes relatifs à la rage qui peuvent avoir besoin d'explication ; & ces explications dérivent naturellement & sans effort d'imagination , des principes que j'ai établis en parlant des causes.

Au Livre V, je traite du diagnostic de la rage. J'en déduis les signes, ou du chien même qui a fait la morsure, ou de la plaie qui a été faite, ou des accidens qui surviennent à celui qui, ayant été mordu par un animal enragé, le devient lui-même ; ce qui forme la matière de trois chapitres. Le dernier se subdivise en trois articles : signes de la rage communiquée : signes de la rage commençante : signes de la rage confirmée.

Au Livre VI, je traiterai du pronostic de la rage. Je reprends ici la division établie au Livre II : pronostic de la rage canine en général ; pronostic de la rage simplement communiquée ; pronostic de la rage commençante ; pronostic de la rage confirmée ; pronostic de la rage bénigne ; pronostic de la rage maligne ; enfin pronostic de l'hydrophobie spontanée. Chacun de ces objets est la matière d'un chapitre.

J'en viens ensuite à la curation, qui est mon septième & dernier Livre : j'indique d'abord les indications générales qu'on doit avoir pour objet, & les moyens généraux,

pour les remplir par les remèdes héroïques capables de détruire la maladie dans son principe & dans sa cause. J'établis quelle doit être la curation chirurgicale de la plaie. Je descends ensuite dans les particularités. J'indique la curation prophylactique de la rage simplement communiquée ; la curation de la rage imminente ou commençante ; la curation de la rage confirmée ; la curation de la rage bénigne ; la curation de la rage maligne ; la curation de l'hydrophobie spontanée. Je parlerai ensuite des remèdes prétendus spécifiques mentionnés dans les auteurs Grecs, Arabes, dans les livres des médecins postérieurs à ceux-là, des spécifiques recommandés par les médecins François, Anglois, Allemands, Italiens, &c. Enfin je ferai mention d'un grand nombre de remèdes prétendus spécifiques tenus secrets dans différentes familles, & qui m'ont été ou qui me seront communiqués. Je ferai voir que ces remèdes sont tirés des livres des médecins Grecs, Arabes, de Pline, & autres auteurs. J'établirai que quelques-uns de ces remèdes ne laissent pas d'avoir quelque vertu ; qu'ils peuvent préserver de la rage dans certains cas ; qu'ils sont insuffisans dans certaines circonstances que je déterminerai ; qu'ils ne sont point supérieurs à ceux qui sont dans les livres de médecine ; enfin qu'ils sont inférieurs à

D'UN OUVRAGE SUR LA RAGE. 419
ce que j'enseigne , & à ce que sçavent les
médecins éclairés d'aujourd'hui.
J'ai l'honneur d'être , &c.

L E T T R E

*A M. AILHAUD ; par M. AYRAULT ,
docteur en médecine à Mirabaud , sur
quelques effets des Poudres purgatives
d'Aix (a).*

La réputation d'homme vrai, que je me
suis acquise chez tous ceux avec qui j'ai
vécu , ne souffrira sûrement aucune atteinte
des fausses imputations que quelques gens ,
toujours inconséquens & mal intentionnés ,
lâchent au hasard & sans réflexion. Mes
observations sur vos poudres ne sont, Mon-
sieur, malheureusement que trop véritables ;
faut-il encore vous le prouver ? Je veux
bien , mais pour n'y plus revenir, vous ou-
vrir les yeux sur les fausses attestations que
vous avez reçues de gens qu'on ne croit
pas à la première assertion : leurs coups
seront toujours sans effet , quand je serai

(a) M. Ayrault m'adressa l'année dernière
quelques observations sur la poudre d'Aix , que
j'insérai dans le Journal de Juillet ; ces observa-
tions ont été démentie dans une brochure publiée
par M. Ailhaud : c'est pour répondre aux repro-
ches de ce dernier , que M. Ayrault publie cette
Lettre.

étayé de la vérité & de l'humanité ; je dis de l'humanité , parce que , par caractère & par état, je me dois entièrement à détromper & à soulager ceux qui m'honorent de leur confiance. Bien-loin donc, Monsieur, de me rétracter, je réitere au public l'exactitude de mes observations, & je lui conseille de se mettre en garde contre un remède, des mauvais effets duquel j'ai été & je suis encore tous les jours témoin oculaire. Je veux bien, malgré le conseil de quelques amis qui pensoient qu'il falloit mépriser & la calomnie & les calomnieux ; je veux bien, dis-je, Monsieur, me justifier des faits que j'ai avancés ; & les erreurs grossières dans lesquelles on est tombé en m'accusant, sont une preuve non-équivoque de la façon de penser de mes accusateurs. J'entre en détail.

Si M. Supervielle n'a pas connu M. Pillac, bourgeois de la maison de ville de Poitiers, dont la veuve demeure sur le plan du Pilory, chez M. Dauvilliers, son beau-frere, qu'il se donne la peine de s'y transporter ; qu'il ait encore la complaisance de s'informer de M. Houllier, contrôleur-général au bureau des finances, aussi son beau-frere ; que M. Supervielle enfin voie M. Chevallier, professeur en droit, il sera pleinement convaincu que, comme lui, je ne hasarde rien. Ses imputations sont trop

grosses pour qu'on s'y arrête : je ne connois pas M. Supervielle, mais j'espere qu'il se rétractera publiquement ; il le fera s'il est juste : j'ai très-bien connu M. Pillac l'Elu, & madame sa veuve.

Quant à madame Moricet, je crois avoir dans sa lettre une preuve plus que suffisante de ce que j'ai avancé ; lisez, Monsieur, & faites enforte que ceux qui vous ont si mal instruit viennent à résipiscence, & rougissent d'avoir trompé le public & un homme aussi respectable que vous. C'est pour eux un grand sujet d'humiliation ; mais il y a des gens que rien ne touche, *ab assuetis non fit passio*.

Lettre de madame Moricet à M. Ayrault.

« Vous me demandez, Monsieur, si j'ai pris des poudres d'Ailhaud depuis que vous avez bien voulu être mon médecin ; je me trouve trop bien de vos soins à mon égard, pour en avoir même eu l'idée. Il est vrai qu'il y a environ six ans, vous n'étiez pas encore établi ici, madame votre épouse y étoit, vous eutes la bonté de me voir & de me prescrire la conduite que je devois tenir dans ma maladie ; ce que je n'exécutai point, me laissant gagner aux sollicitations que me fit, entr'autres, M. Barillau, mon parent & mon ami, de prendre des poudres d'Aix. J'en pris ; je tombai dans

un état fâcheux, des convulsions violentes & autres accidens : heureusement pour moi vous vîntes demeurer ici ; je vous fis appeler, vous eutes la bonté de venir. Depuis ce tems, grace à vos soins, je me porte autant bien que je puisse l'espérer. Je crois avoir marqué à-peu-près la même chose à M. Barillau, l'année dernière, en réponse à une lettre qu'il m'avoit écrite à cet égard. Les obligations que je vous ai ne cesseront jamais, & personne au monde n'est plus que moi, &c. *Signé LA MORICET.*»

A Mirabeau, le 22 Février 1772.

Pour preuve sans réplique que la nommée Auriau fut bien la victime de vos poudres, il suffit qu'on l'ait reconnue sans peine à la description toute simple que j'ai faite du triste état où je la trouvai ; Sa belle-sœur, en outre, dont j'ai ci-joint le certificat, doit vous convaincre, Monsieur, combien on est faux dans tout ce qu'on a avancé pour la justification de vos poudres ; deux prises qu'elle avoit avalées avant que je l'eusse vue, la mirent à la dernière extrémité. Quoiqu'elle demeure aujourd'hui chez le sieur Barillau, elle n'est pas assez ingrate pour désavouer qu'elle m'est redevable de la vie. Il est très-faux qu'elle ait pris de l'émétique ; on mit, par mon ordre, du sel de nître dans la tisane : la nommée Sa-

boureau , belle-sœur de la malade , crut que c'étoit de l'émétique , parce qu'elle en avoit autrefois vu donner à son mari ; mais elle n'ose l'affurer. En effet , Monsieur , cette femme , & tout autre qui n'est pas de l'art , est-il fait pour connoître les drogues ? Voilà comment on décide ; en vérité vous conviendrez que cela est bien pitoyable. D'ailleurs , Monsieur , je puis certifier , en rendant justice au chirurgien dont il est ici question , qu'il ne m'a jamais mis dans le cas de lui faire aucun reproche sur l'administration des remèdes. Cette fille vomit le jour qu'elle prit la tisane nîtrée : vous êtes médecin , il est en conséquence inutile de vous dire qu'un estomac enflammé se révolte contre la moindre goutte d'eau. Je n'ai jamais été témoin que le chirurgien ait été obligé de se justifier ; on ne lui en a jamais fait de reproches en ma présence : mais le sieur Barillau auroit dû vous faire part de ceux que je fis , peut-être trop vivement , à sa charitable épouse ; ils étoient justes , aussi n'y répliqua-t-elle pas.

» Je certifie vrai , pour l'avoir entendu
 » de la nommée Saboureau , belle-sœur de
 » la nommée Auriau , ce que dit ci-dessus ,
 » à son égard , M. Ayrault , médecin. *Signé*
 » RECOQUILLÉ , chefcier. »

. La Dupuis est morte quinze heures après avoir pris une prise de vos poudres ;

quelques jours après, j'en parlai à son époux, qui me dit le plus naïvement, qu'il n'y avoit jamais donné son consentement : je n'ai voulu faire à cet égard aucune information. Où trouverez-vous des enfans convenir qu'ils ont avancé le dernier moment de la vie de leurs meres ? Ils ont péché par trop de zèle ; le motif étoit admirable, mais les conséquences en ont été terribles.

Je répète, Monsieur, que Bonneau, après avoir pris deux paquets de vos poudres, est mort, le surlendemain, d'une hémorragie du nez ; j'ai pour garant de ce que j'avance son chirurgien, à qui il le dit, ainsi qu'à moi, la veille de sa mort : M. le curé de Liaigre étoit aussi présent ; il ne l'entendit pas, à ce qu'il dit, je n'en suis point étonné, parce que je m'apperçus très-bien que ce jour-là il avoit l'entendement fort dur.

Il faut espérer à la fin qu'en me rendant justice, l'imposture sera confondue, & que désormais vous croirez non-seulement vraies mes observations, mais que vous serez très-persuadé que les menteurs ne se sont point corrigés dans l'histoire qu'ils vous ont donnée de la maladie du sieur Bouchet, maître perruquier de cette ville. Croyez-moi, Monsieur, tenez-vous en garde contre des personnes qui abusent de votre trop facile croyance, ils doivent vous être à jamais suspects ; & si j'ai démontré évidemment que les sieurs

Barillau & Martineau, vos garans, vous en ont imposé, je n'aurai pas de peine à les dévoiler encore en ce qui regarde le malade en question, qui, bien-loin d'avoir été guéri par vos poudres, a gardé par leur moyen un dépôt purulent pendant dix-huit mois; dépôt qui, n'étant que cutané, auroit dû finir en six semaines. En effet, cet abcès, qui étoit une crise d'une péripneumonie, se manifesta après une sueur très-irrégulière; je voulus l'exciter par de légers sudorifiques. Je fus obligé de quitter le malade pour quinze jours; quand je fus de retour, la sueur, qui s'étoit entièrement supprimée, forma un œdème dans tout l'extérieur du corps, qui se dissipa bientôt par l'application que je fis faire, plusieurs jours de suite, de quelques vessies pleines d'eau chaude le long des côtés du malade. A cette époque, on apperçut une tumeur sur la troisième fausse-côte: il ne fut pas difficile de décider qu'il falloit qu'elle abcédât: on y mit les maturatifs; & la tumeur, devenue molle, annonça qu'il en falloit faire l'ouverture: on la proposa; & le malade fort sensible s'y opposa formellement, & il fallut pour l'y déterminer la présence & les sollicitations de M. Amiet, curé de Notre-Dame de cette ville. Le malade, toujours très-inquiet, empêcha le chirurgien d'ouvrir la tumeur dans sa lon-

gueur ; l'ouverture très-petite ne permettoit que très-difficilement l'issue du pus. Le séjour & vos poudres qu'il prit dans la suite le rendirent beaucoup plus âcre ; il rongea intérieurement , & l'ulcere s'agrandit sans que l'ouverture fût plus considérable : de-là tout le mal & sa durée , qui , comme dans les abcès ordinaires , auroit été tout au plus de deux mois , si le chirurgien eût été libre. Je serois en état, Monsieur, de vous présenter bien des abcès critiques, après des fluxions de poitrine, qui se sont terminés en très-peu de tems, je me contenterai de vous citer le nommé Carré, métayer du Bas-Mazieres, près Partenay, qui, après une pleurésie négligée, cracha le pus pendant deux mois, après lequel tems il parut fort surpris d'une grosseur qui se manifesta sur les fausses-côtes : je vis le malade ; je fis appliquer sur la tumeur les cataplasmes indiqués : la tumeur se ramollit ; on en fit l'ouverture dans toute sa longueur ; le malade cessa de cracher du pus, & fut guéri dans deux mois. Cette observation n'étonnera jamais un praticien, & il ne faut rien de merveilleux en pareille circonstance. Qu'on cesse donc, Monsieur, de crier miracle sur l'effet de vos poudres ; que cette narration vous convainque plutôt, que, bien-loin d'avoir été salutaires au sieur Bouchet, elles lui ont été très-préjudicia-

bles en retardant sa guérison. Croyez-moi, Monsieur, défiez-vous de bien des certificats qu'on vous envoie ; ils sont très-souvent l'ouvrage d'un zèle fanatique ; & vous devez encore une fois vous défier de gens qui, voulant faire une cour servile, ne craignent pas de compromettre d'honnêtes-gens qui n'ont jamais eu en vue que de se rendre utiles au public. Je suis très-fâché que cette petite guerre vous déplaîse ; mais, encore une fois, je suis fait pour détromper le public : je le ferai, Monsieur, à toute occasion ; & je suis persuadé que vous me rendrez la justice qui m'est dûe. J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très-humble & très-obéissant serviteur.

Signé AYRAULT, D. en médecine,

A Mirebeau, le 8 Mars 1772.

Observations sans équivoque sur les terribles Effets des poudres d'Ailhaud.

Je vous dirai qu'il y aura trois ans, le 7 d'Octobre, que, me sentant extrêmement replet, étant fort puissant de mon naturel, je craignis que cette réplétion ne me jouât quelque mauvais tour ; je me résolus, malgré ma répugnance pour toute médecine, de me purger, pour prévenir les accidens qui en pourroient résulter. Comme je balançois encore, il me survint par hasard, avec un de mes amis, un curé du Châtel-

leraudois, partisan outré des poudres d'Ailhaud, qui me déclara entreprendre par leur moyen la guérison d'une jeune personne attaquée d'épilepsie. Qu'il ait réussi, je ne le pense pas; j'ai même lieu d'en douter. J'avois pour-lors une personne chez moi attaquée de maux d'estomac & de violens maux de tête: elle en reçut d'une prise un léger soulagement & momentané, la faisant aller deux ou trois fois, ce qu'elle n'avoit pu faire depuis quelques jours: le lendemain, il lui en fit prendre une seconde prise, qui lui fit comme un cautere sur une jambe de bois; & depuis ce tems les maux de tête & d'estomac ont continué à leur ordinaire & avec la même force; aussi n'en a-t-elle jamais voulu reprendre, & tout ce qui lui en est resté est un feu interne qui, je pense, n'a pu rendre ses maux que plus violens.

Je reviens à ce qui me regarde. La difficulté de prendre les médecines me fit rendre à son grand verbiage; & je me déterminai, malgré la personne ci-dessus, qui avoit expérience de ces poudres, à en prendre une prise seulement, que je délayé bien dans de l'eau tiède, buvant à chaque instant du thé sans sucre; indépendamment un bouillon fait avec de la poirée & de l'huile d'olive, qu'on me fit prendre aussitôt la médecine avalée. Je fus;

environ depuis six heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, au moins vingt-deux fois. Je me sentis, il est vrai, bien plus lesté, & je me félicitois de son efficacité; mais le retour fut funeste. Je soupai légèrement vers les sept heures & demie du soir; me sentant assez bien, je fus deux fois à mon pressoir, qui est à deux pas de ma porte; j'y restai environ l'espace d'un bon quart-d'heure dans les deux fois; enfin, pour abrégé, je me retirai vers les dix heures & demie, & me mis au lit à onze. Je reposai l'espace d'une bonne heure; mais réveillé, je me sentis des coliques extrêmes, & qui m'envoyoient des nausées jusqu'à la gorge, qui me mettoient au point de me trouver mal. Par le moyen d'une sonnette qui est à mon lit, j'appelai du secours; & il étoit tems, car, à peine la personne fut entrée, à une heure après minuit, que je rendis par le haut assez considérablement: les matieres étoient toutes blanches, avec un mélange de vaille que j'avois mangé & à demi-digéré: le vomissement fut suivi d'un froid excessif, avec tremblement si violent, pendant deux heures, que tout le lit en trembloit, & que la personne qui étoit auprès de moi étoit obligée de se mettre en travers sur mon corps, pour que le tremblement ne me fît pas tomber, faisant des sauts &

des secouffes extraordinaires, n'ayant de présence d'esprit qu'un léger espace de tems, dans lequel je disois : grand Dieu ! quelle colique, & que j'ai grand froid ! Je la perdis tout-à-fait pendant près de huit heures, avec contorsion, agitation extrême, en façon de violentes convulsions; la langue extrêmement épaisse & noire, les lèvres brûlées & excessivement noires, le visage contrefait, ne pouvant m'exprimer; & , quand la nature faisoit quelquefois des efforts pour demander du secours, je ne prononçois que très-difficilement, & que la personne qui a soin de moi eut bien de la peine à comprendre, & qu'en réunissant les syllabes, que je croyois être attaqué d'apoplexie, ne prononçant que le seul & dernier mot, syllabe à syllabe, de distance de trois minutes à chaque. Pendant cette absence de raison, je fus douze à quatorze fois sur le bassin, avec une abondance extrême de matiere en partie rouge, comme morceau de chair à - demi pourie, d'autre partie noire comme de l'encre, d'autres avec des filets rouges, d'autres blanchâtres; & environ encore une quinzaine de fois après celles-ci, matières de bile, saloperies & pourriture; ce qui fait cinquante fois en tout. Pendant ce tems, la personne qui étoit auprès de moi, me voyant dans de si vives coliques, me

donnoit du vin rouge chaud, qui ne me fit aucun soulagement; dans un autre intervalle, me fit prendre un œuf frais, & du bouillon une fois. Je prenois tout avec difficulté, mais sans connoissance. J'ai été sans connoissance depuis deux heures du matin jusqu'à près de onze, où, étant revenu à moi, quoique la langue encore épaisse, je me rappelle avoir dit à la personne qui étoit dans ma chambre pour lors: Ah, grand Dieu! que je viens d'un terrible pas. Vous pouvez juger de ma foiblesse, après un si dur & si long assaut. Je pris de la soupe un peu, & réitérai par intervalles. Au bout de deux jours, je me trouvai mieux de ma fatigue; & petit à petit, après le bon gouvernement, cela a été de mieux en mieux: il ne m'en a resté qu'un grand feu interne, qui se réveille par intervalles, & un dérangement d'estomac que je n'avois jamais éprouvé, jusqu'au point que j'aurois pu dire auparavant, que je ne sçavois pas où il étoit.

Indépendamment de tout ceci, rapporté à des partisans des poudres, dont je recevois pour réponse que c'étoit une crise qu'elles avoient faite en moi, & que je ne devois pas les quitter, ne donnant que trop dans leurs idées, huit à neuf mois après, je fis encore l'essai d'une demi-prise seulement, avec les mêmes forma-

432 LETTRE SUR QUELQ. EFFETS, &c.
lités de la première fois. Elle me procura des felles abondantes, & je fus au moins vingt-deux fois, encore bien fatigué; & depuis ce tems j'y ai renoncé tout-à-fait, attribuant auxdites poudres la foiblesse de mon estomac, le grand feu que je ressens, & le feu & demangeaisons excessives que j'éprouve très-souvent à certains endroits des parties nobles, entre peau & chair, & qui sont si excessives, que si je ne me retenois je m'abymerois moi-même à force de me frotter.

Voilà les obligations que je compte avoir aux poudres de M. Ailhaud; & qu'il ne soit pas fâché, si j'y renonce pour toujours, à moins que, n'étant plus à moi, on m'en fît prendre sans que j'en eusse connoissance. Voilà le détail que vous me demandez.

J'ai l'honneur d'être très-parfaitement, Monsieur, votre très-humble & très-obéissant serviteur. *Signé* CAMUSAT, prêtre curé de Notre-Dame de Ceaux.

OBSERVATION

Sur une Maladie singulière; par M. GAMARE, maître ès-arts, & élève en chirurgie.

Verum curo & rogo.

Malgré la profondeur des connoissances, dont les sçavantes recherches des
médecins

médecins de nos jours ont enrichi la médecine, il est encore des cas où le physiologiste n'est pas moins embarrassé dans l'explication des phénomènes qui accompagnent certaines maladies, que le praticien dans l'administration des remèdes propres à les combattre.

Celle que je me propose d'exposer au public, est, je crois, de ce nombre; mon but est cependant de trouver dans les lumières de ceux qui voudront bien lire cette observation, quelque ressource contre l'état déplorable dans lequel est réduite celle qui en fait l'objet.

Je vais donc faire en sorte d'exposer la maladie le plus laconiquement qu'il sera possible, sans oublier aucune des circonstances qui l'ont précédée & accompagnée.

Mademoiselle ***, de la paroisse des Authieux-sur-Calonne, proche le Pont l'Evêque, en Normandie, fut sujette, dès l'âge de six ans, à des vomissemens bilieux assez fréquens; elle ne mangeoit presque rien avec appétit: on étoit souvent obligé de lui faire violence pour l'engager à prendre quelque nourriture qu'elle vomissoit presque toujours peu de tems après. Malgré cela, elle acquéroit l'accroissement ordinaire à son âge; elle avoit le teint tirant sur le jaune, & cependant des

couleurs assez vives. Elle est parvenue ; en éprouvant toujours les mêmes incommodités , jusqu'à l'âge de quinze ans qu'elle commença à éprouver des dégoûts plus considérables ; la jaunisse parut sur toute l'étendue du visage & jusque dans les yeux , malgré nombre de remèdes usités qu'on employa pour la combattre : elle en fut affectée jusqu'à l'âge de dix-neuf ans , que la nature commença à payer le tribut qu'elle doit à son sexe. Alors Mademoiselle *** commença à jouir d'une santé plus robuste ; elle devint grasse , vermeille , d'un esprit vif & enjoué ; mais elle mangeoit toujours fort peu , quoiqu'avec plus de goût , malgré un exercice presque continuel auquel elle s'étoit livrée dans sa campagne : elle a continué à jouir de la même santé jusqu'à l'âge de vingt-six ans , qu'elle fut attaquée , au mois de Septembre 1767 , d'un rhume de poitrine assez violent , qui fut suivi tout-à-coup de l'ictère jaune. M. *** , médecin à Pont-l'Évêque , y fut aussitôt appelé ; il commença par faire deux saignées du bras , & fit faire usage à la malade des remèdes généraux usités en pareil cas , qui firent disparaître tous les accidens. Elle passa l'hiver assez bien ; mais le printems ne fut pas plutôt arrivé ; qu'elle éprouva des accidens bien plus considérables , tels que suffoca-

tion, chaleur brûlante d'entrailles, étourdissemens, douleurs vagues dans toute l'habitude du corps, pour lesquels on eut plusieurs fois recours aux saignées, tant du bras que du pied, qui seules pouvoient calmer les accidens. Enfin, vers la fin de Mai 1768, l'appétit cessa entièrement au point que la malade prenoit, pour toute nourriture, deux onces, au plus, de pain sec par jour, & buvoit quelques verres d'eau ou de tisane. Elle passa le printems & l'été dans cet état; les règles ont toujours coulé abondamment & régulièrement: cependant on ne remarquoit aucune altération sur son visage; elle étoit aussi grasse & aussi vermeille qu'à son ordinaire.

Vers le commencement de Novembre 1768, elle fut tout-à-coup prise d'une fièvre violente & continue, avec une douleur aiguë dans le bas-ventre. M. ***, qui y fut encore appelé, & qui l'a traitée dans tout le cours de sa maladie, eut recours à de copieuses & fréquentes saignées du bras, jusqu'au nombre de six, & fit faire usage de lavemens & fomentations émollientes sur le bas-ventre: en vain eût-on espéré quelques succès de l'usage des remèdes internes; les apozèmes, les bouillons les plus légers, l'eau de poulet même ne pouvoient passer: cependant les accidens étant un peu diminués, on passa à

l'usage des purgatifs minoratifs, tels que la casse & la manne aiguillées de sel d'Épsom, donné à petite dose & dont l'usage fut continué pendant plusieurs jours; cette conduite procura des évacuations abondantes & même démesurées d'excrémens mêlés de diverses couleurs & d'une puanteur insupportable. Ces évacuations ayant paru donner quelque soulagement à la malade, on s'attacha à les entretenir par les lavemens & les purgatifs comme ci-dessus, donnés de deux jours l'un, ce qui dura pendant dix-huit jours; alors les évacuations commencèrent à diminuer & la fièvre cessa: la douleur du bas-ventre n'étoit cependant que légèrement diminuée. Malgré l'abondance des évacuations qui alloit au moins à quatre pintes par jour, sans y comprendre les lavemens, malgré les douleurs auxquelles la malade étoit en proie, & la diète sévère à laquelle elle étoit réduite, on ne remarquoit encore qu'une légère altération sur son visage, & presque point d'amaigrissement sur son corps. On lui permit de prendre quelque nourriture qu'elle parut desirer; alors elle mangea plus considérablement qu'elle n'eût fait de sa vie dans l'état de la plus parfaite santé; elle faisoit cinq à six repas par jour, & mangeoit considérablement à chaque, encore étoit-elle obligée de céder à la raison &

aux représentations qu'on lui faisoit pour mettre un frein à sa voracité : elle digéroit fort bien , du moins elle ne ressentait aucune douleur à l'estomac , mais elle étoit toujours affectée d'une vive douleur dans le bas-ventre , sans qu'elle en pût positivement déterminer le siège , n'y qu'on y pût rien appercevoir par le toucher. L'appétit dont elle jouissoit ne fut pas de longue durée ; il cessa entièrement au bout de quinze jours , & elle reprit le régime de vie qu'elle menoit avant sa maladie : elle passa l'hiver dans un état de langueur , se plaignant toujours du bas-ventre. Enfin elle crut s'appercevoir que la douleur se fixoit au côté droit vers le grand lobe du foie ; son médecin y ayant senti quelque dureté , lui fit prendre quelques remèdes qui n'eurent aucun effet. Au mois de Juin 1769 , il lui ordonna de prendre les bains d'eau tiède ; mais ils eurent d'autant moins de succès , qu'aussitôt que la malade y étoit entrée , elle étoit prise d'étourdissemens & tomboit en foiblesse : aussitôt qu'on la reposoit dans son lit , elle étoit saisie d'une chaleur si brûlante par-tout le corps , que , selon sa propre expression , il lui sembloit être couchée sur des charbons ardens. M. *** voyant qu'il ne pouvoit tirer aucun avantage des bains , ordonna l'usage des eaux minérales de

Brécourt, aidées d'une tisane faite avec la décoction de scolopendre; les eaux ne purent passer : pendant leur usage, qui ne dura que sept jours, la malade ne pouvoit digérer le bouillon le plus léger. Alors elle cessa tous remèdes, & passa environ quatre mois abandonnée à elle-même & à la nature; elle prenoit, pour toute nourriture, quelques verres d'eau ou de tisane : lorsqu'elle trouvoit quelques morceaux de pain oubliés depuis long-tems dans quelque endroit retiré de sa maison, elle en mangeoit quelques bouchées avec plaisir; les purgatifs furent plusieurs fois administrés, & ne procuroient que quelques évacuations bilieuses.

Au mois de Novembre 1769, la malade éprouva les mêmes accidens qu'elle avoit éprouvés l'année précédente : on employa les mêmes remèdes; & la maladie se termina à-peu-près de la même manière, si l'on en excepte l'abondance des évacuations & l'appétit qui ne revint point; cependant la malade n'étoit encore que légèrement changée : elle passa l'automne & l'hiver dans un état de langueur; elle recommença cependant à manger environ une once de pain par jour & buvoit quelques verres d'eau.

Au commencement du printemps 1770, elle éprouva encore les mêmes accidens

qu'elle avoit soufferts dans les automnes de 1768. & 1769 ; la maladie fut combattue par les mêmes remèdes, & se termina, au bout de neuf jours, par un hoquet fréquent qu'elle éprouve encore aujourd'hui, & qui ne lui laisse aucun repos ni jour ni nuit, pas même pendant son sommeil qui est fort léger ; ce hoquet redouble environ deux fois par minute, & ne la met point à l'abri de celui que toute personne peut éprouver soit après avoir beaucoup mangé ou par quelque autre cause : alors il double son période, & rend successivement deux sons différens. Peu de tems après la naissance de ce nouvel accident, la malade s'aperçut elle-même d'une dureté qui prenoit naissance dans l'hypocondre droit, & qui faisoit des progrès considérables ; alors plusieurs habiles médecins, consultés dans la capitale, conseillèrent l'usage des pilules de Belloste ; la malade en a fait usage, sans aucun succès, pendant près d'un an. Insensiblement la dureté a gagné toute l'étendue du bas-ventre, sans qu'il soit beaucoup augmenté de volume ; mais les glandes inguinales se sont tuméfiées si considérablement, que la malade ne peut ployer les cuisses, & est obligée de s'asseoir presque droite. Depuis plus de six mois, les urines sont presque entièrement supprimées ; la malade mange

toujours aussi peu que j'en ai dit, & se donne autant d'exercice que son état lui permet; elle est médiocrement changée en comparaison de ce qu'elle a souffert, & a toujours conservé la gaieté de son caractère lorsqu'elle peut faire diversion à ses douleurs. Mais, ce qui est le plus surprenant, les règles n'ont point cessé de couler abondamment & régulièrement; &, malgré cela, la malade est obligée de se faire saigner du bras environ tous les mois, sans quoi elle est attaquée de suffocations & d'étourdissemens considérables: son sang est d'un rouge artériel, & sort avec autant d'impétuosité que s'il venoit réellement d'une artère; la malade est toujours fort agitée & ne dort presque pas; les anti-spasmodiques les plus accrédités produisent chez elle un effet tout contraire: enfin sa maladie est regardée comme incurable.

Comment se peut-il faire que la malade qui fait le sujet de cette observation, prenant aussi peu de nourriture qu'elle fait, ait pu fournir aux pertes considérables qu'elle a éprouvées, tant par les saignées qui sont environ au nombre de quarante ou quarante-cinq depuis le commencement de sa maladie, que par le flux menstruel qui est très abondant? Peut-être objectera-t-on que l'insensible transpiration est sup-

primée; mais une once au plus de pain sec par jour, & quelques verres d'eau pure suffisoient pour fournir à cette dépense: d'ailleurs, la malade va à la selle assez régulièrement une fois tous les deux jours. Quoi qu'il en soit, cette maladie ma paru présenter un phénomène des plus rares, & dont il est difficile de rendre raison.

OBSERVATION

Sur une Fièvre miliaire crystalline laiteuse, accompagnée d'aphtes, survenue à une femme nouvellement accouchée; par M. PLANCHON, médecin à Tournai.

Omnia... hæc... propono, ut illi, quibus & aphtæ & miliaria exanthemata frequenter videre contigit, judicent in quantum convenient binæ illæ separationes materiæ morbosæ ad diversa corporis loca deposita.

VAN-SWIETEN, Tome III, page 200, §. 982. 1

Quand M. Van-Swieten a soupçonné que la matière morbifique qui se dépositoit sur l'intérieur de la gorge & le conduit alimentaire, sous la forme de petites vésicules connues sous le nom d'*aphtes*, étoit la même qui constituoit la miliaire, il étoit en droit de le présumer par la ressemblance des symptômes qui l'annon-

çoient & l'accompagnoient (a). Plusieurs observations m'ont déjà confirmé son sentiment, & je ne doute plus que les aphtes qui surviennent dans les fièvres con-

(a) *Fortè & notari meretur quòd, quandoquè in illis locis, ubi aphtæ non occurrant, observentur frequentissimè exanthemata, miliaria dicta alba & rubra, in externâ corporis superficie. An tunc ad externam cutim deponitur simile quid, ac in aliis locis per primarum viarum corporis superficiem dispergitur? Certè exanthemata illa miliaria acutos morbos quoscumque, ut & febres continuas, comitantur frequenter: odor peculiaris, ingratus vapidium acetum utcumque referens per loca dispergitur in quibus tales ægri decumbunt, qualem odorem quandoquè & apud aphtosos observavi. Miliaria alba pustulas minimas pellucido liquore plenas exhibent, ultrâ epidermidis superficiem eminentes proparte; dein quasi turbidior fit liquor contentus his pustulis, exacuantur, decidunt, renascuntur similes satis frequenter: sed & in aphtis plura observantur his similia. Anxietas circâ præcordia, debilitas, somnolentia levis, inæqualis, perpetua, præcedunt aphtas, & similia symptomata ante eruptionem miliariam observantur & post eruptionem factam minuuntur. Subitò quandoquè disparent miliaria exanthemata summo cum periculo ægrotantis; sed & observantur intrâ paucas horas quandoquè disparere aphtæ, illicò recrudescente febre, cum molestâ oppressionis sensu circâ præcordia, quæ non levantur, nisi denuò aphtæ prodierint.*

Van-Swieten, *Comment. in Boerh. aph. 982, Tome III, page 200.*

tinues putrides, ne soient une miliaire avortée. Rien ne prouve mieux l'identité de caractère de ces deux maladies, que de les voir réunies dans un même sujet.

Cette complication est une preuve de l'abondance du levain morbifique, que la nature n'a pu entièrement déposer à l'habitude du corps; le reste, aussi septique & corrosif que celui qui a produit les petites vésicules miliaires, soumis aux loix d'une nature victorieuse, est porté sur l'intérieur de la bouche & de la gorge, & s'étend souvent parmi la superficie du conduit alimentaire. Les effets en sont d'autant moins funestes alors, que l'humeur a acquis moins de septicité, qu'on reconnoît par les couleurs que prennent ces pustules aphteuses. La remarque que fait Méad (a), & la distinction qu'il a donnée; ce qu'en dit Boerhaave (b), peuvent servir de pro-

(a) *Et si albidæ..... non magnum periculum sed salutem potius ostendunt, morbumque solvunt: sin contra nigræ..... id plerumquæ pestiferum.....*

Mead. Monit. & Præcept. med. de Febre miliari, page 20.

(b) *Varius harum color: albus pellucidus malignitarum; albus sincerus ex densitate magnâ, fuscus, flavus, lividus niger; quorum malignitas, pari ordine, ac hic recensetur, procedit, ut prior optimus, pessimus posterior sit.*

Boerhaave, de cognoscendis & Curandis Morbis. Aph. 985.

nostic dans cette maladie, d'après lequel on juge quelle peut en être l'issue, & quel est le degré de malignité qu'a contracté cette humeur hétérogène. Telle est quelquefois, comme on sçait, la qualité viciée de l'humeur laiteuse, dont la nature étant surchargée, ne peut se dépouiller sans des efforts supérieurs. Si, dans cette circonstance, elle devient le levain de la miliaire, souvent l'humeur de l'insensible transpiration, refoulée dans le sang, y donne plus d'activité, une qualité putrescente qui lui la rend plus rebelle. On verra, dans l'observation suivante, que ce que je viens de rapporter est confirmé par la pratique.

Mademoiselle D ***, d'une constitution délicate, chez qui le genre nerveux est très-sensible, accoucha le 3 Décembre 1770. L'accouchement avoit été assez long & laborieux; son poulx, malgré les fatigues qu'elle avoit essuyées, devint calme quelques heures après sa délivrance. Le 4, la fièvre de lait s'annonça par des symptômes assez vifs. Le lait se porta aux seins. Des douleurs vagues se firent ressentir dans le bas-ventre. Le 5, la fièvre cessa, les seins sont gorgés de de lait; &, comme elle ne peut nourrir, parce que les tuyaux lactés des mamelons sont imperforés, M. Gilliot, médecin à Ath, aux soins de qui elle étoit confiée,

tenta à en détourner le lait par une infusion de pariétaire, le sel de Duobus & le syrop de cinq racines apéritives. Il fut obligé, chaque jour, de lui faire passer des lavemens, tant pour calmer les douleurs du ventre, que pour lui procurer quelques selles.

Le 9, elle se leva, & se trouva assez bien pour recevoir, malgré la défense de son médecin, la visite de ses amies; & par une bienfaisance mal entendue, elle s'abstint d'uriner, & s'éloigna tellement du feu, qu'elle fut prise du froid aux pieds. Dès que la compagnie fut retirée, elle voulut se coucher; la fièvre la prit subitement avec un froid très-violent qui dura depuis quatre heures jusqu'à neuf. Il y avoit une rigidité spasmodique du tronc & des extrémités inférieures si grande, qu'on fut obligé de la mettre au lit comme une masse. Un mal de tête très-aigu, des angoisses, une anxiété précordiale, accompagnés de douleurs semblables à celles d'un accouchement, mais plus fortes & qui se succédoient les unes aux autres, faisoient partie des symptômes. Le corps étoit si douloureux, qu'il ne pouvoit supporter les couvertures du lit. Les urines & les lochies furent suspendues. La nuit fut très-mauvaise; une douleur très-aiguë se fit sentir sur le dos de la main, le dessus

du pied & à la région de la tête de l'*humerus* gauche

Le 10 au matin, le médecin trouva le pouls dilaté; une sueur abondante, qui avoit une odeur acido-vapide, couloit par tous les pores. M. Dubois, l'un de ses collègues, vit la malade avec lui. Ils reconnurent qu'elle étoit menacée d'un dépôt laiteux sur la région hypogastrique droite, dont les symptômes rapprochés faisoient craindre qu'il ne s'établît parfaitement. Ils firent appliquer des fomentations d'une décoction de lait & de camomille; ils prescrivirent la mixture suivante à prendre par cuillerée toutes les heures.

R \bar{c} <i>Aq. fenicul</i>	℥ vj
<i>Arcan duplicat</i>	℥ ij
<i>Sal. sedativ. Homberg</i>	℥ j
<i>Camphor.</i>	
<i>Gum. arabic, āā</i>	gr. xij
<i>Syrup. de alth.</i>	℥ j β
<i>Misce.</i>	

Sa boisson étoit une infusion de pariétaire, de fleurs de tilleul, de violettes & desureau.

L'après dîné, les urines ont coulé abondamment, & les lochies commencerent à reparoitre en petite quantité. Les symp-

tômes furent moins fâcheux, & le redoublement de la fièvre peu sensible le soir. J'y fus appelé en consultation, le 11. J'arrivai à Ath vers les trois heures; je vis la malade dans une sueur copieuse, & couverte d'une miliaire blanche confluyente. Les urines étoient laiteuses; & le dépôt, qui n'avoit point fait de progrès, nous parut prendre la voie de la résolution. Nous convinmes de continuer l'usage du camphre, du sel sédatif & de l'*arcanium duplicatum*, qui, aidés de l'usage des délayans & des légers diaphorétiques, s'opposeroient aux ravages du lait. La nuit du 11 au 12 fut assez tranquille; l'éruption s'établit de plus en plus, & les symptômes en furent moins graves. Les redoublemens de la fièvre qui se manifestoient le soir, subsisterent jusqu'au 21 Décembre.

Le 13 & les jours suivans, la malade eut trois à quatre selles sollicitées par les lavemens, & préparées par le sel de Duobus: ces évacuations soulagerent.

Cependant, le 14, la bouche & l'arrière-bouche se sont couvertes d'aphtes parfaitement blanches, accompagnées de picotemens à la gorge & d'une salivation qui dura fix à sept jours. Le corps se recouvrit d'une quantité de petits boutons transparens, que ces Messieurs ne purent entrevoir qu'à l'aide d'une bougie. Ils prescrivirent un

gargarisme fait avec une infusion de sauge & le miel-rosat : les remèdes étoient toujours les mêmes. Ce même jour, MM. les médecins voyant que la seconde éruption ne grossissoit point, ils substituerent à la potion camphrée, l'électuaire suivant.

R^j Cort. peruv. elect. pulv. ʒ ʒ
Arcan. duplicat ʒ ij
Camphor gr. xxiv
Syrup. de ʒ rad. aper. q. s. f. f.
Electuerium.

La malade en prenoit un gros environ toutes les deux heures.

Telle avoit été notre résolution avant que je partisse, le 12, de mettre la malade à l'usage du quinquina, en cas que les forces ne fussent pas pour soutenir l'éruption, & qu'on observât des signes précurseurs d'une décomposition des fluides par la septicité de l'humeur laiteuse.

Depuis le 14 jusqu'au 21, la malade, aidée de cet anti-septique fortifiant, soutint assez la vivacité des redoublemens, pour n'être pas trop agitée de la dépuracion que ménageoit la nature. La fièvre étoit à son déclin vers ce dernier jour. Elle prit alors deux scrupules de rhubarbe avec un demi-gros de sel de Duobus : cela lui procura sept à huit selles très-fétides. Le soulagement fut très-sensible. La langue, qui étoit toujours

toujours chargée d'une croûte blanche & tenace, se déchargea pour faire place à une éruption miliaire rouge. Elle se trouva pour lors sans fièvre. On continua l'électuaire avec le quinquina, & le camphre seulement. Le dépôt laiteux étoit tout-à-fait résout. Quelques jours après, on n'apperçut plus dans la bouche aucune miliaire rouge. Il se fit une desquamation sur le corps; l'eau & la crème de sagou, & les bouillons restaurans, faisoient tout son régime. On eut soin de lui faire prendre tous les trois jours le purgatif ci-dessus. Dans le commencement de 1771, il survint un écoulement par la matrice d'un sang sanieux & purulent; il vint une tumeur dans un endroit avec douleur, qui s'abcéda bientôt par des topiques appropriés. Elle ne donna que peu de pus, comme il arrive à certains furoncles ou anthrax. Cette demoiselle a joui ensuite d'une santé parfaite, & a repris son embonpoint ordinaire. C'est ainsi que la nature a soutenu ces combats, & qu'aidée des secours que l'art y a apportés dans ces momens où elle n'auroit pu éviter une dissolution du sang, elle l'a dépouillé du levain de la miliaire.



OBSERVATION

*Sur une Hémorragie inguinale étranglée ;
par M. GUYTON, médecin de Sainte-
Ménéhould.*

Le nommé Claude Charlet, manouvrier, demeurant au village de Dancourt, situé à une lieue de Sainte-Ménéhould, m'appella, le 8 Novembre 1771, pour voir sa femme, d'une bonne constitution, âgée de soixante-six ans. Je la trouvai attaquée d'une fièvre putride vermineuse.

Depuis vingt-quatre heures que la maladie avoit commencé, cette femme avoit vomé vingt-cinq à trente fois : trois vers strongles morts avoient été chassés par la bouche. Je soupçonnai que la cause de vomissemens aussi fréquens pouvoit être due autant à l'étranglement d'une hernie, qu'à la présence des vers ; &, quand j'eus reconnu que la malade étoit affligée d'une hernie inguinale, je ne fus plus surpris de ce que les vomissemens étoient aussi rapprochés, & je proposai aussitôt un chirurgien pour pratiquer la saignée & autres moyens nécessaires pour parer à l'étranglement plus grand de la hernie, à la gangrène, & travailler à la réduction. La malade & les parens se refusèrent à ces secours ; il ne me

resta d'autres ressources que de modérer les vomissemens, diminuer l'inflammation, & d'empêcher, s'il étoit possible, la gangrène, par les fréquens lavemens émolliens, les embrocations de même nature sur la hernie, &c. Je prescrivis pour le même objet une potion cordiale, anti-vomitve, contre-vers, & anti-gangreneuse préparée comme ci-après :

Eaux de menthe & de pourpier aa... ℥ iiij

Eau de mélisse simple 3 vj

Syrop de limons, une once ℥ j

Camphre v grains.

Syrop d'œillats ℥ f.

Sel sédatif d'Homberg.... xxiv grains.

Liqueur anodyne minérale d'Hoffmann xxiv gouttes.

A prendre par cuillerée d'heure en heure.

Je vins voir ma malade le lendemain de grand matin ; elle se plaignit de ce que, par l'usage de ma potion, j'avois arrêté la nuit le vomissement, qui seul la soulageoit : je la trouvai occupée à le solliciter par de grands gobelets d'un cidre verd. Elle réussit par merveilles : le vomissement continua ; & en très-peu de tems, quinze vers stonglés, presque tous morts, furent chassés par cette voie. L'estomac paroissoit soulagé

par-là, mais un pincement douloureux à la hernie, accompagné d'une inflammation vive, en furent la suite; on n'en soupçonnoit pas même les funestes conséquences.

Je fus obligé d'expliquer à la malade qu'elle périssoit, non de la maladie principale, qui étoit une fièvre putride vermineuse, mais des suites du vomissement, si elle continuoit à le solliciter; qu'il falloit qu'elle évitât comme un poison le cidre, parce qu'attirant le vomissement par les pincemens qu'il portoit à l'estomac, aux intestins, & le vomissement faisant subsister l'étranglement de la hernie par le resserrement qu'il caufoit à l'anneau, on verroit bientôt à une inflammation vive succéder la gangrène, qui, se communiquant de l'extérieur à l'intérieur, attireroit une mort aussi prompte qu'elle leur paroïssoit inattendue.

Mon pronostic ne fut que trop tôt vérifié; &, avant le troisieme jour de la maladie, je trouvai cette femme, dont le vomissement continuoit, quoiqu'il ne sortît plus de vers, avec le pouls plus petit, plus serré, j'observai même quelques intermitances; les matieres qu'elle vomissoit étoient fétides & excrémentitielles, les lavemens ne produisoient rien par les selles; de fréquentes foibleesses, le visage décoloré, des phlyctènes dans le contour de la hernie an-

nonçoient la gangrène qui ne tarda pas à se déclarer. Le sac herniaire formoit une tumeur d'un volume considérable, & exhaloit une odeur cadavéreuse insoutenable, au point que je fus forcé de faire brûler continuellement du vinaigre & du genièvre.

Je voulus de nouveau envoyer chercher le sieur Deslauré, chirurgien instruit, demeurant dans le voisinage : on s'y refusa opiniâtrément ; je me retirai en pronostiquant que la malade, vu son obstination, périroit dans les vingt-quatre heures, si on n'avoit, avant ce tems, arrêté les progrès de la gangrène par l'opération.

Le quatre de la maladie, j'eus occasion de passer dans ce même village : le mari de cette femme m'arrête pour me demander comment doit se faire l'opération dont je lui avois tant parlé ; je lui répondis en galo pant qu'il falloit séparer tout ce qui étoit gangrené, bien éloigné de penser à l'usage qu'il alloit faire de ces paroles prononcées aussi vaguement. Que fait ce malheureux ? Voyant, dans la nuit, qu'il n'étoit plus tems d'appeller un chirurgien, qu'il étoit d'ailleurs peu à même de le satisfaire, voyant que les foiblesses de sa femme étoient plus rapprochées, il prend la hardiesse de faire le chirurgien opérateur. Après avoir tenté inutilement de séparer avec des ciseaux les

parties gangrenées, sa femme l'invite à employer le rasoir, ce qu'il fit.

On concevra aisément qu'une main aussi peu au fait d'une opération chirurgicale de cette nature, devoit être bien peu assurée, étant exercée, pour la première fois, sur une femme chérie. Cette main, de l'aveu de notre nouvel opérateur, & d'après le témoignage des assistans, trembloit; il craignoit de ne pas couper assez, mais bien plus encore de couper trop: il s'y prit à vingt fois différentes, & toujours en tremblant; l'intestin étranglé, à peine dégagé des liens qui le retenoient, s'est de lui-même glissé dans le ventre, peu gangrené sans doute, puisque la chaleur intérieure a seule suffi pour le rendre à son état naturel.

On ne sera pas surpris de cet effet, qui, produit par une main aussi peu habile, paroît au premier coup d'œil tenir du prodige, quand on fera attention que le chirurgien, avant de faire l'opération d'une hernie étranglée, doit en tenter la réduction, & que la plus petite pression suffit souvent seule pour l'opérer, sur-tout quand on a fait précéder la saignée, les lavemens, l'application des émolliens sur la hernie, &c. qui ont diminué l'inflammation, l'étranglement, &c; que d'ailleurs l'étranglement ne

SUR UNE HERNIE INGUINALE, &c. 455
provient pas de l'étroitesse de l'anneau ,
mais d'une cause secondaire , comme dans
l'observation que j'écris.

Le lendemain à midi , retournant chez
moi , je passois sans m'arrêter à Dancourt ,
tant j'étois persuadé de la mort de la femme
Charlet : je vois accourir après moi son mari ;
je fus fort étonné d'apprendre que sa femme
étoit pleine de forces , & bien plus encore
que le mari avoit été l'opérateur qui avoit
rendu sa femme à la vie.

Je voulus , pour être plus certain de ce
prodige , m'en assurer par moi-même ; je
trouvai cette malade pleine de forces & de
gaieté , le teint animé , une plaie de gran-
deur à admettre plus de deux poings , très-
vermeille ; le vomissement cessé , les ex-
crémens s'étant fait jour par bas ; le poulx
assez fort & plein , plus d'intermittences.
Il ne me resta d'autre ressource que d'em-
pêcher la reproduction de la gangrène ; je
fis panser la plaie mollement avec un plu-
maceau chargé de styrax , animé avec le
sel ammoniac , & imbibé , avant l'application ,
d'eau-de-vie camphrée ; je fis continuer la
potion , permis quelques cuillerées de vin ;
je conseillai de doux purgatifs , afin de di-
minuer l'abondance des humeurs qui se por-
toient vers la plaie : je n'ai pu la décider qu'à
en prendre deux dans tout le cours de sa
maladie.

La malade s'est de même obstinément refusée à l'usage du quinquina, excellent anti-septique dans ce cas ; j'ai été obligé de me restreindre aux préparations du camphre intérieurement & extérieurement ; aux infusions balsamiques de lierre terrestre, &c. Cette femme a été la victime de son obstination ; car, peu de jours après l'incision faite par le mari, il s'est formé à la cuisse, du côté de la hernie, deux sinus fistuleux qui ont été très-long-tems à guérir, & pour lesquels je faisois faire le même pansement, dont je diminuois l'activité par l'intermède du basilicum : la plaie de la hernie s'est guérie un mois plutôt.

Aussitôt après la formation des sinus, je profitai de ce nouvel accident pour engager M. Chemery, chirurgien fort instruit de Sainte-Ménéhould, à se charger du soin de cette malade. Nous fîmes le voyage de Dancourt ensemble ; je lui fis voir la plaie, les sinus fistuleux de la cuisse, & lui confiai le pansement ; mais ce chirurgien n'eut pas plutôt parlé de la nécessité d'introduire la sonde, pour s'assurer de l'étendue & de la communication des sinus fistuleux, que notre imprudente & obstinée malade ne voulut plus le voir, confia le tout à la nature, & refusa les secours même gratuits de ce chirurgien zélé, dont les vues désintéressées étoient d'assurer sa guérison de con-

cért avec moi : la nature á fait presque seule tout l'ouvrage. Cependant je ne dois pas laisser ignorer que ma malade doit en partie la vie á M. Lemaire, son curé, qui, pendant tout le tems d'une aussi longue maladie, a partagé avec elle son bouillon, & lui a fourni des secours de toute espece avec le zèle le plus louable. Ce digne prêtre a nourri les pauvres de deux paroisses considérables dont il est curé, pendant les dures années que nous venons d'essuyer; aussi il a l'avantage de réunir la vénération de ses paroissiens, & l'estime de tous les honnêtes gens qui le connoissent.

Le 11 Janvier, j'ai trouvé cette femme qui avoit été á la messe, couroit de côté & d'autre, ses plaies étant parfaitement cicatrisées.

Je puis certifier, d'après l'attention la plus scrupuleuse, que le vomissement de matieres fétides & excrémentitielles, & autres accidens de la passion iliaque, existoient jusqu'au moment où le mari a fait l'opération; qu'à cette même date, le vomissement a cessé; les excréments ont repris leurs cours par bas; que les signes mortels ont disparu. Il est aisé de juger, d'après les symptômes ci-dessus énoncés, & par l'état de gangrène sur-tout, que la malade n'avoit pas vingt-quatre heures á vivre, si le mari, pour sauver la vie á sa femme, n'eût pas

eu recours à son rasoir ; & c'en est assez pour donner quelque poids à cette observation.

Mon dessein, en la publiant, est de fournir une nouvelle preuve des ressources de la nature, pour peu qu'elle soit aidée du secours de l'art & de la force du sujet, puisqu'une opération des plus délicates réussit entre les mains d'un manouvrier qui n'a pas la plus petite notion chirurgicale. Ne peut-on pas placer cette observation à côté de celle du favetier, qui pratiqua deux fois l'opération césarienne sur sa femme avec son tranchet ?

OBSERVATION

Sur une Hydro-sarcocèle ; par M. BOURIENNE, chirurgien-major des armées du roi, de l'hôpital royal de Saint-Omer, &c.

Au mois d'Avril 1767,, le nommé La Fleur, soldat au régiment de Tournaisis, entra à l'hôpital de Bastia, se plaignant d'avoir une tumeur au testicule droit depuis plusieurs années. Il étoit entré à l'hôpital de Calvi au mois de Janvier de la même année, où il fut traité de la même maladie pendant deux mois, sans éprouver aucun

soulagement, il en sortit avec un suspensoir. Ne pouvant faire son service, il fut envoyé à Bastia au tems dénommé ci-dessus ; il fut examiné dès l'instant de son arrivée par le chirurgien aide-major chargé du service de la salle où il étoit. Le troisieme jour, ce chirurgien m'en rendit compte, & me dit que ce soldat avoit un sarcocèle ; je le vis le quatrieme jour & l'examinai avec attention ; le soldat étoit maigre & exténué, ayant eu pendant quelque tems une dysfenterie considérable. Le scrotum du côté droit étoit de la grosseur d'un petit melon ; la tumeur étoit allongée, & s'étendoit jusqu'à l'anneau ; elle étoit dure comme une pierre dans toute son étendue, peu douloureuse, le malade n'éprouvoit de douleurs que quand il étoit debout, & ressentait un tiraillement qui répondoit jusques dans le bas-ventre : je touchai la tumeur dans toute son étendue sans pouvoir distinguer le testicule, le gauche étoit dans son état naturel ; à la partie supérieure, près de l'anneau, je sentis le cordon spermatique qui étoit très-gonflé. Je questionnai le soldat pour tâcher de decouvrir la cause de sa maladie : il me dit qu'il n'avoit fait aucune chute, ni reçu aucuns coups dans cette partie ; qu'il y avoit sept ans que la tumeur avoit commencé ; que dans le principe elle n'étoit pas plus grosse qu'une noix & lui occasionnoit des douleurs

considérables. Il me parut, à l'air embarrassé du malade, qu'il y avoit quelque chose de caché dans son fait; il avoit de la peine à répondre à mes questions, sur-tout quand je lui demandai s'il n'avoit pas eu de chaud-pisse. Il m'avoua qu'il en avoit eu une, il y avoit sept ans & demi; qu'un de ses camarades l'avoit traité, & lui avoit fait prendre des remèdes dont les effets augmentoient les douleurs: quelques jours après l'écoulement disparut, le testicule devint gonflé & douloureux. Il fut obligé d'entrer à l'hôpital de Montpellier, où il fut saigné plusieurs fois, mis à une diète sévère, & les cataplasmes convenables à son état furent appliqués sur la tumeur. Les premiers accidens passés, comme il ressentoit des douleurs dans les extrémités, on jugea à propos de lui faire prendre sept cents dragées anti-vénériennes de Keyser. Malgré les effets du remède, le testicule & le cordon des vaisseaux spermatiques restoient d'un volume considérable: quelques légères frictions les diminuèrent un peu; &, comme le malade ne souffroit plus, il sortit de l'hôpital. Mais quelques mois après, il ressentit des douleurs au testicule & au cordon: il ne vouloit point entrer à l'hôpital; cependant le gonflement devint si considérable, qu'il fut obligé de s'y rendre, & je le trouvai dans l'état dont j'ai fait mention ci-dessus.

Je présumai qu'un vice-vénérien étoit la cause première du mal ; en conséquence , il fut préparé , par la purgation & les bains , à recevoir les frictions. Pendant la préparation , je fis appliquer sur la tumeur des cataplasmes émolliens & résolutifs : l'usage de huit jours des cataplasmes n'apportèrent aucun changement à la tumeur ; je les continuai jusqu'au quinzième jour , mais sans effet apparent ; indépendamment des frictions que le malade recevoit sur les différentes parties du corps , je lui en fis faire sur la tumeur , de deux jours l'un. Le vingt-quatrième jour de son traitement , je m'aperçus d'un peu de mollesse à la tumeur : je redoublai d'attention , pour sçavoir s'il n'y avoit pas de liqueurs épanchées ; tous les moyens indiqués en pareils cas ne me firent rien appercevoir. J'appellai en consultation plusieurs chirurgiens qui examinerent la tumeur ; les uns prétendirent que c'étoit un sarcocèle , les autres restèrent sans porter aucun jugement. On sçait que l'hydrocèle & le sarcocèle sont deux maladies souvent très-difficiles à distinguer ; on a vu des chirurgiens très-expérimentés qui les ont confondues , Heister dit en avoir été témoin quelquefois : j'exposai aux consultants le soupçon que j'avois d'un liquide épanché : les avis furent partagés. Persuadé que j'avois senti de la fluctuation , je me décidai à

donner un coup de trois-quart à la partie la plus déclive de la tumeur ; je le plongeai avec précaution : en pointant sur la tumeur, je sentis beaucoup de résistance, & dans l'instant j'entrai dans un vuide, où, pour mieux dire, dans un espace où il y avoit du liquide ; il en sortit à peu près quinze onces d'une eau jaunâtre & fétide ; la tumeur s'affaissa presque entièrement : je sentis alors le testicule très-distinctement gonflé & dur ; l'épididyme étoit d'un volume considérable, ainsi que le cordon des vaisseaux spermatiques jusqu'à l'anneau. Je laissai la canule du trois-quart, afin de faire des injections avec le vin & le baume de Fioraventi : le malade fut assez bien pendant quarante-huit heures ; & tout-à-coup il fut attaqué d'une douleur des plus vives aux environs de l'endroit où j'avois fait l'opération, le testicule & le scrotum devinrent aussi gros qu'auparavant, durs & enflammés. Une saignée & les cataplasmes anodins calmerent les douleurs ; le gonflement subsistoit toujours. Le sixieme jour après la ponction, je sentis de la fluctuation au-dessous de l'épididyme, j'appliquai l'onguent de la mere sur l'endroit le plus éminent. Quatre jours après, je me décidai à ouvrir le scrotum sur la partie latérale ; étant parvenu au foyer de la matiere, il sortit huit onces & plus d'un pus

couleur de lie-de-vin ; j'étendis l'ouverture haut & bas, afin de mettre la maladie à découvert ; je pansai le blessé, sans autre examen, avec de la charpie sèche, l'emplâtre de mucilage par-dessus, & des compresses trempées dans l'eau végeto-minérale. Le soir même de l'opération, les douleurs & la fièvre cessèrent. Le lendemain, j'examinai le testicule qui avoit plus d'une fois le volume naturel ; l'épididyme & le cordon étoient très-gonflés & durs ; il y avoit comme étranglement au cordon près de l'anneau : je découvris à la tête de l'épididyme une masse de chair très-considérable ; je pansai le blessé dans le fond de la plaie avec le digestif animé d'onguent mercuriel ; le reste fut rempli avec des plumaceaux couverts de baume d'Arcæus, trempés dans le vin miellé, l'emplâtre & l'eau végeto-minérale comme ci-devant ; les remèdes généraux ne furent point négligés : même traitement & pansemens pendant huit jours. Dans cet espace de tems, le scrotum & le testicule revinrent presque dans l'état naturel, l'épididyme & le cordon commençoient à diminuer, la suppuration devint d'une bonne qualité, l'ulcère étoit détergée, les bords de l'incision se rapprochoient ; le blessé fut pansé alors à sec, & j'employai l'emplâtre de Vigo étendu mince pour envelopper la partie. Le malade prenoit des

forces & approchoit du terme de la guérison. Cependant , malgré les pansemens à sec , les chairs s'éleverent sur l'épididyme , & formèrent un champignon assez considérable ; je le détruisis avec de l'eau mercurielle adoucie , & la plaie ne tarda pas à se cicatrifer solidement.

Il est certain que la suppression de l'écoulement vénérien a été la cause première de tout le désordre. M. Hoffmann cite dans ses Observations, page 24 , plusieurs exemples de sarcocèles qui avoient pour cause les effets d'une gonorrhée supprimée. Rien de si commun que de voir l'inflammation du scrotum , la dureté & le gonflement des testicules & des cordons , suivre l'usage des repercussifs administrés imprudemment ; quelquefois même il en résulte des accidens plus graves , & qui demandent les secours les plus prompts. M. Quesnay nous en donne un exemple bien frappant dans son *Traité de la Gangrène*. J'en pourrois citer un d'un cavalier qui vint, en 1758 , à l'hôpital de Dusseldorph , lequel avoit une chaude-pisse : le maréchal du régiment lui avoit donné des remèdes pour se traiter ; en vingt-quatre heures toute la verge tomba en gangrène , je fus obligé d'en faire l'amputation. On trouve dans les auteurs un grand nombre d'observations de tumeurs aux testicules, qui sont devenues très-dangereuses

reuses par l'application indue des topiques. M. Ledran en cite un exemple dans ses Observations de Chirurgie, les accidens ne different que par la quantité de saignées qui furent faites au malade, & la terminaison se fit par résolution. L'Observation LXXII du même auteur approche plus de celle dont je viens de donner le détail, mais la cause n'a point été connue. Ambroise Bertrandi cite une observation à-peu-près pareille à celle dont j'ai fait mention; la terminaison a été la même : le traitement a été un peu différent. J'aurois pu employer les caustiques, car je suis persuadé que l'inflammation & la fonte suppuratoire qui en résulte, sont souvent très-propres à accélérer la guérison des tumeurs indolentes des testicules; cependant plusieurs auteurs en redoutent les effets. Garengot & Scharp, appréhendent de grands accidens de l'usage des caustiques, dont les particules se mêlent, disent-ils, avec les eaux, & irritent le testicule; mais cette crainte est-elle fondée? L'expérience nous apprend qu'il n'y a rien à craindre quand on sçait prendre les précautions nécessaires; M. Douglas, dans ses Opérations de Chirurgie, donne la préférence au caustique, sur l'incision & le séton dans plusieurs maladies du scrotum, & particulièrement dans la cure de l'hydrocèle. Comme je me suis servi du trois-quarts,

l'inflammation & les douleurs vives qui ont suivi la ponction, ont peut-être été occasionnées par la piquure de l'enveloppe propre du testicule par cet instrument, ce qui peut arriver dans un pareil cas, malgré les précautions les plus exactes ; & de cette inflammation s'est formé l'abcès qui a décidé la guérison.

OBSERVATION

Sur l'Extraction d'une Dent, à la suite de laquelle le sinus maxillaire s'est trouvé à découvert ; par M. BOTOT, dentiste à Paris.

Chirurgus sic natura prudens.

Si, pour faire avec succès les grandes opérations de chirurgie, il faut beaucoup de prudence, de sçavoir & d'industrie, il est certain qu'il n'en faut pas moins dans l'extraction des dents, qui, quoique très-commune, & pratiquée par une multitude de gens sans art & sans principes, n'en ont pas moins de difficultés. En effet, il se rencontre des dents dont la conformation des racines est si irrégulière & si extraordinaire, qu'elles embarrassent souvent le dentiste, même le plus adroit & le plus expérimenté, au point qu'après avoir essayé & tenté les moyens les plus convenables, il est quel-

quefois dans la nécessité d'abandonner l'opération, ou du moins de la différer, & d'avoir recours aux remèdes généraux & palliatifs, pour ne pas exposer le malade à des dangers très-grands & presque inévitables, aussi pour ne pas risquer lui-même sa propre réputation. L'observation ci-jointe en est un exemple.

Au mois d'Octobre dernier, la nièce de M. Vée, marchand de vin au coin des petits pilliers des Halles, vint me consulter de la part de M. Cabany, maître en chirurgie, sur les douleurs qu'elle ressentoit dans un des sinus maxillaires. Depuis huit à dix jours, on lui avoit tiré la première des grosses dents molaires de la mâchoire supérieure, au côté gauche. Le jour même de l'opération, il lui survint une violente hémorragie qui dura jusqu'au soir; & le lendemain, elle ressentit des douleurs si vives & si aiguës, qu'elle fut obligée de retourner chez celui qui lui avoit fait l'opération, lequel l'assura que tout son mal ne provenoit que d'une carie qui étoit à la mâchoire, & que, par conséquent, il n'y avoit pas de sa faute, mais qu'il falloit, régulièrement tous les jours, injecter, laver & panser cette plaie, parce que la maladie pourroit être, ajouta-t-il, fort longue; c'est à quoi la personne se soumit, jusqu'à ce qu'elle vint me consulter. Mais, comme

les injections lui caufoient des douleurs insupportables qui s'étendoient jusques dans les fosses orbitaire & nazale, & qu'elle ne recevoit aucun soulagement, elle résolut de n'y plus retourner & de s'adresser à M. Cabany, qui, quoique très-sçavant & très-experimenté dans toutes les parties de la chirurgie, crut qu'il ne seroit pas inutile de m'envoyer cette demoiselle. En effet, ayant examiné l'état de sa bouche, je reconnus, 1^o que l'on avoit emporté, en arrachant la dent, une partie si considérable, tant de l'os maxillaire que de la gencive, qu'on pouvoit aisément introduire le petit doigt dans le sinus maxillaire; 2^o qu'il restoit encore trois chicots de la pénultieme des grosses molaires, qui lui caufoient beaucoup de douleurs, & qui, étant fort écartés, mettoient un obstacle à la réunion des parties solides, ce qui me détermina dans la suite à les ôter: cette pénultieme molaire avoit été cassée, mais j'ignore comment & en quel tems; 3^o que la membrane pituitaire étoit fort enflammée & douloureuse au moindre toucher, ce qui venoit non-seulement de la dilacération des parties, mais encore des injections poussées avec trop peu de ménagement dans le sinus, & des bourdonnets qu'on y introduisoit à chaque pansement, lesquels étoient imbibés d'une liqueur très-amere, vraisemblable-

blement chargée des teintures de myrrhe & d'aloës, afin de remédier à une prétendue carie ; 4^o enfin, & au dernier examen, M. Cabany & moi ne reconnûmes point de carie, ni aucun des signes qui doivent l'indiquer. En conséquence, nous résolûmes de traiter la plaie comme simple ; & , après l'extraction des trois chicots , nous ordonnâmes seulement à la malade de se rincer souvent la bouche, pendant la journée, avec partie d'une légère décoction d'orge entier & de miel-rosat, animée d'eau vulnéraire spiritueuse (a), & de renifler bien doucement de tems en tems de la décoction d'oignon de lys , à cause de la difficulté qu'elle avoit à se moucher, & de la douleur qu'elle ressentoit vers l'orifice naturel du sinus affecté ; ce qui produisit tous les bons effets que nous en avions espérés ; sur-tout dans une personne de vingt-quatre à vingt-cinq ans, d'une bonne constitution & bien saine : car , en moins de quatre semaines , toutes les douleurs furent entièrement dissipées ; le fond du sinus refermé , & la gencive parfaitement cicatrisée. Il ne reste à l'os maxillaire qu'un enfoncement qui rappellera toujours le souvenir d'une opération qui n'a pas été faite avec toute la prudence & le ménagement possible ; car ,

(a) Ce gargarisme fut continué jusqu'à parfaite guérison.

quand une dent qu'on veut extraire se ren-
contre barrée, ou avoir une forte adhé-
rence, ce qu'un dentiste habile reconnoît
très-bien quand il fait son déboitement,
dans ce cas, il ne faut pas se presser, mais
donner le tems à l'alvéole de prêter; &
lorsque la dent est un tant soit peu luxée,
on finit l'opération avec les pinces ordi-
naires, en donnant de légers tours de poi-
gnets de droite à gauche & de gauche à
droite, & par ce moyen on détache peu-
à-peu la dent de l'alvéole & de la gencive,
sans qu'on puisse causer à ces parties aucun
délabrement: ce qui rend l'opération beau-
coup plus sûre & bien moins douloureuse,
& ne laisse pas au dentiste le cuisant regret
d'avoir molesté l'humanité, au lieu de la
soulager. On ne doit pas prendre garde au
tems qu'a duré l'opération, quand elle se
trouve bien faite.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

S E P T E M B R E 1772.

THERMOMETRE.				BAROMETRE.		
Jours du mois.	A 6 h. & demi du mat.	A 2 h. & demi du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	15	18	13	27 9	27 9 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{3}{4}$
2	13	18	14 $\frac{1}{2}$	28	28 1	28 1 $\frac{1}{4}$
3	15	17 $\frac{1}{2}$	16	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1	28 1
4	16	20	17	28 1	28 1	28 1
5	15	23 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{2}$	28 1	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
6	15 $\frac{1}{4}$	21	18 $\frac{1}{2}$	28 1	28	27 11
7	15 $\frac{1}{4}$	17 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$
8	13	16	15 $\frac{1}{4}$	27 11	27 9 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$
9	14	16	12 $\frac{3}{4}$	27 9	27 10	27 10 $\frac{1}{2}$
10	12 $\frac{1}{2}$	16	12 $\frac{1}{2}$	27 11	27 10 $\frac{3}{4}$	27 11
11	13	16	12 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$
12	12	16 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2	28 2
13	11	17 $\frac{1}{4}$	13 $\frac{1}{4}$	28 1	28	27 11 $\frac{1}{4}$
14	12 $\frac{1}{2}$	16	13 $\frac{1}{4}$	27 10	27 9	27 9 $\frac{1}{2}$
15	11 $\frac{1}{4}$	17 $\frac{1}{2}$	13	27 11	27 11 $\frac{1}{4}$	28
16	10	18	12 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11	27 11
17	11 $\frac{1}{4}$	15 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{3}{4}$	27 10	27 10	27 11
18	11	15 $\frac{1}{4}$	11 $\frac{1}{2}$	28	28	28
19	11	15	14 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 1	28 2
20	13 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{4}$	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2
21	13 $\frac{1}{4}$	17 $\frac{1}{4}$	13 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{3}{4}$	28 2	28 2 $\frac{1}{4}$
22	12	17 $\frac{1}{2}$	12	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
23	11 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{4}$	12 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{4}$	27 9	27 8
24	10 $\frac{1}{4}$	13 $\frac{1}{2}$	14	27 9	27 9	27 6 $\frac{1}{2}$
25	11	13	9 $\frac{1}{2}$	27 8	27 9	27 10
26	9 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{4}$	27 11	28
27	9 $\frac{1}{2}$	15	12 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$
28	11 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{4}$	15	27 11 $\frac{1}{2}$	27 10	27 9
29	13 $\frac{1}{2}$	19	14 $\frac{1}{4}$	27 9	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$
30	12 $\frac{1}{2}$	16	12 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 9	27 11 $\frac{1}{2}$
				G g iv		

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>La Matinée,</i>	<i>L'Après-Midi,</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	S-O couv.écl. tonn. pluie.	S-O. pl. nuag.	Nuages.
2	O. nuag. v.	N-O. nuag.	Nuages.
3	O. pluie.	O. pluie.	Couvert.
4	S-O. pl. couv.	S-O. nua. pl.	Nuages.
5	S. nuages.	S-O. beau.	Nuages.
6	N. écl. tonn. grêle, pl.	N. nuages.	Ecl. tonn. pl.
7	O. pluie.	S-O. couv.	Nuages.
8	S-S-O. pluie.	E-S-E. c. pl.	Couvert.
9	O. pl. couv.	O. nuag. pl.	Nuages.
10	S. nuages.	S-O. pluie.	Nuages.
11	S-O. pl. couv.	S-O. nuag. pl.	Nuages.
12	S-E. nuages.	S-E. nuages.	Beau.
13	E-S-E. b. nua.	E. nuages.	Nuages.
14	E. pl. couv.	E. couv. pl.	Couvert.
15	S-E. nuag.	S-E. nuag.	Beau.
16	E. nuages.	N. nuages.	Beau.
17	N. nuages.	N. couvert.	Pluie.
18	N. nuages.	N-O p. pl. c.	Pluie.
19	S-O. per. pl. couvert.	S-O. couvert, per. pluie.	Couvert.
20	O. nuages.	O. éouv. pl.	Ecl. tonn. pl.
21	N. couvert.	N. c. pl. nuag.	Beau.
22	O-S-O. c. n.	S-O. nuages.	Beau.
23	O. c. nuag. vent.	O. couvert, pluie, vent.	Couvert.
24	S-O. couv.	S-S-O. couv.	Couvert.
25	S-O. pl. v. c.	S-S-O. couv.	Couvert.
26	S-O. couv.	S-O. nuages.	Beau.
27	N-N-O. nua.	N-N-O. nua.	Couvert.
28	N. c. nuages.	N. nuages.	Beau.
29	N-N-E. br. n.	S. n. per. pl.	Beau.
30	S-E. c. pluie.	S-E. pluie.	Pluie.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $23 \frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de $9 \frac{1}{2}$ degrés au-dessus du même terme. La différence entre ces deux points est de 14 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 3 lignes; & son plus grand abaissement, de 27 pouces $6 \frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de $8 \frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 6 fois du N.

1 fois du N-N-O.

2 fois du N-O.

6 fois de l'O.

1 fois de l'O-S-O.

11 fois du S-O.

3 fois du S-S-O.

3 fois du Sud.

3 fois du S-E.

2 fois du l'E-S-E.

3 fois de l'E.

1 fois du N-N-E.

Il a fait 10 jours, beau.

23 jours, des nuages.

21 jours, couvert.

1 jour, du brouillard.

19 jours, de la pluie.

1 jour, de la grêle.

3 jours, du vent.

3 jours, des éclairs & du tonnerre.

*MALADIES qui ont régné à Paris,
pendant le mois de Septembre 1772.*

Les maladies qu'on a observé le plus communément pendant ce mois, ont été des fièvres in-

termittentes, dont la plûpart prenoient le caractère de doubles-tierces : on en a vu aussi qui avoient le type de fièvres-quartes régulières.

On a vu, en outre, beaucoup de dévoiemens, la plûpart bilieux, & des petites-véroles bénignes.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois d'Août 1772; par
M. BOUCHER, médecin.*

Le tems, depuis nombre d'années, n'a point été, en cette province, aussi favorable pour la moisson, qu'il a été cet été. Il a tombé peu de pluie dans le cours de ce mois, & il n'y a pas eu de chaleurs excessives, le thermometre ne s'étant point porté au-dessus du terme de 20 degrés.

Le mercure, dans le barometre, ne s'est guères élevé au-dessus du terme de 28 pouces.

Le vent qui avoit été *Sud* les premiers jours du mois, a passé ensuite au Nord, & est retourné au Sud à la fin du mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 20 $\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 9 degrés au-dessus du même terme. La différence entre ces deux termes est de 11 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 1 ligne; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes. La différence entre ces deux termes est de 7 lignes.

Le vent a soufflé 8 fois du Nord.
8 fois du Nord vers l'Est.
2 fois de l'Est.
5 fois du Sud.
9 fois du Sud vers l'Ouest;
3 fois de l'Ouest.

2 fois du Nord vers l'Ouest,

Il y a eu 22 jours de tems couvert ou nuageux.

10 jours de pluie.

3 jours de vent forcé.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois d'Août 1772.

Les deux genres de fièvre continue observés le mois précédent, n'ont pas été moins communs dans le cours de celui-ci. La fièvre synoque approchoit du caractère de la fièvre ardente, & en avoit les principaux symptômes dans quelques-uns, sur-tout la chaleur brûlante de la peau & la soif excessive. La fièvre putride vermineuse n'étoit pas moins opiniâtre dans le petit peuple : des familles entières en étoient infestées : cependant il mourût peu de malades, à proportion du grand nombre : on guérissoit presque tous ceux qui étoient traités méthodiquement.

Nous avons vu, vers la fin du mois, quelques enfans attaqués de la fièvre-rouge, qui n'avoit point un caractère malin. Plusieurs personnes ont eu des éruptions à la peau sans fièvre ; & d'autres ont été travaillées du *cholera-morbus* & de la diarrhée bilieuse.

L I V R E S N O U V E A U X.

Réflexions sur le triste sort des personnes qui, sous une apparence de mort, ont été enterrées vivantes, & sur les moyens qu'on doit mettre en usage pour prévenir une telle méprise ; ou Précis d'un Memoire sur les causes de la mort subite & violente, dans lequel on prouve que ceux qui en sont les victimes peuvent être rappelés

476 LIVRES NOUVEAUX:

à la vie; par M. *Janin*, maître en chirurgie; oculiste de la ville de Lyon & du collège royal de Paris, &c. La Haye; se trouve à Paris, chez *Didot le jeune*, 1772, in-8°.

Differtations sur les vins; ouvrage dans lequel on donne la meilleure maniere de les préparer; celle de les conserver, les altérations auxquelles ils sont sujets, &c où l'on fait connoître les pratiques de ceux qui les frelatent; par M. *. Paris, chez *Didot le jeune*, 1772, in-12, prix 2 livres broché.

COURS D'HISTOIRE NATURELLE; ET DE CHYMIE.

M. *Bucquet*, docteur régent de la Faculté de Médecine de l'université de Paris, commencera ce Cours, le mercredi 4 Novembre 1772, à onze heures précises du matin: il continuera les lundi, mercredi & vendredi de chaque semaine à la même heure.

En sa maison, rue des Fossés Saint-Jacques; à l'Estrapade.

On trouve chez la veuve *Hérissant*, imprimeur du cabinet du roi, une Introduction à l'étude des corps naturels, tirés du règne minéral, nécessaire pour suivre la première partie de ce Cours. On trouvera, au mois de Janvier prochain, l'Introduction à l'étude des corps naturels tirés du règne végétal.

COURS D'ANATOMIE.

M. *Bucquet*, docteur régent de la Faculté de Médecine en l'université de Paris, commencera ce Cours, le jeudi 5 Novembre 1772, à midi précis, & continuera les mardi, jeudi & samedi de chaque semaine, à la même heure.

En son amphithéâtre, rue basse des Ursins, au coin de celle de Glatigny en la Cité.

COURS D'ANATOMIE. 477

Les personnes qui desireront disséquer , pour-
ront s'adresser à M. *Fragonard* , dans le même
amphithéâtre.

COURS DE CHYMIE.

M. *Rouelle* , démonstrateur de chymie au jardin
du roi , commencera son Cours public de chy-
mie , le jeudi 12 Novembre 1772 , à trois heures
& demie de l'après-midi , & continuera les lundi ,
mardi , jeudi & vendredi de chaque semaine , à
la même heure.

Il fera aussi un Cours particulier qu'il com-
mencera au mois de Décembre. Il prie les per-
sonnes qui voudront le suivre , de se faire inscrire
chez lui. Il donnera ces leçons depuis onze heures
du matin jusqu'à une heure après-midi , les lundi ,
mercredi , vendredi & samedi , à moins que les
personnes qui le feront ne desirent qu'il prenne
une autre heure & d'autres jours.

COURS D'ANATOMIE.

M. *Portal* , professeur de médecine au collège
royal de France , professeur d'anatomie de mon-
seigneur le Dauphin , de l'Académie royale des
sciences , commencera ce Cours , le mercredi 5
Novembre , à neuf heures précises du matin , &
continuera les jours suivans à la même heure , au
presbytere Saint-André des Arts.

S U J E T S

*Proposés par l'Académie des sciences, belles-
lettres & arts de Lyon.*

M. *P. Adamoli* , citoyen de Lyon , a fondé , à

perpétuité, un prix dont l'objet est l'avancement de l'histoire naturelle & de l'agriculture, & légué les fonds nécessaires pour distribuer, de deux en deux années, deux médailles : la première en or, de la valeur de 300 livres; l'autre en argent, du prix de 25 livres, aux auteurs qui, au jugement de l'Académie de Lyon, auront le mieux traité le sujet qu'elle aura proposé sur l'une de ces matières.

L'Académie s'est vue, à regret, forcée par des considérations essentielles, de différer la publication de ce prix & de sa reconnaissance. Elle propose, pour l'année 1774, le sujet suivant :

Trouver des plantes indigènes qui puissent remplacer exactement l'ipécacuanha, le quinquina & le jéné.

L'Académie ne demande point de système, mais des observations précises, qui établissent ces découvertes par des faits très-détaillés & constatés d'une manière authentique. Le prix ne sera adjugé qu'après avoir répété les expériences, avec les précautions qu'exigent la prudence & l'amour de l'humanité.

Celui qui rempliroit les trois parties du Programme seroit sans contredit couronné; mais, comme il est difficile de pouvoir se flatter du succès, lorsqu'il s'agit de découvertes à faire; l'Académie déclare qu'elle décernera le prix à celui qui aura répondu à ses vues, au moins sur l'un des trois objets.

Les paquets seront adressés, francs de port, à Lyon, à M. de la Tourrette, ancien conseiller à la cour des monnoies, secrétaire perpétuel pour la classe des sciences, rue Boissac; ou à M. Bolland Mermet, secrétaire perpétuel pour la classe des belles-lettres, rue du Plat; ou chez Aimé de La Roche, imprimeur-libraire de l'Académie, aux Halles de la Grenette.

Aucun ouvrage ne fera reçu au concours, passé le 1^{er} Avril 1774. L'Académie proclamera ceux qui auront mérité les suffrages, dans la première assemblée publique qu'elle tiendra après la fête de S. Pierre. Les médailles ne seront délivrées qu'aux auteurs ou à leurs fondés de procuration.

Autres prix proposés par la même Académie pour 1775 : *Quels sont les moyens les plus faciles & les moins dispendieux de procurer à la ville de Lyon la meilleure eau, & d'en distribuer une quantité suffisante dans tous ses quartiers ?*

Pour 1774 : *Quels sont les moyens les plus simples & les moins sujets à inconvéniens, d'occuper, dans les arts mécaniques ou de quelqu'autre manière, les ouvriers d'une manufacture d'étoffe, dans les tems où elle éprouve une cessation de travail ; l'expérience ayant appris que la plupart de ces artisans sont peu propres aux travaux de la campagne ?*

Pour 1773 : *Déterminer quels sont les principes qui constituent la lymphe ; quel est le véritable organe qui la prépare ; si les vaisseaux qui la portent dans toutes les parties du corps, sont une continuation des dernières divisions des artères sanguines, ou si ce sont des canaux totalement différens & particuliers à ce fluide : enfin quel est son usage dans l'économie animale.*

Elle demande de nouveau pour la même année 1773 : *Des recherches sur les causes du vice cancéreux, qui conduisent à déterminer sa nature, ses effets, & les meilleurs moyens de le combattre.*



T A B L E.

<i>M E M O I R E S & Observations anatomiques, physiologiques & physiques sur l'œil, & sur les maladies qui affectent cet organe, &c. Par M. Jean Janin, chirurgien.</i>	Page 387
<i>Lettre de M. de Saint-Martin, vicomte de Brionne, à M. Duhamel du Monceau, contenant le plan d'un ouvrage que l'auteur se propose de publier sur la Rage.</i>	409
<i>Lettre à M. Ailhaud. Par M. Ayrault, médecin, sur quelques effets des Poudres purgatives d'Aix.</i>	419
<i>Observation sur une Maladie singulière, Par M. Gamare, élève en chirurgie.</i>	432
<i>Observation sur une Fièvre miliaire crySTALLINE laiteuse &c. Par M. Planchon, méd.</i>	441
<i>Observation sur une Hernie inguinale étranglée. Par M. Guyton, méd.</i>	445
<i>Observation sur une Hydro-Sarcocèle. Par M. Bourienne, chirurgien.</i>	458
<i>Observation sur l'Extraction d'une Dent. Par M. Botor, dentiste.</i>	466
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Septembre 1772.</i>	471
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Septembre 1772.</i>	473
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois d'Août, 1772. Par M. Boucher, médecin.</i>	474
<i>Maladies, qui ont régné à Lille pendant le mois d'Août 1772. Par le même.</i>	475
<i>Livres nouveaux.</i>	ibid.
<i>Cours d'Histoire naturelle.</i>	476
<i>Cours d'Anatomie.</i>	ibid.
<i>Cours de Chymie.</i>	477
<i>Cours d'Anatomie.</i>	ibid.
<i>Sujets proposés par l'Académie des sciences, belles-lettres & arts de Lyon.</i>	ibid.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le
Journal de Médecine du mois de Novembre 1772.
A Paris, ce 24 Octobre 1772.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES,

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Monseigneur le Comte
de PROVENCE.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-
ulture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

DÉCEMBRE 1772.

TOME XXXVIII.



A. P A R I S,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M^{re} le
Comte de PROVENCE, rue des Mathurins,
Hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

A V I S

*Pour le renouvellement des Souſcriptions
du Journal de Médecine.*

C'eſt à VINCENT, Imprimeur-Libraire ;
rue des Mathurins , Hôtel de Clugny , qu'il
faut ſ'adreſſer , pour ſe procurer le *Journal
de Médecine* , &c. Le prix de la Souſcription
pour les douze Cahiers ou Mois qui ſe dé-
livrent dans le cours de l'année , eſt de *neuf
livres douze ſols* pour les perſonnes qui de-
meurent à Paris ; & de *douze livres* , pour
celles qui demeurent en Province , le port
par la poſte compris.

C'eſt à l'Adreſſe ci-deſſus , que l'on envoie
les Observations & Ouvrages qui peuvent y
être inférés. On avertit que les Lettres &
Paquets , qui ne ſeront pas affranchis , reſte-
ront au rebut.

On peut auſſi , pour ſe procurer ce *Jour-
nal* , ſ'adreſſer aux principaux Libraires de
France & des Pays étrangers.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

DÉCEMBRE 1772.

Mémoires & Observations anatomiques, physiologiques & physiques sur l'Œil, & sur les maladies qui affectent cet organe ; avec un précis des opérations & des remèdes qu'on doit pratiquer pour les guérir ; par M. JEAN JANIN, maître en chirurgie, oculiste de la ville de Lyon, du collège royal de Paris, &c. A Lyon, chez les freres Périsset ; & à Paris, chez Didot le Jeune, 1772, in-8°.

SÉCOND EXTRAIT.

LES observations & les dissertations qui composent la seconde partie de l'ouvrage de M. Janin sont distribuées en

H h ij

douze sections ; je vais les parcourir le plus rapidement qu'il me sera possible dans ce second Extrait.

La première a pour objet *les cataractes simples & compliquées, le développement & la marche de la nature dans nos premières perceptions*. Les anciens avoient cru que la cataracte consistoit dans une pelli-cule opaque, qui se formoit, selon eux, entre la face postérieure de l'iris, & la crystalloïde au point d'intercepter le passage des rayons de la lumière. Les modernes rejetant absolument cette opinion, ont prétendu que la cataracte ne pouvoit avoir son siège que dans le crySTALLIN ; mais les uns & les autres sont également tombés dans l'erreur pour avoir trop voulu généraliser leurs idées. Pour décider cette question importante, M. Janin a cru devoir s'occuper à rassembler un grand nombre de faits sur cette matière : c'étoit le moyen le plus sûr de faire connoître les différentes altérations dont le crySTALLIN étoit susceptible, & les manœuvres différentes que chacune de ces altérations exigeoit dans l'opération de la cataracte. Mais, avant de décrire ces faits, il a cru devoir avertir que, quoique dans ses Mémoires sur la capsule du crySTALLIN, il ait fait dépendre la maturité de la cataracte, de l'exfoliation de la crystalloïde, (voyez le premier Extrait,) il

n'est pas nécessaire d'attendre qu'elle soit dans cet état pour faire l'opération; il suffit que le malade soit absolument privé de la lumière.

Pour mettre plus d'ordre dans l'exposition des faits qu'il a rassemblés, il a cru devoir considérer les cataractes sous trois points de vue; sçavoir celles qui sont naissantes, celles qui sont formées, & celles qui sont mûres ou exfoliées. La cataracte naissante ne met point d'obstacle aux perceptions des divers objets; elle s'annonce par une légère opacité au-delà de la pupille, & le malade croit voir voltiger dans l'air des flocons de neige, des mouches, &c. celle qui est formée ne laisse à l'organe que la distinction de la clarté du jour d'avec les ténèbres, parce que l'opacité occupe toute la prunelle; il en est de même de celle qui est mûre. On la distingue de la précédente, en ce qu'elle ne laisse presque point d'intervalle entr'elle & la face postérieure de l'iris: aussi semble-t-elle être engagée dans la pupille.

Les observations qui suivent ces remarques, au nombre de dix-huit, contiennent les détails les plus intéressans sur les manœuvres particulières qu'exigent les différentes especes de cataractes qu'on entreprend d'opérer, mais ces détails ne sont pas de nature à pouvoir entrer dans un

extrait, il faut les voir dans l'ouvrage même; je me contenterai donc de rapporter ici les remarques que l'auteur a faites sur les diverses espèces de cataractes qu'on a observées, & sur les attentions que l'on doit avoir en les opérant; mais auparavant je crois devoir dire un mot de quelques réflexions qu'il fait sur le développement & la marche de nos perceptions, réflexions auxquelles il a été conduit par l'opération qu'il fit à un aveugle de naissance, qui avoit la cataracte aux deux yeux. C'étoit une fille de vingt-deux ans, qui distinguoit la clarté d'avec les ténèbres, & appercevoit même au grand jour plusieurs couleurs, telles que le rouge, le blanc, le jaune, &c. mais elle ne distinguoit aucun objet.

Cette jeune fille se refusa d'abord à l'opération qu'on lui proposoit, peu touchée des avantages qu'on lui promettoit de l'acquisition d'un nouveau sens; & ce n'est qu'en lui donnant de l'argent qu'on parvint à la déterminer : l'opération fut faite tout de suite sur les deux yeux. Dès que les prunelles furent débarrassées, on présenta à cette fille différens objets, mais elle n'en connut aucun : elle dit seulement qu'elle voyoit une si grande clarté, qu'elle n'en pouvoit supporter l'impression. On couvrit d'abord ses yeux, & on ne les ouvrit qu'au bout de quinze jours : le premier

objet qu'elle vit, fut une bougie allumée qu'on avoit placée au pied du lit; à son aspect, dit M. Janin, cette pauvre fille fit un cri si perçant que tous les assistans en furent émus. Elle ne vouloit plus ouvrir les yeux, & disoit que la lune étoit tombée à ses pieds.

Après un quart d'heure de repos, elle les ouvrit de nouveau; &, comme on avoit eu soin de placer la bougie derriere sa tête, elle parut dans un état plus tranquille; à mesure qu'elle portoit ses regards sur ce qui l'environnoit, on voyoit qu'il se répandoit sur sa physionomie un air de satisfaction & d'étonnement; elle répéta souvent : *Ha mon Dieu, que cela est beau!* Cependant elle ne connoissoit encore aucun objet.

On couvrit de nouveau ses yeux, & M. Janin convoqua le lendemain une nombreuse assemblée & plusieurs physiciens, afin de procéder à quelques expériences. » Cette fille connut toutes les couleurs primitives qu'on lui présenta, mais elle ne » put connoître aucune des couleurs mixtes; le gris lui faisoit la sensation du blanc; » le mordoré, celle du rouge, &c. Il étoit » essentiel de profiter du moment où elle ne » connoissoit encore aucun objet, afin de » vérifier si nous voyons naturellement les » objets doubles & renversés comme l'ont

» avancé plusieurs philosophes ; pour cela ,
 » on présenta à cette fille une feuille de pa-
 » pier blanc , coupée en triangle , au haut
 » de laquelle on avoit attaché un morceau
 » d'écarlate. Dès qu'elle aperçut cet ob-
 » jet , elle dit sans hésiter , je vois du blanc
 » & du rouge , & ajouta que le blanc étoit
 » au-dessus du rouge , & que les couleurs
 » étoient sur la même ligne , & dans un
 » seul point. Cette expérience (ajoute M.
 » Janin) renversa d'un seul coup ce qu'ont
 » avancé à ce sujet nombre de physiciens ;
 » car cette fille vit très-bien la véritable po-
 » sition des deux couleurs , sans que cet
 » objet lui parut double ni renversé. »

M. Janin s'assura en outre qu'elle ne con-
 noissoit ni les grandeurs ni les distances ,
 comme Locke & Barclay l'avoient prévu.
 Il se croit fondé à révoquer en doute ce
 que M. Cheselden dit de son aveugle né ,
 qui croyoit que tout ce qu'il voyoit tou-
 choit ses yeux , parce que , dès qu'elle ap-
 percevoit quelque objet , elle portoit une
 de ses mains en ayant pour le saisir ; doute
 qui paroît d'autant plus fondé , que les ob-
 servations de M. Daviel s'accordent avec
 la sienne. Mais il est tems de passer aux re-
 marques sur les différentes especes de ca-
 taractes.

Il réduit , d'après les observations qu'il
 rapporte , toutes les cataractes qui ont été

décrites à cinq especes. La premiere espece consiste dans la seule opacité du crySTALLIN ; elle passe avec raison pour la plus fréquente. Mais le crySTALLIN altéré n'est pas dans tous les sujets de la même couleur, ni de la même consistance. Chez les jeunes personnes, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, il est blanchâtre, & comme du lait légèrement caillé ; mais, depuis cet âge jusqu'au dernier terme de la vie, il est solide & d'un jaune plus ou moins foncé, & quelquefois noir. Enfin le crySTALLIN peut s'ossifier : ce cas est rare, & n'a lieu ordinairement qu'à la suite des coups reçus sur le globe de l'œil.

Dans la seconde espece de cataracte, la lentille oculaire, l'humeur de Morgagni & la crySTALLOÏDE sont plus ou moins opaques ; le plus souvent le crySTALLIN a une consistance solide, & quelquefois il est réduit en liqueur. M. Janin en rapporte un exemple dans sa seconde observation.

La troisieme espece est une cataracte causée par la seule altération de la portion antérieure de la capsule crySTALLINE. M. Tenon a donné un grand nombre d'observations sur cette espece de cataracte ; & M. Janin en fournit quelques exemples : il donne le nom de cataracte secondaire à l'opacité de la capsule qui succede à l'extraction du crySTALLIN.

La quatrième espèce de cataracte dépend seulement de la perte de la transparence de la tunique qui tapisse le chaton du corps vitré. M. Saint-Yves en fait mention dans son *Traité des Maladies des Yeux*.

Enfin la cinquième espèce est causée par l'épaississement & l'opacité de l'humeur de Morgagni. On en a un exemple dans la treizième observation de M. Janin.

J'ai déjà dit qu'on trouve dans les observations les détails les plus intéressans sur les manœuvres particulières qu'exigent ces différentes espèces de cataractes. M. Janin recommande sur-tout de comprendre dans la section de la cornée les deux tiers du disque de cette tunique; de bien ouvrir la crystalloïde; de ne comprimer l'œil que le moins possible, lorsqu'on veut obliger la cataracte à sortir de cet organe: il observe que s'il reste un nuage au-delà de la pupille, ce ne peut être qu'une partie de la mucofité qui s'est séparée du crySTALLIN, ou la capsule qui a perdu sa transparence. Dans le premier cas, il conseille d'employer de douces pressions sur le globe, ou de se servir d'une petite curette pour extraire la mucofité; lorsque ces moyens sont insuffisants, il n'y a plus lieu de douter que ce ne soit la capsule opaque que l'on voit au-de-là de la pupille; il faut alors saisir cette membrane avec les petites pinces faire de petits ti-

railemens alternatifs, accompagnés de légères secouffes qu'on dirigera de droite à gauche, & de gauche à droite. Mais, si, en faisant ces tiraillemens, on s'apperçoit ou que l'iris suive les mouvemens de cette capsule ou que l'œil s'affaisse, alors il faut les cesser de peur de décoller l'iris ou le ligament ciliaire, & faire une ouverture suffisante à la tunique opaque avec des ciseaux courbes. Après ces remarques générales, M. Janin indique ce qu'il convient de faire lorsqu'il survient une ophtalmie considérable à la suite de l'opération de la cataracte, & les précautions dont le malade doit user pour prévenir les accidens graves qui en sont quelquefois la suite. Enfin il examine s'il est possible de dissiper l'opacité qui cause une cataracte formée, par le seul usage des remèdes internes ou par des topiques. Ces remarques ont été occasionnées par une observation de M. Héberden, médecin à Madere, insérée dans les *Transactions médicales*, & que j'ai rapportée dans le Journal de médecine du mois d'Août 1769. Il s'agit d'un homme attaqué de lépre, qui avoit une cataracte sur chaque œil, ce qui le privoit presque de la vue. M. Héberden le guérit de la lépre en lui faisant faire usage d'un électuaire composé de quinquina & d'écorce de racine de saffras, & en lui faisant ap-

pliquer un large vésicatoire entre les deux épaules, & les cataractes furent détruites. M. Janin, sans révoquer en doute la vérité de l'observation, croit pouvoir soupçonner que l'obstacle qui privoit cet homme de la vue, étoit toute autre chose que de vraies cataractes. Il fait à ce sujet des raisonnemens qu'il seroit trop long de rapporter, mais qui ne m'ont pas paru aussi concluans qu'à lui, raisonnemens d'après lesquels il se croit fondé à conclure qu'aucun remède ne peut détruire une cataracte bien formée, & qu'il n'y a de moyen que l'opération pour rétablir la vue.

La seconde section a pour objet les maladies qui surviennent aux organes destinés à absorber les larmes, & à les faire passer dans les cavités du nez; ce n'est que dans ces derniers tems qu'on a eu une connoissance bien nette de ces différentes especes de maladies, & j'ose dire qu'on ne les trouve nulle part présentées d'une maniere aussi claire que dans l'ouvrage que j'analyse maintenant. J'ai dit, dans mon premier Extrait, qu'on trouveroit, dans le Mémoire sur les voies lacrymales, des observations très-intéressantes sur les causes des différens désordres auxquels ces organes sont exposés; il rappelle ici ces causes: telles sont la chassie ou l'humeur viciée des glandes de Meibomius, qui se détrempe diffici-

lement dans les larmes ; lorsqu'elle n'a pas une certaine consistance, elle s'assemble dans le lac lacrymal, où la partie la plus subtile de cette humeur est pompée par les points lacrymaux. Cette humeur portée dans le sac lacrymal, irrite par sa présence le sphincter du conduit nasal, & cause sa contraction : de-là la stagnation de cette matiere dans le réservoir des larmes ; de-là enfin la rétention d'une partie du fluide lacrymal. Telle est encore la sécrétion viciée des glandes du sac lacrymal, qui produit une humeur puriforme qui ressemble à la chassie ; cette humeur altérée peut en imposer, & faire croire que la parois du réservoir des larmes est ulcérée, tandis qu'elle est très-saine. M. Janin ne nie pas cependant qu'il n'y ait des cas particuliers dans lesquels le sac lacrymal est ulcéré ; mais il pense que cette maladie est très-rare. Enfin la rétention des larmes peut encore avoir lieu par l'éréthisme du sphincter du conduit nasal, & par le défaut de la contraction répétée du sac lacrymal, sur-tout lorsqu'il est rempli de fluide, ce qui produit l'hydropisie du sac lacrymal.

Ce ne sont pas là les seules causes qui peuvent déranger les fonctions des voies absorbantes des larmes ; les tumeurs qui surviennent au grand angle, sans que le sac lacrymal y participe, n'y cooperent pas

moins. Ces tumeurs sont ordinairement produites par deux causes, 1^o par un amas d'humeurs qui s'assemblent ou s'infiltrant entre le réservoir des larmes & les tégumens; il est rare que cette tumeur s'ouvre extérieurement: il est plus ordinaire qu'elle communique avec l'un des deux conduits lacrymaux; 2^o par l'exostose de l'os argus ou des apophyses du coronal & de l'os maxillaire.

Rien n'est plus essentiel que de bien distinguer ces différentes espèces de maladies, & c'est ce à quoi M. Janin a cru devoir sur-tout s'attacher. Je vais transcrire ici ce qu'il dit sur leur diagnostic: « La » chassie qu'on fait refluer par les points » lacrymaux est toujours en petite quantité, & n'est accompagnée que de très-peu de fluide lacrymal; il n'y a par conséquent point de tumeur lacrymale, du moins apparente: mais alors les bords des tarfes sont plus ou moins tuméfiés, quelquefois durs & renversés; les vaisseaux de la conjonctive sont variqueux, sur-tout dans la portion qui tapisse la paupière inférieure. A tous ces signes se joint un flux de larmes habituel.

» Au contraire, lorsque les glandes du » sac lacrymal fournissent une humeur puriforme, on observe que la tumeur du » grand angle est plus apparente. Quand

» on la comprime, on fait refluer par les
 » points lacrymaux une humeur glaireuse,
 » d'une couleur inégale, mêlée de parties
 » transparentes, de blanchâtres & quelque-
 » fois de jaunâtres; mais alors les bords
 » des paupieres & la conjonctive sont sans
 » altération, de sorte que, si le malade a soin
 » de comprimer souvent la tumeur lacry-
 » male, il ne reste plus aucun indice appa-
 » rent qui puisse désigner par l'inspection
 » de l'organe la nature de la maladie du
 » réservoir des larmes.

» On reconnoît la tumeur causée par
 » l'infiltration & le décollement des tégu-
 » mens du grand angle, on la distingue de
 » la précédente, en ce que la pression ne
 » diminue pas d'abord le volume de la tu-
 » meur lacrymale; elle se vuide sur le champ
 » dans le nez, ou bien le fluide reflue vers
 » l'œil, & passe également bien par les deux
 » points lacrymaux; l'autre, au contraire,
 » ne peut donner issue au fluide qu'elle
 » contient que par un des points lacrymaux,
 » & encore cette humeur ne reflue que
 » d'autant qu'on presse la tumeur de bas en
 » haut, & non pas si on la comprime dif-
 » féremment. Cette tumeur, lorsqu'elle n'est
 » pas trop volumineuse, n'est pas accom-
 » pagnée du flux de larmes, quoiqu'on né-
 » glige de la comprimer; au lieu que celle
 » du sac lacrymal a besoin d'être vidée

» souvent, si on veut éviter le larmoyement.

» L'exostose de l'os unguis, de l'apophyse du coronal & de celle de l'os maxillaire, se distingue très-bien de la tumeur des tégumens, en ce que celle-ci est flexible, tandis que l'exostose est dure & quelquefois inégale dans sa surface.

» L'hydropisie du réservoir des larmes se reconnoît par le reflux d'un fluide diaphane, quelquefois mêlé de glaires, mais jamais de matiere puriforme.

» L'ulcération du sac lacrymal se fait remarquer par des signes bien différens de ceux que nous venons d'indiquer. Elle ne s'établit ordinairement dans cette partie, qu'à la suite des blessures & des contusions, & elle n'y survient que très-rarement par un vice organique; cependant le virus vénérien, cancéreux, scrophuleux, &c. peuvent, plutôt que tout autre vice du sang, ulcérer le réservoir des larmes; mais il est extraordinaire qu'ils portent leur malignité jusqu'à cette partie du grand angle.

» La matiere purulente de l'ulcère des voies lacrymales absorbantes, se distingue de la chassie & de la sécrétion viciée des glandes du sac lacrymal, en ce que celles-ci sont le plus souvent blanchâtres ou légèrement ambrées, tandis que le
» pus

» pus est d'un jaune plus foncé, quelque-
 » fois verdâtre & de mauvaife odeur.

» Il est rare que l'humeur dépravée des
 » glandes du réfervoir des larmes foit ac-
 » compagnée de la rougeur du grand angle
 » & de la callofité de cette partie, acci-
 » dens qui font ordinairement la fuite de
 » l'ulcération du fac lacrymal, fur-tout lorf-
 » que celui-ci a une ouverture extérieure.
 » Cette ouverture ne fe cicatrife prefque
 » jamais fans le fecours de l'art, au lieu
 » que celle qui a été formée par la corro-
 » fion de la matiere qui découle des glan-
 » des altérées du fac lacrymal, fe cicatrife
 » fort aifément, & très-fouvent fans qu'on
 » ait travaillé à remédier à l'état d'atonie
 » de ces glandes.

» Ce n'est que d'après ces fignes carac-
 » téristiques, (ajoute M. Janin,) qu'on
 » peut connoître & diftinguer l'efpece
 » d'humeur qui reflue par les points lacry-
 » maux, en comprimant le réfervoir des
 » larmes lorfqu'il eft engorgé. Faute de fça-
 » voir difcerner ces fignes, on fe met dans
 » le cas de remplir de fauffes indications,
 » & de faire naître une maladie fouvent
 » plus grave que celle qu'on fe propofe de
 » combattre.»

Pour donner une idée plus précife des
 différentes efpeces de maladies qui peuvent
 altérer l'intégrité de la pompe lacrymale ;

il donne en quatorze observations les différens cas qu'il a eu lieu d'observer dans sa pratique, & il y expose les différens moyens qu'on doit employer pour les combattre avec succès. Ces détails précieux perdroient trop à être abrégés. Je renverrai donc le lecteur à l'ouvrage même.

Les matieres traitées dans les sections suivantes ne sont pas moins importantes que celles que je viens d'exposer ; mais les bornes que je suis obligé de me prescrire ne me permettent que de les indiquer. La troisieme a pour objet les ophtalmies, & sur-tout le chemosis, la plus violente de toutes. On sçait qu'on le distingue des autres ophtalmies, en ce qu'il est accompagné du boursoufflement de la conjonctive, qui débordé les paupieres au point de les éloigner l'une de l'autre, ce qui fait que la cornée paroît comme si elle étoit placée dans un enfoncement. M. Janin propose de couper avec des ciseaux courbes l'excédent de la conjonctive, comme un des moyens les plus efficaces de dégorgé l'œil, & de favoriser l'action des autres secours, tels que les saignées, les vésicatoires, les purgatifs anti-phlogistiques, les collyres calmans, la diète la plus sévère, &c.

Il est question, dans la quatrieme, des ulcères rongéans, simples & compliqués, qui peuvent altérer le globe de l'œil ; il faut

voir dans l'ouvrage même les différens traitemens qu'ils exigent, suivant leur nature & les causes qui les ont produits.

La cinquieme section a pour objet le relâchement ou plutôt l'affaiffement & l'inaction de la paupiere supérieure, compliqué d'altération au globe de l'œil. Presque tous les auteurs qui ont traité de cette maladie, l'ont attribuée à la paralysie de la paupiere. M. Janin ne l'a jamais vue résulter de cette cause ; il ne nie cependant pas que la paralysie ne puisse déterminer l'affaiffement de la paupiere supérieure, mais il prétend qu'il est très-rare que la paupiere soit affectée de cette maladie ; que, le plus souvent, son inaction & son affaiffement sont causés par le relâchement de la peau, qui, n'étant plus en équilibre avec les autres parties de la paupiere, sur-tout avec la conjonctive, l'empêche de se relever. La chute de cette paupiere peut encore avoir lieu par l'éréthisme ou le spasme convulsif de cette partie : cette dernière maladie est le plus souvent une suite des affections vaporeuses & hypocondriaques. On distingue ces deux maladies, en ce que, dans le premier cas, la paupiere suit sans résistance les mouvemens qu'on lui fait faire lorsqu'on tente de la relever avec les doigts ; au lieu que, dans le second cas, on y remarque une roideur : on sent bien que ces différentes causes exigent un trai-

tement différent. M. Janin propose dans le cas de relâchement, qu'on reconnoît parce qu'en pinçant la peau la paupiere se releve d'elle-même, il propose, dis-je, d'emporter l'excédent de la peau avec des ciseaux courbes, & de procurer la réunion des bords de la plaie par des pansemens convenables. Dans le cas d'éréthisme, il emploie la méthode que M. Pomme a indiquée pour le traitement des vapeurs, & il rapporte une observation qui en confirme le succès.

La fixieme section a pour objet le phtosis ou le renversement du tarse des paupieres vers le globe de l'œil, d'où résulte un frottement douloureux des cils contre la cornée & la conjonctive, qui produit l'inflammation de ces parties. M. Janin propose trois moyens de corriger ce vice : le premier est d'emporter une partie de la peau, lorsque c'est son relâchement qui le produit ; le second de la pincer seulement, ce qu'il dit lui avoir réussi plusieurs fois, pour lui redonner le ressort qu'elle avoit perdu ; enfin le troisieme consiste a bien tirer la peau & à l'assujettir avec un emplâtre d'André de la Croix, sur la joue, (lorsque c'est la paupiere inférieure qui est renversée,) jusqu'à ce qu'elle ait repris son ressort.

La septieme traite du renversement externe des paupieres, causé par la dureté &

la tuméfaction de leurs bords. M. Janin dit avoir guéri ces sortes de maladies en emportant toute la tumeur avec des ciseaux courbes dans la partie de la conjonctive qui la recouvre, ayant l'attention de ne point intéresser le tarse ni le point lacrymal, ou en résolvant la tumeur par des topiques convenables.

Dans la huitieme section, il propose deux nouveaux moyens de guérir le straphylome. On sçait que cette maladie n'est autre chose que le déplacement, ou la hernie de l'iris, ou de la membrane de l'humeur aqueuse qui s'est fait jour au travers de quelque plaie, ou de quelque ulcere de la cornée poussées par l'humeur aqueuse. M. Janin en admet outre cela deux autres especes produites par l'effort des corps transparens, & l'impulsion de l'humeur aqueuse contre la lame externe de la cornée & de la sclérotique, lorsque l'interne a été rongée par quelque ulcere. Les moyens qu'il propose sont, 1^o d'ouvrir la tumeur avec une lancette pour procurer l'écoulement de l'humeur aqueuse, ce qui suffit quelquefois pour opérer la réduction de la hernie, ou 2^o, lorsque cela ne suffit pas, de toucher légèrement la tumeur avec l'huile glaciale d'antimoine, & de baigner sur le champ l'œil dans du lait tiède; on est souvent obligé

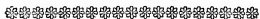
de répéter cette application plusieurs fois. M. Janin assure qu'elle lui a toujours réussi.

Dans la neuvième section, il indique l'infusion de fleurs de mauves, comme le moyen le plus efficace de guérir l'hypopion, ou l'amas de pus derrière la cornée, ou entre les lames de cette tunique.

Dans la dixième, il donne un précis des remarques de M. Hoin sur le décollement partiel ou total de l'iris, remarques qui tendent à prouver que cette membrane est contiguë & non continue à la choroïde; & il les confirme par quelques observations nouvelles qu'il a eu occasion de faire sur la même maladie.

Il rapporte dans la onzième deux observations, pour prouver que l'iris n'est pas toujours immobile dans la cécité comme on l'avoit cru jusqu'ici; enfin, dans la douzième & dernière section, il décrit une espèce de vue très-extraordinaire. La personne dans laquelle il l'a observée, avoit les yeux conformés comme les myopes; cependant il ne pouvoit voir les objets d'une manière distincte, qu'en se servant d'un verre convexe; ce qu'il croit pouvoir expliquer, en supposant que, dans ce sujet, le cristallin étoit très-applati, ou que peut-être il manquoit, ce qui le mettoit dans le même cas que les personnes, qu'on a opérées de la cataracte.

Tel est le Précis de l'ouvrage de M. Janin; le grand nombre de choses neuves & intéressantes qu'on y trouve, lui attireront sans doute, de la part du public éclairé, l'accueil le plus favorable, & mériteront à l'auteur des encouragemens qui le détermineront sans doute à continuer d'enrichir cette branche de la chirurgie, des nouvelles observations que sa pratique lui donnera occasion de faire.



O B S E R V A T I O N

Anatomique sur une articulation des temporaux avec le coronal; par M. CHIZEAU, second chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Nantes.

Il n'est point d'anatomiste qui n'ait eu lieu d'observer quelque écart de la nature dans la structure de nos organes; en voici une qui, je crois, n'a pas encore été observée. On sçait que les os des tempes s'articulent avec les cinq os suivans, le pariétal, l'occipital, la grande aile de l'os sphénoïde, l'os de la pommette & la mâchoire inférieure. J'ai actuellement sous les yeux une tête dans laquelle, outre ces connexions, les temporaux s'articulent encore avec le coronal; & voici comment.

504 OBSERVATION ANATOMIQUE

Ces os, au lieu de former par leurs parties supérieures & antérieures des espèces d'angles mouffes qui suivent le contour des grandes aîles des os sphénoïdes ; ces os , dis-je , forment chacun , par la partie supérieure & antérieure de leur portion écaïlleuse , un angle fort aigu qui va s'articuler avec le coronal à l'endroit où les grandes aîles de l'os sphénoïde commencent à se porter postérieurement , de manière que les grandes aîles sont droites , à l'exception d'une petite portion qui semble s'écarter du corps de l'aile pour se porter un peu postérieurement , suivant les connexions de ces os avec le coronal. Il n'est pas besoin d'observer que les os pariétaux ne s'articulent point avec les grandes aîles de l'os sphénoïde : au lieu de descendre entre le coronal & le temporal par des angles obtus, ils se terminent , près d'un pouce au-dessus des grandes aîles du sphénoïde , par des angles très-aigus , à la jonction du coronal avec cette avance du temporal.

Il résulte de cette observation , qu'un praticien , quoique grand anatomiste , n'étant pas prévenu de cet écart de la nature , peut dans des coups portés à la tête , prendre cette suture pour une fracture , étant située bien plus haut qu'elle n'a coutume d'être. Il en résulte encore qu'un coup porté à la partie supérieure du pariétal , doit

fracturer plus facilement cette avance du temporal qui joint le coronal, qu'il ne le feroit dans l'ordre ordinaire : ce qui démontre combien il est important dans la pratique de la chirurgie d'être instruit des moindres écarts auxquels la nature se livre quelquefois. Au reste, la tête dans laquelle j'ai observé cette singularité, paroît avoir appartenu à un homme de quarante ans.

DESCRIPTION

D'une Pierre tirée de la vessie urinaire d'une femme, dont le noyau est un morceau de bois ; par M. LIVRÉ, maître apothicaire au Mans, de la société royale d'agriculture, au bureau de la même ville, &c.

M. Sallien, chirurgien de cette ville, fit, le premier Avril dernier, en présence de MM. Goutard & Labarre ses confreres, l'opération de la taille à la nommée Ferrand, âgée de trente-six ans, de la paroisse de Gourdain (a). Dès que l'opération fut

(a) Cette fille étoit sujette à de fréquentes envies d'uriner, ce qui l'obligea à s'adresser à un chirurgien, qui, après plusieurs remèdes, la fonda. Comme elle n'étoit point en état de l'avoir aussi souvent qu'elle en avoit besoin, que d'ailleurs elle ne trouvoit de soulagement à ses maux que par ce moyen, elle crut qu'à l'aide

faite, il examina la pierre qu'il venoit de retirer. Il fut surpris, ainsi que ses confreres, de voir, par la fracture d'un des bouts, que son noyau ou intérieur étoit un morceau de bois. Il eut la complaisance de me l'apporter pour m'en faire voir la singularité. Nous en rassemblâmes les morceaux pour en constater la vraie forme.

C'est une incrustation longue de deux pouces, de figure elliptique. Le petit axe, ou le diametre, est de dix lignes & demie, ou d'un pouce sept lignes & demie de circonférence. Le grand axe est un morceau de bois de chêne, un peu applati d'un côté par l'écorce & quelques fibres liqueuses qui paroissent avoir été déchirées. Il a pris intérieurement une couleur rougeâtre claire. Il est long d'un pouce & demi, sur trois lignes un quart de diametre dans la rondeur qui n'est point déchirée, & seulement sur

d'une sonde qu'elle fabriqua elle-même, elle pourroit se procurer le même secours sans l'aide de personne. Elle prit à cet effet un morceau de bois de chêne qu'elle cassa en le ployant pour lui donner la courbure nécessaire. Elle s'en servit plusieurs fois avec avantage; mais, soit que ce morceau de bois ne se tint plus que par la peau dans les endroits cassés, ou soit qu'il fût trop sec, il est toujours constant qu'il en resta deux petits morceaux dans la vessie; elle en a rejeté un par les urines, & l'autre a servi de noyau à la pierre.

deux lignes & demie dans la partie applatie. Il est revêtu d'une croûte pierreuse, tendre, friable, peu compacte, d'un blanc sale, lisse en dessus en partie, graveleusé en l'autre; grainelée en dedans, & plaine de trous; épaisse de trois lignes dans ses extrémités, & de trois lignes & demie ou environ dans son contour. Cette croûte paroît formée de plusieurs couches concentriques. L'incrustation entiere pesoit quatre gros cinquante-six grains. Elle répandoit une odeur urineuse nauséabonde, ainsi que le bois qui lui sert de noyau, lorsqu'on le coupoit avec un instrument tranchant.

J'ai pris vingt-cinq grains de la croûte pierreuse. Je l'ai lavée plusieurs fois avec attention dans l'eau distillée, pour en ôter l'odeur urineuse, &c. Je l'ai mis sécher entre deux papiers. Je n'en ai plus retrouvé que vingt-trois grains. Huit jours après, elle ne pesoit plus que dix-huit grains. Cette concrétion a acquis par le lavage une dureté qu'elle n'avoit pas avant.

L'eau filtrée du premier lavage verdit le syrop violat; elle précipite le mercure, dissout par l'acide nîtreux, en couleur d'un blanc sale grisâtre; elle trouble la solution de vitriol bleu, de couleur blanche bleuâtre. J'ai fait les mêmes expériences avec

508 DESCRIPTION D'UNE PIERRE

Purine putréfiée ; elle présente les mêmes phénomènes.

J'ai mis en poudre , dans un mortier de verre, les dix-huit grains de ladite pierre. J'en ai mis environ un grain dans chacun de plusieurs verres. J'ai versé dans l'un de l'esprit-de-vinaigre, & dans les autres de l'acide vitriolique & de l'acide marin , chacun séparément. Je n'ai apperçu ni dans les uns ni dans les autres aucune apparence d'effervescence. Je n'ai également senti aucune odeur étrangère à ces acides. J'en ai mis aussi dans un autre verre dans lequel j'ai versé un peu d'acide nîtreux ; il s'est fait une légère effervescence avec gonflement, qui annonçoit une dissolution : mais elle étoit si peu de chose , qu'on voyoit la poudre nager dans la liqueur & tomber au fond du verre.

J'ai mêlé deux grains de ladite poudre avec un gros d'huile de tartre. Il n'a d'abord paru aucun changement ; mais , au bout de deux heures , il n'y avoit que très-peu de poudre au fond du verre : le reste formoit tout autour un corps muqueux qui lui étoit adhérent , sans vouloir se mêler avec la liqueur. N'appercevant aucun changement au bout de deux autres heures , j'ai étendu ladite liqueur avec un peu d'eau distillée ; j'ai versé dessus peu-à-peu de l'acide

marin : à mesure que l'effervescence avoit lieu , le corps muqueux sembloit s'unir au nouveau composé , enforte que , lorsque l'alkali a été entièrement saturé , tout ne faisoit qu'un corps homogène , à l'exception d'une très-petite partie qui s'est précipitée au fond du verre.

J'ai broyé & mêlé ensemble les douze grains qui me restoient de ladite pierre , avec quarante-huit grains d'alkali fixe végétal. J'ai mis le mélange dans un creuset ; je l'ai placé dans une forge , & échauffé par degrés. Il s'est fait un bouillonnement & un gonflement assez considérable : lorsque la matiere m'a paru calme & en bonne fusion , je l'ai versée dans une cuiller de fer. Elle ressembloit , étant refroidie , à de l'émail blanc. Elle étoit dure , cassante & comme vitrifiée. Je l'ai dissoute en entier dans l'eau distillée ; il s'est fait un précipité blanc. J'ai filtré la liqueur ; elle a passé claire presque sans couleur. J'ai versé dessus un peu d'acide vitriolique pour saturer l'alkali & dans la vue d'avoir un précipité terreux ; l'effervescence a bien eu lieu , mais je n'ai obtenu aucun précipité.

M. Sallien destinant sa pierre pour Messieurs de l'Académie de chirurgie , je n'en ai pu obtenir de lui davantage ; & n'ai pu multiplier , ni pousser plus loin mes expériences.



OBSERVATION

*Sur une Superpurgation prévenue par l'usage
du lait ; par M. PERIER, élève en
pharmacie, à Rouen.*

Du grand nombre des hommes voués par état à la conservation de leurs semblables, il n'en est, je crois, aucun qui ignore que le lait, s'il n'est pas le remède unique, est du moins préférable à tous les autres secours de la médecine pour réparer le ravage que cause souvent une superpurgation ; mais beaucoup ont-ils été à portée de le mettre en usage pour la prévenir ? J'ai lieu d'en douter ; les occasions où il auroit pu servir de préservatif doivent être rares, parce que les circonstances pareilles à celle que je vais rapporter, ne peuvent pas se présenter fréquemment. Je crois donc qu'il est utile de publier cet événement dont le récit est exactement conforme à la vérité.

Au mois de Décembre dernier, mademoiselle M.,... prit par l'ordonnance de son médecin un bol purgatif composé avec *vingt grains d'aquila alba, vingt grains de diagrede & dix grains de jalap* incorporés dans la casse mondée. On croira sans peine que cette médecine opéra abondamment, mais la demoiselle ; qui fut purgée

pendant deux jours , n'en ressentit aucun autre mauvais effet , & se félicitoit de l'évacuation abondante qui , selon elle , devoit avoir entraîné toutes les humeurs qui lui avoient causé des dépôts depuis quelque tems. Les deux demoiselles de T..... ses amies & pensionnaires dans le même couvent, avoient décidé de se purger , & préférèrent la même médecine en bol que je viens de décrire : elles envoyèrent donc cette formule à leur apothicaire , ajoutant ces lignes : *Vous aurez la bonté de faire deux médecines de la même ordonnance , étant pour deux personnes , & de me les envoyer. Je suis , Monsieur, avec distinction de T.....*

Le lendemain , l'apothicaire reçut le matin, de la même part , un nouveau billet portant la même formule , & au dessous étoit écrit : *Mettez ce que je vous dois pour ces deux médecines.* Comme il en avoit envoyé deux la veille , il eût pu regarder ce mot *deux* comme une erreur de calcul ; mais scrupuleusement attaché à sa profession , & toujours attentif à tout ce qui concerne son ministère , sa sollicitude ordinaire lui fit naître un soupçon qu'il chercha rapidement à éclaircir. Il s'informa de celui de ses élèves qui avoit composé la veille les deux médecines sous ses yeux , ce qu'il en avoit fait ensuite. Le jeune pharmacien dé-

tailla sans mystère qu'il avoit enfermé les deux bols sous la même enveloppe, avec cette inscription : *deux bols pour les deux demoiselles de T.....* L'apothicaire, presque convaincu dès-lors qu'une demoiselle avoit pris seule les deux médecines, envoie promptement au couvent, & il apprend avec une douleur bien légitime que la méprise qu'il a soupçonnée est bien réelle : il envoie dans le même instant dire qu'il faut faire boire largement du lait à cette demoiselle, ce qui fut exécuté d'autant plus heureusement, que l'envoyé rencontra une laitière qu'il conduisit au couvent : cette demoiselle s'étoit obstinée à prendre les deux bols, malgré les réflexions prudentes de mademoiselle sa sœur, qui pensoit avec plus de justice que les deux bols étoient deux médecines comme elle les avoit demandées : une dose conforme à la formule eût certainement été plus que suffisante pour purger cette demoiselle que l'apothicaire ne connoissoit pas alors, & qui est délicate. Justement inquiet ; mais, plus touché du danger auquel la demoiselle étoit exposée, que de la tache qui auroit pu ternir sa réputation vis-à-vis du public mal instruit, l'apothicaire s'y transporta avec zèle, & il vit avec une sorte de satisfaction que la double médecine n'opéroit pas avec trop d'abondance, & sur-tout que la demoiselle
n'étoit

n'étoit nullement inquiète, & ne ressentoit aucun accident ; il lui prescrivit de continuer l'usage du lait pour toute nourriture, quoiqu'elle en eut vomi une gorgée qui étoit caillé : il continua ses visites les jours suivans, &, moyennant deux jours de cette diète lactée, la demoiselle n'a ressenti aucune douleur, & cette dose effrayante n'a pas produit une évacuation plus considérable que n'auroit procuré une médecine mieux proportionnée à un tempérament délicat. On observera cependant que, quelques jours après, cette demoiselle ressentit des douleurs dans les gencives avec ébranlement des dents, mais cet accident léger fut bientôt apaisé par le vinaigre de vin, en forme de gargarisme, qui fut un secours suffisant ; &, depuis ce tems, elle a joui d'une santé parfaite.

L E T T R E

De M. PIETSCH, médecin à Altkisch en Alsace, à M. BALME, D. M. de M. & médecin au Puy en Velay, touchant son Mémoire sur l'utilité des vomitifs, inséré dans les Journaux de médecine, Août & Septembre 1769.

MONSIEUR,

J'ai lu avec plaisir votre sçavant Mémoire
Tome XXXVIII. K k

514 LETT. TOUCHANT UN MÉMOIRE
contenant quelques réflexions sur l'usage
des vomitifs dans le traitement des mala-
dies aiguës.

Je n'entrerai point dans l'examen des
argumens que vous apportez pour prouver
la solidité de vos dogmes ; j'alléguerai seu-
lement des faits de pratique , capables d'é-
tayer ce point de doctrine & d'en démon-
trer la certitude.

C'est une vérité incontestable que , dans
les maladies aiguës, nous n'avons pas de re-
mède plus efficace pour les combattre , ou
du moins prévenir & affoiblir leurs suites
fâcheuses, que le vomitif ; & si M. de Haën
entreprend d'infirmer la confiance que les
effets salutaires de ce remède inspirent , je
ne sçaurois lui opposer un plus fort anta-
goniste , que M. Quarini , médecin des ar-
mées de S. M. l'impératrice Reine. Depuis
1742 jusqu'en 1745, j'ai suivi ses visites ,
& j'ai exercé sous lui la médecine dans
les hôpitaux des armées de cette auguste
princesse. Imbu des principes Boerhaviens,
je tremblai quand je le vis ordonner le vo-
mitif dans les pleurésies, péripneumonies,
les vomiques, l'asthme, les fièvres aiguës,
même pendant ou après l'éruption des
exanthèmes, les fièvres intermittentes, la
diarrhée, & sur-tout la dyssenterie, dans
laquelle il ordonnoit un gros d'ipéca-
cuanha trois ou quatre jours de suite : les

heureux effets de ces ordonnances me firent bientôt revenir de mon épouvante, & je suivis ses préceptes de pratique, qui consistoient à faire précéder la saignée à l'émétique dans les maladies où il y avoit inflammation, ou du moins une disposition inflammatoire; de le donner jusqu'à deux fois, suivant l'exigence du cas, dans les maladies aiguës, & de le faire prendre de tems à autre dans les maladies chroniques.

En réfléchissant sur la nature & l'opération d'un vomitif, on peut concevoir comment il a pu produire de bons effets dans un vomissement de sang & dans une blessure de l'orifice supérieur de l'estomac, page 135; ce remède y causant une constriction spasmodique, a resserré les vaisseaux qui laissoient échapper le sang; & dans l'autre cas, il a évacué l'estomac, diminué son volume, la tension de ses parois, & a même serré par cette constriction la plaie, & a empêché qu'elle ait pu laisser écouler les alimens dans la capacité du bas-ventre. Par cette diminution de volume, les bords de la plaie ayant pu se toucher, la coalition s'est faite en peu de tems: mais il faut autant de jugement pratique, que de courage pour l'ordonner en pareil cas.

Si M. de Haën a observé avec horreur l'état pitoyable d'une fille de sept ans morte

516 LETT. TOUCHANT UN MÉMOIRE
d'une forte pleurésie, à laquelle on avoit
donné un vomitif, il auroit observé la même
chose dans tous ceux morts de cette ma-
ladie sans qu'ils eussent pris un vomitif.
J'ai remarqué, dans l'ouverture des cada-
vres, que les poudons, l'estomac & la plus
grande partie du foie étoient gangrenés. La
différence du climat ne peut influer dans
le traitement des maladies, que sur la dose
des remèdes, & sur-tout des évacuans.

La plûpart des maladies provenant d'une
dépravation des humeurs dans les premie-
res voies, principalement dans l'estomac,
on ne sçauroit les guérir si on n'en enleve
la cause primordiale par un vomitif, sans
absolument s'arrêter à ce qui pourroit pa-
roître une contre-indication. J'ai fait à ce
sujet l'observation suivante. En 1752, j'étois
logé à Paris; un matin j'entendis des cris
perçans d'une femme, je courus à un corps
de logis, dans la cour d'où ces cris venoient.
Je vis sur un lit une femme de quarante
ans (a), qui se démenoit, agitée par des
spasmes qui alloient jusqu'aux convulsions,
se plaignant de douleurs cruelles dans le
ventre, & sur-tout à la région épigastri-
que; sentant une amertume insupportable
dans la bouche, & faisant des efforts pour
vomir sans y parvenir. Je m'informai de
l'état de cette femme, & de ce qui pouvoit

(a) D'un tempérament colérique.

avoir occasionné son mal. On me dit qu'elle étoit garde-malade, & qu'ayant veillé & soigné pendant quinze jours un malade, elle s'étoit mise, au sujet d'une dispute, dans une violente colere qui l'avoit mis en cette situation, & avoit obligé les parens du malade de la faire porter chez elle. Pendant cette information, on avoit envoyé chercher un chirurgien, lequel étant arrivé se disposa à la saigner; je lui représentai que la cause prochaine de cette maladie gisoit dans l'estomac, & que l'indication de lui donner l'émétique étoit plus urgente que celle de la saigner; j'appuyai ma proposition de raisons si solides, qu'il ne put se refuser à l'évidence: ce qui le fit balancer sur la saignée, & nous restâmes spectateurs des efforts violens que la femme fit pour vomir, jusqu'à l'arrivée de M. . . . médecin qu'on avoit envoyé querir. Le chirurgien alléguoit ses raisons sur la saignée & celles que j'y avois opposées. M. . . . approuva la saignée, malgré que je lui dis plusieurs fois: *Sublatâ causâ, tollitur effectus*. Les symptômes n'ayant point été diminués, on répéta sur le soir la saignée; le lendemain & jours suivans, la même indication que j'avois saisie subsista; les symptômes s'affoiblirent à mesure que la malade s'affoiblissoit: enfin on résolut le treizieme jour de lui donner l'émétique, elle le prit; mais

518 LETT. TOUCHANT UN MÉMOIRE
déjà trop affoiblie , elle mourut le lendemain.

Je laisse aux gens de l'art à décider si tous ces effrayans symptômes n'avoient pas été causés par une bile répandue dans l'estomac , dont la présence entretenoit l'érétisme ; & si, en lui donnant sur le champ un vomitif , on n'auroit pas enlevé la cause , relâché cette tension des nerfs , distribué les forces concentrées à la région épigastrique , & procuré un calme dans toute la machine animale.

C'est ainsi que souvent les jeunes praticiens, intimidés par les préceptes des grands maîtres, prennent le change sur l'indication curative. Je soutiens que le ventricule étant le premier mobile de l'économie animale , il est de même la source, sinon de toutes, du moins de la plupart des maladies ; car il est le réservoir dans lequel s'engendre & se foment le levain d'icelles. Cet organe cherche machinalement à s'en débarrasser, mais souvent, & même généralement, son ressort n'est pas assez puissant pour s'en débarrasser entièrement ; il faut qu'une matiere du dehors concoure à aiguillonner ses fibres, & à les exciter à une contraction subite & expulsive. Les animaux , par une sensation provenant de la constitution de leurs organes , cherchent plutôt une matiere pour se faire vomir , que pour se purger ; ils

sentent donc la cause de leur mal-aise dans l'estomac, & y portent le remède. J'ai observé plus d'une fois qu'une petite caniche que j'ai, n'étant pas à portée de se faire vomir par l'herbe de chiendent, a croqué & mangé des broussailles de fagot avec les feuilles sèches, & les a rendues, une demi-heure après, couvertes de glaires verdâtres.

On m'objectera peut-être qu'on ne sauroit mesurer le corps de l'animal brut, même quadrupède, sur le corps de l'homme. Je demande quelle disparité y a-t-il? L'organisation n'est-elle pas la même dans l'un que dans l'autre? Ne faisons-nous pas des expériences sur les animaux, pour en conclure sur l'homme? Qu'on me pardonne cet écart; je rentre dans les bornes de mon objet, qui est de prouver qu'il n'y a que le vomitif qui puisse débarrasser efficacement l'estomac de ce qui lui est à charge & nuisible à l'économie animale, faire évapour promptement les plus fâcheux symptômes, & abréger une infinité de maladies dangereuses & même mortelles, sans son secours.

Combien de fois n'ai-je pas, dans le cours de ma pratique, prévenu & coupé court par son moyen à des maladies qui présageoient des suites funestes? Combien de fois n'ai-je pas décidé & terminé des maladies de langueur & chroniques? Je pour-

§ 20 LETT. TOUCHANT UN MÉMOIRE

rois en citer mille exemples ; mais, pour ne pas être prolix, je me bornerai à quelques faits remarquables.

Etant encore jeune praticien , le nommé Imbert, soldat au régiment de Thungen, depuis Andlau, gisant à l'hôpital, étoit exténué d'une fièvre continue-remittente. Un matin, ayant fini ma visite, la fille de l'infirmier vint crier d'un ton effrayant qu'Imbert se mouroit ; je retournai à son lit ; je le trouvai les yeux à demi-fermés, la peau froide, le pouls petit & tremblottant, la respiration entrecoupée. Je levai la couverture ; en tâtant le ventre affaissé, je sentis à la région épigastrique un mouvement spasmodique, paroissant être borné à l'estomac ; je fis apporter à l'instant de l'eau tiède, j'y délayai dans un verre, ipécacuanha \mathfrak{Dij} , tartre émét. gr. j. je lui fis ouvrir la bouche, & verser ce vomitif successivement, petit-à-petit, dans le pharynx, en faisant frotter le col de haut en bas ; il descendit par son poids dans l'estomac : au bout d'une demi-heure, il rendit à grandes gorgées une bile poracée, cinq ou six vomissemens qui suivirent, rendirent la vie au malade, qui, dès ce moment, entra en convalescence, & sortit de l'hôpital au bout de huit jours ; ce qui m'en étonna le plus, c'est qu'en un si court espace de tems, ce corps exténué put reprendre assez de force pour faire le service militaire.

Le sieur Hollowatz, Enseigne dans un régiment des Croates, traînant une vie de langueur, après avoir essuyé un coup de feu au travers de la jambe, accompagné de corps étranger, symptômes graves, sueurs supprimées subitement, dyssenterie, constipation subséquentes, &c. &c. étant dans un état leucophlegmatique, me consulta sur sa situation. Après avoir réfléchi sur une foule d'indications qui se présentoient, je lui ordonnai le vomitif; il m'opposa sa foiblesse & n'en voulut rien faire, malgré mes démonstrations sur la nécessité de ce remède. Ne pouvant le persuader, je le priai de prendre un syrop que je lui enverrois; il me promit de le faire. J'allai vite chez moi, & mêlai dans une once de syrop de limon quatre grains de tartre stibié. Sur le soir, je me transportai chez lui; il me reçut avec des acclamations de joie, me tendant la main & me remerciant du stratagème que j'avois joué; il me fit montrer en même tems un bassin rempli d'une bile poracée & jaunâtre, & d'une ténacité à la faire filer d'une hauteur de plus de six pieds; ce jour fut l'époque de sa convalescence, & à l'aide de quelques restaurans, il fut en état de rejoindre son régiment au bout de trois semaines.

J'ai dit plus haut que le ventricule étoit

le premier mobile de la machine, & que les autres fonctions de l'économie animale suivoient son bien ou mal-être. Or, comment est-il possible qu'un estomac enduit d'une pareille glue bilieuse puisse faire ses fonctions? Cette bile s'épaissit même au point de faire des concrétions. J'ai fait insérer, il y a quelques années, dans ce journal l'observation sur un soldat Hongrois, qui, par l'effet d'un vomitif que je lui avois fait prendre, rendit des concrétions bilieuses dont je pouvois composer sur table l'hémisphère de l'estomac; je la nommai croûte limoneuse, parce qu'elle ressembloit en couleur au limon que forme l'eau, étant tenue long-tems dans un vase de chêne. Comment faire sortir de l'estomac ce corps étranger? Vous avez trop clairement prouvé, Monsieur, que ce n'est pas par des purgatifs, ainsi il faut donc avoir recours au vomitif, ou laisser succomber la nature sous le poids du mal qui l'accable.

Je pourrois alléguer d'autres observations pour constater l'efficacité du vomitif, faites sur moi-même & ma famille; mais, pour abréger, je dirai seulement en peu de mots, que, dans l'année 1767, étant tourmenté d'une fièvre erratique qui ne voulut céder ni aux purgatifs, ni aux sels neutres, apozèmes amers, lavemens, tisanes fébri-

fuges, régime, &c. &c. je pris la résolution d'avaler une tasse d'eau tiède, dans laquelle j'avois fait fondre quatre grains de tartre stibié à l'insçu de ma femme qui s'y opposoit, ayant naturellement de l'aversion pour tout ce qu'on appelle émétique. Lorsque celui que j'avois pris eut opéré par le haut, & ne sentant plus d'envie de vomir, je pris une potion composée de mann. calab. sel epsom, aa ʒj. senn. ʒij, qui purgea par le bas toutes les humeurs morbifiques contenues, & en mouvement dans les intestins. Il est vrai que ce procédé me fatigua beaucoup, mais j'eus aussi la satisfaction de ne plus m'appercevoir de retour d'accès, & de me rétablir en peu de tems.

J'ai souvent donné avec hardiesse & succès le vomitif dans l'asthme convulsif, après avoir fait précéder une petite saignée ou quelque potion anodine & calmante, suivant les indications. Dans les circonstances où j'ai trouvé le vomitif indiqué, & que les malades avoient de la répugnance à prendre ce remède, je l'ai glissé dans leur boisson après en avoir prévenu les parents.

Je n'ai pas même pris la grosseesse pour une contre-indication à donner le vomitif, lorsque j'ai vu que des envies continuelles de vomir, la bouche amere, dégoût, &c. &c. fatiguoient les femmes; & voici mon raisonnement. Les envies spontanées & les

vomifsemens fubféquens ébranlent le corps de la femme : or, fi ces fecouffes durent, il eft à craindre qu'elles ne la faffent avorter. Le vomitif donné, la nature n'aura plus befoin de faire des efforts auffi violens ; il n'excitera jamais une expulfion du fétus ; au contraire, il enlèvera la caufe primordiale, la faburre ; il procurera une détente dans les nerfs ftomachiques, une diftribution égale des forces, & rétablira l'équilibre entre l'eftomac & la matrice, dont l'orifice, fuivant le mécanifme démontré par M. Levret, fert d'antagonifte au fond : en outre, dans le vomiffement, il fe fait une contraction de bas en haut. J'ai obfervé que les femmes à qui j'ai donné le vomitif dans ces cas urgens, fe font toujours bien portées dans la fuite de leur groffeffe, & qu'elles font accouchées d'enfans forts & fains.

Qu'on ne me taxe pas que je veuille établir l'axiome de donner indiftinctement le vomitif aux femmes enceintes en tout tems de leur groffeffe ; bien s'en faut, c'eft au médecin éclairé à difcerner le cas dans lequel il peut être falutaire. Je ne fuis enthoufiafte, ni partifan entêté dans aucune chofe en médecine ; mais, lorsque la raifon m'indique un moyen capable d'aider la nature & de la foulager, je ne prétends pas la maîtrifer ou l'abandonner. Ainfi,

Monfieur, nous ne devons pas craindre de paffer pour d'heureux téméraires, pourvu que nous n'agiffions pas contre les principes de la faine médecine, & que nous fentions dans notre intérieur la douce fatisfaction d'être utiles à l'humanité.

J'ai l'honneur d'être, &c.

REMÈDE CONTRE LA RAGE,

Inventé par M. DE PIRON, mis d'abord en pratique par M. PALMARIUS, ancien médecin de Paris, & perfectionné par l'usage & l'expérience, avec une continuelle réuffite, fur plus de trois cents perfonnes, par M. ANDRÉ LE JOYANT, prêtre, curé de Notre-Dame de la Quinte, paroiffe fife dans la province du Maine, depuis environ vingt ans qu'il l'emploie, communiqué par lui, en 1748, à M. SAURIN, fon ami.

Recette des ingrédiens du remède. Prenez de fimples ci-après dénommées, cueillies vers le tems des pleines lunes de Juin & de Juillet, dans la force de leurs fleurs; favoir, 1^o la méliffe; 2^o le milpertuis, dit hipericum; 3^o la petite centauree; 4^o la verveine; 5^o la petite menthe des champs; 6^o le plantain à feuilles rondes; 7^o l'armoise; 8^o la rhue; 9^o l'absynthe; 10^o la

526 REMÈDE CONTRE LA RAGE.

bétoine; 11^o la petite sauge; 12^o la rein^a des-prés; 13^o la partie de dessous de l'écaille d'huitre de mer. Ces deux derniers sont ajoutés; 14^o du polipode de chêne, espece de grand capillaire, mais qu'il soit cueilli sur le chêne ou sur ses racines.

Préparation des ingrédients. Faites sécher à l'ombre & en lieu net tous les simples ci-dessus, ensuite réduisez-les en poudre; passez par un tamis assez fin, au moins ce qui doit servir aux personnes, & le reste par un plus grossier pour les bestiaux, pilant chaque espece séparément; faites calciner au feu les écailles d'huitre, & les réduisez également en poudre. Puis prenez égale partie de chacune des poudres des simples, & le double ou le triple de celle d'écaille d'huitre, & mêlez le tout ensemble dans une bassine, pour n'en faire qu'un composé bien égal, que vous renfermerez dans un pot de terre neuf couvert d'un parchemin bien attaché, pour vous en servir au besoin.

Usage ordinaire du remède pour les personnes d'une force commune qui ont été mordues par quelque animal enragé, ou atteintes de la bave avec danger, soit au visage ou sur les mains, tant soit peu cicatrises ou entamés. Prenez le poids d'un

gros ou d'un liard des poudres ci-dévant spécifiées, & les faites infuser à froid, du soir au matin, dans un fort verre du meilleur vin blanc, ensuite faites prendre le tout au malade ou à la personne attaquée, étant à jeun, lequel restera encore au moins trois heures sans rien prendre autre chose, & se tiendra au lit bien couvert, ou bien il se promènera ou travaillera pour exciter la sueur à laquelle le remède dispose, & après, changera de linge lorsque la sueur aura cessé : on réitérera les mêmes choses les deux jours suivans.

Observations nécessaires pour assurer l'effet du remède. 1^o S'il y a plaie, il faut la rouvrir légèrement, la faire saigner un peu, puis la laver avec du vin le plus salé qu'il se peut avec sel commun, puis y appliquer un peu desdites poudres trempées dans le vin, & réitérer comme les prises du remède, laissant à la dernière fois le cataplasme sur la plaie, jusqu'à ce qu'il tombe de lui-même.

2^o On peut donner le remède mêlé seulement, & sans infusion, à ceux qui se présentent à jeun, ou du moins qui n'auront bu ni mangé depuis trois ou quatre heures, & leur donner le surplus à emporter chez eux pour le prendre les jours suivans, parce qu'il est à propos d'avancer

528 REMÈDE CONTRE LA RAGE.

plutôt que de retarder le remède, pour laisser moins de lieu au venin de s'insinuer.

3° On peut diminuer ou augmenter la quantité du remède, suivant la force des personnes & le danger plus ou moins grand, eu égard à la grandeur & situation des plaies ou atteintes de bave qui sont plus dangereuses aux parties plus délicates & sensibles du corps, comme à la tête, vers le cœur, aux petits doigts, &c. en sorte que, comme une ou deux prises pourroient suffire à ceux qui, n'étant atteints que légèrement & prendroient aussitôt le remède, il en faut quelquefois donner quatre, six ou neuf prises & plus, à ceux qui feroient attaqués plus dangereusement, ou qui auroient retardé plusieurs jours à prendre ce remède, sur-tout s'ils s'apercevoient déjà de quelques piquemens dans le sang, de quelques étonnemens au cerveau, ou d'autres dérangemens qui markeroient le danger plus évident. De même on donne les prises moins fortes aux enfans, & plus fortes aux personnes plus robustes que le commun, ou chez lesquelles on auroit lieu de craindre quelque corruption dans le sang, soit par débauche ou autres causes.

4° Les personnes trop sanguines ou trop bilieuses feront bien de se faire saigner ou purger après la première prise du remède, continuant les autres jours suivans; & cela

se

se connoît, quoique rarement, lorsque ces personnes sentent long-tems un certain feu ou piquement dans les parties attaquées, ou quand leurs plaies manquent de guérir totalement & quand l'inquiétude les domine; ce dont on ne sçauroit trop s'efforcer de les délivrer, comme d'un effet des plus dangereux.

5^o S'il y avoit quelque atteinte de rage ou marque que le virus eut pénétré jusques aux parties nobles, il faudroit, après la premiere prise du remède, faire avaler au malade une prise de thériaque dissoute dans du vin, aux trois quarts d'un verre rempli au surplus d'huile d'olive, afin d'exciter le vomissement, & de faire expulser de l'estomac ce qu'il pourroit y avoir de vicieux de la part du venin; &, aussitôt après, ou au moins après peu d'intervalle, dès que le malade seroit tranquille, lui faire prendre la dose ordinaire du remède, continuant de lui donner tant qu'il y a quelques symptômes d'accès ou atteinte de rage. Si le malade étoit tombé dans l'hydrophobie, il faudroit le plonger à force dans l'eau, & lui en faire avaler, ou lui en jeter au visage jusqu'à ce qu'il fût tranquille, & que l'on vît cette répugnance vaincue; & ensuite lui faire prendre le remède autant qu'il se pourroit, le réitérant jusques à guérison. Il est bon aussi de lui donner une

530 REMÈDE CONTRE LA RAGE.

prise de confection d'hyacinthe, pour le fortifier, un peu avant le souper, jusques à ce que l'on connoisse par le changement qu'il n'y a plus de danger; on peut encore très-utilement mêler un peu desdites poudres dans le tabac pour ceux qui en usent, dans les cas des dangers plus évidens comme ci-dessus, & même en insinuer, s'il se peut, dans ce qu'ils mangent. C'est ainsi que ledit curé a guéri plusieurs personnes après des accès de rage déclarés, particulièrement une femme âgée de cinquante-cinq ans, en 1729, laquelle avoit eu déjà deux violens accès qui avoient obligé ses parens de la faire lier & resserrer de près; lorsqu'elle commença à prendre les remèdes dans les premiers momens de repos, elle se trouva, par intervalles; agitée de violentes convulsions qui cessèrent enfin, la laissant dans une extrême foiblesse, dont un bon régime la releva entièrement au bout d'un mois: & ladite femme, mariée au nommé Michel de Chomençau, de la paroisse de Cures, en la campagne du Maine, est encore actuellement en bonne santé, étant âgée d'environ soixante & quinze ans.

6º On peut prendre un peu de vin pur après le remède, pour empêcher qu'on ne le vomisse. Ceux qui ne peuvent le prendre dans le vin, le prendront dans une omelette composée de trois ou quatre jaunes

d'œufs sans blanc, germes, ni taies, & fait avec une cuillerée d'huile de noix la meilleure, ou d'olive, au défaut de celle de noix.

7° Il faut user du même remède pour les bestiaux, proportionnant les doses à leur force; comme trois pour une, aux plus forts; deux aux médiocres, & une aux moindres: on donne l'omelette aux chiens & aux cochons; & le vin, aux autres bestiaux, soit bœufs, chevaux & autres: on met le feu à leur plaie bien lavée avec du vin salé.

Précautions intéressantes. Le venin de la rage étant extrêmement subtil & insinuant, on ne peut trop s'en garantir; ainsi il faut éviter l'haleine des personnes ou bestiaux que l'on soupçonne; se laver avec du vin salé, saumure ou vinaigre; dès qu'on a été atteint de la dent ou de la bave; quitter les habits qui en ont été infectés, & les bien laver à l'eau chaude; couvrir de cendre le sang qui a coulé des plaies; passer au feu les instrumens qui y ont touché, &c.

Une femme est devenue enragée pour avoir mis à sa bouche l'aiguille ou le fil dont elle raccommodoit un habit déchiré par un chien enragé.

Nota. Le même remède éloigne & diminue beaucoup les accès du mal-caduc;

532 REMÈDE CONTRE LA RAGE.

en y joignant un tiers ou un quart au moins de poudre de gui-de-chêne, & peut en guérir totalement ceux qui n'y feroient pas fujets dès leur naiffance : plusieurs s'en fervent utilement, fans gui, pour fe guérir des fièvres, & pour purifier leur fang.

OBSERVATION

Sur l'usage du Quinquina & du Simarouba, dans une vomique des poumons, à la fuite d'une fièvre putride maligne ; par M. PLANCHON, médecin à Tournai (a).

Les balsamiques, qui font recommandés, tant pour déterger & consolider l'ulcération des poumons qui caractérise le troisieme degré de la phtisie, que pour réparer le désordre de ce viscere délabré par une vomique, à la fuite d'une péripneumonie ou d'une fièvre aiguë, sont-ils aussi efficaces dans ces circonstances, qu'on nous le dit ? Je n'ai vu que peu d'exemples de leur efficacité dans la phtisie pulmonaire, soit que le mal soit incurable, parce que l'ulcération une fois établie, est entretenue par une acri-

(a) Cette observation est extraite de la Dissertation de l'auteur sur les rafraichissans & échauffans, qui a obtenu l'honneur du second accessit du prix de l'accadémie de Dijon, en 1770.

monie indomptable , dont toute la masse du sang est imprégnée , ou par un âcre caustique & comme cancéreux , inhérent aux tubercules , inaccessible aux remèdes les plus pénétrants ; soit que les balsamiques ne parviennent guères au siège du mal , ils sont la plupart inutiles , & même souvent contraires. Trop incendiaires d'une part , peu efficaces de l'autre ; ils portent avec eux l'irritation , qui , de l'estomac , se propage dans tout le système nerveoso-vasculaire , d'où la fièvre hectique prend plus d'intensité : de là , le délabrement du parenchyme des poumons s'aggrandit ; les ulcérations multipliées donnent bientôt lieu à la colliquation des fluides , aux sueurs , à la diarrhée qui mettent les malades au tombeau.

M. Tissot s'est élevé avec raison contre l'usage trop commun de ces remèdes , dans son *Avis au Peuple* (a). Il a cru détruire le préjugé favorable à ces pectoraux échauffans. Convaincu que les effets en sont généralement fâcheux , il ne les emploie pas dans le traitement de la vomique des poumons. Il voit tous les jours , dit-il , qu'ils font un mal très-réel , qu'ils retardent la guérison , & que souvent ils rendent mortelle une maladie très-guérissable. Je passe sur les raisons qu'il rapporte pour prouver

(a) Tissot , *Avis au Peuple* , page 65.

combien ces remèdes sont dangereux en pareil cas ; il en substitue un autre (a), qui tient tout ce que les balsamiques promettent, sans avoir aucun de leurs inconvéniens. Il a toutes les qualités qu'on leur prête. C'est le quinquina qu'il donne en substance dès qu'il n'y a plus d'inflammation, n'y mêlant pour tout aliment que le lait.

Cet anti-septique, considéré dans sa manière d'agir sur les solides & les humeurs, paroît devoir répondre aux indications qui se présentent dans la purulence des poumons. D'une part, en rendant au sang ce qu'il perd d'air fixe, il résiste à sa dissolution ; de l'autre, il répare le désordre des fibres trop relâchées, leur donne plus d'action pour produire une suppuration louable & une régénération des fibriles, sans laquelle on ne doit point attendre aucune cicatrisation : on sçait que l'expérience a confirmé plus d'une fois ses bons effets dans les suppurations d'autres parties où le pus étoit d'une qualité tout-à-fait mauvaise. Il reste à voir s'il reste d'autres faits pratiques, qui confirment son efficacité dans la purulence des poumons. On en lit deux exemples dans le Journal de Médecine, rapportés par M. Bornainville (b), où

(a) *Id. Ibid.* page 71.

(b) Journal de Méd. Tome XVII ; page 421.

cette écorce , prise en décoction avec les vulnéraires , a arraché deux sujets à une mort prochaine & inévitable sans des secours assurés. J'en vais joindre un autre qui vient à l'appui de ces observations.

L'expérience n'a que trop prouvé que l'humeur fébrile , déposée sur ces organes essentiels à la vie , & déjà purulente avant qu'elle s'y fixât , forme une vomique aussi dangereuse que si elle étoit le produit d'une inflammation locale que la résolution n'a pu dissiper ; & qu'alors le salut du malade est d'autant plus en danger , qu'elle tarde à s'ouvrir , & que le pus est d'une qualité viciée par son séjour dans un endroit où l'acrimonie qu'il y acquiert , donne lieu à la corrosion & au délabrement des poumons.

Un homme de cinquante ans , environ , d'un tempérament fort & sanguin , eut une fièvre putride inflammatoire , qui parcourut ses tems avec tous les symptômes & le danger qu'on observe dans une fièvre maligne. Les selles critiques qui survinrent , n'empêcherent point que le reste de la matiere morbifique ne se déposât sur les poumons vers le dix-septieme jour. On avoit attaqué cette fièvre , dans le principe , par plusieurs saignées répétées , tant du bras que du pied , pour obvier au délire phrénétique qui avoit été , pour ainsi dire , le

début de la maladie ; ensuite le médecin qui le voyoit alors , le soumit à la cure anti-phlogistique, & lui prescrivit plusieurs évacuans. Appelé à son secours dans l'absence de son médecin , vers le quinzième , je m'apperçus que la poitrine paroissoit devoir servir à l'évacuation de la matiere fébrile que la nature travailloit encore ; il y avoit de la toux : bientôt il se fit une expectoration abondante , boueuse , noirâtre , & si fétide , que le malade ne pouvoit plus en soutenir l'odeur. La toux étoit si importune , qu'il n'y avoit guères d'intervalle , & très-peu de calme. Cette évacuation dura quatre à cinq jours avec un cours-de-ventre colliquatif. La fièvre étoit lente , avec exacerbation. Je craignois une putridité des poumons plus que purulente ; c'est pourquoi j'avois à combattre une humeur plus septique & plus rongeante que n'est un pus louable , qui , venant à passer par l'expectoration , ne laisse après lui qu'un vuide , qui peut , dans cette circonstance , se réparer par les analeptiques , la diète lactée & les vulnéraires. Je devois m'opposer à cette diarrhée colliquative qui étoit produite par la résorption d'une partie de ce pus septique , tandis qu'il falloit s'occuper à calmer la toux , à réparer les forces ; & tout enfin devoit contribuer à rendre au sang sa consistance balsamique qu'il per-

doit en s'appauvrissant tous les jours par les molécules les plus déliées de l'humeur hétérogène qui repassoit dans le torrent de la circulation. Je vis, dans le *quinquina le simarouba* & quelques vulnéraires, de quoi remplir ces indications principales ; & , dans l'opium , ce qui devoit calmer sa toux. Je le mis donc à l'usage d'une décoction de six gros de quinquina , de deux gros de simarouba , avec une poignée de chaque de roses rouges & de feuilles de fanicle , à laquelle j'ajoutai quatre têtes de pavot blanc, coupées menu , parce que je craignois que , malgré la propriété astringente du simarouba , l'écorce du Pérou n'entretînt encore la diarrhée, comme on l'a vu quelquefois. On faisoit avec ces doses une pinte environ de décoction, dont il prenoit toutes les trois heures une tasse avec autant de lait , édulcorée d'une suffisante quantité de sucre blanc. Toutes les nuits , je calmai sa toux avec dix à douze grains de *pillules de cynoglosse*. Peu après qu'il eut commencé l'usage de cette décoction , qu'il continua pendant plus d'un mois , le cours-de-ventre cessa ; les crachats devinrent blancs & vraiment purulens ; leur puanteur n'eut bientôt plus lieu ; leur abondance diminua : ils devinrent trop épais. Je dûs les atténuer au moyen de la *gomme ammoniac* & de l'*oxymel scillitique*. Les analeptiques

réparèrent insensiblement ses forces, & sa convalescence fut heureuse. Son rétablissement fut prompt, quoique sa toux le tint encore assez long-tems. La diète lactée à laquelle je l'avois soumis, n'a pas peu contribué à réparer le délabrement des poumons, & à lui rendre, pour ainsi dire, sa première santé.

On peut déduire, de cette observation, que le quinquina, par sa propriété antiseptique, a fait, d'une matière plus gangréneuse que purulente, déposée sur les poumons, & qui les menaçoit d'une destruction totale, une humeur louable; qu'il a donné à cette même nature des nouvelles forces pour la subjuguier; qu'il a réveillé les oscillations des fibres, & fait régénérer celles qui étoit détruites dans un viscère si essentiel à la vie; qu'il a révivifié la masse du sang qu'une humeur septique mettoit en fonte; qu'il a soutenu les forces du malade, tandis que le simarouba s'est opposé au cours-de-ventre, en enveloppant par son mucilage les molécules acrimoneuses qui l'entretenoient, & qu'il rendoit au tissu des intestins, dépouillés de leur vélouté par la durée de ce flux, l'enduit qu'ils avoient perdu, & qu'il en réparoit le relâchement qui succède ordinairement à une diarrhée opiniâtre, surtout quand, de critique qu'elle étoit, elle devient tout-à-coup colliquative, & d'au-

SUR L'USAGE DU QUINQUINA. 539
tant plus funeste qu'elle est le produit d'une
purulence putrescente.

OBSERVATION

Sur une Exomphale compliquée de Gangrène ; par M. CHEMERY HARÉ, ancien chirurgien des camps & armées du roi, & maître en chirurgie à Sainte-Ménéhould.

La femme du nommé Marfilliere, employé dans les fermes de M. Le prince de Condé, à Vienne-le-Château, en Clermontois, âgée d'environ cinquante-six ans, étoit incommodée depuis long-tems, à la suite d'une couche, d'un entéro-épliplomphale, les parties sortant souvent & rentrant de même avec facilité par le taxis. Elle n'avoit jusques-là conçu aucune inquiétude sur son état; elle vivoit dans la plus parfaite sécurité, & ne s'étoit jamais voulu assujettir à porter de bandage.

Le 30 Janvier 1770, les parties étant sorties à l'ordinaire, elle essaya, suivant sa coutume, de les faire rentrer, mais sans succès. Quelques douleurs qu'elle ressentit alors dans la région ombilicale, la fièvre, la tension de la tumeur, tout cela commença à l'inquiéter, mais pas assez sans doute pour demander du secours; enfin le cinquième jour de l'accident, 3 Février, pressée par la dou-

leur, je fus appelé à six heures du soir. Je la trouvai avec les accidens les plus violens de l'étranglement; la tumeur, qui étoit très-considérable, paroissoit déjà annoncer par sa couleur livide la pourriture des parties qu'elle contenoit. Je proposai l'opération dans l'instant, comme le seul moyen d'espérer de guérir, mais la malade refusa de s'y soumettre; je fis faire usage de cataplasmes, de lavemens, de boissons, & de fomentations convenables sur le ventre; j'essayai, à onze heures du soir, le même jour, de réduire ces parties par le taxis, mais inutilement, & je m'aperçus que la gangrène faisoit du progrès: il fut si rapide, que, de ce jour jusqu'au lendemain 4 Février, je trouvai toute la tumeur, qui étoit encore augmentée, (enforte qu'elle étoit alors comme la forme d'un chapeau) absolument livide. Les accidens étant alors terribles par l'extrême tension du ventre, le hoquet, le vomissement presque continuel, même de matieres fécales, des douleurs les plus aiguës & qui ne donnoient pas de relâche; dans cette extrémité, la malade se soumit à l'opération: ayant ouvert la tumeur, je trouvai tout ce qu'elle contenoit entièrement gangrené; l'intestin s'en alloit par lambeaux, & donnoit issue aux matieres fécales, qui toutes, dès ce jour, passerent par la plaie; ce qui m'inquiéta le plus, c'est

que la pourriture paroïssoit se prolonger jusques dans le bas-ventre. J'avoue que dans ce moment je fus très-embarrassé, mais heureusement je me rappelai la conduite qu'avoit tenue autrefois le célèbre M. de la Peyronnie dans une circonstance presque semblable, rapportée par M. de la Faye dans ses notes sur M. Dionis. Cet exemple ranima mon courage ; je commençai par emporter tout l'épiploon sorti, ainsi que les portions du péritoine, les guaines voisines, & tous les tégumens qui enveloppoient ces parties ; j'essayai de tirer l'intestin dehors, pour reconnoître jusqu'où se prolongeoit la gangrène, mais l'anneau ombilical étoit si resserré, que je ne pus en venir à bout. Je pris donc le parti de dilater suffisamment cet anneau ; je trouvai au moins sept pouces d'intestin tout-à-fait hors d'état de pouvoir se ranimer, & que j'emportai sur le champ : je ne restai pas sans inquiétude pour les extrémités supérieure & inférieure de l'intestin, voisines de la portion coupée, parce que la pourriture commençoit à faire du chemin ; mais, craignant la trop grande perte de substance du canal intestinal, je préfèrai d'essayer de ranimer ces parties qui n'étoient pas sans espérance, au parti d'en trop emporter, qui m'effrayoit. La portion du mésentère, qui répondoit à celle de l'intestin emporté, se trouvant aussi gangre-

née, n'y voyant point de ressource, & craignant avec raison que la pourriture ne gagnât tout ce viscere, je me décidai aussi de l'emporter; ce que je fis après l'avoir tiré au-dehors le plus possible; je craignois l'hémorragie: mais apparemment que l'artere mésentérique étoit affaïlée par la mortification en cet endroit, car il y parut fort peu de sang; & j'avoue que j'eusse été embarrassé, si cette artere en eût fourni beaucoup, qui se seroit épanché dans le ventre à cause de l'impossibilité d'y faire une bonne ligature; je fis ensuite, mais avec beaucoup de difficulté, deux points d'aiguille pour réunir le mésentere divisé, &, par ce moyen, les deux extrémités de l'intestin, séparées par la perte d'une portion de sa substance, se trouverent aussi rapprochées; je fis, à l'exemple de M. de la Peryonnie, avec les bouts du fil, deux ances qui restèrent en dehors, & qui servirent à retenir vers le haut de la plaie la bouche supérieure de l'intestin, précaution que je jugeai nécessaire pour prévenir l'épanchement des matieres fécales dans le ventre, qui auroit sûrement conduit la malade au tombeau, parce que cet intestin, malgré l'inflammation qui avoit précédé la mortification, n'avoit contracté aucune adhérence avec l'anneau; cela fait, je fomentai la plaie avec du vin tiède, & la pansai avec les médicamens convenables.

à son état. Le ventre étant extrêmement tendu, j'y fis mettre une flanelle imbibée d'une décoction très-émolliente, renouvelée souvent : on donna des demi-lavemens, de tems à autres, de la même décoction ; pour boisson, une tisane de scorfonere, chien-dent & réglisse, & un peu de cannelle ; la malade étant fort affoiblie, on lui donna d'heure en heure un peu de vin & de fort bouillon. Le lendemain, à six heures du matin, je levai l'appareil ; je trouvai la plaie très-noire : la gangrène s'étant étendue à l'extérieure, avoit fait des fusées fort longues ; je tirai plusieurs lambeaux très-longs du tissu cellulaire ; je pansai cette plaie comme la veille ; le ventre étoit toujours tendu : on continua les mêmes fomentations & lavemens, ainsi que le régime ; le poulx se sou-tenoit assez bien.

Le 6 Février matin, je trouvai que la gangrène avoit encore fait des progrès à l'extérieur, & je craignis fort pour l'intérieur, parce que la plaie étoit toujours fort noire ; ce qui m'engagea à prendre le parti de faire des mouchetures dans toute la circonférence de la plaie, elles saignerent un peu ; j'en fis également à la substance du mésentère parallèle à la plaie extérieure, m'éloignant le plus possible des points d'aiguille ; je tirai encore ce jour plusieurs portions

du tissu cellulaire, qui se détachoit facilement, & pansai la plaie à l'ordinaire.

Enfin, voyant la gangrène faire des progrès si rapides, je me déterminai à faire prendre à la malade, pour toute boisson, & pour combattre avec quelques succès la pourriture passée dans le sang, une décoction faite avec une once de quinquina dans deux pintes d'eau, y ajoutant, après l'ébullition, vingt grains de sel ammoniac, quelques légers cordiaux, &, dans les intervalles, un peu de gélée de corne-de-cerf, dans l'intention de soutenir les forces & ranimer le mouvement des liqueurs. Le ventre étoit ce jour un peu moins tendu que les précédens; on continua cependant les mêmes fomentations & lavemens.

Le lendemain 7, je trouvai les choses dans l'état de la veille; la plaie toujours fort noire, de mauvaise odeur, mais je ne vis pas que la pourriture se fût étendue; je renouvelai cependant les mouchetures à la peau, qui saignerent encore, & pansai la plaie à l'ordinaire. Les fonctions du ventre commençoient à se remplir assez bien; la malade prenoit exactement, & au moins deux pintes, dans les vingt-quatre heures, de la décoction de quinquina, à laquelle j'avois grande confiance. Comme cette malade étoit fatiguée d'une grande soif, on l'entremêla

l'entremêla de quelques verres de limonade ; le poulx se foutenoit bien.

Le 8 , à midi , j'eus la fatisfaction d'appercevoir que la gangrène commençoit à se borner aux tégumens par une apparence de cercle qui environnoit la plaie , mais le fond en étoit toujours noir , & l'intestin paroissoit très-affecté , du moins l'extrémité supérieure : on continua le même régime , & je tirai encore ce jour des lambeaux du tissu cellulaire fort longs & entièrement pourris.

Le 9, la gangrène parut tout-à-fait bornée à l'extérieur. Le fond de la plaie , ainsi que l'intestin , sembloit un peu s'animer. Je fis cependant continuer encore le même régime , la boisson de quinquina & la gélée de corne-de-cerf , pour continuer à combattre le levain de pourriture dont le sang étoit affecté. Le ventre alloit bien , presque plus de tension & très-peu de fièvre ; cet état dura jusqu'au 15 Février , que je commençai à concevoir de grandes espérances. Le fond de la plaie s'étoit ranimé ; l'extrémité supérieure de l'intestin exfoliée de sa tunique externe que je trouvai dans la plaie & longue de près de six pouces : je ne doute pas que l'extrémité inférieure ne se soit également exfoliée , mais moins sensiblement.

De ce jour jusqu'au 20 Février , la plaie

continua de se nettoyer, & devint en bon état, ainsi que le méfentere duquel les fils qui l'avoient réuni se détachèrent le même jour. Je fis alors cesser la boisson de quinquina; les cordiaux avoient été discontinués quatre jours plutôt, & la malade fit de nouveau usage de la tisane précédente & toujours quelques cuillerées de la gélée de corne-de-cerf.

Alors le ventre étoit très-mou, plus de fièvre, le poulx bon, la malade dormant bien, & l'intestin vermeil. Encouragé par ces premiers succès, j'osai espérer la guérison radicale de cette malade; &, fortifié de l'exemple de M. Ramdhor, aussi rapportée par M. de la Faye dans l'ouvrage cité plus haut, je rapprochai les deux extrémités de l'intestin; je fis passer la supérieure dans l'inférieure; & les maintint dans cet état par le moyen de deux points d'aiguille. Trente-six heures après l'opération, la plus grande partie des excréments reprirent leur cours ordinaire, & il n'y en eut qu'une petite portion des plus fluides qui passèrent par la plaie: cela dura jusqu'au 25 Février matin, lequel jour je fus bien étonné de trouver l'intestin désuni, les points d'aiguille s'étant arrachés par la faiblesse de ses tuniques, & toute la plaie remplie d'excréments. Cependant les extrémités de l'intestin ne s'étoient pas écartées

de l'anneau ; je fis le pansement à l'ordinaire, jusqu'à la fin de Février, & trouvai à chacun la plaie remplie des excréments & souvent de fort gros vers ; rien ne passant alors par le bas.

Las de cette manœuvre qui ne me conduisoit pas à mon but, je propoſai de nouveau à la malade de souffrir que je tantasse la reunion de l'intestin ; ce ne fut pas sans peine qu'elle s'y soumit, & ce ne fut qu'après lui avoir fait envisager l'agrément d'une guérison radicale comparée à la disgrâce d'un anus artificiel. Je l'effectuai le treizieme Mars, la portion inférieure de l'intestin, ou du moins son extrémité ne me paroissant pas en trop bon état, je le tirai un peu au-dehors, & en coupai encore près d'un pouce, & demi, parce que je ne voulois pas m'exposer à voir manquer les points d'aiguille par l'état critique de cette partie. Je fis, comme la premiere fois, passer l'une des extrémités dans l'autre, & fis seulement un point d'aiguille pour les y maintenir, embrassant le plus de substance possible. Le mesenterie étoit en très-bon état. Dès le même jour, huit heures après l'opération, il passa une partie des excréments par l'anſus, ce qui continua les jours suivans. La malade ne vivoit, dans ce tems, que d'un peu de gelée de viande, prise de quatre en quatre heures. Le 11 Mars, le fil de l'in-

testin tomba ; j'eus soin de tenir le ventre très-libre par la continuation des demi-lavemens : malgré cela , il passa encore , pendant quinze jours , par la plaie une petite portion de matieres chileuses , qui refluoit par l'intestin , même pendant ce tems , quelque vers assez gros , ce qui m'inquiétoit beaucoup. Mais , après ce tems , les excréments reprirent entièrement leur cours ordinaire ; rien ne parut davantage par la plaie , laquelle , attendu sa grandeur extérieure , ne fut cependant radicalement guérie que le 22 Avril. Passé ce terme , la malade n'a ressenti aucune douleur intérieure , s'est bien portée , ses évacuations se faisant bien , en un mot , ayant lieu de se féliciter de s'être soumise à la seconde opération.

Il est bien peu d'exemples , je crois , de guérison radicale en ce genre. Près de neuf pouces du canal intestinal emportés dans les deux opérations ; la pourriture faisant des progrès , que j'eus mille peine à arrêter ; une portion du mésentere emportée également ; une fonte d'humeurs si considérable par la plaie , que , quoique je pansasse trois fois le jour , encore auroit-on pu ramasser aisément le pus avec une cuillère , pus qui étoit d'un caractère si âcre , qu'une grande portion des tégumens de l'abdomen en furent long-tems excoriés.

Je crois devoir à l'usage du quinquina, animé de quelques grains de sel ammoniac, le salut de cette malade; j'eus aussi affaire à un bon sujet, la nature m'ayant puissamment secondé: & si, je m'étois rendu après la rupture des premiers points, cette femme, après avoir languï longtemps, auroit sans doute péri misérablement par le peu de disposition dans l'intestin, à se réunir à l'anneau.

La gelée de corne-de-cerf m'a été aussi un puissant secours pour combattre le levain gangréneux passé dans le sang, & soutenir le mouvement des liqueurs; j'en ai souvent vu de bons effets, sur-tout dans les armées où l'on est à même par les occasions fréquentes de plaies compliquées de pourriture, d'en faire usage, ainsi que de la boisson de quinquina.

OBSERVATION

Sur un Coup à la Tête, suivi d'accidens graves; par le même.

Le 9 Avril 1769, un garçon charpentier, âgé de dix-sept à dix-huit ans, fils du meunier de Monfaucou, près Verdun, fut blessé par un levier qui le renversa à terre, il éprouva dans l'instant tous les accidens qui annonçoient une violente

commotion. Je fus appelé aussitôt ; je lui trouvai une très-forte contusion à la partie supérieure du pariétal gauche ; le cuir chevelu étoit décollé dans une grande surface, & donnoit lieu à un épanchement de sang considérable , que j'évacuai en faisant l'incision cruciale. Le péricrâne étoit non-seulement détaché du crâne , mais en lambeaux ; j'appliquai une couronne de trépan , à la partie moyenne du pariétal auquel je ne remarquai aucune apparence de fracture : il sortit beaucoup de sang déjà épanché sur la dure-mere. Huit jours après l'opération , tous les accidens se dissipèrent ; la connoissance revint au blessé , qui ne se plaignit alors que d'une douleur sourde dans le côté droit de la tête , mais qui le fatiguoit peu. Il continua d'aller jusqu'au cinquante-deuxieme jour de l'opération , que l'exfoliation commençoit à se faire ; & , à ce terme , j'avois pensé pouvoir , sans imprudence , annoncer aux parens de ce blessé l'entier succès de l'opération. Mais quel dut être mon étonnement , lorsque , deux jours après , c'est-à-dire le cinquante-quatrieme jour de l'accident , le malade se plaignit tout-à-coup d'une violente douleur avec pesanteur au côté droit de la tête , précisément à l'endroit où elle s'étoit fait sentir d'abord. La fièvre reprit avec force ; & , le lendemain , il retomba dans un

assoupissement avec perte de connoissance dont on ne put le faire revenir. Effrayé de ce contre-tems, j'examinai scrupuleusement la tête; rien, à l'extérieur, ne m'instruisit, sinon une sensibilité que le blessé témoignoit lorsque j'appuyois légèrement sur le pariétal droit. Les accidens continuant, m'engagerent à faire une incision cruciale sur cette dernière partie; j'incisai plus du péricrâne que du cuir chevelu; je trouvai une légère fente à l'os, ce qui me décida à y appliquer une couronne de trépan. Parvenu au diploé, je fus très-étonné de trouver entre les deux tables de l'os un dépôt purulent, & qui exhaloit une odeur très-fétide; je crus que c'étoit-là la source du renouvellement des accidens, en conséquence, j'en restai-là. Mais le lendemain, ces mêmes accidens continuant avec la même force, j'appliquai une seconde couronne un pouce au-dessous de la première; je trouvai sur la dure-mère un dépôt de matières semblables à celui de la veille, mais plus abondantes, & ayant l'odeur encore plus désagréable. Quelques jours après cette seconde opération, tous les accidens diminuèrent; la connoissance revint, & quand la suppuration fut bien établie, la fièvre se passa entièrement, & le blessé reprit son état précédent. La table externe du pariétal droit

s'est exfoliée le trente - deuxieme jour de la seconde opération, de la circonférence d'un petit écu, le pariétal gauche s'est également exfolié dans une grande surface, & le blessé a été radicalement guéri au bout de quatre mois.

Ces dépôts purulens ont-ils été produits par l'effet du contre-coup, ou ne seroient-ils pas la suite de la chute du blessé, qui peut-être seroit tombé sur le pariétal droit au moment de l'accident? Mais, en ce cas, j'aurois dû trouver quelques apparences de contusion extérieure à cette partie : je n'y en ai constamment remarqué aucune ; & ce n'a été que la sensibilité que le blessé y manifestoit, joint à la paralysie des extrémités du côté opposé, qui m'ont déterminé à faire sur cette partie la seconde opération. Ce blessé a été saigné quinze fois, tant du bras que du pied, pendant le tems de la cure ; & , dans les jours intermédiaires des saignées, on lui mettoit les pieds dans de l'eau tiède pendant un quart-d'heure : je lui ai fait observer la diète la plus sévère, ne lui accordant absolument, pendant près de trois mois, que ce qu'il falloit pour le soutenir.



OBSERVATION

Sur une Fracture compliquée de la partie inférieure des deux os de la jambe, guérie sans amputation ; par M. Bœuf, maître en chirurgie à Saint-Tropés en Provence.

S'il est des cas où il faut recourir promptement à l'amputation, il en est d'autres où on doit la différer, & attendre de l'art & de la nature un secours qui, quoique douteux, peut cependant tourner à l'avantage du malade, & lui conserver son intégrité. Le cas présent prouve la vérité de cette précaution, qui seroit inutile dans le cas d'armes à feu, par la commotion & la forte contusion qui suivent ces blessures, & qui produisent une inflammation considérable, précédée d'un ébranlement qui étourdit les nerfs, & occasionne souvent des stagnations qui dégénèrent en gangrène.

Un homme, étant à cheval, tomba par terre, & se fracassa l'extrémité inférieure du tibia & du péroné, avec luxation à ces deux os. Un de mes confreres fût appelé pour donner du secours à ce blessé ; il prit la maladie pour une luxation, &, dans cette persuasion, il fit tous ses efforts pour remettre les prétendus os disloqués ; &

croyant les avoir remis, il se servit, pour appareil, d'un bandage roulé avec des attelles. Le malade souffroit beaucoup, & voyant que ses douleurs au lieu de diminuer augmentoient, je fûs mandé pour aller le voir & y donner mes soins.

Ce blessé se trouvoit à Cogolin, distant d'une lieue d'ici : en arrivant chez lui j'y trouvai M. Vidal, mon confrere, chirurgien très-entendu ; il découvrit la jambe blessée : il ne nous fut pas difficile, en voyant l'appareil tout couvert de sang, de reconnoître qu'il s'agissoit d'autre chose que d'une simple luxation, & que c'étoit une fracture très-compiquée. Nous nous mîmes donc en devoir, sans perdre de tems, à préparer l'appareil ordinaire en pareil cas, & à procéder tout de suite à ce qu'il y avoit à faire pour soulager le malade, & prévenir les accidens qui n'auroit pas manqué de survenir, si le bandage étoit resté plus long-tems sur une partie aussi maltraitée.

Nous défîmes le bandage roulé, & nous trouvâmes que l'extrémité inférieure du péroné avoit, en s'éclatant, percé la peau, & que sa tête inférieure, qui forme la malléole externe, étoit luxée, le tibia fracturé & luxé. Le chirurgien du malade, qui fut appelé le premier, en voulant réduire les os, avoit engagé un lambeau de peau

de trois ou quatre travers de doigt entre les extrémités fracturées du péroné ; nous travaillâmes donc tous les trois de concert à la réduction de cette fracture assez considérable, mais il fallut auparavant faire une incision assez étendue pour dégager ce lambeau de peau qui étoit entre les extrémités fracturées du péroné ; cette incision étant faite, elle donna plus de facilité à relever les extrémités du péroné, qui, au lieu d'être contiguës, étoient l'une sur l'autre, & j'eus en même tems plus de facilité à les relever avec le pouce & les doigts indicateurs ; je coupai deux travers de doigt ou environ du lambeau, & j'ôtai trois esquilles du péroné, une d'environ un pouce de longueur, & les autres deux, d'un demi-pouce à peu près. Nous fîmes l'extension, la contre-extension & la conformation. Nous appliquâmes l'appareil que ce cas exige, & la jambe fut mise en bonne situation.

Le blessé fut saigné deux heures après la réduction des os ; il ne fut pansé qu'au bout de vingt-quatre heures. Le septieme jour, la suppuration s'établit ; la fièvre ne fut pas forte ; le gonflement, la tension & l'inflammation non plus. Malgré que les accidens ne fussent pas considérables, il se forma des dépôts & des fusées à la partie latérale & interne de la jambe, le long

des muscles jumeaux, jusques vers les parties moyennes & supérieures.

Je fus prié de la part du malade & de ses parens de prendre soin de lui, & de me charger du traitement. Je crus devoir faire une incision à la partie inférieure latérale & interne de la jambe, pour donner issue au pus; & une autre à la partie inférieure latérale & externe, afin de vuider le pus de l'autre dépôt. Le malade fut purgé quelques jours après, la suppuration bien établie.

Lorsque tout paroissoit aller le mieux du monde, & que tous les accidens furent calmés, il survint au talon, derrière le calcaneum, une tache noire qui faisoit craindre la gangrène. En effet, cette tache s'étendoit de plus en plus, & elle parvint, en moins de trois jours, à faire un progrès assez rapide. Car, après avoir gagné tout le talon, elle s'étendit le long de la partie inférieure de la jambe, jusqu'à sa partie moyenne. Le malade fut mis à l'usage d'une tisane de quinquina, pour combattre les progrès de la gangrène. Je fomentai la partie blessée avec une fomentation anti-septique, dans laquelle je faisois dissoudre le sel ammoniac & le sel marin. Les scarifications furent ménagées, parce qu'elles ne produisent guères de bons effets aux gangrènes causées par compression; l'escarre gangréneuse,

fut couverte d'un emplâtre de styrax faupoudré avec la fleur de soufre. Au bout de cinq jours, elle se cerna & se détacha : dix jours après, la suppuration parut louable, & tout fut en bon état.

L'ulcere gangréneux fut pansé dès-lors avec un digestif simplement animé de styrax avec la teinture de myrrhe & d'aloës : les autres plaies furent pansées tout le long du traitement, d'un digestif simple, couvert d'un emplâtre de styrax faupoudré avec la fleur de soufre. Pour conserver les extrémités des os découverts, j'y mis par-dessus un plumaceau trempé dans l'esprit de térébenthine.

Le malade fut pansé plusieurs fois pendant le cours du traitement, la fièvre cessa par ce moyen, & j'eus la satisfaction de le voir guérir au bout de deux mois, du traitement d'un fracas d'os si considérable. Il lui est cependant resté une fausse ankilose au pied, mais on sçait que cela est inévitable toutes les fois que de pareils fracas d'os se trouveront à la partie inférieure de la jambe, proche du pied, ou bien au voisinage des articulations. Le malade se sert de cette jambe aussi bien que de l'autre, il boite cependant un peu ; elle est un peu plus courte que la saine, mais il a soin d'y suppléer, en portant un soulier

dont le talon est plus élevé que celui du côté gauche.

C'est à la bonté d'un traitement si simple, que je dois la réussite de cette guérison, sur-tout en évitant de me servir des remèdes spiritueux, qui sont plutôt capables de faire naître la gangrène, que de prévenir cet accident formidable, comme nous le fait très-bien observer M. Boucher, dans son Mémoire qu'il a donné à l'Académie de chirurgie, où il prouve la bonté de cette méthode.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

OCTOBRE 1772.

THERMOMETRE.				BAROMETRE.		
Jours du mois.	A 6 h. Et de suite du mat.	A 2 h. Et de suite du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pout. lig.	A midi. pout. lig.	Le soir. pout. lig.
1	11 $\frac{1}{2}$	16	11 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2
2	9 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{4}$	11 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$
3	10	17 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{4}$	28 1	28 $\frac{1}{2}$	28
4	13	13	10 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	28	28
5	11	14 $\frac{1}{2}$	10	28 2	28 2	28 2
6	7 $\frac{1}{2}$	14	10 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$
7	8 $\frac{1}{2}$	15	12	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2	28 1 $\frac{1}{4}$
8	11 $\frac{1}{2}$	15	13	28 2	28 2	28 2 $\frac{1}{4}$
9	12	16 $\frac{1}{4}$	12	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 3
10	9	15	11	28 3	28 3	28 3
11	8 $\frac{1}{2}$	15	12	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2
12	11	16	14	28 2	28 1	28 $\frac{1}{2}$
13	11	13 $\frac{1}{2}$	9	28 1 $\frac{3}{4}$	28 2	28 3
14	6 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{4}$
15	6 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	9	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4	28 4 $\frac{1}{4}$
16	6 $\frac{1}{2}$	14	10 $\frac{1}{2}$	28 4	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3
17	8	15 $\frac{1}{2}$	11	28 3	28 3	28 3 $\frac{1}{2}$
18	9	15 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	28 4	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$
19	10	11	9 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{3}{4}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$
20	7 $\frac{1}{4}$	11 $\frac{1}{2}$	9	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3	28 2
21	7 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$
22	7	9 $\frac{1}{4}$	9	28 $\frac{1}{4}$	28	27 11 $\frac{1}{2}$
23	7	13 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{3}{4}$	27 11	27 10	27 10
24	10	14 $\frac{1}{4}$	12 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{3}{4}$	27 9	27 8
25	11	13 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{1}{2}$	27 6 $\frac{1}{2}$	27 6 $\frac{3}{4}$
26	10	12 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{4}$	27 7	27 8	27 9
27	9	13 $\frac{1}{4}$	12	27 10 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{1}{4}$
28	11	13	11 $\frac{1}{4}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	28
29	10	15	12	28	27 11 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$
30	10 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	13	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11	27 10 $\frac{1}{4}$
31	13	16 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	27 10	27 9 $\frac{1}{2}$	72 10

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	O. beau.	O. nuages.	Beau.
2	S-S-E. nuag.	S. nuages.	Beau.
3	S-E. nuag.	S-E. couv. pl.	Couvert.
4	E. écl. ton. pl.	S-O. nuages.	Beau.
5	S-O couv. n.	S-O. nuages.	Beau.
6	S-S-E. brouil. beau.	S-S-E. léger n. brouil.	Beau.
7	S. brouil. b.	S. nuages.	Nuages.
8	S. brouil. c.	S. per. pl. c.	Couvert.
9	S. brouil. n.	S. nuages.	Beau.
10	S-E. beau.	S-E. beau.	Beau.
11	S-E. brouil.	S-E. b. écl.	Léger nuag.
12	S-E. brouil. n.	S-E. couv. pl.	Nuages.
13	O. b. nuag.	O. nuag. pl.	Beau.
14	O. b. nuag.	O. nuages.	Nuages.
15	N-E. nuag.	N-E. nuages.	Nuages.
16	S-S-E. beau.	S-S-E. nuag.	Beau.
17	S. leg. nuag.	S. leg. nuag.	Beau.
18	S. leg. nuag.	S-S-E. leg. n.	Brouillard.
19	E. couvert.	E. couvert.	Nuages.
20	E. brouillard.	E. couvert.	Couvert.
21	E. brouillard couvert.	E. couvert, per. pluie.	Couvert.
22	E. brouil. c.	E. c. brouil.	Beau.
23	E. nuages.	S-S-E. couv.	Nuages.
24	S. pl. nuag.	S. nuag. pluie.	Pluie.
25	S. pl. couv.	S-S-O. n. pl. v.	Beau.
26	S. nuag. pl.	S-O. nuages.	Beau.
27	S-S-O. couv.	S. couv. pl.	Pluie.
28	S-O. couv. pl.	O. pl. nuag.	Couvert.
29	S. couv. nuag.	S. nuages.	Couvert.
30	S. couvert.	S-O. couv.	Pluie.
31	S. couvert.	S. nuages. pl. écl. tonn.	Couvert. La

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $17\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de $6\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du même terme. La différence entre ces deux points est de 11 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $4\frac{1}{4}$ lignes; & son plus grand abaissement, de 27 pouces $6\frac{1}{4}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de $9\frac{1}{4}$ lignes.

Le vent a soufflé 1 fois du N-E.
 6 fois de l'E.
 4 fois du S-E.
 5 fois du S-S-E.
 13 fois du Sud.
 2 fois du S-S-O.
 5 fois du S-O.
 4 fois de l'O.

Il a fait 15 jours, beau.
 24 jours, des nuages.
 15 jours, couvert.
 10 jours, du brouillard.
 13 jours, de la pluie.
 3 jours, des éclairs & du tonnerre.
 1 jour, du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris,
 pendant le mois d'Octobre 1772.

On a encore observé, pendant ce mois-ci, des fièvres intermittentes qui avoient les mêmes caractères que celles du mois précédent: les petites-véroles ont été moins fréquentes; on a vu plusieurs personnes attaquées d'érysipèles, & un très-grand nombre de prises de toux opiniâtres.

qui n'ont cédé que très-difficilement aux remèdes les mieux administrés.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de Septembre 1772;
par M. BOUCHER, médecin.*

Ce mois a été pluvieux : il s'est passé peu de jours sans pluie : elle a été abondante les dix à douze premiers jours du mois. Le tonnerre, dans cet espace de tems, a grondé à diverses reprises.

Le mercure, dans le baromètre, a été observé, tout le mois, au-dessous du terme de 28 pouces : si l'on en excepte un seul jour (le 20) le vent a été *Sud* presque tout le mois.

La hauteur du thermomètre a varié. Le 5 & le 6, sa liqueur s'est portée au terme de 20 degrés au-dessus de celui de la congélation, ou très-près de ce terme ; ensuite de quoi elle ne s'est guères élevée au-dessus du terme de 16 degrés.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 20 degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 7 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 13 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces $5\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de $6\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord vers l'Est.

5 fois de l'Est.

5 fois du Sud vers l'Est.

7 fois du Sud.

13 fois du Sud vers l'Ouest.

4 fois de l'Ouest.

2 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 24 jours de tems couvert ou nuageux.

22 jours de pluie.

3 jours de tonnerre.

1 jour d'éclairci.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité tout le mois.

*MALADIES qui ont régné à Lille, dans le
mois de Septembre 1772.*

Les pluies de ce mois n'ont point apporté de changement considérable dans les maladies régnantes parmi le peuple. La fièvre continue-putride persistoit toujours; & quoiqu'elle fût plus inflammatoire que ci-devant, le foyer de putridité ne se caractérisoit pas moins; tous les malades rendoient des vers. Dans plusieurs, elle a eu la marche de la fièvre double-tierce-continue; & dans un très-grand nombre, la matiere morbifique s'est déposée dans les bras & les jambes, & sur-tout dans les jointures, en y causant des douleurs rhumatismales & goutteuses, qui ont été la crise de la maladie: dans quelques-uns, elle s'est terminée par des hémorragies considérables, quoiqu'on leur eût fait dans le tems les saignées requises. Presque tous les convalescens ont eu de l'œdème aux extrémités inférieures: l'usage des amers suffisoit pour la dissiper.

Il y a eu beaucoup de pesanteurs de tête sans fièvre apparente: on a aussi commencé à voir des fièvres tierces.

La fraîcheur des nuits a occasionné des diarrhées avec des douleurs de colique. en conséquence de la transpiration répercutée.



L E T T R E

*De M. BERTRAND, docteur-régent de la
faculté de médecine en l'université
de Paris.*

MONSIEUR,

Dans une brochure in-8° de vingt pages, faite pour exalter le remède du sieur Velnos, intitulée : *Réflexions sur les Inconvéniens des différentes méthodes, &c.* par M. Mittié, docteur-régent de la Faculté de médecine en l'université de Paris, &c. on lit à la page 14 : *Quelle sécurité ne procure pas au médecin & au malade, l'usage d'un remède végétal, qui ne peut par sa nature, par l'imprudence du malade, ou une mauvaise administration, produire aucun effet dangereux ! j'en appelle à l'expérience de mes confrères.* Je suis cité en note, comme témoin de la vérité de cette assertion. Je proteste publiquement contre cette allégation fautive dans tous les points. Je n'ai vu que deux malades traités par M. Mittié, & on ne le soupçonnera pas d'avoir mal administré un remède dont il connoît la composition ; les malades n'ont fait, au moins à ma connoissance, aucune imprudence : quant à la nature du remède, je ne la connois que sur ce que m'en a dit M. Mittié lui-même. Il est démontré par-là que mon témoignage ne peut ni ne doit être cité, pour démontrer ce qui est avancé à la page 14. De plus, quant aux bons effets du remède, qui pourra m'assurer que des malades que je ne voyois qu'à des distances éloignées, n'en ont pas pris d'autres ? C'est pourquoi, dans la crainte que l'on n'abuse de mon témoignage, qui a été public à mon insçu & contre la vé-

rité, bien convaincu d'ailleurs, que tous les gens à secret usent, & le plus souvent abusent de tout ce qui peut accréditer leurs prétendues découvertes, afin de pouvoir tromper plus sûrement le public, je vous prie de faire imprimer cette Lettre dans votre Journal.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LIVRES NOUVEAUX.

Traité d'Odontalgie, où l'on présente un système nouveau sur l'origine & la formation des dents, une description des différentes maladies qui affectent la bouche; par *Pierre Aurébi*, chirurgien dentiste à Lyon. Lyon, chez *Rosset*, 1771, in-12. On le trouvera à Paris, chez *Didot le jeune*.

Démonstrations élémentaires de Botanique, à l'usage de l'Ecole royale vétérinaire, nouvelle édition, corrigée & augmentée. Lyon, chez *Bruyset*, 1773, in-8°, 2 vol. On les trouve à Paris, chez *Didot le jeune*, prix 10 livres les deux volumes reliés.

Planches anatomiques, imprimées avec leurs couleurs naturelles, de M. *Gautier Dagoty*, pere, anatomiste pensionné du roi, concernant les parties de la génération de l'homme & de la femme, avec l'angiologie entière du corps humain, jointe à tout ce qui concerne la grossesse & l'accouchement, & les maladies vénériennes; avec des Dissertations & des Tables explicatives pour l'étude de cette partie de l'anatomie.

Pour se mettre à la portée des étudiants, M. *Dagoty*, pere, a réduit ses figures au tiers de nature, ce qui le met en état de diminuer le prix de deux tiers. Il a cru cependant devoir rendre dans leur grandeur naturelle ce qui regarde les

566 LIVRES NOUVEAUX.

maladies de la verge, des testicules, de la vessie, du vagin, des grandes lèvres, &c. D'un autre côté, il a traité avec plus d'étendue ce qui concerne la grossesse & l'accouchement.

Les planches qu'il donne à présent seront composées de trois œuvres séparées & distinctes, qui formeront chacune en particulier un ouvrage complet & indépendant. Les deux autres œuvres, dont il n'est point fait ici mention, seront annoncées par une nouvelle souscription.

L'auteur propose aux personnes qui voudront se procurer cette première œuvre, de donner leur soumission de prendre l'ouvrage au prix proposé, lors de la distribution qui s'en fera au premier Mars 1773.

Les souscripteurs payeront l'ouvrage en entier, formant douze planches, la somme de 27 livres; celle de 18 livres, s'ils s'en tiennent à la partie anatomique, formant huit planches; celle enfin de neuf livres, s'ils ne prennent que la partie des maladies vénériennes, formant quatre planches. Après la souscription fermée, au premier Mars 1773, l'ouvrage entier se vendra 33 livres, & les différentes parties à proportion.

On souscrit chez MM. *Brunet & Demonville*, rue Basse, hôtel des Urins, & au bureau de la correspondance, rue des deux Portes S. Sauveur,

PRIX DE MÉDECINE.

La Faculté de médecine de Paris, chargée de la distribution d'un prix fondé par le sieur *Cuvilliers de Champoyaux*, médecin de Messe en Poitou, avoit proposé, l'année dernière, la question suivante, *S'il est possible de prévenir les maladies épidémiques, & quels seroient les moyens de les prévenir?*

PRIX DE MÉDECINE. 567

La Compagnie a trouvé, dans plusieurs des Mémoires qui lui ont été adressés, des vues sages, des réflexions utiles & des recherches précieuses; ce qui lui fait espérer que cet établissement deviendra de plus en plus avantageux au progrès de l'art, & au bien de l'humanité.

Le prix a été adjugé au Mémoire qui porte pour devise cette sentence : *Spes incerta futuri.*

L'auteur de ce Mémoire est M. *Lebrun*, docteur en médecine à Meaux en Brie.

La Faculté n'ayant qu'un prix à distribuer, a cru devoir donner publiquement des éloges à l'ouvrage qui porte la devise suivante.

Cum quisque nostrum ita vivit, ut se ad voluptatum illecebras natum non existimet, tunc brutorum more, non negligit quid ante pedes sit; quid à tergo, quid denique sequens dies sit allatura; sed prudenter temporum antecessiones animadvertit, & futuris, quoad potest, præsentia anestet Baillou, avis au lecteur, placé à la tête du *Livre des Epidémies*,

On a donc adjugé l'*accessit* à ce Mémoire, dont l'auteur a demandé par une lettre anonyme, que son nom ne fût point rendu public.

Comme les maladies épidémiques sont le fléau le plus redoutable, celui qui, pour l'ordinaire, enleve un plus grand nombre de citoyens; la faculté, toujours occupée du soin de leur conservation, pour augmenter les lumières, & multiplier les secours contre un mal si funeste, propose pour sujet du prix qui sera proclamé en 1774, la question suivante, sçavoir : *Si la peste est une maladie particulière, quel en est le caractère, quels sont les moyens de la traiter & de la prévenir ?*

Toutes personnes, tant étrangères que régionales, seront admises à concourir, à l'exception

568. PRIX DE MÉDECINE.

des docteurs de la Faculté de médecine de Paris,
& même des bacheliers de ladite Faculté.

Les Mémoires, qui pourront être écrits en françois ou en latin, seront adressés francs de port à M. le doyen de la Faculté de médecine de Paris: ils ne seront reçus que jusqu'au premier Juillet. On prie les auteurs de ne pas se faire connoître, & d'observer les formalités d'usage en pareil cas dans toutes les Académies.

Ce prix, qui est de 200 livres, sera adjugé le jour de la rentrée solennelle des écoles, en 1774.

COURS D'HISTOIRE NATURELLE,

Concernant les Minéraux, les Végétaux, les Animaux, & les différens Phénomènes de la nature;

Par M. Valmont de Bomare, censeur royal, maître en pharmacie, démonstrateur d'histoire naturelle, avoué du Gouvernement, membre de plusieurs Académies des sciences, belles-lettres, beaux-arts, &c. &c.

En son nouveau cabinet, rue de la Verrerie, près la rue des Billettes, le vendredi 4 Décembre 1772, à dix heures & demie très-précises du matin; & sera continué les lundi, mercredi & vendredi de chaque semaine, à la même heure.

N. B. On ouvrira un second Cours d'Histoire naturelle, le samedi 5 Décembre 1772, à onze heures & demie très-précises du matin. Ce Cours particulier sera continué les mardi, jeudi & samedi de chaque semaine, à la même heure. Ceux qui voudront y prendre part, sont avertis d'entendre le Discours sur le spectacle & l'étude de la nature, qu'on fera, le 4 de Décembre, à l'heure indiquée.



TABLE.

<i>M</i> EMOIRES & Observations anatomiques, physiologiques & physiques sur l'œil, & sur les maladies qui affectent cet organe, &c. Par M. Jean Janin, chirurgien.	Page 483
Observation anatomique sur une articulation des temporaux avec le coronal. Par M. Chizeau, chir.	503
Description d'une Pierre de la Vessie, dont le noyau est un morceau de bois. Par M. Livré, apothicaire.	505
Observation sur une Superpurgation prévenue par l'usage du lait. Par M. Petier, apothicaire	510
Lettre de M. Pietsch, médecin, à M. Balme, sur l'usage des Vomitifs.	513
Remède contre la Rage, communiqué par M. le Joyant, curé dans le Maine.	525
Observation sur l'usage du Quinquina & du Simarouba, dans une vomique. Par M. Planchon, méd.	532
Observation sur une Exomphale compliquée de Gangrène. Par M. Chemery Hart, chirurgien.	539
_____ sur un Coup à la Tête. Par le même.	549
Observation sur une Fracture compliquée des deux os de la jambe. Par M. Bœuf, chir.	553
Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois d'Octobre 1772.	559
Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois d'Octobre 1772.	561
Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Septembre 1772, Par M. Boucher, médecin.	562
Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Septembre 1772. Par le même.	563
Lettre de M. Bertrand, méd. concernant le Remède du sieur Velnos.	564
Livres nouveaux.	565
Prix de Médecine.	566
Cours d'Histoire naturelle.	568

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le
Journal de Médecine du mois de Décembre 1772.
 A Paris, ce 24 Novembre 1772.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.



T A B L E

G E N E R A L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans les six derniers Mois du
Journal de Médecine de l'année 1772.

L I V R E S A N N O N C É S.

M É D E C I N E.

- PROSPECTUS* d'une nouvelle suite de planches
anatomiques en couleur, Par M. Gautier Da-
goty, pere. 565
- Préceptes de santé, ou Introduction au Diction-
naire de santé.* 191
- Recherches sur les habillemens des femmes & des
enfans.* Par M. Alphonse le Roy, méd. 89
- Mémoire sur la méthode rafraîchissante & humec-
tante.* Par M. de Boissieu, méd. 381
- Traité du Rakitis, ou l'Art de redresser les enfans
contrefaits.* Par M. Vacher de la Feutrie. 382
- Gerardi Van-Swieten Commentaria in Hermannii
Boerhaave Aphorismos de cognoscendis & cu-
randis morbis, Tomus V. *ibid.*
- Dissertation sur la fièvre miliaire.* Par M. Plan-
chon, méd. 88
- Lettre de M. Robert, médecin, à M. Guilbert de
Preval,* *ibid.*

DES MATIERES. 571

- Théorie nouvelle sur les maladies cancéreuses.* 191
Recherches théoriques & pratiques sur la petite-vérole. Par M. de Bienville, méd. 383
Réflexions sur le triste sort des personnes qui ont été enterrées vivantes. Par M. Janin, chir. 475

CHIRURGIE.

- Recherches critiques sur la chirurgie moderne, avec des Lettres à M. Louis.* Par M. Valentin, chirurgien. 383
Traité d'Odontalgie. Par M. Pierre Auzébi, dentiste. 565

HISTOIRE NATURELLE, CHYMIE ET PHARMACIE.

- Démonstrations élémentaires de botanique, à l'usage de l'Ecole royale vétérinaire.* 565
Suite des planches gravées d'après nature, & tirées des meilleurs ouvrages de botanique. Par M. Buc'hoz. 382
Digressions académiques, ou Essais sur quelques sujets de physique, de chymie & d'histoire naturelle. Par M. Guyton de Morveaux. 89
L'Art de faire & d'employer les Vernis, ou l'Art du Vernisseur. Par le sieur Watin. *ibid.*
Dictionnaire universel & raisonné des arts & métiers. 383
Traité des Eaux minérales de Verdusson. Par M. Raulin. 381
Dissertation sur les Vins. 476

EXTRAITS.

- Recherches sur les fièvres qui règnent le plus communément à Londres.* Par M. Grant, médecin.
Premier Extrait. 3

572 TABLE GENERALE

<i>Second Extrait.</i>	99
<i>Dissertation sur la fièvre miliaire.</i> Par M. Plan- chon, médecin.	293
<i>Mémoires & Observations sur l'œil & sur ses ma- ladies.</i> Par M. Janin, chir. <i>Premier Extrait.</i>	387
<i>Second Extrait.</i>	483
<i>Digressions académiques, ou Essais sur quelques sujets de physique & d'histoire naturelle.</i> Par M. Guyton de Morveau.	195

OBSERVATIONS.

MÉDECINE.

<i>Observations anatomiques sur une articulation des temporaux avec le coronal.</i> Par M. Chizeau, chirurgien.	503
<i>Description d'une pierre de la Vessie, dont le noyau est un morceau de bois.</i> Par M. Livré, apo- thicaire.	505
<i>Précis d'un Mémoire sur le décollement de l'Iris.</i> Par M. Hoin, chir.	29
<i>Seconde Lettre de M. Amoureux fils, médecin, sur le Pouls de grossesse, annoncé par M. de la Brousse.</i>	62
<i>Observation sur une affection de Poitrine.</i> Par M. Empereur, méd.	236
<i>Observation de M. Bourdier, médecin, sur les maladies du Foie,</i>	44
<i>Lettre de M. d'Hervillez, médecin, sur une Tumeur singulière du Foie.</i>	334
<i>Replique à la Réponse de M. Taillere.</i> Par M. Mongin de Montrol, méd.	50
<i>Observation sur une Tympanite intestinale.</i> Par M. de la Garde, méd.	124
<i>sur une Superpurgation qui a occasionné la gangrène.</i> Par M. Du Bruc de la Salle, méd.	134

DÉS MATIERES. 573

<i>Observation sur une Superpurgation prévenue par le lait.</i> Par M. Perier.	510
<i>sur un Epanchement lymphatique.</i> Par M. Clément, chir.	144
<i>sur un Priapisme, suivi de rétention d'urine.</i> Par M. Maurel, chir.	150
<i>sur une maladie de Vessie.</i> Par M. Bourienné, chir.	77
<i>sur une Maladie singulière.</i> Par M. Gamare, chir.	432
<i>sur une Fièvre miliaire cristalline laiteuse.</i> Par M. Planchon, méd.	441
<i>Memoire concernant une Epidémie.</i> Par M. Guyton, méd.	221
<i>Mémoire sur l'Epidémie qui a régné à Gannat en Bourbonnois.</i> Par M. Gaulmin des Granges, médecin.	307
<i>Lettre de M. Paris, méd. contenant quelques Observations de médecine pratique, faites au Levant.</i>	345
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant les mois de Mai 1772.</i>	82
<i>Juin 1772.</i>	188
<i>Juillet 1772.</i>	285
<i>Août 1772.</i>	378
<i>Septembre 1772.</i>	473
<i>Octobre 1772.</i>	561
<i>Maladies qui ont été observées à Lille, par M. Boucher, médecin, pendant les mois d'Avril 1772.</i>	87
<i>Mai 1772.</i>	190
<i>Juin 1772.</i>	287
<i>Juillet 1772.</i>	380
<i>Août 1772.</i>	475
<i>Septembre 1772.</i>	563
<i>Lettre de M. de Saint-Martin, vicomte de Briouze, contenant le plan d'un ouvrage qu'il se propose de publier sur la Rage.</i>	409

574 TABLE GENERALE

<i>Lettre de M. Mareschal de Rougeres, chirurgien, contenant quelques remèdes pour la Rage.</i>	341
<i>Remède contre la Rage, de M. le Joyant, curé dans le Maine.</i>	525
<i>Observation sur les effets des pilules de Ciguë dans une maladie de la Peau. Par M. le comte de Préval, méd.</i>	139
<i>Observations sur les eaux de Bourbon-Lancy. Par M. Pinot, méd.</i>	255
<i>Lettre sur la poudre d'Ailhaud. Par M. Lorentz, médecin.</i>	315
<i>Lettre à M. Ailhaud. Par M. Ayrault, médecin, sur quelques effets de la poudre purgative d'Aix.</i>	419
<i>Lettre de M. Pietsch, médecin, sur l'utilité des Vomitifs.</i>	513
<i>Observations sur l'usage du Quinquina & du Simarouba dans une vomique des poumons. Par M. Planchon, méd.</i>	532

CHIRURGIE.

<i>Observation sur un coup à la tête. Par M. Chémery Haré, chir.</i>	549
<i>— sur une plaie contuse à l'œil. Par M. Bourienne, chir.</i>	181
<i>Lettre sur les bons effets de l'eau végeto-minérale dans une Ophthalmie. Par M. Toutant, chirurgien.</i>	279
<i>Observation sur l'extraction d'une Dent. Par M. Botot, dentiste.</i>	466
<i>Succès de la Bronchotomie dans l'esquinancie inflammatoire. Par M. Vidal, méd.</i>	358
<i>Observation sur un Squirrhe de la mamelle, guéri avec les pilules de Ciguë. Par M. de Villaine, chir.</i>	371
<i>— sur une Exomphale. Par M. Chémery Haré, chir.</i>	532

DES MATIERES. 579

- Observation sur une Hernie inguinale étranglée.*
 Par M. Guyton, *méd.* 449
Réflexions sur le Sarcocèle & l'Hydrocèle par épanchement. Par M. Buron, *chir.* 181
Observation sur un Hydro-Sarcocèle. Par M. Bouchardière, *chir.* 458
Question chirurgicale, suivie d'une Observation sur la Taille. Par M. Beauffier de la Bouchardière, *méd.* 350
Observation sur une fracture compliquée de la Jambe. Par M. le Bœuf, *chir.* 553
Lettre sur les Découvertes d'Os. Par M. Martin, *chir.* 153
 — du même, à M. Pietsch, sur la nécessité de la ligature pour arrêter les hémorragies produites par l'ouverture des artères. 365

HISTOIRE NATURELLE.

- Observations météorologiques faites à Paris, pendant les mois de*
 Mai 1772. 83
 Juin 1772. 186
 Juillet 1772. 283
 Août 1772. 376
 Septembre 1772. 471
 Octobre 1772. 559
Observations météorologiques, faites à Lille, par M. Boucher, médecin, pendant les mois d'
 Avril 1772. 86
 Mai 1772. 189
 Juin 1772. 286
 Juillet 1772. 372
 Août 1772. 474
 Septembre 1772. 562

AVIS DIVERS.

- Lettre de M. d'Arcet, médecin, au sujet du re-*

576 TABLE GENER. DES MAT.

<i>mede anti-vénérien du sieur Agironi,</i>	98
<i>Lettre de M. Bertrand, médecin, au sujet du remede du sieur Velnos</i>	564
<i>Extrait de la séance publique de l'academie de Dijon.</i>	92
<i>Prix proposé par l'académie de Lyon.</i>	477
<i>———— par la faculté de médecine de Paris.</i>	566
<i>Concours à l'hôpital de la Charité de Paris.</i>	94
<i>Cours d'Histoire naturelle</i>	476-568
<i>Cours d'anatomie.</i>	476-477
<i>Cours de chymie.</i>	477

Fin de la Table;